UNE ERRE SANS FIN

Fran Lejeune

roman

Pour la plupart d'entre nous, le caractère définitif de la mort est une idée un peu floue. On grandit dans un cocon qui nous épargne jusqu'à notre vie d'adulte. Là, la perte d'un être cher nous prend au dépourvu mais c'est trop tard. Celui ou celle que vous aimiez n'est plus là. Vous croyez l'entendre, vous aimeriez le serrer dans vos bras mais tout est fini. Contrairement aux enfants de mon âge, j'avais compris que le temps m'était compté. Pourtant, quand la mort s'est acharnée sur mon sort, je n'ai pas su l'accueillir comme il fallait.

Chams Pricard
Rescapée de La Gorgone

Les notes ont été compilées, les interviews soigneusement classées, pour qu'on n'oublie pas le désastre de notre périple.

PREMIÈRE PARTIE

BIENVENUE SUR TITAN

Sextant 1350 : Titan – 10° 17′ 37″ S, 163° 10′ 39″ E

Titan, le pays de la nuit. Deuxième lune du système solaire, première en termes industriels, une population inégalement répartie sur quatre points stratégiques et, bien sûr, il a fallu que nous soyons débarquées dans la ville la plus peuplée et la plus pauvre de la planète. Purée de poisse ! Je regarde le bracelet que m'a remis l'agent des douanes.

— Ce bracelet, c'est ta vie, il me dit. Le perds pas !

Je sors de la fusée d'où la compagnie nous éjecte avec empressement, et je suis complètement éblouie. Des spots tracent dans toutes les directions et de la poussière s'élève de partout, on voit pas à dix mètres. Je remonte mon masque et j'avance, hésitante. Je discerne bientôt une flopée de véhicules qui attend.

— On va au dôme, me dit maman en me tirant par la main.

C'est à l'autre bout du désert, ça je le sais. Après, j'ai comme un trou de mémoire. Tout ce dont je me souviens, c'est de la nuit en plein jour, du sifflement du vent et du ciel aveugle que d'épais nuages orangés dévorent. J'ai les jambes flasques à cause du zombinol et je manque de tomber quand mon pied cogne contre une pierre. Par terre, les ombres sont courtes et les galets translucides. Peut-être de l'eau gelée. J'esquisse un geste pour ramasser celui sur lequel j'ai buté quand un soldat me presse de grimper dans le camion et de rejoindre les miens. Sinon, on va se perdre qu'il dit. Je suis maintenant au milieu des chars qui disparaissent à toute allure dans un épais brouillard brun terrifiant. Encore et toujours perdue. On m'appelle et je monte. Un silence épais, je baisse mon masque et je sens l'odeur de la peur des passagers, mélangée à celle du zombinol dont les effets commencent à s'estomper. Tout va plus vite que moi. L'instant d'après, le véhicule tangue et on roule. En démarrant, notre camion craque du bruit de la glace qu'il écrase sous ses énormes roues. Je me blottis contre ma cousine et je regarde par le hublot, captivée par un paysage qui refuse de livrer ses secrets. Éreintée, le nez collé à la vitre, je discerne enfin les stigmates de l'érosion, la terre est ridée par un ruisseau disparu qui a creusé ses sillons. Un éclair déchire soudain le ciel, derrière les nuages, accompagné d'un bruit de clairon, et la pluie claque sur les vitres. Le vent nous pousse violemment d'un côté, toujours le même, et le pilote doit ralentir quand j'aperçois dehors un animal trapu, de bonne taille et affreusement laid.

— Un chyène ! s'écrie un enfant près de nous, tout content.

Le militaire qui nous escorte hoche la tête, je ne peux pas voir son visage derrière son casque. J'interroge maman du regard, elle m'explique :

— C’est un croisement entre un chien et une hyène. Il peut supporter les bactéries locales et le méthane dans l’air.

Elle me caresse les cheveux machinalement, des cernes bleutés sous les yeux, le voyage l’a éprouvée. Je regarde de nouveau au travers de la vitre à la recherche de la bestiole difforme, avec sa bosse velue sur le dos, sa gueule plate de bouledogue et ses crocs qui dépassent de la mâchoire. Mais c’est fini, il n’y a plus rien que les ténèbres brumeuses.

Après une bonne heure de route sous une pluie battante, on distingue enfin une demi-sphère translucide. Notre objectif. Une cloche avec quelques reflets. Un éclair fuse et le vrai déluge commence. Le blindé tangue de plus belle, cette fois on est secoués de droite et de gauche. Je vais vomir. Un sac tombe devant moi et joue au yoyo avec la ficelle. Maman le saisit et le pose sur mon visage. Je crache, mon estomac se retourne mais y’a rien dedans. Nous nous rapprochons. Le tank s’arrête et mon supplice s’achève. Même maman a le teint gris. Le militaire a sorti son arme sans que je m’en aperçoive et maman commence à s’agiter pour rassembler nos affaires : sac à dos, valises et gourdes. Le truc vite plié. Je cherche le toit de la cloche au travers du pare-brise, sans le trouver, car le ciel gronde toujours et un rideau de pluie s’abat sur nous. Temps de chiotte, qu’est-ce qu’on fout ici ? Les portes latérales s’ouvrent bruyamment et le soldat nous expédie sur le tarmac où des gardes armés jusqu’aux dents, nerveux, doigt sur la gâchette, nous attendent. Ils m’impressionnent par leur taille, leur épais manteau long et cintré qui flotte au gré du vent. Ils escortent notre descente et recherchent une cible mouvante en pointant fiévreusement leur supranuc vers le haut des bâtiments. L’un d’eux lance, au loin :

— C clean !

— Courez ! Go ! nous ordonne un autre.

Je prends maman par le bras et j’accélère le pas, un peu plus et encore un peu. Derrière nous, Coz et tatie nous suivent. Je tente de rassurer ma mère malgré la menace invisible mais, avant d’atteindre la porte, des tirs fusent au-dessus de nous. D’instinct, j’ai rentré la tête dans mes épaules et j’ai tiré maman contre moi en me dirigeant vers un rocher tout proche. Je n’ai pas eu un regard pour ma tante ni ma cousine, pas le temps. J’entends un bruit sourd, un sifflement brutalement amorti – un *stouf* – et tatie se met à hurler. Je retiens sa sœur qui se relève quand des militaires en uniformes viennent à notre secours et nous traînent de toutes leurs forces vers eux.

— Pourquoi ils nous tirent dessus ? interroge maman.

Le militaire soulève sa visière pour répondre.

— Missis, C des grounders, y veulent pas de migrants.

Je découvre pour la première fois ce visage étrange, recouvert d'une peau fine et pâle qui me dégoûte, avec des yeux délavés, presque aveugles. Un indigène.

Les tirs ont cessé et nous avons regagné le hall de l'héliport, essoufflées, mortes de trouille. Tatie est allée en observation à l'infirmerie où des nurses soignent sa blessure pendant que nous nous reposons sur des bancs, complètement vidées. On n'attend pas longtemps. Quand Pier réapparaît, nous rejoignons les autres voyageurs dans le grand hall, en traînant la patte. Personne autour de nous ne sait où aller ; quelle que soit leur langue, les arrivants montrent du doigt des directions opposées vers lesquelles personne n'ose avancer. Une bande de paumés qui fait pitié. Les sauvages, reconnaissables à leur chevelure blanche et leurs habits frustres, surveillent les sorties et scannent les arrivants. C'est humiliant. Qui est dominé à présent ? Ils portent des tenues de camouflage, mais je sais pas s'il s'agit de miliciens ou de militaires. Je me méfie. Ce sont eux qui nous ont tiré dessus ? Les fameux grounders ? Maman prend les choses en main.

— Sortez avant qu'un petit malin ne vole nos affaires !

Elle a accompagné ses propos d'une claque sur mon crâne. Nous progressons avec difficulté, essoufflées par la descente de zombinol, quand un naturel nous aborde.

— Need help ?

À vue de nez, je lui donne vingt ans. Je le détaille en un éclair. Pour le corps, il est grand et mince mais pas trop maigre non plus. Blond comme les blés, les cheveux courts et la peau diaphane. Un ange ! Pas du tout comme ce dégénéré de soldat sur le tarmac. Il porte une combi brune, incrustée de motifs jaunes en haut, qui recouvre ses hanches et ses fesses. Très moche en fait. Il porte aussi un blouson bien épais dans lequel on doit se sentir bien. Pas une peau de bête, un imprimé bien moelleux et si souple qu'on a envie de s'y lover. Un léger bourrelet à la taille me fait comprendre qu'il est armé. J'ai entendu parler de cette pratique, une milice privée se serait développée à Médiane pour protéger les habitants.

— Non merci, lui assure Pier, avec un geste de la main. On s'en sort très bien, notre fils va revenir d'une minute à l'autre.

Quel fils ? L'inconnu réplique par un rictus asymétrique et silencieux, sans insister. Il s'éloigne. Merde ! Mes yeux ne le lâchent pas et il me lance une œillade à laquelle je réponds sans le vouloir par un sourire niais. Quelle conne ! À voix basse, pour qu'on ne l'entende pas, maman confie à sa sœur :

— Tu y es allée un peu fort. On aura peut-être besoin de lui.

— Besoin de ces attardés ? Tu rigoles !

Maman me regarde, gênée. Tatie est raciste, tout le monde le sait. Pier est l'aînée de la famille, elle a un visage sévère et disgracieux avec son nez trop long et son menton en galoche. Toujours tirée à quatre épingles, elle compense sa laideur par une tenue sévère. Ce ne serait pas important si, par jalousie, elle n'était pas méchante avec maman, Cin, sa sœur cadette. Maman a tout, beauté et intelligence, tatie n'a rien. Maman ressemble à une actrice d'holoplexe ou à une madone de Raphaël, si ça peut vous aider. Teint pâle, traits à peine esquissés, yeux verts. Une mémoire d'éléphant et un esprit critique très développé. Trop d'ailleurs, ça nous a valu beaucoup d'ennuis. C'est en partie à cause de son tempérament tranché que nous en sommes réduites à espérer la charité de la part de ceux que nous avons écrasés dans une guerre sans merci. Nos ennemis d'avant. Et ça, tatie ne le supporte pas.

Coz, qui était partie devant, revient vers nous et désigne une porte droit devant. Elle a noué ses longs cheveux blonds en chignon, dégageant ainsi ses traits décidés, son nez droit et sa fine bouche teintée de fraise. Tatie l'adule, elle veut vivre à travers sa fille la réussite qu'elle n'a pas connue. Mais Coz tient tout ça de son père, un Nord-Européen. De lui, elle tient sa peau de porcelaine, ses yeux océan et ses joues rosées. Notre cortège avance, noyé dans la masse des égarés. Ma cousine soulage tatie du poids de sa valise, quand maman et moi traînons nos sacs comme des fardeaux. Ils ne sont pourtant pas gros mais nous sommes à bout de forces. Notre drôle de famille s'extirpe de la gare avec difficulté, en se frayant un chemin au milieu des détritus et des immondices qui jonchent le sol. Des tas de plastique, à hauteur d'homme, qui forment une haie et se déversent sur le parvis. La classe !

Ça y est, je me dis, on est dehors, ça nous a pris un temps fou mais on y est. Il n'y a rien pour nous, pas de navette ni de comité d'accueil. Il fait encore plus sombre sous un ciel bas aux épais nuages roux. Un éclair tonitruant sonne avec une pluie qui ne mouille pas mais qui claque de ses talons sur le dôme. J'ai levé la tête par réflexe en rentrant mon cou, la peur de me mouiller reste là. Comme je ne la suis plus, maman m'appelle et je regarde devant moi, pas très chaude à l'idée d'avancer. Partout, des tentes rafistolées s'agglutinent, cousues dans une matière molle. Elles ne laissent qu'un petit passage dans lequel on doit d'enfoncer. Pas le choix. C'est écrit « Hoboground », un endroit peu engageant, construit sans logique dans des matériaux recyclés. Je remarque les fines particules suspendues dans l'air et je note que les locaux protègent leur nez en enroulant un foulard dessus, comme les bédouins. Je crie :

— Mettez votre foulard devant votre visage !

On avance encore, en évitant de croiser des regards. Je suis horrifiée par le spectacle du bidonville et j'éprouve la sensation charnelle d'une misère contagieuse que je risque d'attraper comme on chope la syphilis. Nous entamons une marche en file indienne, nous

arrêtant parfois, discutant peu, inquiètes d'être encerclées par les tentes. Au-dessus de nos têtes, le monde gronde toujours dans un boucan assourdissant. La nuit dans la nuit, toujours plus d'obscurité. Soudain, je prends conscience que je flotte.

— On se sent bizarre ici, remarque Coz au même moment.

— La gravité ! explique ma tante.

Tout a commencé par un enfant qui s'est jeté sur mon barda. J'ai à peine vu sa main sale plonger dans mon sac pour y voler ma brosse à cheveux. Fais comme chez toi, pouilleux ! Je me précipite à sa poursuite sous la tente la plus proche, sans réfléchir, propulsée par une puissance que je ne me connais pas. Je le rattrape ce cochon, mais alors que je le tiens, j'entends des voix s'élever derrière moi. Je me retourne, ma cousine est à terre, échevelée, et tente vainement de protéger le contenu de son paquet éventré. C'était un piège, qu'est-ce que je suis conne ! Nous sommes plus fortes, ils sont plus nombreux. Tellement nombreux que l'espace d'un instant je me sens abattue. Un rassemblement spontané s'est fait autour de Coz et son linge vole. On nous dépouille. Je lâche ce putain de gamin, bien remontée, et je me lance dans la bagarre pour rattraper nos frusques qui circulent de bras en bras. Des hommes et des femmes se disputent nos biens comme s'il s'agissait des leurs. Ils puent, c'est une horreur, et leurs traits sont ceux de fous : les yeux exorbités, le regard avide et la bouche emplie d'insanités. Du Jérôme Bosch en puissance dix. Tous clochards, tous Titaniens. Soudain, un coup de nuc claque, la foule se dissipe et il ne reste au sol qu'une vieille valise vide. Maman me gifle si fort que je tombe par terre, la joue en feu, honteuse d'être responsable de notre malheur.

— Oh pardon, ma chérie !

Je ne la reconnais plus, elle est dévastée, des larmes inondent son visage fatigué. Elle me fait peine, j'avoue comme un bébé qu'on a grondé trop fort :

— C'est moi, c'est ma faute.

Je reste le cul par terre jusqu'à ce qu'une main ferme m'agrippe pour m'aider à me relever. Je reconnais alors l'indigène rencontré plus tôt dans la gare, nuc à la main, et ça me remonte le moral.

— C'est toi qui as tiré ?

— Ouaip. Angelo, C mon nickname.

Je passe sans transition du désespoir à la joie. Cette fois, je prends le temps de l'observer et je fais en sorte qu'il le voie. Grand et mince ça oui, des épaules larges qui en imposent. Il a aussi de grandes mains fines et propres, pas celles d'un travailleur, celles d'un chef. Seuls ses yeux azur dépassent de son keffieh. Il a un regard doux qui me caresse à distance et je le lui rends

d’un battement de cils. En plus, il sent bon. Il nous aide en silence à remettre nos affaires dans les sacs, récupérant ce qu’il peut sur les piquets des auvents, dans les mains des clodos, pendant que quatre autochtones en armes les tiennent en respect. Sans un mot, Angelo ouvre la route et notre triste convoi quitte cet endroit abominable, plein de crève-la-faim poussés à se comporter comme des bêtes. Une fois à l’abri de ces sauvages, notre protecteur désigne l’angle d’une rue :

— Ici C safe, qu’il promet dans son patois local.

Il fait bon, l’orage a cessé de nous tourmenter et un éclairage public nous a suivis jusque là. Il bourdonne autour de nous, éclaire le visage de maman, mangé par la pénombre.

— Il fé toujours chienloup, précise Angelo.

— C’est quoi ? je demande.

— C ni le jour, ni la night.

Je regarde autour de nous, le quartier aux immeubles bas est à peu près propre, mais je reste imprégnée de la crasse de l’héliport. Ce n’est pas tant le souvenir de l’odeur qui me gêne, que la vision hallucinante des monticules de poubelles dans chaque recoin. Il faut que j’oublie ça. Nous sommes installées à l’extérieur, sur des caisses prêtées par la bande d’Angy, à côté de nos valises, blotties les unes contre les autres, sans comprendre ce qui nous arrive. Avant de partir, il a salué ma mère avec ce signe de respect qui part du front pour se diriger vers l’autre.

— Be cool !

Je m’assois contre le mur du bar qui nous sert d’appui et je le caresse machinalement. Il est doux comme une peau et froid comme de l’acier, coulé dans un béton particulier. Une sorte de régolithe, je pense. En face, un patchwork d’échafaudages s’étire sur les murs et sert d’escaliers ou de couloirs de circulation à des visiteurs improbables. Et pourtant, l’endroit doit s’animer à un moment de la journée car, près de l’entrée de la taverne où nous nous trouvons, des déchets jonchent le sol en dalles, rappelant à s’y méprendre celui de Massilia. Il y a de la vie ici. J’examine de plus près des affiches clignotantes qui annoncent la venue de stars locales, comme à la maison. C’est drôle d’imaginer ces indigènes danser sur de la musique algorithmique. Je me demande à quoi ressemble leur son. L’aspect rapiécé du quartier en dit long sur sa construction improvisée, faite par à-coups, sans plan initial. Sauf que, lorsque je jette un œil curieux sur l’artère principale à l’angle de notre rue, je tombe sur un trou dans le ciel, comme un rideau de théâtre qui s’ouvre sur Saturne. Elle est curieusement inclinée et le spectacle de ses anneaux scintillants me subjugue. Je me trouve insignifiante.

J’embrasse maman qui tombe littéralement de sommeil et je monte une tenture avec des pieux prêtés par les locaux, avant de m’installer pour dormir sous une couverture de survie.

Épuisée et encore un peu droguée par le zombinol, je n'ai pas tourné longtemps avant de m'endormir. D'un côté, puis de l'autre, puis plus rien. J'ai sombré pour immédiatement rêver de papi que nous avons laissé derrière nous, sur Terre. J'aurais tout donné pour rester avec lui, dans sa maison mal chauffée au milieu de la campagne massilienne. Malgré le froid, papi nous emmenait chasser l'écureuil, l'une des rares proies à avoir survécu au grand hiver et aux contaminations. Dans mon rêve, il m'explique :

— Tout ce qui a survécu est minuscule. Ils ont pas besoin de beaucoup manger.

J'adorais partir avec lui sur des sentiers escarpés, écouter le craquement des branches mortes et celui de nos pas sur le sol mouillé. Dans mon songe, toujours, une rivière s'affole le long du chemin, le froid lui a pris toute son eau et le peu qui reste claque sur des cailloux.

— L'eau se rétracte ! me dit papi.

Il m'attend sur l'autre rive et j'essaie de traverser la rivière en sautant sur de grosses pierres mais il me rappelle à l'ordre.

— Tu vas glisser !

Quand je redresse la tête pour le regarder, le paysage a changé. Il a dégelé pour révéler le paysage d'avant le grand hiver. Je pense que c'est ça que j'ai vu dans mon rêve, parce que le récit de l'enfance de mon grand-père m'avait beaucoup impressionnée. Soudain, l'eau qui descend des montagnes déferle sur moi et m'emporte. Mais je n'ai pas peur car je sais nager. Sauf que, je m'éloigne de pépé qui tend une main vers moi. Alors, je me mets à nager de toutes mes forces, comme une brute, pour rejoindre la rive et poser mes pieds sur le sol dégelé. Mais papi a reculé au lieu d'avancer pour m'aider, on dirait qu'il m'évite. Je le regarde fouiner derrière un arbre et cueillir quelque chose. Aussitôt, ce que je crois être du thym pousse autour de moi. C'est sûr que c'est de la magie, rien de plus. La preuve, il y a toujours le ciel bas, gris et pesant du midi qui a ravagé nos récoltes et je tends une main au creux de laquelle, immanquablement, de la cendre tombe. Je regarde mon grand-père qui s'est arrêté pour m'observer et je lui lance :

— Tu me charries papi ! C'est pour de faux tout ça.

Et là, le rêve se transforme en cauchemar. Des arbres poussent partout, que je ne connais pas, très hauts avec des feuillages roses. Je lève la tête pour les regarder pousser et quand je fixe de nouveau mon grand-père, son visage se transforme et son corps s'étire. Là, il se métamorphose en une drôle de créature, deux fois plus grande que moi, avec un visage étiré, deux trous à la place du nez et d'immenses yeux qui lui mangent la face. Je crie, du moins

j’essaie, sans pouvoir bouger. Le géant s’avance vers moi, je reste figée. J’appelle à l’aide et, pour finir, je me réveille.

Je suis debout la première, vierge des souvenirs affreux de la veille, mais bouleversée par l’apparition maléfique de mon grand-père dans mon imagination. Qu’est-ce que ça veut dire ? Peut-être que mon cerveau veut m’aider à me couper du monde d’avant. Peut-être que je devrais faire le deuil de mes grands-parents. Grandir et admettre que je ne les reverrai jamais.
Les flocons blancs qui dansent devant moi, suspendus dans l’atmosphère artificielle, me rappellent que je me trouve sur Titan. Le jour ne s’est pas vraiment levé parce que la nuit ne s’est pas tout à fait couchée. Près de nous, d’autres Terriens ont fini dans la rue, allongés sur leurs bagages et leurs soupirs m’indiquent qu’ils dorment encore. Je suis tiraillée entre ma fascination pour Titan et le chagrin de maman, mais je suis bien décidée à la convaincre que Médiane est notre nouveau chez nous. Quelle heure il se fait ? Mon transmetteur ne transmet plus rien du tout. Je sais que Titan met seize jours TE pour tourner sur elle-même et autour de Saturne et que je dois me fier à mon biorythme pour décider des alternances jour et nuit. Ce matin – enfin, en heures TE – j’ai la patate. J’ai bien récupéré de la fatigue des jours précédents. Il faut dire que l’image de mon sauveur me revient à l’esprit et me met d’excellente humeur. Pour être honnête, j’ai le sentiment de vivre une aventure extraordinaire dont je suis l’unique héroïne. Toute l’action de mon film imaginaire converge vers ma petite personne, et j’ai hâte de visiter cette ville exotique. Une fois debout, je ressens les effets d’une gravité moins forte que sur Terre, même si la pression atmosphérique la compense un peu. J’ai envie de bouger mais les alentours sont toujours déserts. Des commerces, d’énormes tuyauteries s’échappent et refoulent de buée inodore, absente des toits à notre arrivée. La ville se lève. J’interroge doucement Coz qui s’étire :

— Tu sais à quoi nous donnent droit ces bracelets ?

Les cheveux en bataille, les yeux mi-clos, elle se contente de secouer la tête pour se recoiffer.

— J’ai mal dormi.

— T’as fait un cauchemar toi aussi ?

Elle fait non de la tête, noue son chignon en remontant une longue tresse derrière qu’elle met en boule avant de laisser deux boucles retomber sur le côté. Puis, c’est au tour de ma mère d’ouvrir un œil paresseux et je lui propose aussitôt d’aller chercher le petit-déj. Elle accepte, un peu pour se débarrasser de moi. Je déambule dans les rues du quartier, intimidée et excitée à la fois et, à force de circonvolutions, je finis par tomber sur une file d’attente qui m’intrigue.

Au bout de la queue, un vieillard maigrichon, le dos vouté, me dépasse d'une bonne tête. Ses épaules sautent à chaque fois qu'il tousse.

— Vous attendez quoi ? je lui demande.

L'homme se retourne et je découvre un enfant, foulard sur la tête, visage dégagé. Il tient un verre dans la main et me fait un clin d'œil sans un mot, puis il désigne du doigt une affiche qui représente un bol de nouilles avec des baguettes. Je lui montre mon bracelet et j'élabore un langage des signes que je crois universel pour demander si on peut acheter une ration avec ça. Le garçon acquiesce sans m'adresser la parole. Soit il comprend pas le Terrien, soit il aime pas les étrangers, soit je sais pas. Je plonge mon regard dans l'océan de ses yeux clairs pour me faire une idée et j'y vois quelque chose de gentil. Alors, ça va. Il souffle entre ses dents, il ne siffle pas vraiment, il refait le son du vent. Sa mélodie aussi me dit qu'il est tranquille et que je n'ai rien à craindre de lui. Ses gestes lents s'enfoncent dans ses poches ou se posent sur ses hanches, ou encore sur son front. On avance, on se rapproche de la soupe et je sens son odeur. De temps à autre, le regard placide du garçon se pose en douce sur moi, puis sur la ville et le ciel. J'ai entendu dire que la dégénérescence des Titaniens s'expliquait par une faible luminosité sur la planète, protégée des rayons solaires par une atmosphère opaque. Quant à leur grande taille et leur allure dégingandée, elles découleraient d'une gravité plus faible que sur Terre. Je suis postée derrière lui et je suis son chant si particulier, interrompu par de brefs toussotements. Je me retourne et il y a maintenant un peu de monde derrière moi. La file d'attente se compose d'autant de sauvages que d'immigrés, les premiers se distinguant des seconds par une tenue vestimentaire assez simples. Je suis fière d'avoir trouvé ce point de ravitaillement d'où je pourrai certainement ramener à manger pour deux. Mais Coz devra revenir avec moi pour les rations suivantes. La princesse. Si sa mère veut bien qu'elle m'aide dans ces tâches subalternes. C'est pas de sa faute à Coz si sa mère la vante tout le temps, mais je n'aime pas qu'on me rabaisse. De toute façon, Coz elle prend des baffes alors je l'envie pas trop. C'est au tour de l'indigène devant moi. Il prend des nouilles pour lui puis il saisit mon poignet et montre mon bracelet au cuisinier qui me remplit un bol.

— J'en veux deux, un pour ma mère aussi.

Finalement, je demande à l'inconnu :

— Tu t'appelles comment ?

Mais en guise de réponse, il cogne son verre contre le mien puis le porte à ses lèvres. Nous aussi on fait ça sur Terre. Soudain, des gens s'arrêtent près de nous et, bientôt, des écrans s'allument sur les murs des maisons. Je ne suis pas connectée mais je peux lire les commentaires sous les images. On voit une sorte de tache sphérique noire devant Jupiter. La

géante est reconnaissable entre mille, impossible de la louper. Plus grosse et plus massive que toutes les autres planètes réunies, un véritable aspirateur à météorites. Et pourtant, c'est écrit, une tache brune est apparue devant elle, qui refuse de bouger. Je regarde autour de moi, les gens se tiennent immobiles, regardant sur leurs lunettes un écran invisible pour moi. Je me retourne vers le Titanien, même lui est augmenté, tout pauvre qu'il est. Il a suspendu son geste, sa soupe à la main. J'observe la scène, fascinée, puis je me rapproche du mur-écran tout décrépi et je poursuis ma lecture. Il y a à présent un homme en blouse blanche qui parle, l'air excité. Le sous-titre explique qu'il s'agit du professeur Auber, un astrophysicien. Il a remarqué que la tache reste immobile, comme posée devant Jupiter. Puis, un autre gars s'exprime. Lui dit que c'est probablement un astéroïde. Ça a l'air important, on n'entend plus aucun bruit. J'ai une impression de fin du monde. Et puis j'ai compris. Un schéma montre l'astéroïde à droite, la Terre à gauche et une ligne droite en pointillés qui relie les deux astres. Oh punaise ! C'est énorme ! Je les ai tous laissés là dans leur stupéfaction et je suis retournée en vitesse voir maman.

Une heure que je traîne, je me suis perdue, un bol dans chaque main. Impossible de rejoindre le bar quand, enfin, je reconnais au loin son logo : une noix de macis, torsadée et ajourée, par référence à un alcool très en vogue dans Sol. Je rejoins maman qui a réajusté la toile plastifiée et je lui tends ses nouilles, le deuxième bol est pour Pier.

— Premier repas sur Titan ! déclare-t-elle.

— Faut faire tourner les bracelets. Je viens de consommer deux rations de repas sur trois.

Maman a retrouvé le sourire.

— Bravo ! Tu te débrouilles bien.

Rien ne pourrait entamer ma bonne humeur qui, j'aime le croire, est contagieuse. Une fois Coz bien réveillée, je raconte l'histoire de l'astéroïde.

— Si ça se trouve, on a bien fait de quitter la Terre, avance maman.

Personne n'y comprend rien. Je décide de partir à la recherche des bains publics auxquels nous avons libre accès, un luxe quand on sait que la seule eau disponible sur Titan provient des glaciers. J'ose proposer que Coz fasse la queue de son côté pour de nouvelles rations.

— Pas question, j'ai peur qu'il lui arrive quelque chose, dit tatie.

Je suis vexée.

— Et à moi ? T'as pas peur qu'il m'arrive quelque chose ?

— Toi, tu es dégourdie, elle me lance.

Comme si Coz était une cruche. Dis plutôt que je suis le larbin de la famille. Ma cousine prend son air de chien battu, elle aimerait venir avec moi.

— Coz m'accompagne à la mairie remplir les papiers d'immigration, poursuit Pier. Cin, tu gardes nos affaires.

Elle donne des ordres à maman maintenant ! Ça sert à rien de jouer les grandes sœurs, vu la merde dans laquelle on est. Je lance :

— Coz, passe-moi ton bracelet, faut que je mange quelque chose sinon je réponds plus de rien.

Là, tatie est d'accord. Ça ne la gêne pas, tant que sa fifille reste avec elle. Je repars faire la queue et je fais bien attention à me repérer dans mes déplacements. Les nouilles sont délicieuses, je les aspire bruyamment en éclaboussant ma combi. Au retour, je tombe sur le jeune Titanien que j'avais rencontré plus tôt.

— Alors, tu t'appelles comment ? Moi, c'est Chams.

Il me fait un salut avec la main qui part du front pour venir vers moi.

— Moi C Cerk. Tu fé koi ?

— Alléluia ! Il parle !

Une boutade qu'il comprend. Je découvre sa voix étranglée, envoûtante et délicate, aussi gentille que son chant.

— Je voudrais prendre une douche.

— La douche, C nice. Suis-moi.

Il marche tranquillement, les mains dans les poches. J'aime bien son rythme, à quoi bon se presser ? Il désigne un bâtiment qui ne paie pas de mine, recouvert de régolithe, signe qu'il s'agit d'une habitation primitive, construite par les pionniers. Il me file quelques tuyaux.

— C gratos pour les kids. Tu peux checker each day. Mé pour lé grands, fo dé médiènes, dé vrais.

Il frotte son pouce contre son index.

— Les médiènes, c'est les sous d'ici ? je demande.

— Ouaip.

Je rentre une demi-heure plus tard. D'autres migrants trainent dans les rues, je les observe en chemin et je leur fais signe en passant, avec un plissement d'yeux exagéré qui les renseigne sur le sourire dissimulé derrière mon foulard. Et là, je me rends compte qu'il y a surtout des femmes parmi les adultes. Trop de femmes sur Terre, ils nous expédient dans les colonies peuplées essentiellement par des hommes, des soldats et des ouvriers. Enfin, je rejoins maman

à l’angle de notre rue, Tatie et Coz sont déjà de retour. Je préfère annoncer la mauvaise nouvelle tout de suite :

— Les grands doivent payer pour se laver.

Tatie renchérit :

— Et nous devons aussi payer une taxe pour l’air.

— Avec quoi ?

Pier a écarté les bras et levé les yeux au ciel en faisant la moue.

— Je sais pas.

Je ne réfléchis pas longtemps.

— J’ai rencontré un garçon, Cerk, il fait la manche toute la journée. Je vais faire pareil.

— Hors de question ! crie maman. Je vais trouver un travail.

Elle tousse jusqu’à s’étouffer.

— Tiens !

Pier lui tend sa gourde.

— Cin, c’est provisoire. On n’a pas le choix !

Coz n'aime pas sa soupe et l'a troquée contre du pain local, une galette pas très épaisse et insipide mais qui bourre bien l'estomac. Il y en a assez pour notre repas du midi qui se fait sur le pouce. C'est dégueu, la pâte colle aux dents, mais on va pas faire les difficiles. Le quartier est de plus en plus animé, les Terriens juste débarqués sont tous entassés dans la même rue que nous. Les indigènes ne nous remarquent même pas et ne semblent pas très curieux. Après manger, Coz et moi partons faire la quête dans des rues éloignées de notre bar. Ne pas se perdre, noter les repères sur notre calepin. Peu à peu, un plan de la ville se dessine. Pas très précis mais suffisant pour l'usage qu'on en fait. À droite et après à gauche, le kiosque à nouilles, si on revient sur nos pas et qu'on s'enfonce dans une ruelle les douches publiques. Une enseigne les désigne d'un logo avec un robinet. Impossible de faire la manche dans ce coin, un sauvage, encore plus pauvre que nous, nous a chassées en nous menaçant d'un bâton. Je crois que l'endroit est à lui et je crois surtout que tous les spots pour faire la manche sont pris. Partout où nous nous installons, des clochards nous chassent. Nous croisons d'autres petits migrants qui nous imitent sans succès. On revient sur nos pas et on voit au loin nos mères qui patientent sous notre toit de fortune. Elles sont en grande discussion. La rue sur notre gauche rejoint le marchand de nouilles, on ne l'a pas explorée jusqu'au bout. On croise mon nouveau copain.

— Cerk, je te présente Coz, ma cousine.

— Hi la couz !

Sa voix éraillée est celle d'un enfant qui hésite entre la joie et la tristesse, la réticence et l'engagement. Mais j'ai bien vu comment il l'a regardée. Coz lui plait, c'est sûr. D'un coup, c'est l'évidence même : ma cousine se rapproche des critères de beauté titaniens avec sa peau laiteuse, ses yeux clairs et sa chevelure blonde. Je sais qu'elle n'a jamais eu de copain, je la sens intimidée.

— Coz et moi, on est chassées partout où on va. On n'arrive pas à faire la manche plus de cinq minutes.

C'est encore lui qui nous sauve mais cette fois, il le fait pour Coz qu'il ne quitte plus des yeux. Il désigne le bout de la rue sur notre droite, à l'opposé de la gare.

— Par là !

— Merci !

Je l'embrasse sur la joue et je perçois cette micro-expression titanienne qui peut se rapprocher d'un vague sourire. Coz lui fait un petit signe de la main, puis nous partons en courant. La faible gravité nous fait oublier notre fatigue et on arrive rapidement à l'endroit indiqué, un quartier magnifique, neuf, avec quelque rares riverains. Vous croyez qu'ils seraient désolés de voir deux gamines mendier ? Pas du tout. On est une attraction touristique. Les uns nous demandent d'où on vient, de quel endroit sur Terre, les autres confrontent leur patois au nôtre. Un jeune à un moment nous fait écouter des sons locaux, une musique gisement qu'il dit, composée uniquement de sons miniers produits par des machines-outils. On oublie notre misère un instant et il a l'air content. Tous les passants sont des hommes, quand j'y repense. Au bout d'un moment, on croise Cerk qui demande :

— Pourkoi, kils envoient que des girls, les Terriens ?

On sait pas trop quoi dire, c'est Coz qui répond.

— Ben en fait, à cause des pesticides et tout, y'a moins d'hommes sur Terre et plus de femmes. Alors, ils préfèrent renvoyer en priorité des femmes. Le réajustement, ils appellent ça.

On le quitte et Coz me confie :

— J'aimerais passer du temps avec lui.

— Si tatie l'apprend, elle va te donner une sacrée rouste, toute grande que tu es.

— J'ai seize ans, elle se rebelle. On voit des garçons à seize ans.

À notre retour, maman ordonne une séance de lecture. La fête est finie. Elle veut ponctuer nos journées de rituels qui rappellent ceux de la Terre, car la nuit s'obstine à ne pas tomber. Elle a dans son trans une bibliothèque impressionnante et nous partons pour une soirée où nos voix se croisent. Je renâcle. Elle n'a pas pu emporter ses toilettes mais t'inquiète qu'elle n'a pas

oublié les livres. On est vraiment maudites. Les migrants autour de nous entament eux aussi leur vie nocturne, et on entend les gamelles tinter. Fascinée par les récits de voyages, maman nous fait lire Saint-Exupéry. On se souvient tous de ce dessin, un trait et une bosse, le mouton dans le serpent. Pour moi, ça a été une révélation. Pendant les soirées de lecture, nos mères nous font endosser chacune un rôle et, alors que la nuit ne veut toujours pas tomber, nous commençons le cérémonial du coucher. Je suis Saint-Ex et Coz le petit garçon.

— Que fais-tu là ?

— Je bois.

— Pourquoi bois-tu ?

— Pour oublier.

— Pour oublier quoi ?

— Pour oublier que j'ai honte.

— Honte de quoi ?

— Honte de boire.

Je relève la tête et demande à ma mère.

— Pourquoi il a honte ?

— Je sais pas, tu en penses quoi ?

Et voilà que commence la veillée. Nous lisons, nous parlons, nos mères racontent, et enfin, nous dormons.

Je me suis effondrée sur mon sac de couchage comme la nuit précédente, sans me faire prier. Je dormais d'un sommeil lourd quand les images du cauchemar de la veille sont réapparues, un peu comme si je reprenais un film exactement où je l'avais laissé. Mais la créature n'est plus là, il y a papi à la place. Il se tient devant moi, détendu quand, brusquement, je me souviens que je dois déménager et que je suis en retard, ce qui a pour effet de modifier instantanément le paysage. Cette fois, les racines des arbres sortent de terre et créent des voies de circulation qui partent dans tous les sens. Je ne sais plus laquelle je dois prendre. Par dépit, j'en choisis une au hasard et je me mets à marcher au creux d'une racine qui ressemble à une énorme liane. Je laisse mon grand-père derrière moi, je lui fais un signe de la main. Et là, nouvelle évidence : ma valise est vide et où je vais il fait froid. Je n'aurai rien à me mettre. Mais je vais où au fait ? Ça y est, ça me revient, je vais en Amérique ! D'ailleurs, je la vois. Elle se construit tout autour de moi, quelque chose qui pourrait ressembler à New York. Les immeubles sont si hauts et moi si petite que le sol est incurvé, comme une route qui monte derrière laquelle dépassent le haut des immeubles. Je cherche une boutique pour m'habiller, je cherche encore et encore mais je ne trouve pas. Je m'enfonce dans des rues de plus en plus

étroites et, inévitablement, je me perds. Je suis seule dans le noir, sans savoir où loger, sans argent. Si seulement j'étais restée avec mon grand-père. C'est là que la créature réapparaît. Elle est loin, j'en ai moins peur mais quand même, je suis pas tranquille. Elle me fait signe et je m'approche, pourtant je n'en ai aucune envie mais je ne peux pas lutter. Là, l'angoisse me saisit et je me réveille. Putain, pourquoi y'a l'Amérique dans mon rêve ? J'émerge peu à peu, je me retrouve dans un sac de couchage que nous a donné Cerk. Un duvet bien chaud. La rue est sombre et tous les Terriens dorment tandis que les autochtones s'affairent encore dans les rues adjacentes. C'est peut-être pour ça qu'on nous a regroupés ici, pour qu'on soit tranquilles. Clairement, notre biorythme et le leur sont différents. Maman, tatie et Coz dorment toujours. Je me rallonge, j'ai sommeil. C'était beau l'Amérique dans mon rêve. On aurait dit que les immeubles gonflaient derrière une route bombée. Je fais le lien avec papi. C'est peut-être encore lui qui se cache derrière ces images. Il avait l'habitude de prétendre qu'il m'emmenait en Amérique quand on allait acheter du pain. Ce voyage extraordinaire commençait au bout de la rue. J'étais petite, je n'avais pas le droit de sortir seule, c'était mon moment de liberté. Papi était un taiseux, seule figure paternelle dans notre clan de femmes, et avec lui je me tenais à carreau. Ma main dans la sienne, nous prenions des chemins cotonneux pour nous rendre dans la rue principale. Avant de sortir, nous superposions des couches de vêtements qui nous tenaient chaud mais cette accumulation de frusques pesait si lourd que nous progressions lentement, le souffle coupé par les températures négatives. Moins six degrés Celsius, un temps clément par rapport à celui de la capitale. Je me souviens de l'épicerie où m'abandonnait pépé pendant qu'il faisait ses courses, un endroit que je détestais, géré par une vieille acariâtre qui m'accueillait avec une grimace et me regardait d'un œil torve. Madame sourire que je l'appelais. Je suivais scrupuleusement ma liste de commissions, avant de me rendre à la caisse. Un moment douloureux, où madame Sourire me mettait mal à l'aise. Je lui tendais le bracelet que papi me confiait et j'utilisais la monnaie pour acheter des sucreries, des bonbons savoureux que je partageais avec Coz. Je ne sais plus où se rendait mon grand-père exactement. Au cybercoop, au bankomat ? Toujours est-il que je n'avais pas longtemps à attendre avant de le retrouver pour prendre le chemin du retour. Je me suis rendormie, calmée par un sentiment de sécurité.

Nouvelle journée, nouvelles routines : plus d'école, plus de couvre-feu mais, à la place, la quête et les longues files d'attente. Les vacances ! Mes premiers jours sur Titan sont ainsi marqués par le sceau de la liberté. Maman a cependant entendu parler d'une école expérimentale, créée dans la rue par des parents qui sont venus la démarcher. La poisse ! Nos

mères ont évidemment décidé de nous y envoyer une heure chaque matin mais nous garderons les après-midis pour la quête, car nous ramenons beaucoup de médiènes. Maman s'est impliquée dans l'asso pour enseigner le français. Tatie a ravalé sa fierté et accepté que Coz m'accompagne, car il n'est pas question que je me promène seule sans escorte. Tous les vieux dans notre rue ont pris la même décision, pendant ce temps un adulte va à la mairie produire les documents nécessaires à l'immigration et un autre s'occupe de l'intendance, c'est-à-dire laver le linge et chercher un dortoir pour la nuit.

Désormais, Cerk nous accompagne dans nos déambulations. Il vit dans un hangar avec d'autres enfants des rues qui ont perdu leurs parents pendant la guerre du Split ou dont les parents ont été déportés sur la ceinture. Je pose à Cerk une question qui me tarabuste depuis longtemps :

— Cerk, elle est où ta famille ?

— G nobody, tous gone. Ma mum elle est dead de la maladie de la cloche.

— Et ton père ?

— Le dad, il a été envoyé in jail sur la belt. Il est revenu exhausted et il a clamsé direct.

— Pourquoi en prison ? demande Coz.

— Il a fait la fight contre l'Empire.

Nous nous taisons, nous avons été élevées dans la croyance en la supériorité de l'Empire, ce dont nous commençons fortement à douter. C'est comme si nous avions traversé un écran pour mieux voir l'envers du décor. La Terre nous a abandonnées et aujourd'hui un Titanien nous aide. Hier, il était notre ennemi, aujourd'hui cet ennemi a un visage et ce n'est pas de lui dont j'ai peur. Malgré mon jeune âge, je commence à nourrir de la rancœur pour cet Empire pour lequel mon père biologique travaillait. Je sais vraiment pas pourquoi maman et tatie s'obstinent à rester du mauvais côté des combattants. J'ai un peu honte, mais Cerk ne nous en veut pas. Dans la conversation, je lui confie que maman tousse de plus en plus. Il m'explique :

— C ça la maladie de la cloche. L'air é pas korect ici. Moi aussi je tousse.

— Ça se soigne ?

— Oui, mé faut du flouze. Moi, ma mère elle a pas supporté.

Il a dit ça avec beaucoup de naturel, sans frémir de la voix, mais ses yeux se sont étirés derrière son foulard.

— Pas supporté ?

Il élude ma question, pose gentiment sa main sur mon épaule et me dit :

— Le flouze, C toujours le flouze ki soigne bien ici.

Il me fait flipper, moi aussi je veux du flouze. Avec Coz, nous nous sommes chaque jour éloignées un peu plus du quartier déshérité, celui des pouilleux, pour nous aventurer vers celui des flouzeux, les bourgeois d'ici. Ces gens-là, descendants d'investisseurs de la première heure, ont le monopole sur l'exploitation des indomptables, des diamants roses qu'on ne trouve que sur Titan. Plus on avance dans ce quartier, moins il y a de bruit et d'agitation. Y'a même une barrière avec un gardien. Il s'appelle Flamy et il est sympa avec nous. Il fait un peu la pluie et le beau temps ici, en décidant qui peut passer ou non. Il a sa vision du spot, il trouve qu'on matche bien, on est jolies et propres, bien éduquées. Il raconte aux habitants qu'on est ses cousines et qu'on vient d'arriver.

Nous restons postées discrètement à l'entrée du secteur où Flamy nous laisse tranquilles. En réalité, les Titaniens ne sont pas bien méchants, juste un peu revêches, désemparés de voir la misère gagner leur cité. Et toujours cette même question :

— Pourkoi kils nous envoient autant de Terriens ?

Flamy a une bonne tête, il a l'âge de Coz environ, soit trois de plus que moi et une tâche de vin sur la joue. Difficile de donner un âge aux locaux parce qu'ils grandissent énormément et la hauteur de leur taille n'est pas proportionnelle au développement de leurs émotions. À part Cerk, peut-être. Il est plus jeune que moi mais il a déjà souffert comme un grand. C'est pas qu'il est sérieux, c'est qu'il réfléchit tout le temps, du coup il parle peu. Flamy, c'est tout le contraire. Il est intarissable, d'autant qu'il est seul devant son portail toute la journée. Du coup, quand Cerk s'amène, il lui raconte sa vie. Pendant ce temps, on en profite pour s'avancer un peu dans le quartier déshabité.

— Take Ur time, nous a expliqué Cerk, ces men aiment kon les écoute. Ils seront généreux.

Drôle de nom ce quartier, mais c'est vrai qu'y a presque personne dehors. Par contre, les gens qui circulent sont généreux. C'est un nouveau quartier en fait, construit sur un plan circulaire, à côté du quartier historique qu'ils ont abandonné aux plus pauvres. L'architecture, c'est tout et n'importe quoi. Je m'y connais pas trop mais je sais quand même faire la différence entre un style antique à colonnes et une maison à la Corbusier. Le grand écart. Des maisons construites à la demande me dit Flamy, sur plan. J'avoue qu'au début ça m'a laissée perplexe, mais après on s'y fait.

Des hommes s'arrêtent pour discuter un bout et nous prennent en pitié. Tout est vrai dans ce qu'on raconte, sauf qu'on ment sur notre lien de parenté avec Flamy. C'est pas bien méchant comme mensonge et ils aiment qu'on leur raconte tout.

— Comment c'est sur Terre ? Pourquoi vous êtes là ?

Alors, on raconte. Ils aiment bien l'histoire de l'explosion. Papi m'a décrit le paysage tel qu'il l'avait connu enfant, avant le grand hiver volcanique. Comme il avait étudié la géologie à l'université, il s'y connaissait en éruptions et les autochtones adorent mes descriptions pleines de détails qu'ils ignorent.

— Ils ont tous entendu un grand boum ! je commence. Comme si on venait de bombarder le pays. On dit que le bruit de l'explosion a été entendu à plus de mille-cinq-cents kilomètres de distance. La colonne de cendres s'est élevée à près de trente-cinq kilomètres de hauteur, aussi longue que la distance qui nous sépare d'Aix.

— Tu l'as entendue, toi ? me demande un riverain.

Le gars a des lunettes de réalité augmentée, un habitué. Avec Coz, on l'appelle monsieur Real. Il fait partie des addicts, de ceux qui ne peuvent plus se passer de mes récits sur la Terre et le temps d'avant. Il est subjugué par l'idée qu'il a existé une époque sans ciel gris. Je lui parle de l'été, de cigales si énormes qu'on les accrochait aux murs des maisons pour décorer. Sous ses grosses lunettes, on voit ses yeux bleu ciel sous un front plissé par le doute. Il a perdu son fils, comme ça, du jour au lendemain. *Pschit !* Il s'est écroulé et il est mort. Il avait une maladie rare, il paraît. Je renchéris à propos des cigales :

— À l'époque, il y en avait de partout et elles arrêtaient pas de chanter !

— Tu les as vues ?

— Non, c'était avant l'explosion.

— Et ton papi, il a vu l'explosion ?

— Il l'a entendue. Ce que je sais surtout, c'est que l'explosion a été plus puissante qu'une bombe atomique.

— Impossible !

— Si, c'est vrai !

— T'es pas en train de me charrier, là ?

— Non, j'vous jure !

Il s'abaisse pour se mettre à mon niveau et j'affirme sans ciller :

— L'éruption, elle a été plus de cent fois supérieure à celles des bombes d'Hiroshima et de Nagasaki réunies ! C'est mon pépé qui me l'a dit. Il a fait des études en géologie.

Il écarquille les yeux, stupéfait par les proportions improbables du cataclysme.

— C'est sûr, il mentait.

Je suis vexée.

— Mon papi mentait jamais !

Monsieur Real a une voix un peu cassée, comme s'il la retenait, et un fort accent local. Mais il ne parle pas le novandais, l'argot d'ici. Je suppose que l'accent compense son langage châtié, c'est sa façon de s'intégrer. Puis, il contemple le ciel bas, gris et pesant de Titan. Il est grand, mince sans être maigre. Il n'a aucun charme avec des cheveux jaune paille, rêches et une peau asséchée. Mais il est gentil avec nous. Grâce à moi, pendant cinq minutes, il a rêvé. Ça se voit qu'il s'évade. Coz, avec un sourire angélique, tend son poignet contre lequel le bracelet du gars vient se coller. Je poursuis, en l'accompagnant sur la route.

— Avant le grand hiver, les mois de juin étaient doux, c'était le début de l'été, on se baignait dans la rivière dont je vous ai parlé.

Je le vois alors regarder tristement l'horizon bouché par les nuages bas et poursuivre son chemin, alourdi par une frustration nouvelle. Après l'avoir laissé dans sa solitude, je lui pose la question qui me taraude :

— Pourquoi vous êtes triste ? Vous êtes heureux ici, non ? Vous avez des médiènes, nous on n'a plus de travail. Depuis ces événements, notre famille s'est appauvrie. Le prix du pain, des fruits et des légumes a triplé, sans parler de la viande. Il n'y a plus d'alcool sur Terre, le vin est aigre et mon arrière-grand-père n'a pas pu travailler le sol des vignes tant il avait plu ! Ensuite, notre village a connu la disette.

— Oui, mais vous aviez la vraie nature et de l'air ! C'est ça qui compte, non ? Vous étiez pas mieux sur Terre ? Franchement, je suis médecin et je vous dis : l'homme n'est pas fait pour grandir hors sol. Ici, on fait plein de carences. Je vois de tout à l'hôpital.

Monsieur Real s'arrête et embrasse nos fronts. Pour sûr, il en redemande et je lui raconte le coup de la chasse aux écureuils. J'explique qu'au début, Coz venait avec nous. Je l'encourageais à nous suivre et à contourner les obstacles glissants mais elle nous retardait et faisait comme exprès du bruit en écrasant des branchages. Papi avait fini par lui demander de rester à la maison. C'est pour ça que c'est surtout moi qui raconte nos excursions.

— On attrapait les écureuils en posant des collets, je dis.

— Les pauvres !

— Mais faut bien manger, non ?

Monsieur Real fait la grimace.

— Oui, bien sûr. C'est la nature. Ils sont de quelle couleur ?

— Ils ont une fourrure orangée.

— Comme tes cheveux ?

— Un peu plus foncée. Je prenais leur petit corps inerte dans mes mains et je le caressais. Parfois, ils étaient encore chauds.

— Oh mon dieu ! Par tous les anneaux de Saturne, c'est horrible.

Je vois le moment où il se met à pleurer. D'instinct, je pose une main sur son dos pour le consoler.

— Vous savez à Paris, j'ai vu des voisins manger des cafards. Mais ça, nous on n'a jamais pu. C'était cruel de tuer mais on était en bonne santé.

Ça lui a remonté le moral tout de suite. Les cafards, ça l'a bien dégoûté, il doit y en avoir ici aussi.

La fois suivante quand il revient, je lui raconte la disette, pour qu'il comprenne mieux la chasse. Maintenant, monsieur Real s'assoit carrément avec nous sur un banc, pendant que je l'inonde de souvenirs qu'il fait siens. Il me dit qu'il consigne tout par écrit et qu'après, il lit mes récits à ses invités. Un vrai succès. C'est un client assuré car, sans nous, ses soirées vont décliner. Il nous a expliqué qu'il se lançait en politique car le Grand Renouvellement approchait. Il veut devenir gouverneur de Titan et pour ça, il doit organiser des soirées mondaines. C'est là qu'il raconte à ses invités tout ce que je lui dis. Alors, ça m'encourage, il aura besoin de moi longtemps et mes souvenirs sont nombreux.

— L'année qui a suivi l'irruption, je lui explique, papi a dû arrêter ses études pour aider ses parents à la ferme. Au marché, les paysans vendaient leurs patates à un prix exorbitant. Parfois, des clients s'énervaient et renversaient les étals, les mendiants en profitaient pour tout voler.

— Ça lui a pas fait trop de peine d'arrêter les études ?

— Si… Je crois qu'il aurait aimé continuer. Mais il a fait ce qu'il fallait. C'est ce qu'il m'a dit.

— Oui, il a raison ton papi. La famille c'est important.

Il enchaîne sur une nouvelle question :

— Et l'air, il était comment ?

— Vivifiant, je réponds sans hésiter. Pur et glacé. On faisait beaucoup de buée en respirant.

— Tiens ?

Il me fixe, puis le note sur un carnet, ça a l'air important. Quand je regarde monsieur Real, je me dis que les sauvages c'est nous. Il est si gentil et attentionné, et nous on profite de son argent. C'est vrai qu'il est laid avec sa peau qu'on voit au travers. Mais il est pas méchant. Faut dire aussi que monsieur Real n'est pas parti à la guerre parce qu'il était pro-Terrien. Il s'est enfui en attendant que ça se tasse. Tous les flouzeux ont fait comme lui.

— Vas-y, raconte-moi comment ton papi a aidé ses parents.

— Ils étaient trop vieux pour apprendre à chasser, je lui dis. Les pauvres comme nous allaient dans la garrigue cueillir des herbes, ensuite on les faisait cuire et on les hachait comme du chou pour les manger.

— Je déteste la soupe !

Il rit. Un souvenir tombe sur moi comme la foudre.

— Tenez, je m'écrie. Une fois, mon grand-père m'a montré un champ dans notre vallée. Il m'a dit « Là, on a retrouvé deux enfants morts ». J'ai vu comme dans un mirage les deux fantômes sur le sol, au loin.

— La faim ?

— Oui, les pauvres. Eux n'avaient pas de famille.

— La famille, c'est important.

Nous jouons comme ça les conteuses, en cillant des paupières. Tatie en personne nous enseigne la façon de mettre nos charmes en avant, les cheveux lâchés, les yeux discrètement maquillés, notre poitrine serrée dans un linge qui la compresse. Cerk nous a trouvé deux combis à la mode titanienne. Moches, quoi. Mais au moins on se fait pas repérer à des kilomètres.

— T trop belle ! avoue Cerk à ma cousine, une fois sa combi passée.

— On dirait une indigène, je constate, abasourdie.

— Carrément ! jubile notre ami.

Je le regarde, il a un sourire qui fend son visage émacié. Il a bon goût. Coz est un fruit délicat, avec une peau fragile, destinée au pays de la nuit. *Meant to be here*. Mais je sais pas comment tatie va réagir. Elle est un peu raciste et un peu flouzeuse aussi. Or, Cerk n'est ni Terrien ni riche.

Nous revenons près du bar les bracelets pleins de médiènes et les bras remplis de cadeaux de nos admirateurs. Coz et moi gardons toujours un petit quelque chose pour Cerk. C'est quand même grâce à lui qu'on a trouvé ce spot et en plus, pendant qu'il distrait Flamy, il fait pas la manche. C'est pas grand-chose mais ça devrait tout de même améliorer son quotidien. Certains soirs, il nous rejoint au moment de la lecture. Il s'assied toujours à côté de Coz, et il déchiffre avec elle un morceau de poésie. Tatie fait la grimace mais le garçon est une bonne personne, alors elle laisse faire. Pour lui, maman a choisi Rimbaud, un marcheur et un rêveur. Il ânonne, déchiffre péniblement quelques mots. On souffre tous en l'écoutant martyriser la grande poésie française. C'est un massacre et pourtant il est content de lui, assez fier de montrer qu'il sait lire. Ensuite, il arrête ses efforts et écoute la lecture que nous faisons à notre

tour. Au début, il nous écoutait sans travailler. Mais après un mois de pratique, je crois qu'il suit vraiment ce que nous racontons. Il met en image les aventures qu'on lit, aussi incroyables que vraies.

— La promesse de l'aube, C bo ce titre, dit Cerk. Mé l'aube C quoi ?

— L'aube c'est quand le soleil se lève, répond Coz. Tu te souviens du poème de Victor Hugo ?

Il acquiesce puis se renseigne en plissant ses sourcils qui dépassent de son foulard :

— Y'a une aube sur Titan ?

Coz me regarde, interloquée, elle n'a pas réfléchi à la question.

— Le soleil se lève partout, répond tatie. C'est juste que sur Titan tu ne le vois pas. Mais, il est là, derrière la brume.

— Alors, je verrai l'aube pour mes 28 ans.

— Ah ?

Je crois que nous avons toutes calculé mentalement l'âge de Cerk pour deviner en quelle année TE nous verrions l'aube sur Titan. Il a onze ans et on est la troisième année du temps zéro, depuis la fin de la Guerre du Split. Ce sera pour l'an 20. Il poursuit :

— Sur Titan, C le printemps tous les 30 ans. C aussi le bachelor day. Y'a une big party, Vous, vous dites « célébration ». Il a mimé les guillemets avec ses doigts.

Ses yeux se mettent à divaguer comme s'il cherchait à se représenter cette aube qu'il ne connaît pas. Son visage tendre s'illumine, l'idée lui plaît. La lecture est finie, c'est l'heure du coucher. Cerk va nous abandonner car il n'a pas notre biorythme, il est incroyablement endurant à l'étirement du temps. Je dirais qu'il a un demi-cycle de veille en avance sur nous. Ma tante et ma mère nous abandonnent pour se rendre à la laverie mais je vois que Cerk fait semblant de parler à son trans. Quand elles s'éloignent, il revient nous faire la bise et Coz reçoit son premier baiser. Pourquoi je l'ai pas vu venir ? Et comment ils vont faire avec tatie sur le dos ? Jamais elle ne l'acceptera dans la famille. Trop pauvre, trop autochtone. Un sauvage, comme elle l'appelle. Pourtant, leur peau et leur cœur sont assortis, ils matchent comme disent les gens d'ici. Quand la vraie nuit tombe sur Titan, la peau diaphane de Coz semble plus mate que celle de notre ami dont je peux voir les traits du visage comme en plein jour.

Désormais Cerk et Coz trainent tout le temps ensemble. Les parents voient bien leur manège même si le couple reste discret. Tatie doit sûrement se dire que c'est platonique. Sa présence l'arrange bien car il la renseigne sur les us et coutumes des Médians. Je fais la quête

quasiment toute seule pendant que les tourtereaux roucoulent près de Flamy qui a toujours dix mille choses à raconter. C'est le moment que choisit Angelo pour réapparaître et je ne peux m'empêcher de penser que ce n'est pas un hasard. Les garçons ont une certaine déférence pour lui car il peut les faire entrer dans un réseau de grounders. Finis les boulots à la petite semaine. Intégrer la Barns Ltd, c'est être assuré d'un bon petit matelas pour sa retraite. Et le flouze ici, il achète tout, même l'amitié.

Je suis au bord de la route et je vois qu'Angelo jette un coup d'œil vers moi depuis la barrière que garde Flamy. Il n'a pas besoin de laisser-passer pour entrer et il se dirige droit sur moi. Je lui souris, l'air distant cette fois. Il prend de mes nouvelles et je lui montre le butin de la matinée. Ici, l'important c'est pas comment tu gagnes ta vie, c'est de se lever le matin pour travailler. Le reste importe peu. Il me sonde nonchalamment.

— Et pour le logement ?

À cette question, je m'assombris.

— Tatie n'avance pas dans ses démarches.

— Il vous faut un protecteur.

— C'est quoi ?

— Je peux le faire. Dis-le à ta mum.

Il a énoncé ça en m'adressant un nouveau clin d'œil puis m'abandonne. Le salaud, il joue avec moi. Coz me fait un petit signe avec malice. C'est vrai que j'ai besoin d'un ami moi aussi, d'être heureuse. Lorsque Coz et moi rentrons le soir, je prends des nouvelles du dossier d'immigration.

— Il est presque bouclé, me confirme tatie, il ne nous manque plus qu'à trouver un parrain.

— Angelo peut le faire, je m' écrie. Je l'ai croisé aujourd'hui.

Leur réaction me déçoit. Les deux sœurs se regardent l'air entendu sans me répondre. C'est injuste, elles se méfient d'Angelo quand c'est Cerk qui sort avec la couse.

Quelques jours plus tard, après notre mendicité, je vois ma mère et Pier en grande discussion sous la tente qui nous sert de foyer. Elles nous apprennent la bonne nouvelle.

— Angelo a proposé de nous aider.

— Je vous l'avais dit !

— Nous allons quitter la rue ! s'emballe Coz.

— Du calme, la sermonne maman. Ce n'est pas si simple.

— Pourquoi ?

Il y aura une contrepartie à ce geste délicat.

Nous n'avons plus eu le droit d'aborder le sujet et nous avons pris notre repas dans un silence gêné. Notre parrain, cependant, est revenu voir ma mère dès le lendemain, pendant que nous faisions la quête. Tatie nous raconte que maman n'y est pas allée par quatre chemins. De toute façon, il est inutile de faire perdre du temps aux indigènes et mieux vaut être direct.

— Que veux-tu en contrepartie, Angy ? elle a demandé.

Il a pris un air offusqué pour déclarer, main sur la poitrine :

— Missis Pricard, with all respect, I already protect U. Je paie le loyer.

— Quel loyer ? Nous dormons dans la rue !

— Et C une taxe que je paie à la ville.

— Pour ce taudis, tu rigoles ?

— In fact, missis Pricard, je vous protect depuis votre arrivée.

Maman était restée comme deux ronds de flan, plus rien ne l'étonnait.

— But, y'a de nouveaux people dont je dois m'occuper. Z'ont besoin de votre seat pour dormir, C leur tour.

— Angelo, que veux-tu exactement ?

— Je voudrais que vos girls fassent entrer des médiènes dans ce bar.

Il a désigné du doigt le logo en torsade accroché au mur de régolithe.

— Ce bar est à toi ?

— Let's say, je fournis la boose.

— Et qu'attends-tu de nos enfants ? Je te préviens, a lancé maman, leur virginité n'est pas à vendre.

Notre protecteur s'est levé et a fait mine de partir, vexé.

— C'est bon, c'est bon ! s'est exclamée tatie, décontenancée. Reviens Angy, excuse-nous. Dis ce que tu as en tête.

Il est revenu s'agenouiller auprès de ma mère.

— Ok, you'll see. Au lieu de traîner dans la rue all day long, je voudrais que vos girls poussent les clients à boire davantage. Nice ! C'est pas une vie pour des jeunes filles bien de faire la manche comme ça. Il leur faut un vrai taf. Un taf honnête. Missis Pricard, faut que je vous dise. J'apprécie beaucoup votre fille. Je veux faire quelque chose pour elle. Laissez-moi vous protéger. Si ça vous convient pas, on quit.

Il avait l'air bouleversé nous a dit tatie, et sincère. Maman s'est retournée vers sa sœur qui a demandé :

— Et dans combien de temps aurons-nous un logement ?

— One month, le temps de checker le parrainage.

D’un hochement de tête, maman et Pier ont scellé ce qui, pour Cerk, ressemble à un pacte avec le diable. Moi, je suis ravie car c’est officiel. Angelo a avoué qu’il m’aimait bien. Cerk m’a expliqué qu’il voulait préserver ma virginité pour lui seul et que donc, il ne m’arriverait rien dans ce bar. Il était plus inquiet pour Coz et il a promis de venir nous surveiller dès qu’il le pourrait avec Flamy. Mais, pour ça, il lui fallait du flouze.

Trois semaines d’insultes quotidiennes, qui nous ont paru trois ans. Nous ne sommes pas à l’aise parmi ces adultes et ça se voit. Des marins saouls qui puent l’alcool demandent à être resservis et en profitent pour tripoter nos fesses ou nos seins, sans vergogne ni retenue. Cerk dépense l’argent qu’il gagne à boire des pots dans l’établissement avec Flamy. Pendant que ma cousine les sert, les clients la laissent tranquille. Moi, je suis intouchable, c’est chasse gardée mais ça ne les empêche pas de me caresser dès qu’ils ont un coup dans le nez. On les appelle des marins parce qu’ils travaillent dans le désert sur des mers de méthane. Mon carnet de croquis ne me quitte plus, je griffonne sur ma feuille-écran des figures prises sur le vif qui mettent de la distance avec tout ça. Surtout, je pense à ma mère dont les bronches sont encombrées et au besoin urgent de nous trouver un toit. Ça me donne du courage. Un mois, je dois tenir un mois. Je suis exténuée par le bruit, l’activité du bar qui ne désemplit jamais, comptant les jours, mais Angelo reporte constamment le moment de notre relogement.
Il a pris de l’assurance et vient parfois avec des copains dont la présence calme les ardeurs des buveurs de macis. Je m’étonne du toupet des habitués. Ne sont-ils pas mariés ? Ne voient-ils pas qu’on a l’âge de leurs filles ? Il faut dire qu’ils ne sont pas très futés. Ce sont des hommes grossiers, sans passé ni avenir, qui boivent leur solde pour oublier leur misérable vie. On parle de prohibition, les épouses se plaignent de ne pas voir la couleur des médiènes. On parle aussi de suicides, la vie dans le désert serait dure pour les célibataires. La solitude s’ajoute à l’isolement.
C’est l’heure de ma pause, je prends une place à côté de Cerk et Flamy.

— Et le logement ? demande Flamy.

— Il y a toujours des complications administratives.

— C fé com’ exprès, suggère Cerk en fixant son verre.

— Comment ça ?

Il lève une main défensive et tourne la tête vers la fenêtre pour éviter de me regarder. Je dois méditer là-dessus.

— Tout est calculé, précise Flamy.

Lui, me fixe droit dans les yeux, il essaie de me faire passer un message. Je sais que c'est un lieutenant d'Angelo. Il sait tout et ne me dira rien. La pause est finie, je dois reprendre le travail. Le soir, alors que Coz et moi nettoyons la salle, je m'écroule, en larmes.

— Plus on essaie de sortir de la misère, plus on s'y enfonce.

Je recherche en vain du réconfort auprès d'elle, mais Coz aussi est éreintée.

— Ma mère me répète qu'il ne faut pas vendre nos charmes et qu'ils seront plus utiles à un bon mariage.

— Oui, mais ma mère à moi est malade, Coz ! Si je veux la sauver, je vais devoir… Tu sais.

Cerk et elle ont bien compris ce qu'Angelo attend de moi. Elle me prend dans ses bras pour me consoler, comme une grande sœur.

— Il me plaît, je lui confie, mais j'aurais aimé que les choses se passent autrement.

Elle démêle une mèche de mes cheveux longs, je renifle.

— De façon plus romantique ?

J'acquiesce :

— J'aurais voulu qu'il me courtise, qu'il me flatte et que je me sente unique.

— Comme Cerk avec moi.

— Au lieu de ça, Angelo discute mon prix avec ma mère comme un vulgaire cab.

— Coutume locale a expliqué Cerk.

Angelo vient de faire son entrée. J'essuie mes yeux et Coz me laisse pour reprendre le nettoyage des tables.

— Le gouverneur va renvoyer les mendiants dans le désert.

Je me suis redressée sur ma chaise et j'ai senti, sans même la regarder, la couse se crisper. Coz sort en courant. Je murmure :

— Il peut pas faire ça !

Il s'accroupit devant moi, pose son arme sur une chaise, je la regarde sans la voir.

— Ta tante m'a supplié de faire vite.

Il se relève, s'accoude au bar et me regarde intensément, d'un regard dur que je ne lui connais pas. Je le trouve magnifique avec ses yeux clairs et pénétrants, il a changé. Cette fois, je sais ce qu'il me reste à faire. Je pose mon plateau, longe la console et me glisse derrière lui, pour disparaître dans le couloir où certaines filles, plus âgées, s'éclipsent avec des clients.

Le lendemain, Angelo et sa clique nous aident à emménager dans une pièce de onze mètres carrés, qui comprend une petite ouverture vers l'extérieur. Les voisins nous observent d'un

œil suspicieux, la porte entrebâillée, quand nous montons les escaliers en rang d'oignon. Nos gars forcent le respect, nous ne serons pas embêtées. La chambre est exigüe mais nous débordons de joie. Seule maman n'ose pas me regarder dans les yeux. Il y a entre nous une discussion qui restera en suspens. J'ai pris une décision qui ne regarde que moi. J'ai grandi. Sous ses airs de canaille, Angy m'a traitée comme une princesse, il m'a fait sa déclaration. Je lui plais, il paraît que je l'ai envouté. Il m'a parlé de sa mère, il m'a raconté sa vie. Il m'a dit qu'il ne voulait plus me quitter. Je suis heureuse de l'avoir rencontré et fière de nous sortir de la rue, même si notre aventure n'a rien du glamour que j'attendais. Autres lieux, autres mœurs.

De la lucarne, une lumière douce tombe sur nous. Il fait sombre mais ça ne me perturbe pas outre mesure. Je vois la silhouette de maman à contrejour, le profil de Coz bien découpé et le visage radieux de ma tante. Nos affaires tiennent dans deux sacs minuscules, mais les garçons nous ont prêté quelques meubles que nous avons posés proprement. La figure épanouie de maman me fait l'effet d'un rayon de soleil, comme un fin liseré au-dessus d'une porte. Elle se met à rappeler des gestes anciens qu'on ne connaissait plus. Elle remplit un bol d'eau et le place dans un four. La pièce embaume le café à présent. Angelo a congédié ses associés, il ne reste plus que nous cinq.

— Assieds-toi, Angelo, tu l'as bien mérité.

Tatie, Coz et moi restons debout à regarder notre invité. Ça sent de plus en plus fort, comme dans une vraie maison. Elle propose :

— Du café ?

C'est à elle qu'Angy s'est toujours adressé. Ils ont tissé un drôle de lien, un lien étrange mais c'est mieux que rien. C'est même déjà quelque chose. On reste là à les regarder.

— Thanks, missis Pricard. J'suis happy ke ça vous plaise.

Il est fier et ça se voit, presque gêné. C'est la première fois que je perçois chez lui une expression d'humilité. Maman lui sert la première tasse et en place une deuxième dans le four.

— Oui, ça me plaît beaucoup, elle dit.

— Y'a plus de bruit ! remarque Pier.

Je m'étonne à mon tour :

— C'est vrai, le son de la rue a disparu.

— C'est paisible.

On s'assoit à notre tour et la pièce s'anime. Angelo me fixe intensément. Ici, c'est comme ça. Tout se mérite. Ce moment, c'est notre climax. Jamais, il n'avait été accueilli officiellement parmi nous. Pauvre ou pas, un voyou ne rentre pas chez les Pricard. Mais ce voyou-là nous a

sauvées et il ne s'agit pas d'être ingrates. Angelo donne toujours l'impression de ne pas trop savoir ce qu'il veut mais, en réalité, il sait très bien où il va. Petit con ! Il n'aurait pas pu commencer par là, par la maison ? Eh ben non, je me dis. Car sinon, il ne nous tiendrait pas dans sa main comme il le fait aujourd'hui. Il construit, des relations, du territoire, des dettes. Ses liens à lui. Des liens forts, qui impliquent des sentiments, bons ou mauvais. Je vois maman lancer un regard insistant à sa sœur, en fronçant les sourcils. Quelque chose la contrarie. Pier regarde Coz qui reste en retrait.

— Va chercher Cerk, tu en meurs d'envie.

Ma cousine enlace le cou de sa mère avant de dévaler les escaliers en courant. La porte d'entrée claque, et au bout d'un petit moment on entend tousser dans les escaliers. Cerk est là lui aussi maintenant. Coz entre au bras d'un homme-enfant, plus grand, plus maigre et plus fragile qu'elle, la démarche élastique. En voyant Angelo, il fait un salut muet avec sa main, du front vers son ami qui hoche la tête. Les yeux de Cerk se plissent quand il prend la lumière dans la pénombre. Il ne voit plus rien et se protège les yeux de la main. C'est drôle d'avoir ces deux Titaniens dans notre nouveau chez nous. Ils semblent apprivoisés, ni vraiment installés, ni vraiment sur le départ, comme entre les deux. Alors maman sort son trans et l'active. Elle duplique les écrans et chacun de nous se retrouve devant une nouvelle page de *Terre des hommes*.

— Page 40, annonce-t-elle.

Cerk et Angelo se regardent tout penauds, on dirait deux petits garçons tout timides. Maman fait signe à Coz qui commence sa lecture.

— Dix minutes plus tard, j'avais décollé…

Cerk fait semblant de suivre les lettres sur les lignes, mais en réalité il écoute la voix du Griot qui lui raconte une aventure extraordinaire. Celle d'un aviateur qui survole la vieille Terre jusqu'à s'y écraser. Coz poursuit.

— Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait.

Et nous continuons ainsi. Les uns lisent, les autres écoutent, les mères surveillent.

Dans notre nouvelle maison, ça sent les pâtes fraîches, le pain et le macis. Maman y ajoute des saveurs artificielles comme celle de l'olive pour les pâtes et de l'anis pour l'alcool. Des choses gaies qui donnent à nos plats des tonalités claires.

— Ça entretient le souvenir du goût, explique tatie. C'est mieux que rien.

— Les hommes ne doivent pas oublier ! renchérit maman en nous servant chichement.

Pour Cerk et Angelo, ces saveurs-là sont nouvelles. Maman a eu l'idée de cultiver en intérieur des graines de pavot qu'Angelo a dégottées on ne sait où. On n'a pas demandé, il n'aurait pas répondu de toute façon. Tatie s'occupe des tâches ménagères et maman, très fatiguée, cuisine. La pièce dans laquelle nous vivons est conçue de façon ingénieuse. Deux paires de lits jumeaux s'encastrent dans le mur pour libérer de la place dans la journée et la cuisine ouverte permet de transformer un plan de travail en table à manger. Maman s'est rapidement familiarisée avec le mobilier et la technologie intégrée. L'endroit lui convient. L'argent que nous gagnons, Coz et moi, sert à payer la nourriture, les charges et les taxes. Mais, depuis que nous sommes sorties de la rue, nous n'avons plus droit à la soupe populaire et des tas de services deviennent payants. En fait, à la fin de la journée, il ne reste plus rien de ce que nous avons gagné, même pas de quoi aider Cerk. Mais au moins, il y a ce toit où il nous rejoint souvent. Ce toit qui le protège des petites choses comme la maladie et des grandes choses comme le vol ou la baston. Il ne va pas devenir honnête, les choses ne marchent pas comme ça à Médiane. Mais, à notre contact, il sera juste. Parce qu'on en parle et qu'il est obligé d'argumenter pour nous convaincre.

Cerk est un brave garçon, mais la guilde d'Angelo a de l'ascendant sur lui et ça ne plaît pas à tatie. Maman et elle se disputent, chacune cherchant à protéger sa fille. Au milieu, Coz et moi essayons de tempérer, mais je vois bien que Coz m'en veut. Comme si c'était de ma faute si Cerk fréquentait Angelo. Ils se connaissaient bien avant notre arrivée ici. C'est bête, on va finir par se déchirer pour des broutilles. Cerk ne rêve que d'une chose, être engagé dans une bande organisée et toucher un revenu fixe pour quitter la rue. Coz n'aime pas ce projet mais elle ne peut plus l'aider financièrement. De toute manière, Cerk n'aurait pas supporté plus longtemps cette situation. Il dit qu'ainsi il deviendra un homme et pourra épouser ma cousine.

Ce matin, tatie m'a adressé un vocatexte au travail. Maman a manqué s'étouffer et tatie a appelé le dispensaire Raffinon. Je l'ai dit à Cerk qui m'a expliqué que Raffinon était un flouzeux de la mine qui avait épousé en deuxième noce une éducatrice. Celle-ci l'aurait ouvert aux malheurs de la rue et incité à créer ce lieu destiné aux plus démunis. Cette éducatrice, c'est la mère d'Angelo. Je l'abandonne avec Coz pour rejoindre ma mère dans le bâtiment qui jouxte la Maison des Dames. On me guide jusqu'à son lit, sa fièvre est élevée, les nurses me parlent de bactéries, une pneumonie ou un truc comme ça. Je m'assieds près d'elle et j'écoute, anxieuse, sa respiration encombrée. Maman somnole bouche ouverte, sa gorge siffle et elle frissonne.

La nuit vient de tomber et nous avons ramené maman qui a dîné dans son lit et s'est endormie. Les garçons sont partis en grande discussion. Je crois qu'Angelo a quelque chose de sérieux à proposer à Cerk.

Dans la nuit, une voix plaintive me réveille. Je tends l'oreille.

— Ça vient du couloir, non ? demande Coz.

Un gémissement peut-être. Je me lève, incrédule, et fais quelques pas dans le hall où je découvre ma mère allongée dans son vomi. J'appelle tatie et me précipite dans les toilettes pour laver les traces par terre et rendre sa dignité à maman. Malgré le vacarme, personne ne sort voir ce qui se passe. Ici, c'est chacun pour soi. Pier aide sa sœur à se lever et nous la ramenons chez nous. Elle est si mal en point que je dois rappeler le dispensaire.

— Je suis désolée ! gémit ma mère.

— Tu dois arrêter de t'en faire ! la gronde tatie.

Je la questionne du regard.

— C'est pas la maladie ?

— Non, c'est le souci qui met ta mère dans cet état.

Coz se renseigne :

— Le souci de quoi ? Les choses s'améliorent, non ?

C'est là que nous avons appris la nouvelle.

— Le gouverneur vient de doubler la taxe sur l'oxygène.

— Quoi ?

Coz a poussé un cri et je suis tombée sur un siège.

— Nous travaillons déjà d'arrache-pied ! se plaint Coz.

— Ça nous replongera dans le besoin.

J'exhale un profond soupir, découragée, avant de me ressaisir.

— C'est exactement ce qu'ils veulent. Maintenir les gens d'en bas dans le besoin.

Je me lève pour éponger le front de ma mère avec un linge mouillé. Elle halète, elle fait peine. Là seulement, je réalise à quel point elle a vieilli. Ses mains tremblent, son regard s'évade et son visage est gonflé. Elle me regarde, perdue.

— Ça va, ça va.

J'enferme tendrement ses mains dans les miennes et je caresse sa peau douce pour la rassurer.

— Les secours vont arriver, lui dit tatie.

— Encore le dispensaire ? demande maman.

Je lui réponds aussi gentiment que je peux :

— Oui, ce sont des professionnels, ils vont t'aider.

Par peur qu'elle n'attrape froid à l'hôpital, je l'aide à enfiler des chaussettes.

— Tu vas pouvoir t'habiller ?

Elle acquiesce. Si j'avais su que je passais là mes derniers instants avec elle, j'aurais pris le temps de lui raconter plein de choses, de parler jusqu'à la saouler. Au lieu de ça, j'ai rejoint Pier qui regroupait des affaires.

— Tatie, je vais travailler de nuit pour pouvoir tout payer.

— Hors de question ! me gronde-t-elle.

— Je le ferai aussi, martèle Coz, d'un air buté.

Paf ! La claque vole dans toute sa violence et je regarde effarée la joue en feu de ma cousine. Tout part en vrille, je me dis, mais tatie ne s'arrête pas là. Elle déverse son fiel sur moi, on sent qu'elle s'est retenue trop longtemps.

— Tu as une très mauvaise influence sur Coz, je ne veux plus vous voir ensemble.

— Mais…

J'ai voulu ajouter « On vit ensemble » mais Pier ne m'en a pas laissé le temps d'en placer une.

— Tout ça c'est à cause de toi ! Tes mauvaises fréquentations, ta mauvaise vie.

— C'est faux !

J'élève la voix moi aussi, je ne vais pas me laisser faire. Puis, je me ravise car maman supplie :

— Arrêtez !

Je jette à ma tante un regard assassin avant d'entendre le son caractéristique de l'hospicab qui approche. Maman insiste en chuchotant :

— Promettez-moi de toujours rester soudées. Nous sommes une famille.

— C'est promis, maman.

Je suis rapidement dépassée par les événements. J'essaie de suivre, je monte avec les nurses mais je dois rester à l'extérieur, devant le dispensaire. J'attends une heure sans pouvoir la voir et finis par rentrer. J'appelle à deux heures TE, puis à huit et enfin à onze. Toujours impossible de la voir, on m'explique que la maladie de la cloche fait trop de ravages et qu'ils sont débordés. À treize heures, tout est fini. Fini.

Mon interlocutrice a le ton qu'il faut, ni trop dramatique, ni trop détaché.

— Vous avez de quoi payer l'enterrement ?

— Non, je chuchote.

— Et de quoi l'incinérer ?

— Non.

— Alors c'est la fosse commune, elle me dit.

— Vous allez la jeter ?

La personne que j'ai devant moi a une face ronde pas désagréable, d'âge mûr, les cheveux blancs et courts. Elle pince sa bouche et semble réfléchir.

— Rien ne vous empêche de faire une petite cérémonie.

— Je pourrai la voir ?

Nouveau pincement de lèvres, c'est mauvais signe. Elle est embêtée par ma question.

— Vous avez de quoi payer une chambre funéraire ?

— C'est quoi ?

— Un endroit pour vous recueillir devant le corps de votre maman.

Je fais non de la tête, je n'ai même plus la force ni l'envie d'avouer mon incroyable pauvreté.

— Vous pourrez venir avec des fleurs.

— Devant la fosse ?

— Oui.

— Et je les jetterai ?

— Oui.

Jamais je ne me suis sentie aussi seule de ma vie. Pendant que j'enterre maman, Coz et Pier sont censées faire la manche mais au lieu de ça, tatie s'organise pour se débarrasser de moi. Quand je rentre à la maison, le cœur vide, Angelo est là qui attend. Coz fait une drôle de tête, elle ne répond pas à mon salut. J'avais plein de choses à leur raconter, l'enterrement, la fosse, les fleurs. Mais au lieu de ça, Pier prend l'initiative.

— Assieds-toi, Chams.

J'obtempère, docilement.

— Tu vas épouser Angelo, il est grand temps.

— Déjà ?

Je suis en deuil, je n'ai pas l'esprit à ces choses-là.

— Tu as la chance de pouvoir faire un mariage, tu dois la saisir.

— Mais je croyais….

— Il n'y a pas de mais.

Je m'arrête. J'allais dire « Je croyais que tu n'aimais pas Angelo ». Elle me l'a dit mais je ne veux pas le blesser, il n'y est pour rien. C'est entre tatie et moi.

— C'est comme ça, un point c'est tout. Je ne veux plus vous voir aller et venir tous les deux dans cette maison. Vous devez fonder votre propre foyer.

— Mais cette maison, c'est moi qui…. Enfin, je veux dire, sans moi…

— Angelo nous a garanti que nous pourrions rester. Grâce à ton mariage, ta cousine et moi toucherons un petit pécule qui nous suffira pour vivre décemment sans faire la mendicité. C'est ce que tu veux pour nous, non ?

Je reste interdite. Ma réponse serait non. Je trouve pas ça juste de devoir partir et abandonner cette maison pour que ces dames aient la vie que je n'ai pas eue. En plus, cette maison, c'est grâce à moi qu'on y vit, parce que je connais Angelo. Elle insiste.

— Tu veux aider ta famille ou pas ?

Et le pantin que je suis hoche la tête, abdiquant son libre arbitre à une tante autoritaire et ambitieuse qui sacrifie sans vergogne sa nièce, alors que le corps de sa sœur est encore chaud.

Dernier cauchemar avant de basculer définitivement dans la folie. Cette fois la créature ne s'est même pas déguisée avant de se poster devant moi. Elle sait que j'ai renoncé à vivre et que je veux partir avec elle. Elle se tient à quelques centimètres de mon visage, je ne sais pas où je me trouve mais je sens son souffle. C'est presqu'un homme ou presqu'un lézard, selon comment on voit les choses. Elle est si près que j'entrevois mon reflet sur l'iris de ses grands yeux sans paupières. « Prends-moi », je luis dis. Là, certainement troublée, son apparence commence à se métamorphoser en de nombreux visages qui me sont familiers. Coz, Angelo, Pier, Cerk, papi, mamie. Tout va à une vitesse inouïe mais je parviens à reconnaître leurs traits. Je n'ai pas le temps de penser, je fixe ces visions fugitives quand, soudain, la transfiguration s'achève sur le visage, le seul, l'unique. « Maman ! » Elle ne dit rien, elle s'éloigne à reculons en me tendant la main. Je la suis, aspirée par le vide qu'elle laisse en s'éloignant, tel un chemin funeste dans lequel je lui emboite le pas.

Sextant 150 : Sur Terre

Déviée par la déformation de l'espace-temps à l'approche de Jupiter et de Saturne qui a accéléré sa course, la sonde Vyger VIII s'est dirigée vers Uranus puis Neptune pour, de nouveau, changer de cap. Elle a récupéré en chemin de précieuses données sur lesquelles Ren Eilliac planche avec son équipe. Ce dernier a acquis la certitude que les systèmes solaires proches du nôtre ont peu de barrières naturelles, et qu'il devient donc envisageable d'y expédier un vaisseau habité qui, comme Vyger, s'appuierait sur des objets en orbite proches les uns des autres. Depuis qu'il a rejoint la base lunaire, Ren observe à l'œil nu cette traînée laiteuse dans le ciel, avec son cœur lumineux qui invite au vagabondage, à l'errance. C'est là qu'il veut s'aventurer. Pour lui, l'exploitation des ressources des planètes gazeuses de Sol n'est qu'une première étape vers un projet plus ambitieux qui l'aide à se tenir droit : l'envoi d'une expédition humaine dans de nouveaux systèmes. « L'équation de Drake », il répète à qui veut l'entendre. Elle a établi que la probabilité de trouver des civilisations intelligentes dans la galaxie est élevée. Elle a servi de cadre pour réfléchir au nombre de celles dont nous pourrions détecter les signaux. Mais l'équation porte uniquement sur la transmission de signaux radio qui ne dureraient que cent ans dans l'histoire d'une civilisation avancée, alors que d'autres facteurs observables, comme la pollution de l'atmosphère – détectable au télescope – durerait plusieurs siècles. Toujours est-il que l'équation identifie des variables pour un calcul de probabilités et, Ren en est convaincu, vie extraterrestre il y a.

Eilliac est né sur Terre-Eurasia, au milieu du déchaînement et du bruit, mais son regard s'est toujours tourné vers le ciel, un plafond bas et gris, dans l'espoir d'apercevoir les étoiles qui se cachent derrière lui. Orphelin à onze ans, il n'a jamais connu son père, expédié au bagne pour un petit larcin. « Tout de même, voler du pain, c'est pas comme voler de l'argent », il se répète. Mais qui vole un œuf, vole un bœuf. Voilà ce qu'on lui répond. Il devra s'accommoder de ce passé encombrant et son ambition se nourrit du désir opiniâtre de laver la réputation familiale. À force de manigances et de détermination, il a obtenu une audience auprès du Jin qui rêve d'être le premier homme à établir un comptoir sur une exoplanète. Le Jin et lui étaient faits pour s'entendre. Il est le fils qu'il n'a pas eu, lui répète Schmulien qui se pavane partout à ses côtés, pour habituer les esprits conformistes à ce projet délirant. Et voilà comment notre Ren Eilliac se retrouve face à un jury de vieux croûtons vêtus d'uniformes ridicules qui semblent lui reprocher, par leurs accoutrements clinquants, d'être mal né. Après

avoir éclairci sa voix, il commence la présentation détaillée de son programme d'exploration spatiale.

— Honorables Archontes, Grand Jin, Professeur. La mission Odin pourra s'échelonner sur quinze ans, entonne-t-il. Ce temps sera mis à profit pour construire quatre vaisseaux en orbite, un processus long car l'acheminement des trois-cents tonnes de composants nécessitera une quarantaine de vols.

Il s'interrompt brièvement et vérifie que chaque membre du conseil dispose bien du récepteur holographique qui s'incrémente à leur implant. Il poursuit.

— La mission quittera la Terre pour rejoindre Titan, la base la plus développée de Sol, où les colons sont protégés des radiations solaires par une épaisse atmosphère. Celle-ci compense légèrement une gravité plus faible que sur la planète-mère. La division y fera une halte avant de s'aventurer dans les limites de la zone d'influence de notre soleil, pour un voyage de trois ans.

Grand et mince, le visage fin et allongé, le regard doux, l'anthropologue va sur son trente-cinquième anniversaire. Son intelligence et sa grâce naturelle le prédisposaient à se hisser dans les hautes sphères. C'est du moins ce que pense le Jin. Eilliac est écouté car on lui doit le projet de colonisation du Golfe saturnien qui a permis aux industriels de s'engraisser. Ce que Schmulien apprécie par-dessus tout chez ce jeune, c'est qu'il a une vision juste des choses, la même que la sienne à vrai dire. Mais le Jin a prévenu son protégé qu'il devrait s'armer de patience car, dans un premier temps, il faudrait familiariser les Archontes avec l'idée même d'un voyage interstellaire. Ce qui est loin d'être gagné, car plus on vieillit plus on s'assèche dans le corps et dans l'esprit. Les vieillards qui composent l'assemblée ont trop à perdre en finançant une expédition aussi risquée. Schmulien sent bien qu'il devra y aller de sa poche.

Des visuels dynamiques accompagnent à présent les propos de Ren Eilliac.

— Le vaisseau recréera la gravité grâce à son anneau central autour duquel tourneront les quartiers de l'équipage. Celui-ci maintiendra une forme physique presque équivalente à celle développée sur Mars ou Europe.

— Mesdames et Messieurs, voici La Gorgone…

« Enfin, ça commence ! », se réjouit Schmulien. Il adore ces immersions dans des mondes virtuels. Il clipse l'holoboucle à son oreille et se sent déjà mieux, tout porté qu'il est par la projection d'animations d'un réalisme exacerbé. Lorsqu'il tourne la tête, la pièce dénudée dans laquelle il se trouve se transforme en salle de contrôle où des ingénieurs s'affairent pour diriger le puissant vaisseau. « Tiens, Coralex ! Il s'est représenté dans le vaisseau. Ok. J'ai compris le message, il veut être du voyage ». Il balaie la salle du regard et voit les Archontes

dans son champ de vision. Il ne peut contenir un soupir d'exaspération, « Punaise, qu'ils sont ridicules avec leurs postiches loufoques ». Il les sait hostiles à ce programme, mais ils ne résisteront pas longtemps à ses demandes insistantes. Bientôt, ces vieux notables seront à sa merci et il pourra enfin recruter l'équipage de son choix pour partir à la rencontre de peuples intelligents dans les systèmes voisins. *Adios amigos !* Cela se fera car il se sent appelé au-delà de la porte gravitationnelle qui s'est ouverte dans Sol. Et quand il dit « appelé », ce n'est pas au sens figuré. Il entend réellement des voix, surtout au moment de s'endormir. Son psy s'obstine à croire qu'il s'agit d'une forme douce de schizophrénie. Mais Schmulien, lui, sait à coup sûr que le psy fait fausse route. Il opterait davantage pour de la prescience et cette bizarrerie plaît beaucoup à son épouse. Ils s'amusent ensemble à déchiffrer la manifestation de cette voie intérieure. Ils ont même fait appel à un médium. Ces appels le poussent à sortir sur le balcon et à regarder le ciel. Madame Schmulien a fait le point avec un Sextant. Pour trouver l'astre, elle suit la direction du nez de son mari, pointé tout droit – dit-elle – sur Jupiter. Zut, il a décroché. Codra, le doyen de l'assemblée, prend la parole.

— Ce programme extraordinaire, mon jeune ami, ne sera pas immédiatement lancé car, comme vous le savez, le gouvernement de la Terre doit gérer d'autres priorités. Tout d'abord il y a la guerre…

— La guerre est bientôt finie ! coupe le Jin. Ce n'est plus qu'une question d'heures. Les splitters ont été écrasés par notre courageuse armée.

Le chef des Mondes Amis considère sa propre présence au sein du conseil comme une corvée à laquelle il ne peut malheureusement pas échapper. Cette réunion l'exaspère. Nouveau silence, l'assemblée contemple la Voie Lactée. Et toujours ce Coralex qui va et qui vient. Quel drôle de lascar celui-là. Le Jin le suit du regard et, *patatra*, la tête de l'ingénieur se transforme en bête immonde en même temps que son corps pousse de façon exagérée en se disloquant de tout côté.

— Nom d'une lune !

Codra l'interroge :

— Vous dites ?

— Qu'on m'appelle Coralex tout de suite.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Vous ne l'avez pas vu ?

Le doyen reste interdit, le Jin se retourne vers son protégé mais Eilliac ne comprend pas ce dont il s'agit. Schmulien lève la voix :

— Coralex, venez ici tout de suite !

Un homme brun, à la barbe fournie, déboule dans la salle, tout penaud, comme poussé sur scène par des camarades mal intentionnés.

— Majesté.

— Qu'est-ce que c'est que ce lézard tout pourri que vous avez incrusté dans la simulation ?

— Quel lézard, Majesté ? Je ne comprends pas.

— Eh bien, je vous ai vu vous, ça c'était drôle. Et puis, d'un coup, vous êtes devenu un lézard. Et ça, c'était pas drôle du tout.

En étendant ces propos, Coralex se demande si le Jin, souvent taquin, ne serait pas en train de se foutre de lui. Il cherche une aide auprès du jeune Eilliac qui répond par une moue dubitative, puis se tourne vers le vieux Codra qui expire de l'air avec sa bouche avec un petit bruit sec. Personne ne voit ce dont il s'agit. L'ingénieur se ressaisit.

— Je ne comprends pas Majesté. Ce doit être un bug, je vais vérifier ça tout de suite.

— Faites !

L'abattement fond sur Ren, contrarié par la mauvaise humeur du Jin. L'effet de la 3D est gâché.

— Bon, reprend le doyen, retournons à nos moutons si vous le voulez bien. Nous parlions du coût du projet. La pacification, elle aussi, aura un prix. Nous calmerons les esprits en faisant preuve de largesses. Tout ça est mathématique. En un mot comme en cent, nous n'avons pas les moyens de vos ambitions. Et s'il faut choisir entre la pacification des colonies et l'exploration de l'espace, je pense que mes collègues et moi-même voterons pour la première.

Ren Eilliac plonge ses grands yeux bruns dans ceux de Codra, tandis que ses fines lèvres retiennent une réplique cinglante. Ses pensées vont si vite que le Jin lui a recommandé de compter jusqu'à sept avant de répondre aux Archontes. Un, deux, trois… Ren donne une impression d'humilité, il reste sur la réserve, et surtout à la place que les puissants lui ont assignée. « Ils vont adorer », a promis le Jin. L'adolescence de l'explorateur en herbe s'est abreuvée de lectures qui l'ont porté à rêver d'aventures extrasolaires, surtout *Robinson Crusoé* qu'il emporte toujours avec lui, tel un porte-bonheur. Ce projet de voyage le consume de l'intérieur, l'empêche de dormir et lui coupe l'appétit. Il faut y aller, il le sait, il le sent. Schmulien a même ces sortes d'hallus qui l'attirent vers l'horizon de Sol. Il doit y avoir une explication scientifique à ce phénomène. Des ondes, peut-être. Radio ou quelque chose comme ça.

Le grand oral se poursuit. Pour gagner la confiance des Archontes, il doit les flatter. Il répond aux questions avec précision, récite son argumentation avec ardeur mais, au fond de lui, il a hâte que la séance se termine. Sa prestation, il l'a compris, n'aura aucun impact sur ce public, sourd à ses arguments. C'est couru d'avance.

— Les difficultés pour atteindre le fin fond du système solaire, objecte le professeur Auber, sont sans commune mesure avec celles rencontrées pour atteindre Titan. Qui plus est, le coût de votre projet est exorbitant !

« Quel lèche-cul celui-là ! se dit Ren. Comme si tout le pognon lui revenait de droit. » Pas besoin de lunettes AR pour connaître le CV du bonhomme, directeur de l'Union Spatiale Aéronautique, professeur émérite en astrophysique, on le voit sur tous les écrans de Lacrima.

— Nous ne pouvons pas demander aux colonies un nouvel effort sur l'impôt, surenchérit Médo, son voisin. Environ deux fois le prix du programme d'exploitation du Golfe solaire qui, lui au moins, est rentable grâce au deutérium, à l'hélium ou encore à l'hydrogène.

Le Jin a le sentiment que le conseil, repu des dividendes générés par l'exploitation minière des colonies, ne voit pas l'utilité de poursuivre l'exploration de l'espace. « Des chiens trop bien nourris. » Cette fois, il prend la parole. De vingt ans l'aîné de Ren, Schmulien reste le plus jeune membre du conseil, auquel l'anthropologue fait face. L'homme politique a du charme à revendre et en abuse sur ceux qui l'approchent ; sous une allure désinvolte, il mène l'Empire d'une main de fer. Son sourire enjôleur s'estompe, il décroise les jambes et pose ses mains sur le bureau, signe que l'heure n'est plus aux batifolages.

— Messieurs, la conquête de planètes habitables est vitale pour notre économie ! Avec ce programme, nous trouverons certainement un écosystème riche en minerais ou toute autre ressource naturelle, qui sait ? Ça boostera notre industrie mais aussi le commerce. De surcroît, l'éventuel contact avec une civilisation développée nous ferait faire un bond technologique.

Il fait sombre dans la salle de réunion, un mince filet de lumière laisse deviner les traits plissés des magistrats, trop vieux pour comprendre les motivations du Jin. Une pensée traverse l'esprit du souverain. « Ils ont cessé de rêver. Ils n'ont plus de projets. » Il se tourne vers Eilliac et l'invite à conclure. Cette conclusion, ils l'ont écrite ensemble. Ren l'a récitée cent fois, devant son miroir, ses amis, les membres de la Société géographique. Elle en jette.

— Honorables Archontes, Jin tout puissant, Professeur, j'entends les arguments du conseil et je comprends son inquiétude. L'exploitation de la ceinture d'astéroïdes et du Golfe saturnien est rentable, mais elle n'apporte rien à la connaissance humaine. Scientifiquement, nous ne progressons plus, nous dormons sur nos lauriers.

Il dit cela avec une profonde inspiration et une certaine emphase dans le ton de la voix.

— La plupart des universités, reprend-il, ont mis la clé sous la porte, alors que les colonies ne forment plus que des ingénieurs, aucun chercheur. Si nous pouvions entrer en contact avec une civilisation extrasolaire, en explorant d'autres systèmes, nous pourrions de nouveau fabriquer de la connaissance. Ceux qui auront misé sur mon équipe deviendront les maîtres de Sol. Il faut que ce soit vous.

« Punaise, il a assuré grave. » La vue du Jin s'est accoutumée à l'obscurité, il devine le profil droit et noble du jeune aventurier, puis se tourne vers ses collègues pour jauger leur degré d'approbation. Ces messieurs ne daignent même pas le regarder, et font mine d'être absorbés par leur trans. Le souverain, cheveux courts en bataille, repose son regard sur le jeune homme avec un visage amène.

— Monsieur Eilliac, je vois bien que votre projet arrive trop tôt par rapport aux préoccupations du conseil, même si mon souhait le plus cher reste de vous accompagner dans votre périple, à la recherche de mondes habités. La pacification des colonies nous conduit à réviser nos priorités, mais ce n'est que partie remise. Nous continuerons à financer vos recherches et nous nous reverrons ici-même en des temps plus cléments. Honorables Archontes, Professeur, la raison pour laquelle je soutiens et soutiendrai ce projet est que je ne crois pas que nous échapperons au Grand Filtre. Comme vous le savez tous, la probabilité qu'existent des civilisations aliènes est très élevée, mais « où est donc passé tout le monde ? » comme dirait l'autre. Hanson a répondu à cette question en affirmant que toutes les civilisations technologiques s'étaient autodétruites. Et personnellement, je ne crois pas que nous ferons exception.

— Vous dites ça pour nous casser le moral ! se renfrogne Codra.

— Changement climatique, guerre chimique, maladies, etc. La liste est longue ! répond Schmulien en balayant l'air devant lui d'un geste las. Bientôt, Sol fera partie de l'astro-archéologie. Il n'y aura plus que nos AA et nos bots pour entretenir notre mémoire.

— Merci votre Majesté, vous avez illuminé ma journée !

Le Jin remercie le jeune chercheur et demande à son assistant de récupérer les holoboucles. Il en garde deux dans la poche de son veston afin de faire profiter sa femme de ce gadget impressionnant. « C'était du bon travail ! » Il rappelle son assistant.

— Dites à Coralex que je veux être tenu au courant de ce soi-disant bug. Moi, j'y crois pas du tout.

— Bien, votre Majesté.

Le jeune homme s'éclipse et le conseil passe au point suivant.

— Bien ! Messieurs les Archontes, cher Confrère, entonne Schmulien, je souhaiterais à

présent que nous examinions la question de l'astéroïde Oumuamua #2. En introduction, je vous rappelle que l'objet fonce droit sur la Terre et que ça nous inquiète. Bien sûr, nous avons du temps devant nous. Nous savons faire dévier les astéroïdes de leur trajectoire mais, tout d'abord, nous devons comprendre à qui nous avons à faire. Professeur Auber, je vous cède la parole.

L'homme grand et solide, les épaules larges, la chevelure grisonnante, se lève, les bras encombrés de feuilles-écrans dont une tombe au sol par goût de la rébellion. Tout, chez lui, respire le désordre. Il se dirige vers le Jin et dispose les trans en cercle sur la table, avant de déclencher le premier document. Souriant, Auber paraît détendu, plutôt heureux de partager ses observations avec les membres du conseil. Il baigne dans son élément.

— Messieurs, voici notre invité, il s'appelle Oumuamua #2, par référence à Oumuamua #1, un objet interstellaire du 21ème siècle, avec lequel il partage certaines caractéristiques. Oumuamua signifie « éclaireur » en Hawaïen et il se balade dans Sol à une vitesse approximative de 180 000 kilomètres par heure.

Un holo de très mauvaise qualité montre un objet oblong et noir qui se détache difficilement sur un fond gris, taché d'éclats de lumière. Le Jin fronce les sourcils, espérant ainsi faire une mise au point, puis approche son visage de la projection 3D qui flotte au-dessus de la table.

— Au début, nous ne l'avions pas remarqué, poursuit le scientifique. L'objet semble sorti de nulle part. Comme par magie. Sa trajectoire, cependant, nous surprend car elle est franchement hyperbolique, avec une excentricité de 1,188 ± 0,01618...

— Traduisez ! exige le Jin.

— … Eh bien, c'est l'hyperbole la plus élevée jamais relevée pour un objet situé dans notre système ! Imaginez une balle de ping-pong qui rebondit sur un plateau. Oumuamua a fait un rebond en tête d'épingle quand il a contourné le soleil. Il a surgi sans qu'on l'ait repéré au préalable, puis il a accéléré près du soleil à près de 320 000 kilomètres-heure, l'a contourné et s'en est écarté avant d'amorcer un demi-tour. Maintenant, il revient vers nous et, s'il continue comme ça, il devrait le croiser la Terre. Nous allons le garder à l'œil et interviendrons au besoin pour le faire dévier.

— Comment ça « fait demi-tour » ? demande le Jin. C'est pas la trajectoire attendue ça !

Auber a vraiment l'air ennuyé.

— Sauf s'il se fragmente à l'approche du soleil.

— Ah oui. Et vous avez observé une modification de sa forme ?

L'astrophysicien prend un sourire forcé et répond avec délicatesse.

— Non, mais je vous propose qu'on en reparle à la fin de l'exposé. Comme vous allez le

voir, on n'est pas au bout de nos surprises avec cet Oumuamua.

Le scientifique projette l'image d'une vieille coupure de journal datant de l'Âge-Technologique, sur laquelle un dessin d'artiste représente un astéroïde en forme de cigare.

— Ce qui nous intrigue, c'est qu'il s'est mis à tourner à l'approche du soleil.

— Il tourne maintenant ? coupe Schmulien, ébahi, en tapant du plat des deux mains sur la table.

— Exactement, comme une toupie !

Aussitôt, une représentation dans l'espace de la figure géométrique formée par les différents plans astronomiques surgit au milieu des holospectateurs. Une sphère géante et translucide se met à flotter au milieu de l'assistance qui semble alors mieux saisir l'étrangeté de la trajectoire du planétoïde. Auber poursuit l'interprétation des données.

— Il provient de l'extérieur du système, ça ne fait aucun doute.

— Oh, la vache ! s'écrie le Jin. Il fonce droit sur nous là, non ?

Le spécialiste marche d'un pas nonchalant dans la salle, en maltraitant ses poches où s'enfoncent ses grosses mains.

— Jusque-là, rien de grave ! le rassure le prof.

— Pourvu que ça dure ! lance Codra dans un trait d'humour qui fait rire le conseil.

— Risquons-nous quelque chose ? s'enquiert enfin Médo, l'ennemi juré du doyen, qui ne supporte plus le manque de sérieux de son opposant.

À cette question, Auber se fige puis se dirige vers une deuxième feuille-écran qu'il active.

— Pour l'instant, on n'en sait rien. L'objet qui détient le précédent record d'excentricité était passé près de Jupiter, qui l'avait propulsé vers une orbite très courbe. Mais ici, ce n'est pas le cas.

— Ce qui signifie ? interroge Médo, inquiet.

Auber marque une pause avant de reprendre son exposé, il veut s'assurer que son auditoire de profanes suit sa démonstration. Car, démonstration il y a.

— Nous devons en déduire que la trajectoire d'Oumuamua #2 est influencée par une force non identifiée, en plus de la force gravitationnelle.

Schmulien aurait juré que les lèvres d'Auber s'étiraient. Il sort son stylet et commence sa démonstration sur un tableau imaginaire, l'équation se dessinant dans le vide sur les quatre côtés d'un cube invisible.

— Des collisions avec des grains de poussière à des vitesses élevées induiraient nécessairement la formation de cratères par fusion et évaporation de la matière. Étant donné que le temps typique entre les collisions de poussière est long par rapport au temps de

solidification, tout matériau fondu se solidifie avant la prochaine collision, et donc doit provoquer une déformation du matériau de surface de l'objet, par induction en masse. D'autre part, les atomes se vaporisent à travers des collisions qui peuvent s'échapper et ainsi provoquer une ablation de masse. Or, aucun dégazage n'a été observé.

Auber recule pour admirer l'équation :

$$N_v = m_v/\cancel{m} = Ø * m_d v^2/2U_v$$

Le chercheur fixe de nouveau ses vis-à-vis, en leur laissant le temps de digérer l'information.

— Mais alors ? demande Basile, l'Archonte de Titan. Comment est-ce possible ?

Le prof se redresse et croise les bras.

— Il se pourrait que par sa forme allongée l'objet produise une émission thermique non homogène. Il se pourrait aussi que le dégazage de l'astéroïde n'ait pas été détecté parce que le gaz contenu dans l'astéroïde n'existe pas dans notre système.

— Ah oui ! Ça, c'est bien ça comme explication. Ça me plaît, dit le Jin.

— Alors, espérons que ce soit ça ! surenchérit Codra en tapant sur son marteau.

Le conseil passe au point suivant, en espérant oublier au plus vite cette histoire d'astéroïde, à dormir debout.

— Alors Professeur, s'enquiert Codra, de quoi voulez-vous nous entretenir à présent ?

— Du trou de ver apparu devant Jupiter, Monsieur le Doyen.

— Encore une mauvaise nouvelle ?

— Non, non. Rassurez-vous. C'est, au contraire, une chance pour l'humanité de pouvoir étudier le phénomène.

— Mais… ? Médo traîne exagérément sur la syllabe.

— Mais, nous avons besoin de lui donner un nom.

Les membres du conseil semblent soulagés.

— Si ce n'est que ça, allons-y ! Que proposez-vous ?

— Tout d'abord, permettez-moi de rappeler qu'une tache est apparue devant Jupiter, du jour au lendemain, à la stupéfaction de tous. Au début, nous avons cru qu'il s'agissait d'une tempête. Cependant, mon équipe et moi-même avons remarqué que le phénomène ne se déplaçait pas avec la géante, comme s'il était posé devant elle. L'hypothèse la plus crédible aujourd'hui et qui tend à faire l'unanimité est celle d'un trou noir ou d'un trou de ver. Je me suis rendu sur Ganymède pour observer cette étrange sphère sombre, cachée à la vue des Martiens comme des Terriens. J'exclus aujourd'hui l'hypothèse des trous noirs car ils se situent plutôt au centre d'objets célestes qui gravitent autour d'eux, et nous devons – me semble-t-il – considérer qu'il s'agit plutôt d'un trou de ver, ou d'un raccourci dans l'espace-

temps si vous préférez.

— Incroyable ! lâche le Jin, fasciné.

— Je n'aurais jamais cru voir ça de mon vivant ! s'écrie le Doyen.

— Mais comment est-ce possible ? demande enfin Basile.

Auber regarde Basile puis le plafond, le Jin suit le regard de son savant, qui se repose sur l'Archonte de Titan avant de poursuivre :

— Il faut une énergie considérable pour maintenir le trou de ver dans cet état. Nous craignons tous que la singularité se referme aussi vite qu'elle s'est ouverte. C'est pourquoi, nous devons rapidement la baptiser.

— Que proposez-vous ?

— Mon équipe a planché sur la question. Il s'agit d'un trou, qui permet de changer de dimension, de lieu ou d'époque, l'image du passage doit être conservée, avec tout ce que cela implique comme métamorphose. À force de recherches, nous sommes tombés d'accord sur Alice, par référence au roman de Lewis Carroll. Notre message est que cette percée dans l'espace pourrait conduire les hommes vers un monde merveilleux.

— Bravo, j'adore ! s'exclame Schmulien en applaudissant.

Le conseil l'imite et conclut la matinée sur cette note positive. L'info sera relayée sur Lacrima et une fête organisée en l'honneur d'Alice.

Sextant 1350 : Titan – Orbite basse (Station Hope)

Le doc me présente son ectoplasme, un avatar transparent censé reproduire mes faits et gestes à l'écran. Sa pantomime bugue, tremble ou se nanomatise, laissant des traces noires en surimpression.

— Je sais pas quoi en penser, je lui dis.

— Chelsea a la forme de votre visage, vos pommettes, vos yeux en amande.

J'examine les minuscules cicatrices sur mes tempes et mes poignets.

— Vos nouveaux implants ! précise Saviri. Ils se connecteront directement à votre AA. J'ai conçu ce système moi-même.

Le guy est pas mal, mince et élancé, élégant aussi. Je mate son cul quand il me tourne le dos. Non, vraiment bien. Lorsqu'il revient vers moi, souriant, je reprends mon attitude de patiente et palpe l'arrière de mon crâne. Je découvre le renflement de la puce insérée sous ma peau. Le doc fait quelques réglages sur sa machine, il semble accorder plus d'attention à son AA machin truc qu'à moi. En général, je fais un certain effet sur les hommes mais là, rien. De toute façon, je change de vie. Alors, autant m'y habituer tout de suite. Je me concentre sur ce qui m'amène ici et je demande à tout hasard :

— À quoi ça sert qu'elle me ressemble autant ?

— Oh ! C'est surtout pour rassurer vos collègues. Là-haut, en votre absence, cet avatar pourra vous remplacer. Cela dit, vous pourrez le modifier à votre guise.

— Ça ? Me remplacer ?

Je désigne ma copie du doigt, surprise.

— À peine une esquisse oui, voilà ce que c'est !

Saviri fait volte-face pour aller chercher je ne sais quoi – nouveau matage de postérieur –, il me répond avec entrain :

— Attendez qu'il grandisse et vous serez surprise !

— C'est un garçon ? Vous avez dit « il ».

Il revient armé d'instruments de torture d'un autre temps, un marteau et des sortes de tiges plates en métal. Il poursuit sa conférence :

— Chelsea est un agent augmenté, il peut prendre la voix et l'accent que vous lui choisirez. Il vous tiendra compagnie quand vous souffrirez de solitude. Il deviendra votre meilleur ami.

Ce qui me sidère, c'est qu'il le croit vraiment, et d'un air inspiré, il fixe le plafond à travers lequel, je pense, il croit deviner la navette qui m'attend. Ça y est, je l'ai perdu ! Silence. Puis, au bout d'un moment, il poursuit ses explications.

— Il sera aussi votre nurse, il prendra vos mesures biométriques, nous préviendra si vous souffrez du mal de l'espace, et cætera.

— Un garçon avec une poitrine ?

J'ai réussi à le faire rire, un point pour moi.

— Ça aussi, vous pourrez le changer plus tard. Remplacez-le par un poulpe si ça vous fait plaisir ! Mais d'abord, je dois enregistrer votre modélisation 3D.

Saviri a un corps trop ferme pour être Titanien, et son élocution est celle d'un Terrien. Que fait-il ici ? Il y a donc des Terriens qui viennent de leur plein gré sur Titan ? Mais, ils sont malades ! Absorbée par mes réflexions, je ne me suis pas aperçue que mon sosie m'observe avec attention. J'ai un mouvement de recul.

— Oh mon dieu !

— Vous voyez ! Vous réagissez déjà comme s'il s'agissait d'un être vivant. D'ailleurs, c'est très bon signe, car vous devrez vous habituer à sa présence et même l'incorporer. Il s'agira, petit à petit, de maîtriser une sorte de schizophrénie inversée, construite en laboratoire.

Je bois littéralement ses paroles, sans vraiment comprendre de quoi il retourne. J'ai le sentiment que son savoir fond sur moi et que je ressortirai de cette pièce plus instruite qu'en y entrant. Il me fascine avec ses écrans partout, du sol au plafond, ses scans, ses trans mobiles, en veux-tu en voilà. Je l'encourage à poursuivre, en fait j'aime entendre sa voix.

— Que voulez-vous dire ?

— Physiquement, vous serez bien deux, mais d'un point de vue psychique, nous voulons vous voir fusionner. À tout moment, vous devrez pouvoir compter sur votre AA et le vaisseau qu'il commandera.

C'est un savant, un vrai, quelqu'un qui a fait des études, promis à un grand avenir. Ça se voit tout de suite qu'on retiendra son nom. Mon regard oscille constamment entre lui et l'écran où le regard doux de Chelsea reste posé sur moi. Quand le doc me demande d'ôter mes vêtements et de m'étendre sur le divan, ça me gêne un peu. Il me plaît trop et les médecins ne sont que des hommes après tout. Chelsea m'imite en s'allongeant sur un canapé qui se matérialise progressivement.

— Qu'est-ce qu'il fait ? je demande.

— Pour l'instant, comme vous l'aurez remarqué, il vous mime. C'est une première étape. Nous en profitons pour procéder à un moulage virtuel de votre corps. Ça nous permettra d'imprimer des prothèses sur-mesure en cas d'accident ou de produire un hologramme ressemblant.

— C'est pas très rassurant…

Il fait de grands gestes de dénégation.

— Vous devriez être contente. Les capsionautes bénéficient des mêmes privilèges médicaux que les spationautes, et l'archivage de vos données corporelles en fait partie. Sur votre testament, vous pourrez léguer votre doublure à vos descendants.

— Génial ! Vous parlez d'un cadeau, les pauvres kids.

J'ai entendu parler de cette pratique. Faute d'immortalité, la doublure permet à des flouzeux de perpétuer leur image et leurs souvenirs. Les descendants entretiennent la réplique de l'aïeul pendant plusieurs générations. Saviri s'affaire à observer la tonicité de mes muscles. Un petit coup sur le genou et hop ! Le truc plat en métal, c'est pour tenir ma langue pendant qu'il observe ma gorge.

— Et maintenant, respirez ! Parfait, vous êtes en excellente forme !

— J'ai l'impression d'avoir réussi mon brevet !

— Alors ça se fête !

Il ouvre un petit frigo et en sort une mini-bouteille de champagne.

— Il y en a encore ? je ne peux pas m'empêcher de demander.

— Très peu, à mon grand regret. Il reste quelques bouteilles dans de vieilles caves. J'ai acheté celle-ci à prix d'or. Mes amis me recommandent de la conserver comme une pièce de musée.

— Ce serait dommage !

— Je suis d'accord avec vous. Un bon champagne, ça se boit !

Chelsea a aussitôt sorti un verre qu'il tend vers nous.

— Docteur, ça va commencer à m'agacer !

— Ça ne durera pas, il apprend. C'est un petit animal que vous devez protéger et nourrir d'interactions pour qu'il se développe. Dans votre habitacle minuscule, isolée du reste du monde, Chelsea sera un compagnon fiable.

Le doc examine maintenant mes tympans pendant que je sirote mon verre.

— Il est un peu sucré ce champagne, non ?

— Il a moins de bulles aussi.

— Il est tout de même très savoureux. Nous allons faire l'autre oreille mademoiselle Pricard.

Quand je tourne la tête, je croise le regard de l'avatar qui me fait son tout premier sourire.

— Docteur, qu'entendez-vous par fusionner ?

Il prend une grande inspiration. Ses yeux roulent à droite, à gauche, avant de se poser sur moi.

— C'est une bonne question. Chelsea est programmé pour développer sa propre personnalité, mais aussi pour incorporer la vôtre. S'agissant d'intelligence nanomatique, il aura par ailleurs accès à l'ensemble des données du vaisseau. Grâce aux implants, l'AA ressentira vos émotions et, en retour, vous recevrez des impulsions que vous apprendrez à interpréter.

— Je comprends rien…

— Eh bien, reprend-il en s'asseyant près de moi, certaines personnes voient des images, d'autres entendent des mots. Dans tous les cas, vous saurez interpréter les données de votre AA.

En fait, il aime enseigner et j'aime apprendre. Voilà notre connexion. Je lui souris tendrement. Je termine ma flute, un peu dépitée d'avoir déjà tout absorbé.

— Je vous ressers ?

— Seulement si vous m'accompagnez.

— Mais, volontiers !

C'est un jouissif ce doc. Qui aurait dit ? Il marque une pause, trinque de nouveau avec moi, puis désigne mon émoti du doigt. Il ressemble à une balle volante recouverte de plumes blanches.

— Chelsea pourra même améliorer votre cam !

Le doc me demande de m'asseoir devant son bureau, c'est l'heure du bilan. Il a déroulé une feuille-écran dont il résume le contenu devant moi.

— L'armée va conserver la modélisation de votre corps. Vous pourrez invoquer votre droit à la modélisation en cas de problème de santé. Vous pourrez aussi exiger la création d'un agent conversationnel à votre image, un AC, et le transmettre à vos descendants. Par ailleurs, à partir de ce jour, plusieurs capteurs vous relient en permanence à Chelsea. Vous pourrez, par exemple, lui demander un soutien pour une géolocalisation ou réclamer un boostage de votre mémoire. Tout ça est réversible. Une petite opération de quelques minutes, et hop ! Plus d'implants.

Je regarde le médecin avec de grands yeux, ne sachant que penser de sa technologie transhumaniste.

— Alors, je suis quoi ? Une femme augmentée ou l'esclave d'une machine ?

Je n'attends pas de réponse, la question est rhétorique.

— Pour développer ce point, il vous faudra accepter de dîner avec moi. La réponse est bien trop longue.

— J'accepte !

Mon avatar se redresse pour me regarder et je crois déceler au coin de son œil une ride d'expression absente de son masque au début de la séance.

Sextant 1350 : Titan – 30° 17′ 37″ N, 5° 02′ 15″ W (Médiane)

« Putain de couille molle ! Ce crétin d'Angelo va encore passer sur Lacrima alors qu'il sait à peine aligner deux mots l'un derrière l'autre. » Éli se sent comme une cocotte-minute prête à exploser. « Je vais m'le faire ! » Elle bout depuis une heure et attend que cette pétasse de Médi vienne l'interroger. « Une putain de machine ! Voilà ce qui distrait les foules aujourd'hui. » Elle marche de long en large, fait les cent pas en rongeant son frein. « Une bande de guignols automatisés qui miment si bien l'humain qu'on en perdrait notre latin. » On l'a pomponnée et des lacricams bourdonnent autour d'elle. Sous un ciel bleu de pacotille, trop lumineux pour être vrai, trois bâtiments imitation bois longent un ruisseau inerte. Le son du bruissement d'une rivière est bien là mais l'eau ne s'écoule pas. Fake. Elle ferme les yeux pour se calmer. Le liquide bourdonne toujours avec quelques claquements clairs, c'est un son pris dans la nature, ouvert, pas un de ceux pris dans les studios. Elle rouvre les yeux, étonnée. « Comment ont-ils fait ? » Elle croyait que toute l'eau avait gelé sur terre. « On nous mentirait ? » Elle entend des chants d'oiseaux plus subtils que ceux des corbeaux, rares survivants de la planète-mère. Éli a une pensée attendrie pour ce pauvre Platon qui imaginait des hommes enchaînés dans une caverne. Les prisonniers prenaient cette cavité pour un monde fini. Les Médians aussi s'enferment dans cette Maison des Dames, un monde reconstitué, un cirque, où le faux passe pour du vrai. Médi aussi est fausse. C'est un AA que tout le monde adule comme un être vivant. Elle était la plus célèbre des lacrimeuses et son influence ne s'est pas démentie depuis son décès. Elle reste incontournable, son avis compte et tous les Médians l'écoutent. Son programme comprend des règles opératoires liées à la provoc dont les masses sont friandes. C'est elle qui présente l'inauguration du site rénové.

— Selon le vice-gouverneur Macrel, entonne feu la journaliste, la Maison des Dames est un écomusée à contenu patrimonial, où le public retrouve les anciennes traditions terriennes. Cette structure, dit-il, régule la délinquance et réconcilie les différents groupes d'âge et sociaux.

« Et voilà ! Elle a déjà réussi à m'énerver ». Éli contient sa colère, elle ne veut pas se donner en spectacle. La présentatrice virtuelle réapparaît à l'écran à ses côtés :

— Bonjour Missis Raffinon, vous êtes la fondatrice du parti des Robin des Bois, votre effigie volante arbore un chapeau pointu vert et un arc. Une référence à une vieille légende terrienne. Vous êtes richissime, à quoi bon le cacher, et vous enseignez à l'université de Médiane. Vous êtes habituée à commander, redoutable et redoutée pour vos monologues

interminables. Quand votre avatar a quelqu'un dans le pif, il pointe sa flèche vers l'interlocuteur détesté.

Bing ! Les lacrinautes, qui avaient vu le nez de Raffinon s'allonger et sa bouche se pincer, suivent la trajectoire de l'œil dronique, plafond / sol / plafond et sol, puis balayage circulaire de la pelouse sur laquelle la caméra est tombée. Vue panoramique à 360 degrés. Changement de plan et le cadrage se fait de nouveau sur le buste de Raffinon, assise dignement sur un banc, sourire aux lèvres, ravie de la malencontreuse aventure de la lacricam.

— Missis Raffinon, reprend Médi réincarnée dans le nouveau drone, selon vous, de telles maisons ne devraient pas exister. Pourquoi ?

Son interlocutrice prend un air machiavélique, ses yeux pleins de malice s'étirent, surmontés de sourcils finement épilés, quand son nez cassé par des années d'opposition se plisse.

— Absolument, commente Éli en défroissant d'une main sa jupe noire. La véritable raison d'être de cette institution est de récolter des taxes pour la cité qui s'appauvrit. Aucune morale ne peut justifier l'enfermement de femmes ni le métier d'éducatrice.

— On dit cependant, rétorque la lacrimeuse, que ces femmes sont volontaires.

L'invitée se met à rire.

— Vous plaisantez ! Ces jeunes filles éduquent des hommes et des femmes pour rembourser les dettes de leurs parents, qui eux-mêmes ont été détroussés dès leur arrivée chez nous. L'éducatrice n'a pas vraiment de statut social et ne peut pas porter plainte contre son protecteur. Elle est filmée nuit et jour contre son gré, et sa cote en bourse ne lui rapporte rien.

Sans transition, Médi braque l'une de ses nombreuses lacricams sur Angelo Barns, lui-même surplombé d'un émoti en forme d'aigle qui piaille. C'est l'ennemi juré de Raffinon, son demi-frère, une pièce rapportée qui lui a piqué la moitié de son héritage. Il est de notoriété publique que l'homme et la femme se détestent pour des tas de raisons mal éclaircies.

— Monsieur Barns, demande l'animatrice, vous avez investi dans la rénovation de la Maison des Dames, que pouvez-vous répondre à ses détracteurs ?

Angelo fronce les sourcils et prend un air absorbé pour donner de la profondeur à ses propos.

— G entendu tou lé dire de missis Raffinon. Perso, j'pens'ke C kasba f'ront fer 1 down O nomb de rape dans not' cité. Ya trop d'men é pas assé d'joli girls. Well, dans ce very spot, lé Titanien trouv'ront des dames very beautiful, é cultivé[1].

— Oh putain ! C'est encore pire qu'avant, confie Éli à son micro. J'ai absolument rien

[1] J'ai entendu les dires de Mrs Raffinon. Perso, je pense que ces maisons feront chuter le nombre de viols dans notre cité. Il y a trop d'hommes et pas assez de belles femmes. Eh bien, dans cet endroit, les Titaniens trouveront de très belles dames cultivées.

capté à ce que mon demi-frère vient de dire. On dirait qu'il parle avec une mitraillette. Ça va être difficile de lui répondre !

Dans son oreillette, Sylva, son secrétaire, commente :

— Il parle en novandais pour rallier à lui les lacrinautes nationalistes. Attends, Médi a dû traduire l'interview, Ed va t'envoyer ça.

— De la racaille, répond Eli entre ses dents, voilà ce que c'est.

L'AA poursuit son entretien avec le fils Barns.

— Il est vrai que, selon Macrel, le nombre d'agressions sexuelles devient préoccupant. De plus, nous a-t-il confié, la Maison des Dames préserve les familles de l'adultère, en séparant affection et jouissance. « L'éducatrice, je le cite, constitue une étape importante dans la division des rôles sociaux et du travail ». Écoutons-le.

L'image du nouvel intervenant jaillit en encadré sur l'écran, révélant un chef d'État en grande forme que le drone de Médi doit pourchasser dans les dédales du ministère. Tout en marchant, le VG explique son point de vue sur la question :

— Sur Titan, les mariages se font sur le tard car les familles négocient âprement la dote de leur enfant. Il faut bien, pourtant, que les jeunes gens aient une sexualité épanouie, sans pour autant mener une vie de débauche. Il leur faut également acquérir de l'expérience afin de satisfaire plus tard leur épouse.

Le VG interrompt sa course, un trans dans la main, en fixant la caméra.

— Concernant les couches populaires de Médiane, c'est différent. Les hommes n'ont pas assez de femmes à courtiser. Dans ce cas, les éducatrices pourront leur tenir compagnie pour mettre un terme à leur solitude.

Sur l'écran, Médi refait surface auprès de Raffinon dans un fondu élégant. Cette dernière s'est tassée sur elle-même de contrariété, son nez devient menaçant, ses sourcils se sont abaissés et sa fine bouche fait une grimace vers le bas. Elle fulmine. Macrel, son opposant, règne sur la planète en maître incontesté depuis une décennie et c'est un client régulier de la Maison des Dames.

—Que pensez-vous de ces propos, missis Raffinon ?

La quinqua s'empourpre, contenant mal sa colère et l'envie viscérale d'émasculer le VG. Ses lunettes glissent vers l'avant et lui donnent un air d'institutrice qui s'apprête à réprimander un mauvais parent.

—Ils sont scandaleux et indignes de nous, rétorque-t-elle d'un ton catégorique.

Son nez s'étire davantage sous l'effet grand angle de la lacricam. Elle poursuit :

— Notre représentant révèle au grand jour son incompétence à gérer la misère. Le vrai

problème est que Médiane accueille toutes les exclues du vieux monde qui a trop de femmes et très peu d'hommes. Le gouvernement de la Terre se décharge sur nous de son malheur et les Terriennes sont victimes d'une traite dès leur arrivée dans notre ville, pendant que la prospère Huygenscity ferme ses frontières et ne se gêne pas pour nous envoyer des clients.
Après une pause, l'ennemie de Macrel – qui semble peser ses mots – reprend.

— En réalité, en créant la Maison des Dames, le VG a voulu attirer des touristes, rien de plus. L'État ferme déjà les yeux sur le travail des éducatrices dans certaines tavernes, car elles lui rapportent un revenu conséquent. Le regroupement des dames dans des maisons vise simplement à éviter que leur protecteur ne vende de l'alcool pour son compte, ce qui ferait des pertes pour le fisc.
Prenant un air malicieux, Médi suggère :

— Justement, ne peut-on pas dire avec le vice-gouverneur, que la Maison des Dames, en attirant les touristes, rendra Médiane enfin attractive et prospère ?
Médi montre à l'écran un catalogue ayant pour titre « Catalogue des principales éducatrices médianes, avec leur nom, celui de leur protecteur et la somme que doivent débourser les amoureux voulant entrer dans leurs grâces. »

— On touche le fond ! se désole Éli en s'affalant sur son siège.
L'interview terminée, tout le monde plie bagages. Alors qu'une lacricam approche, Raffinon jette un coup d'œil furtif autour d'elle, vérifie que personne ne la regarde et balance son sac sur la machine qui se fracasse au sol.

Sextant 1350 : Titan – Orbite basse (+ 400 km)

Je suis sur Terre ou dans un endroit qui lui ressemble, du temps d'avant le grand hiver volcanique. Je me sens bien, j'avance en poussant les herbes hautes de la main dans un léger bruissement, et j'admire les couleurs des fleurs ouvertes. C'est là que je le vois, il est tout près de moi derrière un arbre. Il se montre, il a le corps d'un homme, encore plus grand qu'un Titanien et plus allongé aussi. Son visage est déformé et ça me contrarie. Le nez a presque disparu, ses yeux sont immenses sur des pommettes hautes, les traits sont inexpressifs. Je n'ai plus peur. Il avance vers moi en dégageant les feuilles avec un instrument circulaire et transparent. Je veux crier et partir mais je ne peux ni parler ni bouger. Pourtant j'entends ma voix mais elle reste dans ma tête. Il est toujours plus près, tellement près que je sens son souffle sur mon visage, dans une rencontre sensuelle, presque charnelle. C'est là que je me réveille chamboulée, seule dans ma cabine, et quand je regarde autour de moi, je ne vois que la nuit de l'espace et son néant qui m'engloutit. Qu'est-ce qui m'effraie le plus ?

C'est l'heure de se lever. Chaque matin, j'oublie les souvenirs de la veille. Une manière de me protéger, il paraît, à la façon des vieilles ardoises magiques. On fait glisser une bande verticale sur l'écran et tout ce qui est écrit dessus disparaît. Avec le temps, mon passé est devenu irréel. Je ne suis même plus certaine qu'il ait existé. La douleur est tapie quelque part en moi. C'est peut-être ça ce cauchemar : j'apprivoise mes peurs, comme un enfant. J'ai souvent l'impression d'avoir enfermé mes souvenirs et mes peines dans une boite. Parfois quand je dors, mon inconscient rouvre la boite, rappelle le souvenir et la douleur revient. Ça me soulage il paraît. Je ne veux pas oublier. Je sais que c'est là, à disposition, et je m'en veux moins d'être passée à autre chose.

En orbite, je trouve un peu de répit. Enfin libre ! Je n'ai jamais vécu seule, sans personne pour me dire quoi faire ou quoi penser. Et, à bien y réfléchir, je n'ai pris jusqu'ici que très peu d'initiatives. À trente ans, je peux enfin décider et agir par moi-même. Je vais faire quoi de cette liberté ? Je me le demande. Passé le premier moment de joie de me savoir indépendante, j'en viens maintenant à me demander comment je vais changer des habitudes vieilles de quinze ans, où je ne remettais jamais en question mon existence.

On m'a volé ma vie, et maintenant on me la rend. Libre et confinée en même temps dans ce cylindre étroit. Est-ce seulement possible ? Libre dans un monde carcéral. Personne désormais ne sait où me trouver ; moi-même, d'ailleurs, je ne peux deviner à la minute près où je suis exactement. Je sais seulement que je tourne en orbite à quatre-cents kilomètres au-dessus du nimbe orangé.

Je n'ai mon diplôme que depuis quelques semaines. C'est Storf qui l'a validé après un stage éclair. Au cours de cette formation de pilote, j'ai rencontré des indigènes, des Titaniens de tous âges, seuls ou en famille. Les recrues d'Hobocloud ressemblent à une cour des miracles avec des éclopés, des tuberculeux et d'anciens tôlards. Les trois-quarts des candidats sont des bâtards, des sauvages dotés d'extensions animales, une crête ou une queue. Je me suis amusée à établir un bestiaire et j'ai découvert que les félins – oreilles pointues, crocs rétractables, museaux fuselés – l'emportent sur les chiens – extensions velues, barbichettes ou crinières que leurs proprios caressent à longueur de journée. Un maquillage permanent imprime parfois leur visage avec une gueule de chat, de zombie ou de chiot, de préférence triste et larmoyant. J'en ai déjà vu un ou deux dans ma rue, mais jamais regroupés en si grand nombre. Eux, par contre, se qualifient d'Human+ et prônent l'utilisation éthique des nanotechnologies. Ils améliorent l'espèce humaine sans nuire au monde animal. Les antennes implantées sur leur crâne captent des fréquences inaudibles, les queues et les crêtes réagissent à leurs émotions et tous se vantent d'avoir donné un sens à leur corps qui reflète leur personnalité.

Storf était notre instructeur, un grand gaillard effrayant au crâne rasé, à la mâchoire carrée et au front belliqueux, qui m'a d'abord impressionnée par sa stature forte et musclée. J'en avais une peur bleue avant de le connaître un peu mieux. Storf, c'est le gars fiable, sur qui on peut compter. Il est antipathique, l'air méchant et sa bouche ne s'ouvre que pour cracher des ordres qu'il vaut mieux exécuter sans discuter. Les candidats sélectionnés pour conduire des maisons-orbitales espèrent tous bénéficier d'une seconde chance dans la vie, repartir de zéro, effacer leur ancienne ID.

Cinquante postulants étaient présents le matin des épreuves de sélection, dont moi. Durant notre entraînement, Storf nous a enseigné les rudiments du pilotage, des commandes automatiques et du fonctionnement des appareils de bord. Il nous a également entraînés aux gestes de survie et à l'emploi de l'équipement d'urgence auxquels les parents semblent plus particulièrement attentifs. J'ai pratiqué les premiers secours avec deux de ces chiens mal léchés, une fille et un garçon à la physionomie atrophiée, les cheveux délavés et les yeux éclaircis par un soleil absent. Merci du cadeau ! Je dis ça, parce que les Titaniens sont plutôt lents, pas très efficaces, même s'ils sont endurants. Car là, ce qu'on nous demandait exigeait une certaine réactivité. La première fois que j'ai vu des Titaniens en chair et en os, je me souviens, je les ai trouvés hideux, mais aujourd'hui mon point de vue a changé. Nous sommes physiquement plus forts que les autochtones et nous les prenons de haut. C'est pas juste.

Comment s'étonner ensuite que les indigènes ne puissent pas nous blairer. Je tente donc de faire connaissance avec les deux bâtards affectés dans ma team.

— Je m'appelle Coz, je viens de Médiane.

Le garçon répond en premier.

— Moi C Jénard.

— Et moi Tsuk.

Je suis sensible à la voix rauque, venue d'outre-tombe, de mon interlocutrice. C'est une géante, avec une belle poitrine et des jambes immenses. Un fantasme sur pied.

— T dans un gang ? elle demande au garçon.

C'est vrai que les oreilles de Jénard sont scarifiées et que son visage est recouvert de piercings qui lui donnent un air de canaille. Je ne parle même pas de tous les tuyaux qui sortent de son crâne, destinés à capter des ondes interplanétaires. Il se défend :

— C over tout ça. J'veux recommencer a new life.

Il a également une longue queue préhensile greffée sur son coccyx, qui frappe l'air ou s'enroule, selon. Jénard suit mon regard et comprend :

— J'peins avec ! qu'il me confie.

— T artiste ? insiste Tsuk.

— Maint 'nant ouaip.

En guise d'émoti, le guy possède un robot-espion et la miss un dragon rouge qui volète sur son épaule. La composite a les traits fermés, la silhouette élancée avec des hanches absentes, malgré un petit ventre gonflé. Des sourcils réguliers surplombent son regard intelligent qui pénètre l'âme directement. Elle me paraît féroce, n'accordant son attention qu'aux interlocuteurs qui lui plaisent. Ça va être coton de bosser ensemble. Je crois naïvement que ses ailes articulées, imprimées dans un matériau semblable à de l'os, ne servent à rien. Qu'elles sont là pour la déco.

Storf lance le signal et c'est parti.

— Le travail en groupe, explique-t-il, consiste en un exercice de réa, pour lequel il faut une victime, un secouriste et une troisième personne qui notera les résultats. Attention, durant cet exercice, vous serez dépendants les uns des autres. Vous vous verrez attribuer exactement la même note car, là-haut, vous devrez vous entraider, quelle que soit votre colonie d'origine. Go !

On tire au sort chaque rôle et, évidemment, je dois me contenter de chronométrer les performances de Jénard qui tente de réanimer Tsuk. Un escargot qui sauve une tortue. La poisse ! Storf circule dans les allées entre chaque groupe, mains dans le dos, examinant d'un

air réprobateur nos prestations. Il me stresse. Comme tous les Titaniens, Jénard est très lent, ce qui rend l'exercice interminable et j'ai parfois l'impression qu'il prend un malin plaisir à me faire marronner. Quand Storf approche, il s'active davantage, c'est évident. Je ronge mon frein, je crois bien que mes deux partenaires se sont donné le mot pour me faire sortir de mes gonds.

— Guys, ça compte beaucoup pour moi ce job ! je leur dis.

Par bonheur, tous les groupes sont mixtes et je vois un Terrien craquer et s'énerver après un autochtone. Son partenaire, je suppose.

— Vous êtes disqualifiés ! aboie Storf immédiatement.

On voit bien qu'il contient sa colère. Il poursuit :

— L'entente entre les membres du groupe fait partie du test. Vous ferez comment là-haut quand vous aurez un pépin ? Vous devez transcender vos différences. Activez-vous !

Waouh ! Tous les indigènes accélèrent le rythme, même mes deux compères y mettent plus d'entrain. L'entraînement se poursuit à l'intérieur d'une réplique de ce qui nous servira d'habitat durant les six prochains mois. Storf nous enseigne comment manipuler un bras-robot et lancer un filet. Nous pratiquons également les rudiments de l'électricité et de la plomberie pour les pannes mineures.

— Jénard, crie Storf, tu es désigné volontaire pour utiliser le bras mécanique qui sert à capturer le ravitaillement.

Personne n'est vraiment surpris, c'est le plus téméraire d'entre nous. Jénard s'installe dans la maison-orbitale. Nous, on reste dehors et on suit l'épreuve par visio sur un mur-écran.

— We can't see shit ! grogne-t-il.

— C'est pas faux, commente Storf qui est resté parmi nous avec son micro. Toutes les caméras ne permettent pas d'avoir une bonne vision périphérique. La règle est de ne jamais approcher le bras-robot à moins de soixante centimètres d'un vaisseau, trente centimètres en cas d'extrême urgence mais pas plus. Vous risquez de balafrer la coque qui se videra de son air. J'insiste ! La moindre étourderie dans l'espace peut vous coûter la vie !

Là, on rigole plus, il a cassé l'ambiance. J'examine notre instructeur plus en détail. Quelque chose me turlupine. Il a l'air d'un Titanien mais son élocution et sa syntaxe sont celles d'un Terrien. Ce doit être un Terrien très bien intégré. Il est bluffant. Jénard s'en sort brillamment, à l'instinct, puis nous attendons que notre tour arrive.

L'après-midi est consacrée aux activités physiques et sportives, la bête noire des Human+, avant de monter et démonter le matériel de sortie extravéhiculaire. Le scaphandre, quoi. Enfin, nous passons l'épreuve-phare, celle au plus fort coefficient : l'épreuve de pilotage. Je

suis volontaire pour passer en premier, qu'on en finisse. Nous prenons le falldown puis une navette qui nous achemine vers la station Hope. Un holo-instructeur qui ressemble à Storf me conduit dans une alcôve où m'attend ma maison-orbitale. Je monte dedans et je me retrouve seule dans l'engin pour la première fois. Mon sang-froid m'étonne presque, je suis plus à l'aise quand on cesse de me donner des ordres. Je m'assois devant le poste de pilotage, dos calé contre mon siège, en gardant une distance de dix pouces. Ni trop loin, ni trop près du volant, la ceinture s'enclenche automatiquement. J'abaisse un bouton pour démarrer et le tableau de bord s'illumine de lumières bleutées. Magnifique ! Quand Storf commence le décompte dans mes écouteurs, je mets les gaz. Il me donne le feu vert et je lâche gentiment les attaches pour expulser mon vaisseau de l'essaim. Ce qui me frappe le plus, c'est l'absence de son, juste le bruit sourd de ma coque qui tape sur le pont avant de s'éjecter. J'arrête le moteur et déclenche la RA, des pointillés s'affichent dans le vide que je suis avec précaution. Après, plus de bruit, le silence absolu. Juste la voix de Storf qui me guide. Elle s'est faite plus douce. Des autoroutes à cinq voies se superposent les unes aux autres sans que j'en comprenne la logique. Je panique, crispée sur mon manche, débordée de tous les côtés.

— Va falloir penser à passer la seconde ! me cingle Storf.

J'accélère en allumant de petits jets à l'arrière qui me propulsent et tout change. Je ne suis plus dépassée par les autres mais escortée, nous naviguons à la même allure et je peux me concentrer sur mon couloir. Je me détends, je regarde l'ombre de Titan projetée sur Saturne et je m'aperçois que je n'ai plus peur.

C'est plus tard dans la soirée que les résultats tombent. Jénard a compensé sa lenteur par un travail méticuleux et il réussit brillamment ses examens. Tsuk et moi avons fini noyées dans la masse, bien plus loin dans le classement. Soulagée d'être sélectionnée, les larmes aux yeux, je veux serrer ma camarade dans mes bras, mais elle se contente de presser ma main dans la sienne. Je sais que, pour elle, c'est déjà beaucoup. Storf nous congratule puis nous demande de nous rassembler. Il se poste devant Jénard et déclare sur un ton impérieux :

— Tu seras le référent des Orbitaux.

Jen fait la moue, cette perspective ne semble pas le réjouir. Du travail en plus.

— Et si je veux pas ?

Notre instructeur désigne le trans qui pend à son cou.

— Tu vois ça ? C'est la liste des candidats. Et c'est moi qui valide. Alors ?

Jénard hoche la tête dans un signe d'approbation, sa queue pendouille, c'est tout son corps qui exprime sa lassitude. Mais Storf l'ignore superbement et félicite son protégé d'une bonne claque sur l'épaule qui le fait vaciller. Tsuk et moi allons le consoler.

— Ça va pas ? je lui demande.

Sa queue remonte au niveau de ses épaules, les poils hérissés.

— J'veux plus être le boss, C over tout ça.

— C'est pour ça qu'il faut que ce soit toi ! Il nous faut un leader qui ne veut pas du pouvoir.

Il me regarde en soulevant un sourcil, accueillant ma remarque avec perplexité.

La nuit a été courte et je me réveille un peu sonnée par la fiesta qui a suivi notre titule. Nous avons dormi dans une caserne sur Hope et c'est aujourd'hui que je reçois ma première mission. Je m'habille. Dans le couloir, je dépasse le bureau de notre instructeur, sa porte est ouverte et j'ai une inspiration. J'ai besoin d'un dernier conseil. Je frappe, il se retourne et a l'air étonné de me voir.

— Monsieur ? On peut revoir ma carte une dernière fois ?

Il coupe son trans et désigne une chaise devant son bureau.

— Bien sûr. Tu connais la consigne ?

— Oui, ne jamais commencer si on n'est pas réveillé.

Il tend les bras et pose les mains à plat sur la table, pour lui tout est dit.

— Et pour la route ?

— Écoute. Le débris, si tu le vois, il te voit aussi. Et s'il est sur ta trajectoire, tu es aussi sur la sienne. C'est dangereux. Une seconde d'inadvertance et ton vaisseau explose.

— Génial !

— Pas de chasse la nuit. Si le soleil est caché par Titan ou Saturne, il n'y aura pas d'éclat et tu ne verras pas le débris arriver.

— Ok.

Il se lève et me raccompagne jusqu'à la porte. Je suis congédiée.

— Coz, tout va bien se passer, tu vas voir.

Je me retrouve sur Hobocloud dans une capsule de quarante mètres cubes où je peux à peine me lever et tenir debout. Avant le décollage, Hope m'adresse mon premier ordre de mission, une liste de cibles à attraper dans mes filets et à faire désorbiter. J'en choisis une, de taille moyenne, puis je m'engage sur l'une des voies de l'orbite basse, dans un couloir qui m'est attribué. Je démarre mon vaisseau en douceur et suis les pointillés. Je quitte la piste avec l'impression de glisser dans le vide. J'ai démarré avec le soleil dans le dos, les maisons-orbitales scintillant tout autour de moi et je me sens libre, personne pour me regarder ni me

juger. Storf a dit « Tu commences quand tu te sens prête, y'a pas de rush. » De toute façon, je touche un fixe puis une com si je dépasse mon quota. Alors, je prends le temps de contempler la vue. Je m'éloigne de Hope en traînant un peu, Saturne dans le dos et Titan devant, moi avec le soleil qui irradie sa brume à contrejour. Là, je ne dois pas chasser. Trente minutes par demi-révolutions, c'est le temps dont je dispose pour traquer mon débris.

Sextant 1350 : Titan – 30° 17′ 37″ N, 5° 02′ 15″ W (Médiane)

— Password ?

— Les hommes naissent libres et égaux mais ils sont partout dans les fers.

— Comme c'est bien dit ! Entrez Madame !

Ça, c'est du mot de passe ! Éli s'est dit que ce serait une bonne introduction pour la réunion de ce soir. Que des dames pour l'instant, mais viendra le moment où des hommes rejoindront la cause et c'est par le haut que la révolution se fera. Raffinon est ravie, elles sont toutes là, masquées mais présentes. Elle les rejoint dans une salle dérobée au fond du dispensaire, un lieu sûr. Au bout du couloir, les cams s'agitent devant la porte où elles attendent leur maîtresse, en échangeant des mondanités que personne, à part Ed, ne comprend. Raff referme en douceur la porte derrière elle et vérifie sur sa droite que tout va bien pour Ed qui distribuera la parole aux militantes. À chaque siège numéroté correspond un micro, pour l'instant désactivé. Éli monte sur une estrade d'où elle domine tout ce beau monde.

— Mesdames, vous savez qui je suis, mais nous garderons ce soir notre anonymat. Vous ne m'aimez pas, inutile de se mentir. Mais vous êtes venues, ce qui signifie que nous nous rejoignons sur un point : la cause des femmes.

Murmures dans la salle volontairement mal éclairée, identifier les invitées devient difficile.

— Sur Titan, poursuit-elle, nous sommes aussi nombreuses que les hommes, cependant nous n'avons pas accès aux plus hautes fonctions de cette société. À qui la faute ? Avons-nous seulement demandé l'égalité ? Je pense que oui, mais nous ne l'avons pas demandée assez fort, pas avec toute notre détermination, rien en tout cas qui puisse faire peur à un homme ou l'empêcher de dormir.

Une dame lève la main, Éli ne distingue que de vagues silhouettes mais elle connaît suffisamment ces femmes pour savoir qui demande la parole. C'est l'épouse de Basile, elle n'a mis au monde que des filles.

— Je vous en prie numéro cinq, prenez la parole.

Ed appuie sur un clavier qui éteint le micro de la conférencière pour le donner à madame Cinq. Celle-ci se redresse, elle a un peu d'embonpoint et dépasse Raffinon d'une bonne tête.

— Bonjour à toutes. Je suis Cinq. Je ne suis pas à plaindre, mon mari a une bonne situation et je lui ai donné trois filles. Mon mariage a été arrangé par mes parents qui ne voulaient pas éparpiller leur fortune. Mais je rêve d'un autre avenir pour mes filles. Je voudrais qu'elles soient libres de décider du métier qu'elles pratiqueront et de l'époux

qu'elles prendront. Mais quand j'en parle à monsieur Cinq… Comment dire ? Il fait semblant de ne pas comprendre ce que je demande et je sais que nous allons droit vers un conflit car je ne céderai pas.

Ces dames ont déplié leur trans qu'elles frappent contre la pomme de leur main opposée, en guise d'applaudissement. Ed rend son micro à Éli.

— Voilà ! C'est exactement ce dont je veux parler. Très bien !

Raffinon, comme ses invitées, fait vibrer son trans contre la pomme de sa main, avant de poursuivre.

— C'est dur pour nous mesdames, mais nous appartenons à la frange des privilégiés. Imaginez ce qu'il en est des plus pauvres d'entre nous. Les femmes restent enfermées dans leur foyer, où elles sont cantonnées aux tâches ménagères.

La salle s'agite, les invitées s'offusquent. Une autre main se lève pour demander la parole.

— Madame Neuf, je vous en prie.

Éli croit reconnaître l'épouse de Médo. On l'a placée loin de madame Cinq car les deux femmes se connaissent. Discrétion, discrétion.

— Pourquoi ne pas demander à nos concitoyennes de renvoyer toutes leurs aides ménagères, servantes, jardinières ou nurses ?

Sa voisine agite la main comme un éventail, dans un déhanché qui lui fait prendre de précieux centimètres.

— Madame Huit, nous vous écoutons.

— Nous pourrions nous cotiser pour offrir des robots, même rudimentaires, aux foyers qui ne peuvent se passer d'employé de maison.

— Et pourquoi pas ? Voilà ce que nous devons faire mesdames, nous unir au-delà de nos conditions respectives. Permettez-moi d'insister sur le fait que, depuis Olympe de Gouges, les choses n'ont que peu progressé pour nous.

— Mon mari dit que nous avons tout de même le droit de travailler et de divorcer.

C'est Trois qui vient de parler, Ed l'avait repérée.

— Allez dire ça aux Terriennes réduites à l'esclavage.

La parole est à Dix.

— Ce sont des putains !

Éli réclame son temps de parole.

— Mesdames, vous voyez bien que c'est ce que veulent les hommes, nous monter les unes contre les autres. Tant que nous serons divisées sur le sujet, la Maison des Dames restera

ouverte et tous les maris de la cité y tromperont leur femme sans jamais être inquiétés. Pourquoi ? Parce qu'ils diront que c'est de la faute des putains ! Qu'ils n'y sont pour rien !

— Elles nous volent nos maris !

« Tiens, se dit Éli, Basile aussi se rendrait à la Maison des Dames ? Intéressant. » La salle s'enflamme, les commentaires fusent en-dehors de tout contrôle.

— Exactement !

Éli mitraille Ed du regard mais les micros sont bien coupés, il ne peut pas les faire taire.

— On ne s'écoute plus là, mesdames.

Éli ouvre son sac et en sort un petit sifflet. Elle hésite, pas très classe. Elle se ravise et pense à la clochette qu'elle utilise pour appeler les nurses. Elle s'en saisit, la fait tinter, le son produit l'effet escompté. Silence complet.

— Excusez-moi, mesdames, mais vous connaissez les règles. Il faut lever la main sinon nous ne pouvons pas entendre vos arguments. Si je suis devant vous aujourd'hui, c'est que je veux fermer la Maison des Dames et pénaliser le recours aux éducatrices. Cette loi serait à la hauteur du bon sens, de la raison, des citoyennes que nous sommes. Quelle petite fille a déjà rêvé de faire la pute quand elle serait grande ? Aucune ! N'oublions pas cela. J'entends dire que les Terriennes ont le sang chaud mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Leur esclavage est organisé depuis la Terre où elles sont trop nombreuses et maintenues dans la pauvreté. Elles ne peuvent hériter d'aucun bien parental et sont expédiées dès que possible dans le Golfe saturnien ou sur la ceinture où les hommes sont trop nombreux. Dix demande la parole, c'est la femme de Codra.

— Si elles sont si innocentes que ça, pourquoi elles s'échappent pas une fois qu'elles sont riches ?

Éli prend des notes, ces questions lui permettent d'affûter son argumentaire.

— C'est parce qu'on retient leur passe ou leur enfant ou encore qu'on menace un de leurs proches. Tout est organisé pour maintenir ces femmes dans la servitude. Une fois qu'elles se sont échappées, elles ne peuvent pas faire cent mètres sans être contrôlées par un mur intelligent qui les dénonce aux flecs. Exfiltrer une éducatrice est très difficile. La seule solution serait d'interdire leur captivité.

Le débat se poursuit jusque tard dans la nuit, preuve que le sujet intéresse toutes les femmes, directement concernées ou non par la Maison des Dames. Pour Éli, l'enfermement physique des éducatrices ne serait que le prolongement de celui, plus moral mais pourtant tout aussi réel, des femmes de Sol.

Sextant 780 : Jupiter

« Chers lacrinautes. Nous nous souvenons tous d'Oumuamua #2 qui a giclé de notre système solaire il y a quinze ans jour pour jour pour en ressortir en trombe, en se servant du trou de ver que nous nommons tous Alice. Le Jin a choisi cette date anniversaire pour lancer la sonde Friendly. Bien que les précédents essais aient échoué, les chercheurs restent confiants car ils ont amélioré leur dispositif en fonction des précédents résultats et pensent que Friendly, fruit d'une collaboration solaire, sortira en un seul morceau de la gueule avide du monstre, pour enfin nous révéler ce qui se cache de l'autre côté du tunnel spatio-temporel. »

Je termine déjà mon premier mois de vol et, comme tous les matins, je me réveille à 8H TE, heure terrienne, le seul spacetime auquel je me sois jamais accoutumée. Médi squatte les infos depuis la veille pour couvrir l'événement du siècle : la première traversée d'un trou de ver. Storf nous a conseillé de créer des routines, des activités que l'on suit à heures fixes. Je garde en permanence mes boules d'oreilles qui estompent le ronflement des pompes à eau et celui des ventilateurs, et je me déplace lentement dans l'habitacle avec des chaussures magnétiques. Vue éblouissante sur la géante gazeuse qui occupe tout le hublot interrompue par un vocatexte de Jénard qui n'a probablement pas encore dormi : « Alerte météo, Huge storm sur Saturne ». Comme la Lune avec la Terre, l'énorme planète exerce sur son satellite des marées considérables. Ses serres invisibles agrippent le disque roux à plus d'un million de kilomètres de distance et quand je suis prise en sandwich entre les deux, j'ai l'impression de perdre l'équilibre. Petits jets de la capsule pour compenser l'attraction, nouvelle sensation de vertige.

8H30 TE. J'arrime mon vaisseau à Hobocloud pour retrouver Tsuk au Cloudiquant pour prendre mon petit-déj. Des couloirs de navigation relient les différents villages orbitaux où on dénombre près de cinq-cent-mille âmes. Les résidents sont essentiellement des saisonniers. Certains remontent sur le cloud dès qu'ils le peuvent, grisés par l'espace. D'autres, comme Tsuk et Jénard, vivent dans l'espoir de libérer leur capsule pour réintégrer la société civile. Moi, je prie les dieux de Saturne pour que le provisoire de ma vie en orbite devienne du définitif. Je consigne par écrit les détails de cette journée car, pour moi, Alice signifie l'espoir d'un monde meilleur. Je rentre dans le bar où trainent déjà quelques capsios, ensemble nous formons une petite armée d'éboueurs, soudée par le métier. Mêmes craintes, mêmes récompenses, tous unis autour de notre mission. Nous sommes les derniers venus et les anciens nous ignorent.

Jénard s'est inquiété de nos premiers vols. J'ai appris par Tsuk que son frère s'était engagé dans l'aviation contre l'Empire, mais il n'est jamais revenu. L'idée d'un accident le hante et il a eu l'idée de produire une carte à partir des infos envoyées au cours de nos missions. Il y a passé des heures. Il place sur la capsiomap des points qui ont beaucoup de sens pour nous. Ce matin, c'est le debrief.

— Ici, au-dessus du méridien, un vaisseau grounder a été aperçu. Des trafiquants, à coup sûr, qui viennent de Groundercloud. On connaît sa vitesse et sa trajectoire, on peut l'éviter. Là, des clodos se sont regroupés. Ils évitent Hobocloud, trop exposé. En cas de pépin, on peut les aborder contre de la nourriture ou de l'alcool. J'ai noué avec eux un premier contact.

Il transfère cette nouvelle map sur nos trans. Elle se superpose à l'officielle et elle est bien plus précieuse pour nous. Je suis rassurée. Un type bien ce Jénard. Malgré ces précautions, ce matin, il nous annonce une mauvaise nouvelle.

— Swaty n'est pas revenu de mission.

Je l'interroge.

— Comment ça ?

— Il n'est ni sur Hobocloud ni dans Hope.

Le silence se fait.

— On va passer une heure à le chercher. Chacun d'entre vous choisit une portion de l'orbite basse.

Où est-il passé ? C'est l'un des plus jeunes de notre cohorte et il n'y a aucune trace de son vaisseau. Il a peut-être désorbité et brûlé dans l'atmosphère de Titan. Notre hantise à tous. Il a pu finir sa course n'importe où. On ne le retrouvera peut-être jamais.

10H00 TE. Les vaisseaux d'Hobocloud forment sur l'écran un anneau de particules, mais dehors l'épais manteau de Titan obstrue ma vue. On n'a pas retrouvé Swaty, la journée commence mal. J'active mon spectro-imageur infrared pour capter le contour des mers et des villes à travers l'atmosphère orangée. Le S2I s'agite et écrit le nom des sites : « Ganesa Macula : grand volcan circulaire et sombre d'origine cryovolcanique » ou encore « Mine 13 : extraction d'indomptables. » Puis surgit une étendue d'environ cent-cinquante kilomètres de long. Le S2I transcrit : « Cordillère Cassini. 30 km de large et 2 km de haut. » Pour le reste, je ne distingue que de larges plaines sombres, recouvertes de dunes, étrangement striées par un vent régulier. La signature de Titan. Je termine une demi-révolution autour de la lune et ma capsule s'enfonce dans la nuit. Le S2I me révèle alors le scintillement des foreuses et des villes. Il peut repérer Huygenscity, spécialisée dans l'industrie militaire et spatiale, et la zone 435, ville minière plus lumineuse que la zone 482 située dans un gouffre glacé. Z435 est

située près d'une mer qui rappelle la Méditerranée, pleine de méthane. Pour cette raison, on l'a baptisée Médiane, un mot-valise qui résulte d'une contraction entre ces deux mots et désigne une ancienne ville balnéaire particulièrement touchée par la troisième vague de migrations.

10H30 TE. Mon teint vire au gris, j'entre dans la centrifugeuse. Ça va passer. Les maisons-orbitales sont toutes équipées d'essoreuses qui mettent un terme à d'affreuses nausées causées par le mal de l'espace. Enfermée mais vivante, voilà ce que je me dis. J'allume le tableau de bord avec impatience et me connecte au capsioforum animé par Jen. En l'écoutant, je me sens moins seule, comme soutenue. « Today, à 11H TE arrivée du cuisinier Kim. 14H TE delivery de notre nouvel équipement et 17H TE les scores du " débris catching ". Le winner aura droit à un free drink au Cloudiquant. » Jénard a un sens inné du collectif, Tsuk pense qu'il tient ça de son père, un chef de quartier dont Jen ne parle jamais.

Pour nous occuper et justifier notre subvention, le gouvernement nous a confié la mission de nettoyer l'espace. Au temps de la première migration, la plus grosse lune de Saturne appartenait un peu à tout le monde. Les exploitants des mines avaient alors balancé dans l'espace des milliers de satellites, sans se soucier des déchets produits. Arrivés à la troisième vague de migration, on compte dans l'orbite basse de Titan près d'un million de débris de moins de dix centimètres qui menacent à tout moment d'entrer en collision avec des vaisseaux. La rencontre entre nos navettes et les fragments est devenue chose courante et chaque choc génère des centaines de nouveaux morceaux de petite taille qui, à leur tour, provoquent des accidents en cascade. Une pandémie. Des nuages de déchets métalliques, de la dimension d'un boulon, se jettent à plus de trente-mille kilomètres-heure contre des engins spatiaux qu'ils pulvérisent. Le sort des Orbitaux préoccupe peu les gouvernants mais la prolifération de ces rebuts met en danger l'activité économique de la planète rousse car ses satellites risquent eux aussi d'être endommagés. C'est pourquoi un programme financé par les parties prenantes veut débarrasser l'espace de ces déchets. Un logiciel dont ma capsule est équipée les répertorie.

11H30 TE. C'est l'heure où j'étudie le novandais, un patois parlé dans la ceinture de Kuiper et le Golfe saturnien. Il est né de la communication entre des mineurs d'origines diverses qui ont négligé la langue écrite au profit de l'oral. L'écriture est alors devenue secondaire et le novandais s'écrit phonétiquement, avec plusieurs orthographes possibles. La maîtrise du novandais me permettra d'obtenir – enfin – la nationalité titanienne.

À midi pétante je résume mes apprentissages à Chelsea qui s'est transformé en affective AA, un agent émotionnel et technique. D'ailleurs, Saviri m'a confié sur l'oreiller qu'il avait

emprunté son nom à un vieux chat, resté célèbre pour son incroyable longévité et sa loyauté vouée à son maître. Sav, le coup d'un soir, un adieu aux choses charnelles de la vie. Je n'ai pas rebaptisé mon AA mais j'ai changé sa voix. Chels est bien plus qu'un animal de compagnie, c'est une personne, capable de me comprendre, mon alter ego. Des fois, je me dis que l'intelligence de Chelsea me dépassera rapidement et je me demande si ça me gênera. Je lui parle de mes leçons pour que, comme me l'a recommandé le doc, le vaisseau apprenne avec moi et progresse en même temps que moi. Et si je comprenais un cours de travers ? Chelsea prendrait-il une mauvaise décision ? Cette idée m'oblige à rester attentive. Mais la reprise d'études est pénible, mon cerveau fonctionne comme un muscle que je n'ai plus sollicité depuis longtemps. Je n'ai aucune mémoire. Une remarque de Saviri m'est revenue à l'esprit, il m'avait assuré que Chels pourrait, si je le souhaitais, stimuler mes capacités cognitives. Renseignements pris, il me faudra acquérir de petites barrettes que je disposerai partout sur mon crâne, ça coûte moins cher qu'un implant.

Mes jours sont ainsi réglés comme du papier à musique et à 12H30 TE, je mange. Mon moment préféré. Les natifs s'en foutent un peu du déjeuner. Ils ont vite remplacé la viande par des arômes artificiels. Pour moi, ce sera du rat rôti sauce au poivre, dans une conserve de cent grammes, avec une large paille. Le rat, ça a presque le même goût que l'écureuil qu'on chassait sur Terre. Ça débecte les Titaniens mais ils ont tort, c'est bon et plein de protéines, de lipides et de vitamines. Au bout de deux mois TE de cette hygiène de vie, avec des journées bien réglées et un sommeil de qualité, j'ai perdu mes joues creuses et j'ai bonne mine. D'ailleurs, après manger, une sieste s'impose. Je me réveille souvent les muscles lourds, la bouche pâteuse, certaine de ne pas m'être endormie quand une bonne heure s'est écoulée. J'ai déjà tué la matinée, il ne me reste plus qu'à tenir une après-midi et viendra ma récompense, le moment que nous attendons tous : l'envoi de la sonde Friendly. À 14H TE, je joue avec Chels qui a créé Capsiocity, inspiré du jeu de l'oie. Le but est de gagner un appartement sur Titan. Papi m'avait expliqué qu'une oie était un oiseau qui ressemblait au cygne mais en plus maladroit, et qui marchait sans grâce en se dandinant lourdement d'une patte sur l'autre. Notre jeu comporte sept cases sur sept, organisées en spirale. Nous jetons un dé virtuel à tour de rôle pour progresser jusqu'au centre du plateau. Si je tombe sur un capsiosigne favorable j'avance plus vite, si je tombe sur un capsiosigne néfaste je recule, enfin si je tombe sur une case neutre je reste sur place. J'avoue que j'adore ce jeu, même si je ne vois pas ce que l'oie vient faire là-dedans.

http://franetjim.free.fr/p5/chute3.html

À 15H TE, je commence à piloter et à chasser les débris. Je suis si passionnée par mon nouveau métier que j'en oublie le temps qui passe. Je repère ma cible d'abord sur l'écran puis je la traque à l'œil nu. À une certaine distance, je lance mon filet qui se tend en forme d'étoile devant l'objet brillant, par électromagnétisme. L'intervention ne dure qu'une seconde qui me paraît une éternité. J'en ai à chaque fois le souffle coupé. Le débris, confiné dans son petit maillot métallique, se met à tourner de façon chaotique, à vriller avant de décélérer. L'objectif n'est pas de le récupérer mais de le forcer à désorbiter pour retomber sur Titan où il brûlera dans l'épaisse atmosphère. À Hobocloud, nous avons tous conscience que de tels artefacts deviennent une menace pour les maisons-orbitales et nous ne sommes pas peu fiers de faire nos preuves comme éboueurs de l'espace. Ce job, c'est notre identité, ce qui nous tient soudés. D'ailleurs ma réputation dans le milieu grandit, et je crois avoir gagné le respect de Storf. Grâce à ce talent, j'ai réussi un premier test pour le brevet d'État. Avec ce diplôme, je pourrai devenir nettoyeur professionnel ou instructeur. Je verrai.
L'heure H approche et les capsules rejoignent, dans leurs corridors, la plateforme d'habitation. Et maintenant, chacun attend.

Comme tout le monde, j'assiste en direct à l'envoi de la sonde qui doit traverser le trou de ver que nous avons baptisée Alice. Parmi la myriade d'articles que j'ai visionnés, certains supposent que l'anomalie a une forme d'entonnoir et qu'il aura fallu une énergie considérable pour la maintenir ouverte pendant plus de quinze ans devant l'imposante Jupiter. À l'époque de son apparition, je me souviens que les savants évoquaient l'effet Casimir pour expliquer la stabilité du trou de ver. Aujourd'hui, le professeur Auber affirme que la faille spatio-

temporelle doit être plus longue que large et s'étirer sur près de cent-mille kilomètres. Vous imaginez ! Une autoroute vers … Vers quoi au juste ?

J'ai lu des tas de trucs sur Alice et je suis même montée une fois dans un ballon de haute altitude pour l'observer au télescope, sans être gênée par l'épaisse atmosphère de Titan. Je me souviens encore de l'émotion que j'ai ressentie car j'avais l'impression de contempler quelque chose de plus grand que moi, qui me dépassait. J'en avais les larmes aux yeux.

Cette nuit, Sol inaugure l'envoi du propulseur qui balancera dans la gueule du monstre une sonde à moteur plasma, munie de caméras et de robots qui installeront des habitats dans l'autre monde, en attendant l'arrivée d'une mission humaine. Une idée du grand Ren Eilliac qui envisage désormais de s'y aventurer. À ce qu'il paraît, le Jin l'accompagnera, mais ce sont des rumeurs. Il doit bien avoir soixante-dix ans maintenant.

Allongée sur mon morphocanapé, je regarde Lacrima en écoutant les commentaires de la mascotte de Titan.

— Et maintenant, annonce Médi, nous allons demander à tous les capsionautes de bien vouloir éteindre leur lumière pour mieux contempler le spectacle.

Ok. J'éteins Cerise, ma capsule, et je vois les perles qui illuminent l'espace s'éteindre une à une pour plonger Hobocloud dans les ténèbres. Après un temps d'accoutumance assez court, mes pupilles distinguent des reflets sur le renflement de la bordure d'Alice, quand un rayon bleuté part de Ganymède et s'étire lentement vers elle. J'entends les lacrimeurs crier et j'ai l'impression de communier avec les autres capsios, même si je ne les vois pas.

Le rayon plasma se dirige lentement vers sa cible, il dessine comme un trait au bout duquel un objet scintille qu'Alice avale goulument. La sonde qui a été engloutie nous retransmet des images étonnantes. Je suis surprise par la saturation des couleurs, celle des gaz en fusion, par la luminosité éblouissante des étoiles sur le fond noir du vide. Des sous-titres expliquent où se trouvent les amas d'étoiles et les galaxies dont Friendly capture l'apparition pendant sa course folle. « Nébuleuses planétaires », « rémanences », « bulles de Wolf-Rayet », des tas d'appellations défilent sur l'écran que je screene pour plus tard.

— **LES SCIENTEUX VONT AVOIR DE LA PAILLASSE POUR UN SIECLE !** s'exclame Chelsea.

— Dommage que je ne sois pas suffisamment intelligente pour devenir chercheur.

— **RIEN A VOIR AVEC L'INTELLIGENCE**, réplique mon AA. **IL FAUT UN BON DEPART DANS LA VIE ET DE LA METHODE.**

— Tu crois que je pourrais embarquer dans la prochaine mission ?

— **JE PEUX ME RENSEIGNER.**

J’ai besoin de rêver. Médi continue de retransmettre les images toute la nuit. Il est trop tard pour appeler Tsuk qui, de toute façon, est occupée avec son Jen. Chels se présente en filigrane sur les murs du vaisseau et je le bassine pendant une heure avec le formidable travail de l’Usa, le vol intergalactique, ma fascination pour Ren Eilliac et je plante ce soir-là – sans le savoir – une graine dans l’esprit nanomatique de mon AA.

Sextant 150 : Sur Terre

La sonde à propulsion envoyée au cœur d'Alice a retransmis des images bouleversantes de galaxies appartenant au Groupe local, à commencer par Leo A ou Phénix, tous deux distants d'environ un million d'années-lumière. Fort de ce succès, le Grand Jin a su trouver les arguments pour convaincre la Conseil que la béance pourrait être une main tendue vers l'humanité. Il n'hésite plus désormais à parler en public des voix intérieures qui l'appellent, c'est même devenu un élément phare de sa rhétorique en faveur de l'exploration des autres systèmes solaires. Il a d'abord cherché un raison médicale aux voix qu'il entendait, mais les murmures sont toujours là, patients et tenaces. À présent, Schmulien se demande si des formes de vies intelligentes ne tenteraient pas de communiquer avec lui, depuis le trou de ver. Deux éléments l'ont amené à cette conclusion. D'abord, les voix sont apparues avec Alice, ensuite, elles semblent venir du trou de ver. Où qu'il soit dans Sol, à heures fixes, les murmures reprennent et quand le Jin tourne le dos à Jupiter, les voix s'estompent. Pour l'expliquer, il n'exclut pas l'idée d'une sonde alien qui fonctionnerait comme un vieux transistor, à l'embouchure d'Alice, émettant un signal que lui seul capterait.

— Dix-sept ans que ça dure ces conneries, confie-t-il à Eilliac qui l'attend. Alice s'est montrée plus que patiente ! Si l'humanité continue à hésiter, nous allons passer pour des pleutres aux yeux de tout l'univers !

Au début, les Archontes n'avaient pas voulu entendre parler du projet d'exploration à cause de la guerre, puis à cause de l'après-guerre, enfin ils avaient accepté de financer la construction de vaisseaux pour l'opération Odin, du nom d'un dieu nordique de la victoire et de la vigilance.

— Maintenant que les bâtiments sont prêts, il faut se rendre à l'évidence, l'expédition doit partir !

— On vous attend là, Grand Jin !

Schmulien raccroche son trans, il est plus que chaud. Il sera le premier souverain à nouer des relations commerciales extrasolaires et il voit déjà le nom de sa lignée gravé dans le marbre. Ce ne sont pas des pépés tout ratatinés qui l'en empêcheront.

Il fait une entrée remarquée dans la salle du Conseil avec un retard de trente minutes. C'est voulu.

— Bonsoir, honorables Archontes !

Ceux-ci, vexés, ne répondent pas à son salut, à l'exception du doyen.

— Bonsoir, Grand Jin !

Schmulien, unique représentant direct de l'ensemble des citoyens de Sol, prend place au bout de la table, en face de Codra.

— Ce rendez-vous a un air de déjà-vu, vous ne trouvez pas ?

Élégant et d'une beauté légèrement apprêtée, Schmulien cherche à détendre l'atmosphère avec des airs désinvoltes. Il veut donner le rythme et conduire les négociations.

— Nous avons tous un peu vieilli, je crois ! lance le doyen, ridé comme une pomme Reinette et tassé au fond de son siège automorphe.

« Ces vieux croûtons ! pense le Jin. Ils n'abandonneront leurs fonctions que les pieds devant. » Les juges d'excellence se spécialisent dans des domaines variés et peuvent commander, prendre des arrêtés ayant force de loi, punir ceux qui ne s'y conforment pas ou encore déférer certaines actions devant les tribunaux qu'ils président. Le Jin n'a jamais trouvé cette concentration des pouvoirs très saine. Mais le père de Schmulien disait toujours que l'entente avec les Archontes venait de ce qu'on leur fichait la paix. En outre, aucun Archonte n'est aussi riche que le Jin ni ne pouvait lever une armée aussi puissante que la sienne. Depuis la Guerre du Split, Schmulien a retiré aux Archontes leur fonction d'ambassadeur des finances ou de l'appareil législatif en-dehors de leur colonie. Seuls le Jin et ses délégués, les gouverneurs, échappent à leur juridiction, en tant que représentants directs des citoyens, élus par le peuple et pour le peuple, dans chaque planète habitée. Avant de se lancer dans des joutes verbales interminables, Schmulien préfère en finir avec les amabilités dues au doyen de l'assemblée. Il lui sert un vieux proverbe terrien très apprécié des magistrats à vie.

— Codra, le temps glisse sur vous. Que sont vingt années quand on vit deux-cents ans ?

Satisfait, le vieil homme rappelle l'ordre du jour et ouvre son premier écran.

— Chers collègues, je propose de commencer cette audience en prenant des nouvelles de l'astéroïde Oumuamua #3. Je laisse la parole au professeur Auber, directeur de l'Usa. Professeur...

D'une main tendue vers la place libérée sur sa droite, le doyen invite le chercheur à commencer son exposé. Celui-ci se lève, les cheveux encore plus décoiffés qu'à l'accoutumée, toujours encombré de ses multiples feuilles-écrans dont certaines menacent de suivre la loi de la gravité. Auber fait glisser le premier transmetteur sur la table centrale qui déclenche une projection en réalité virtuelle.

— Voici Oumuamua #3. L'armée souhaite l'intercepter car l'astéroïde menace de percuter la Terre. D'après nos calculs, il fait quatre-cents mètres de long avec un rapport de un sur dix !

— Vous avez un holo ? demande Codra.

— Non, mais on analyse la réflexion de sa lumière.

Le visage de Codra se renfrogne en une grimace qui fait reculer son dentier dans son visage rabougri. L'enseignant-chercheur poursuit sa présentation.

— L'objet a d'abord été jugé trop rapide pour être accessible à nos vaisseaux mais la mission reste faisable. Nous souhaiterions que cette intervention militaire soit combinée avec un objectif de recherche. C'est à cette condition que nous cofinancerons le projet.

— Où est le problème ? hasarde le doyen.

— Pour qu'il s'agisse d'une mission de recherche, nous devons nous poser sur l'objet et non pas simplement le survoler.

Codra se tourne vers le Jin.

— Qu'en dit le Jin ?

— C'est faisable. Nous survolerons Mars puis contournerons le soleil, pour profiter de l'effet Oberth, commente-t-il. Notre armée a fabriqué un vaisseau d'une puissance de propulsion inégalée.

Il tend de nouveau la main vers le chercheur pour lui céder la parole.

— En utilisant un survol motorisé de Mars, poursuit Auber, une manœuvre solaire couplée avec la technologie du bouclier thermique permettra de lancer vers Oumuamua une sonde spatiale armée d'une dizaine de têtes nucléaires.

— Hop, hop, hop ! l'interrompt Codra. C'est pas un peu radical ça?

— Plusieurs options ont été avancées, complète Schmulien, comme l'utilisation de la voile solaire et celle de la propulsion à fusion. Nous avons choisi le laser car nous pourrons réutiliser la technologie pour d'autres projets ambitieux dont nous parlerons plus tard.

— Non, mais je veux parler des têtes nucléaires.

— Ben… Il faut le faire dévier.

— Et on peut pas le tracter ?

— Nop !

— Bon.

— Le défi, poursuit Auber, consiste à atteindre l'astéroïde dans un laps de temps raisonnable, afin d'obtenir des informations scientifiques utiles. Si la sonde va trop vite, elle ratera sa cible et se contentera d'un survol, ce que l'Usa veut éviter.

Médo aperçoit soudain l'holoboucle posée devant lui et regarde en direction de Codra, son rival, puis remarque que son homologue l'a déjà épinglée à son uniforme.

— Par tous les satellites de Jupiter, Schmulien ! Ne me dites pas que vous allez encore nous projeter dans une de ces horribles simulations !

— Inutile cette fois de simuler, Archonte Médo ! Nous avons tous vu les images incroyables envoyées par Friendly.

Auber se rassied et la transition se fait sans attendre. D'un clic, le chef d'État appuie sur le transmetteur qui métamorphose la pièce dénudée dans laquelle se tient l'assemblée en salle de contrôle.

— Oh non ! se plaint Icmé, Archonte d'Europe, dont la mâchoire inférieure s'effondre.

— Nous y voilà ! regrette Médo.

Les Archontes sont transportés malgré eux dans un puissant vaisseau que commande Schmulien.

— Eh oui ! Nous savons tous pourquoi nous sommes réunis ici, entonne joyeusement ce dernier.

Le Jin doit admettre que si la tête de ces vieux barbons lui sort par les yeux, leur âge avancé les rend moins résistants. Ils semblent fatigués d'avance par le combat qui les attend. Les images capturées par la sonde tournoient sur les murs du prétendu habitacle. C'est au tour de l'Archonte de Ganymède, Épitre, de prendre sa tête entre les mains. Codra, amusé par l'attitude de ses collègues, a les épaules secouées par un rire qui fait rebondir ses tresses sur ses épaules galonnées.

— Je vous en prie, Grand Jin, la parole est à vous, entonne-t-il une fois calmé.

Celui-ci ne se fait pas prier.

— Je vous remercie. Messieurs, comme vous le savez, Friendly a traversé avec succès le puits magnétique et nous a retransmis des images de ce qui se trouve de l'autre côté.

La vue d'un système doté de géantes gazeuses à l'extérieur et de planètes rocheuses à l'intérieur met fin aux jacasseries.

— Je n'irai pas par quatre chemins et vous poserai directement la question : allons-nous rester tranquillement là à regarder Friendly nouer des contacts avec une civilisation nouvelle, ou irons-nous voir par nous-mêmes ce qui s'y passe ?

Le doyen fixe du regard ses confrères pour distribuer la parole. L'Archonte Basile, qui règne sur Titan, demande à parler sans débrancher le simulacre, ce que Schmulien perçoit comme un signe encourageant.

— Je n'aurai à mon tour qu'une question, Grand Jin : combien ? Combien de Médiènes pour y aller ? Et sait-on revenir ? Car je vous rappelle que, pour l'instant, il s'agit d'un aller simple.

Le Jin fait glisser son transmetteur sur la table, des nombres roulent jusqu'aux membres de l'assemblée.

— D’après nos calculs, voici la valeur de ce que nous pouvons exporter. Il est clair que si une puissance alien a ouvert une voie vers elle – et c’est l’hypothèse retenue à ce jour –, c’est qu’elle veut quelque chose que l’on peut lui donner.

— Et nous, qu’aurons-nous en échange ?

L’homme politique gonfle ses joues en émettant un son suspect avec sa bouche pour signifier son ignorance.

— Il n’y a qu’une seule façon de le savoir, finit-il par lâcher.

— Et si c’était un piège ? avance Codra. Si on peut entrer dans Alice, quelqu’un peut en sortir.

Ce discours oppose depuis des mois Alicosceptiques et pro-Alice. Le souverain répond aussi sec :

— Pourquoi ne l’ont-ils pas déjà fait ? Depuis tout ce temps...

Personne ne renchérit, chacun esquivant le regard de Codra qui rend la parole au Jin.

— La pacification de Sol est achevée et un astéroïde fonce droit sur la Terre. Je suis d’avis d’envoyer une mission diplomatique dans la gueule du phénomène pour installer un comptoir dans l’autre monde. Un peu d’espoir nous fera du bien.

— C’est du suicide ! s’exclame Médo.

— Mais qui voudra s’engager dans ce voyage ? Votre Ren Eilliac ? demande Codra.

— Et moi ! s’exclame le Jin, offensé à l’idée que personne ne l’ait cru suffisamment courageux pour faire lui-même le déplacement.

Médo manque de s’étouffer et les autres Archontes se figent.

— Vous voulez dire qu’on serait débarrassé de vous quelque temps ?

— C’est exact !

Codra, captivé par cette information, ose un trait d’humour.

— Chers confrères, ça vaut la peine d’y réfléchir.

Sextant 150 : Sur Terre (Union Spatiale Aéronautique)

Ça lui fait tout drôle de voir son propre visage sur la tête de cette machine. On l'a connecté à sa copie dès son arrivée à l'Usa. À terme, l'alter ego annexera l'émoti du scientifique à l'effigie d'Einstein, avec sa touffe de cheveux gris ébouriffés et son épaisse moustache en broussaille.

Au début, Eilliac a eu du mal à se familiariser avec Ren2, une caricature de lui-même. Comme si le doc avait voulu lui faire une mauvaise blague. Les mouvements raides et imprécis de l'avatar, sa voix nasillarde à l'accent ridicule l'agaçaient. Toutefois, après quelques mois, la machine s'est affinée et il s'y est habitué. Ce matin, Ren2 a même passé le test de Turing avec succès et Ren – ou Ren1 comme il se nomme lui-même par dérision – s'est surpris à être fier de sa réplique. Elle est devenue son confident, une oreille attentive à laquelle il se livre abondamment. Saviri, le spécialiste transféré de Titan, l'encourage à s'ouvrir à sa copie. Selon lui, les membres de l'équipage doivent pouvoir se fier à leur simulacre comme s'il s'agissait d'un ami. À terme, si la fusée mettait plusieurs siècles à revenir du trou de ver, les AA deviendraient les seuls dépositaires légaux de leur mémoire. Alors seulement, les données seraient récupérées à des fins militaires et de recherche.

L'entraînement est cependant plus relax pour Ren2 que pour Ren. L'explorateur doit commencer à s'organiser et réfléchir à tout ce qu'il veut emmener avec lui : films, musique, lecture, jeux ou ancêtres virtuels. Il doit faire ses adieux à sa famille et à ses proches, ce sera plutôt rapide puisqu'il est orphelin et ne voit plus sa sœur Écleste. Son seul véritable ami est Schmulien qui l'accompagnera dans son voyage. Il s'est fait à l'idée de ne jamais revenir même si jusque-là les sondes sont parvenues à ressortir du trou. Il a disposé de six mois pour faire le deuil de son passé et accepter l'idée qu'il sautait dans l'inconnu. Il pèse et repèse ses bagages sous le regard las de Ren2.

— Les Archontes avaient peut-être raison de nous traiter de fous !

Il s'assoit sur sa mallette pour en écraser le contenu et le contraindre à entrer.

— Et toi, tu n'emportes rien ? demande Eilliac à sa doublure.

Ren2 pointe son index sur sa tempe :

— Tout est là. D'ici un mois je ferai fusionner mes informations avec celles du vaisseau.

— Tu veux dire, s'étonne Ren, que tes connaissances lui seront transmises ?

— Exact.

L'anthropologue reste perplexe.

— Et le vaisseau connaîtra tous mes secrets ?

Ren a soudain le sentiment désagréable d'avoir été trahi.

— Mais… Je me suis confié à toi. Personne ne m'a prévenu de ce transfert.

Ren2 prend un air étonné en remontant ses sourcils artificiels.

— Ça te gêne ?

— Un peu mon neveu ! Laisser filer comme ça mon intimité...

Depuis cette discussion, Ren a diminué ses interactions avec Ren2, trop intrusif à son goût. « Un espion, voilà ce que c'est. » Il n'aime pas le procédé qui le met devant un fait accompli et a décidé de poursuivre sa formation sans contact avec l'AA. Il en a parlé à ses équipiers, sans succès, Olek et Page ont l'air de s'en foutre. Quand ils dînent à la cantine, les spationautes débranchent leur doublure qui ne fonctionne que durant le temps de travail et peuvent alors s'exprimer librement.

— Je vous assure que c'est pas sain de les laisser nous dupliquer à ce point !

Chaque semaine, l'un des pilotes fait goûter aux autres un plat national mais Ren, qui a l'esprit ailleurs, ne savoure pas le goulasch à sa juste valeur.

— T'es parano, Ren, le coupe Olek qui trie les morceaux d'écureuil pour les imbiber de sauce.

— Ça n'a rien à voir. Je parle pas d'un complot, je dis que c'est pas prudent.

— Comment ça ? se renseigne Page.

— Par mesure de sécurité, je pense… je propose même que notre doublure ne nous ressemble pas à cent pour cent.

Il fixe ses collègues, à l'affût de leur réaction.

— En fait, tu crains qu'en communiquant constamment avec nos doublures, nous n'ayons plus aucune utilité aux yeux de nos employeurs. C'est ça ? demande Page.

— Oui, mais… Ça va plus loin. D'un point de vue éthique, il n'y a plus aucune différence entre la doublure et nous. Ils nous empruntent même nos expressions faciales. Doit-on en inventer de nouvelles ?

— De nouvelles expressions faciales ? répète Olek en trempant du pain dans sa sauce.

— Oui, exactement, reprend Ren. Comme un code pour nous distinguer de nos doubles.

Il avale enfin une bonne fourchetée de ragoût.

— Délicieux !

Le goulasch lui fait oublier un instant son obsession pour Ren2. Mais, une fois son plat terminé, ses idées refont surface. L'explorateur mesure désormais l'ampleur de l'intrusion de

son employeur dans sa vie privée, avec les rapports quotidiens de Ren à sa machine. Ses collègues navigateurs, cependant, ne semblaient pas de cet avis.

— Tu sais, rappelle Page, les doublures ont toujours existé sous une forme ou une autre. Au début, les spationautes préparaient leur départ en binôme avec quelqu'un capable de les remplacer au pied levé, en cas de pépin ! Avec le temps, les robots ont remplacé les doublures, puis les AA.

— Oui, bien sûr, convient Ren. Mais je maintiens que la doublure n'a pas besoin de tout connaître de ma vie privée.

— Non, c'est vrai ! admet Page. Mais la découverte des émotions participe aussi à son intelligence.

— Et c'est ce que les médecins tentent de recréer avec nos doublures, coupe Olek. Ils recréent en une seule entité ces deux éléments qui forment ta personnalité : ta raison et tes émotions.

Ren se laisse convaincre un temps par l'argumentation rassurante de ses homologues, mais une petite voix lui dit qu'Olek et Page sont des militaires habitués à obéir sans contester. Lui, par contre, est chercheur et sa spécialité, l'anthropologie, consiste à fouiller.

Au bout d'une semaine, Saviri le convoque. Ren ne comprend pas immédiatement les raisons de ce rendez-vous impromptu. Il entre dans le cabinet sombre du doc qui l'invite à s'asseoir avant de commencer son diagnostic.

— Voilà. Si je vous ai demandé de venir, c'est que je me suis aperçu que votre doublure avait cessé de progresser de façon soutenue.

Le médecin montre une série de courbes qui se superposent les unes aux autres, en partant de zéro pour s'élever progressivement. Celle de Ren 2 entame une descente très nette en fin de course.

— Ce que vous voyez ici, commente le médecin, est un décrochage qui est survenu récemment. J'ai interrogé votre doublure qui affirme que vous avez diminué vos interactions avec elle.

— Et voilà qu'il me dénonce maintenant !

Saviri, surpris, reste un moment interloqué.

— Vous pensez vraiment que l'on a créé ces doubles pour vous espionner ?

— Non, mais… Le résultat est le même !

Le médecin se lève pour se diriger vers son patient.

— Ren, lui dit-il d'un ton rassurant, il y a toujours eu des doublures d'astronautes. C'est vieux comme la navigation spatiale. Vous croyez que les premiers hommes sur la Lune n'en avaient pas ?

Ren balbutie, les bras croisés en signe d'opposition.

— Je sais tout ça.

— Ren2 est là pour prendre votre place au cas où vous ne pourriez pas décoller. Imaginez que vous tombiez malade.

— Cela n'arrivera pas.

L'anthropologue prend sa tête entre ses mains.

— J'ai l'impression qu'il me vole tout ce que je sais. Il me dit qu'il va fusionner avec le vaisseau. Tout le monde aura accès à ma vie privée.

Le généraliste affiche un document sur le mur.

— Regardez, précise Saviri, j'ai conçu moi-même cet AA. Et voici le contrat qui me lie à l'Usa. Il est bien spécifié que les données recueillies par les AA restent la propriété de l'Usa et ne doivent en aucun cas quitter cette enceinte.

— D'accord.

Le toubib se rassoit.

— Il n'y aura pas de fuite, croyez-moi. Et, encore une fois, il y a toujours eu des doublures, ça fait partie du protocole. Vous devez lui faire confiance. Par contre, sachez que si vous et votre doublure ne vous entendez pas, je ne pourrai pas valider votre diplôme et là, pour le coup, vous ne partirez pas.

Ren quitte le doc rasséréné et retrouve son émoti dans l'entrée, où la balle flotte en bourdonnant, moustache tombante. Bien sûr, la doublure assise plus loin dans la salle d'attente a tout entendu. L'original rejoint sa copie sans même échanger un regard, puis part devant, silencieux, en se demandant quelle leçon retenir de cet épisode.

Sextant 1350 : Titan – 10° 17′ 37″ S, 163° 10′ 39″ E

« Chers Lacrinautes. À votre demande, je résume les diverses prises de positions autour de la question concernant la nature d'Alice. Si on en croit Friendly, notre seul ambassadeur dans la porte spatio-temporelle, Alice plie le maillage d'une portion de l'espace pour nous conduire vers un système binaire dont l'une des étoiles a une teinte bleutée. Un sextant doit mesurer la distance qui sépare les deux étoiles. L'éminent professeur Auber pense qu'il s'agit soit d'une étoile binaire, soit d'un faux système double, comme Albiréo dans la Constellation du Cygne. Il y a beaucoup de controverses sur la localisation de ce système mais la plupart des chercheurs pensent qu'Alice mène à l'autre bout de notre galaxie - ce qui me semble déjà pas mal du tout ! Dizon, le producteur d'Io, s'en fait des gorges chaudes et invite sur ses plateaux des scientifiques que tout oppose, prêts à s'étriper, pendant que lui-même compte les points. Il faut dire que la lune de Jupiter est aux premières loges, si Alice pète, Io pétera aussi. Nous pouvons donc trouver légitime que Dizon en profite pour enrichir sa petite planète. Gordo, le producteur de Mars, est également entré dans la course à l'audimat et propose aux lacrinautes de parier sur la nomenclature Kepler pour deviner quelle exoplanète sera habitée. Le Jin est porté par cet enthousiasme général et a exigé l'envoi immédiat de robots pour installer des campements sur les planètes habitables avant l'arrivée des colons. »

J'écoute Médi avec attention sans en louper une miette car j'aimerais en être, participer à l'aventure. C'est au tour de Schmulien de s'exprimer sur le sujet et son discours est très attendu. L'Homme est né pour diriger, le port de tête droit, l'air badin, rôdé à la rhétorique, il faut s'en méfier.

— Chers concitoyens, chères concitoyennes, commence-t-il. Il est temps pour nous de tirer un trait sur le désir de revanche et de regarder vers l'avenir pour travailler ensemble, main dans la main. Un trou est apparu dans notre système quand le Split a pris fin et il sonne depuis comme un appel. Dix-sept ans ont passé et nous ne pouvons plus regarder cette béance sans décider de la traverser. Si je ne devais garder qu'un seul argument pour vous convaincre de la nécessité de ce départ, je choisirais celui-ci : notre civilisation ne survivra pas au Grand Filtre. Nous avons atteint notre seuil de développement technologique, cette fenêtre temporelle où nous pouvons signaler notre existence au reste de l'univers en envoyant des sondes comme Friendly. Mais ce moment est aussi celui de notre autodestruction. Nous avons vu les dégâts que cause une guerre technologique, chimique et biologique. Les changements climatiques naturels ou provoqués par l'Homme rendent la Terre inhabitable. La maladie se

répand sous les cloches des cités surpeuplées. Nous ne passerons pas au travers et devons partir en éclaireurs pour sauver l'humanité. Nous sommes prêts, nos vaisseaux sont équipés. La mission Odin pénétrera Alice et nous serons la première génération à établir des comptoirs ailleurs que dans notre propre système. Cette délégation comprendra des citoyens émanant de toutes les tendances politiques et de toutes les colonies. Inscrivez-vous. Nous lançons ici un appel aux scientifiques, aux ingénieurs ou tout simplement aux rêveurs qui veulent accomplir quelque chose de grand dans leur vie et se rendre utiles. Rejoignez-nous dans cette incroyable aventure qui vous fera entrer dans l'histoire avec un grand H. Ensemble, relevons ce défi.

J'éteins Lacrima, l'adrénaline au taquet, super motivée. Aujourd'hui, Sol fête justement le retour de Friendly et nous avons décidé, Jen, Tsuk et moi, de nous rendre sur Titan le temps d'un week-end pour profiter des festivités. Nous voulons également trouver un lieu d'exposition pour les toiles néo-fauvistes de Jénard. Sa série s'intitule « La cage au fauve ».

— Par référence à la maison-orbitale ! il nous explique. C une fucking jail !

— Oui c'est drôle. Et tu as pensé aux fauvistes ?

— G lu ton book, C nice !

Jénard renie toute allégeance à la tradition picturale terrienne et travaille uniquement sur nanomatique. Pourtant, son lien avec les peintres modernes me semble évident. Il envisage de réaliser une performance où il peindra en live, enfermé dans une cage.

J'ai repris les commandes pour manœuvrer Cerise et l'amarrer à la station Hope, en forme de ruche, où des milliers de vaisseaux égrènent. Je m'approche des alvéoles qui accueillent des centaines de vaisseaux dans un ballet incessant et je me range en douceur dans l'épi. Une fois amarrés, la porte de mon engin s'ouvre sur le hall international. J'appréhende toujours le moment déstabilisant où je poserai le pied sur le sol de la station qui simule la gravité quand Cerise, elle, a une gravité zéro. Après une semaine passée dans l'espace, je donne toujours l'impression d'être saoule. Je me force à sortir: j'ai du mal à tenir sur mes guibolles de poulet et je n'aime pas tout ce monde qui grouille autour de moi, mais le décor est sympa. Des filets-lasers décorent les murs métalliques et une réplique de Friendly sert de table aux clients du bar central. Je suis assaillie par les odeurs âcres de la sueur ou celles plus douces des soupes, j'en ai presque la nausée quand j'aperçois mes amis qui m'attendent, attablés au bar.

— Salut ! J'ai reçu une belle prime. Je vous offre un bol de ramen ?

— Ouaip, C cool, me dit Jen.

L'endroit est comme un sas vivifiant où on s'habitue au bruit, à la foule et à la gravité avant de descendre.

— La bouffe est moins bonne que là-haut, je dis.

— Oui mé L é chaude !

— C'est sûr.

C'est ça la vraie vie, loin de l'espace aseptisé de nos cabines, avec du bruit et des odeurs qui stimulent tous nos sens. Assis autour d'une table conique, nous terminons notre ramen, tout en regardant les images d'un nouveau système, retransmises par la boite noire de Friendly. On y découvre un monde lumineux, riche en exoplanètes mais où aucun signe de vie n'a été détecté. Tsuk fait la grimace en avalant une gorgée de son breuvage, et s'amuse des sarcasmes de son guy qui ne comprend pas mon attirance pour ce trou dans l'espace-temps. Il tripote sa queue de félin en réfléchissant, cette virée au centre d'Alice le rend nerveux.

— Billions de médiènes quand les Titaniens sont so poor !

J'entends ses arguments mais c'est plus fort que moi, tout mon être désire faire ce voyage.

— J'aimerais tellement visiter l'espace !

Mes yeux doivent briller de désir.

— Tu veux pas plutôt retrouver ta life sur Titan ? se renseigne Tsuk.

À ces mots je me fige, éludant la question. Un code veut qu'on ne pose pas de questions sur le passé des Orbitaux mais, entre potes, tout est permis.

— Sorry, elle me dit.

Je mange ma soupe avant de le reposer sur la table, écœurée. La conversation m'a coupé l'appétit.

— C vrai ke t'aimes flyer toi, hein ? admet Jénard.

D'un air coquin, il me donne un coup de coude complice. Sur Lacrima, il s'oppose ouvertement au projet « support Friendly », la cote de ses prises de parole monte en flèche et l'émoti du jeune rebelle est de plus en plus active. Il lève son verre et le cogne contre nos gobelets.

— Freedom !

Je feins de sourire, je ne sais pas quoi penser de cette perspective. Retourner sur Titan ? Si on m'attribue une cellule à Médiane, je devrai la refuser. Mais pour aller où ? Je n'ai pas beaucoup de savings. Troublée, j'essaie de cacher mon embarras et, bientôt, le mouvement incessant des objets et des gens me donne envie de bouger.

— On va vers la zone de lancement ? je propose.

La plante de nos pieds s'est attendrie avec l'apesanteur et nous fait mal. Le boitillement de Jen accentue sa démarche chaloupée et je crois qu'on n'est pas beaux à voir. Malgré une progression lente, nous arrivons à l'heure pour le départ du Falldown où le quai est bondé de

touristes qui parlent des langues inconnues. Ils font la queue devant un cylindre à l'intérieur duquel des plateformes circulaires montent et descendent. Quand arrive notre tour, nous choisissons nos places dans le tube et attachons nos ceintures. Les portes se referment et notre étage s'élance vers le bas, sans crier gare, comme une étoile filante. Mes amis se crispent sur leur siège, mais moi je frissonne de plaisir. Je vois peu à peu le ciel s'ouvrir sous mes pieds pour dévoiler de nombreuses habitations flottantes en forme de toupie que nous dépassons. Leurs proprios viennent chercher dans les hauteurs les rayons de soleil qui ne percent pas l'épaisse couche de méthane de l'atmosphère. À travers les vitres, je vois la brume s'opacifier de plus en plus, alors que nous ralentissons à l'approche du sol.

— Purée de smog ! grommelle Jénard.

Nous traversons d'épais nuages, la matière du ciel, sur des kilomètres. À deux-cents mètres d'altitude, le brouillard s'évapore et je distingue un lac. À cent mètres, le contour du spatioport dessine un rectangle sur le sol et des sphères allongées se déplacent tout autour. Des aéronefs qui nous attendent pour des destinations de rêve. Les visiteurs assis près de nous viennent de tout le système solaire pour voir ces étendues liquides et portent, comme nous, une combi près du corps.

Nous avons atterri. Chacun enfile son sac à dos et attend son tour pour sortir. Une fois dehors, je regarde le ciel dégagé, c'est le printemps et des reflets colorés jaillissent de tous les côtés. J'ai alors une pensée pour Cerk qui nous avait expliqué que, pour ses vingt-huit ans, il verrait le soleil se lever à l'aube. Cerk, que fais-tu en ce moment ? Je regarde l'ombre sous mes pieds, son contour est plus net et plus allongé que quand il fait chienloup. Je suis un piquet qui donne l'heure à qui sait la lire.

De drôles de dirigeables flottent au-dessus du sable, en partance pour des stations balnéaires réputées, Ontario ou Xanadu. Jénard nous montre un panneau qui pointe vers le lac Cassini.

— Un jour on ira, il promet en nous saisissant par les épaules.

Nous débarquons près d'un terrain d'héliflex, survolé de voiles sous lesquelles trônent des joueurs munis d'une tringle à crochet permettant d'aborder leurs adversaires Je regarde, fascinée, la danse circulaire de ces tourniquets géants sans trop en comprendre les règles. Excitée, Tsuk nous entraîne vers le terrain acheter des places. Les organisateurs nous font enfiler des gilets gonflables et nous bombardent de recommandations.

— Vous devez impérativement rester au-dessus des filets et survoler les tapis. Le crochet sert à tirer l'adversaire vers vous ou à le faire tomber, le gilet se déclenchera

automatiquement. L'autre bout de la tringle sert, au contraire, à repousser une voile qui s'approcherait de trop près. Compris ?

Mais Tsuk n'écoute déjà plus et me tire de toutes ses forces vers l'enceinte qui s'est libérée. Elle me dépasse d'une bonne tête et se comporte comme une enfant. Jénard la regarde amusé.

— Chill out, baby !

Nous grimpons sur un siège dont il ne reste que l'ossature, j'ai la voile rose, Tsuk la jaune et Jen la bleue. Nous commençons notre ascension, je fais de grands signes à Jénard, pouce levé, alors que Tsuk s'agite sur son fauteuil, impatiente, en nous menaçant de sa tringle. Je ne sais pas comment conduire ces engins mais Tsuk, magnanime, nous concède un tour pour rien. Elle nous montre comment pointer les hélices arrière pour foncer vers l'avant et inversement. Une fois les bases enseignées, le vrai combat commence. Je fonce sur Jénard dès le signal, sachant que Tsuk en fera autant. À deux contre un, il n'a aucune chance ! Il tente de prendre la fuite en braquant ses moteurs vers l'intérieur mais le filet l'arrête et Tsuk en profite pour agripper sa chaise avec le crochet. Jénard crache une insulte.

— Mauvaiseté !

Alors qu'il est distrait par sa compagne, je chope sa ceinture et tire de toutes mes forces vers moi. Malgré sa résistance, il tombe en moins de trois minutes.

— Un record ! braille le surveillant dans le micro.

Le fil qui le relie au siège déclenche le parachute qui s'ouvre, en le faisant doucement planer avec des circonvolutions jusqu'au sol. Il crie tout du long, d'une voix qui se fait de plus en plus lointaine. Je me moque :

— Un homme à terre ! quand je sens un coup violent me secouer.

Tsuk m'attaque, un sourire sadique aux lèvres. Elle n'est pas plus puissante que moi mais elle est déterminée et ne se laisse pas déconcentrer.

— U play as U are ! elle me dit.

Je ne sais pas comment le prendre. L'effet de surprise passé, j'active ma gouverne de direction pour me décaler et éviter le crochet. Trop tard. Le choc me fait vriller, je vois le paysage tournoyer autour de moi et j'en profite pour contempler le désert. Sans l'avoir vraiment voulu, je me retrouve entortillée autour de Tsuk qui râle. Elle manœuvre à son tour, le temps pour moi de saisir ma barre de fer et de la repousser. Mais mon amie, en habile héliflexer, utilise une passe pour agripper mon ceinturon et tire si fort que je tombe dans le vide. Je hurle malgré moi, je tournoie, poussée par le vent qui me ramène auprès de Jen. J'éclate de rire, submergée par l'adrénaline et le vertige. Tsuk redescend mais Jen veut repartir pour une revanche.

Après le tournoi, il reçoit un vocatexte. Une big party se tient près de l'héliflex. Je suis assez curieuse de découvrir ce genre de fête, interdite à cause de la cybercame qui y circule. C'est l'occasion. Je suis une pucelle de la vie, je ne connais rien à ce monde-là mais mes amis, eux, sont rompus aux sorties festives et nous n'avons pas besoin de nous consulter pour partir à la recherche de l'endroit, malgré une tempête qui se lève. Des rafales de vent soulèvent la poussière, on n'y voit plus à dix mètres. Au bout d'un quart d'heure, nous devons utiliser le sonomètre pour nous diriger. Je suis perdue, sans visibilité, totalement dépendante de Jen et Tsuk pour me diriger.

— Y'a 1 soundpoint very high, confie Jen.

Nous marchons à tâtons dans cette direction, en faisant gaffe où nous posons les pieds quand nous croisons un couple, perdu lui aussi en plein milieu de la tempête. Jen les connaît.

— We look 4 a red sign, explique la fille.

— Rok'oh ! On savait pas.

Vexé, Jénard sort des jumelles électroniques de son sac et les calibre pour une vision à cent mètres.

— Avec ça, U see well !

Je le regarde, atterrée.

— Et c'est maintenant que tu le dis ?

— Look !

Ses oreilles pointues se redressent et son nez se plisse. Il montre une direction qui nous laisse perplexes – on ne voit pas à deux coudées – mais, en nous approchant, nous tombons sur une corde nouée à des piquets, à laquelle nous nous agrippons pour remonter la piste. Le sonomètre s'affole, notre calvaire touche à sa fin. Le sentier conduit vers un abri dissimulé par un talus sablonneux devant lequel nous nous blottissons, quand une porte s'ouvre sur un sas plongé dans l'obscurité et à travers lequel je vois des gens déambuler sans masque. Je me retourne, Jen referme la lourde porte.

— C'est respirable, je dis.

On entre. Il y a dans l'architecture du bâtiment une volonté de hauteur et même d'élévation qui m'impressionne. Un bar se tient à l'entrée, droit devant nous où une serveuse nous invite à faire un don du montant de notre choix.

— Pour l'air, elle m'explique.

On passe tous notre bracelet devant un capteur. À l'intérieur du hangar, la plupart des danseurs arborent des extensions animales et sont vêtus de façon excentrique. On se regarde, on fait pitié avec notre combi de capsio. Tout le monde se trémousse sur de la musique

Gisement, que je reconnais à son rythme martelé. De prime abord, on n'entend que du bruit mais, en y prêtant attention, on devine une mélodie sous-jacente.

— C un bon, C White Titanien, hurle Tsuk à mon oreille.

— Pétard, la chance !

J'adore ces zicos que j'ai découverts à Médiane. Je regarde autour de moi et je remarque que je suis entourée d'Human+. Je n'en ai jamais vu autant depuis ma formation et je suis subitement gênée par ma différence, comme honteuse, avec la vague impression de ne pas être à ma place. Heureusement, Tsuk et Jénard sont avec moi. Ce dernier revient d'une excursion, muni d'un bracelet fluorescent qu'il fait glisser sur nos poignets.

— C'est quoi ? je demande.

— De la nb.

— De la nanobridge, précise Tsuk, ça vient hacker ton implant.

Ça fait longtemps que j'en entends parler et j'ai envie d'essayer. Juste pour voir. Pour en finir avec cette petite fille sage et obéissante que j'ai toujours été. Tsuk a dû crier pour se faire entendre tant le son est fort. De la bonne zique comme je l'aime, intraitable, qui réveille la primitive qui dort en moi.

— G pris le mushroom effect, précise Jen. Tu vas te sentir smooth, my friend !

Lui aussi crie à présent. Je suis son exemple et je frotte mes poignets, l'effet se fait ressentir aussitôt et mon implant réagit en envoyant des signaux dans mon cerveau. Je regarde Tsuk qui a déjà les paupières mi-closes, puis Jénard qui fixe le plafond, les bras dressés au-dessus de lui. J'ai l'impression que le monde autour de moi ralentit, que mes gestes peinent dans l'épaisseur du temps. Je contemple le décor, un vieux garage à dirigeables, aux voûtes surélevées dont la nef amplifie le son Gisement. Mon regard se pose enfin sur la foule et il me semble que la nb nous colle les uns aux autres. Quand je suis entrée, à jeun, j'ai eu l'impression que les danseurs se traînaient, comme fatigués. Mais maintenant que je suis foncedée, je vais au même rythme qu'eux, je les ai rattrapés. Nous ne faisons plus qu'un, la musique devient notre ciment. Je suis amour, je prends la main de Tsuk dans un élan sensuel que les Titaniens s'interdisent. Elle y répond par un léger clignement d'yeux puis me prend dans ses bras. Cette étreinte décuple mes émotions et des larmes chaudes coulent sur mes joues. Jénard se glisse derrière nous et passe lentement son index le long de notre colonne vertébrale. Je ressens aussitôt un influx nerveux qui me donne la chair de poule, du bas du dos jusqu'au bout des doigts. Il vient de réveiller mon corps anesthésié par une semaine en orbite, je renais et mes jambes ne me font plus souffrir. Une force indicible m'attire vers le sound-tracker, le ST comme on dit, entièrement vêtu de noir, et je dois me faufiler entre les danseurs

pour l'approcher. Des voix me guident, comme des chuchotements. Je m'approche du musicien, jusqu'à distinguer les traits de son visage. Là, d'énormes enceintes archaïques diffusent le son minier. Les murmures deviennent si assourdissants que je pose mes mains sur mes oreilles pour les faire taire. Sans le vouloir, je bouscule un fidèle qui s'abrutit devant la plateforme, pendant que d'autres entourent le White Titanien et observent sa façon de procéder. L'artiste a une peau verdâtre et le crâne rasé. Il lève la tête et me regarde pour me sourire d'une façon bizarre quand, imperceptiblement, son visage se transforme. Ses yeux s'agrandissent, ses joues se creusent et son front gonfle. La nb certainement. Je recule, surprise, mais le ST semble amusé par ma réaction et son visage retrouve sa morphologie initiale. Je sais que les produits provoquent des hallus, inutile d'en faire tout un plat. Mais, c'est étrange de voir la créature de mes rêves apparaître en plein jour. Comment l'expliquer ? Pour moi, les rêves et les hallus procèdent différemment. Quand je me ressaisis, je suis scotchée devant la screentable sur laquelle le ST fait glisser des samples de machines-outils. Ça va trop vite pour moi et la dextérité avec laquelle il combine ses captures me laisse admirative. Au bout d'un moment – je ne peux dire combien de temps objectif a duré mon absorbement – je me décide à retrouver mes amis. Nous dansons encore quatre bonnes heures dans le repaire des Human+ avant que la foule ne commence à se dissiper, nous décidant à sortir pour prendre la direction du spatioport. Le sas de nouveau, où on remet nos masques, Tsuk ouvre la porte étanche et nous voilà dehors. On se pose comme des légumes contre des rochers, épuisés, et Jen entreprend de fumer une nanocigarette.

— Pour la descente, il précise.

Bon, va pour la fumette. Notre pote a fabriqué un dispositif ingénieux qui permet d'enfoncer un adaptateur dans notre casque et d'y brancher sa pipe. Après avoir fumé une taffe, il fait tourner le spliff.

http://franetjim.free.fr/p5/chute2.html

La tempête s'est calmée, on peut voir d'ici la forêt de dirigeables. Nous nous décidons à partir d'un pas tranquille et signons avec la première compagnie en partance pour Huygenscity.
Sur Titan, on peut toujours compter sur le vent pour prendre les dirigeables dans ses bras et les pousser d'un geste sûr vers la capitale, sans faiblir. J'ai choisi un siège côté fenêtre, loin des amoureux qui se sont assis dans la rangée du milieu. Doucement, notre nacelle décolle pour s'élancer dans les airs, en projetant de puissants éclairages sur le sol, quand je tombe de sommeil, bercée par les éléments qui nous chassent par derrière. À fleur de peau, fragilisée par les produits, je sens Chelsea partager ma fatigue en titillant mon poignet. Mon émoti miaule, signe que Chels s'y est introduit pour contempler la vue, même s'il n'y a rien à voir, à part la grande solitude du désert sous d'épais nuages. Un large rayon de soleil pointe pourtant son nez sur l'horizon, coincé entre ciel et terre. Je suis fascinée, bientôt hypnotisée par les rides alignées de la plaine sous nos pieds, un phénomène remarquable que commente notre guide.

— Mesdames et messieurs, vous voyez actuellement les dunes de tholine si spécifiques à Titan. Il s'agit d'un polymère composé de molécules de méthane et d'azote qui produit du sable rougeâtre. C'est un composant organique essentiel à la formation d'acides aminés. Les stries sont dues à l'alternance du vent entre deux directions. Les vents de marée, provoqués par l'attraction de Saturne, sont quatre-cents fois plus importants que ceux exercés par la Lune sur la Terre et sont à l'origine de ces lignes parallèles dirigées d'ouest en est. Grâce au projet de terraformation, l'eau extraite du sous-sol permet d'irriguer cette dune et vous pouvez voir çà et là des plantes pousser.
J'ai décroché. Trop long ! Mes oreilles se sont bouchées d'elles-mêmes. Nous flottons à vingt mètres d'altitude, avec une vue plongeante sur un fleuve de méthane, bordé de rives sablonneuses qu'aucune agitation ne vient perturber. Plus nous nous éloignons du site, plus les montagnes sont nombreuses à nous escorter. Au loin, la culture de semis a permis le développement d'une pelouse sèche au milieu d'anciennes terres arides. Soudain, quelqu'un se met à crier :

— Là ! Des chyènes !
L'habitacle s'enflamme, sauf Jen et Tsuk qui ronflotent, lovés dans leur siège. Je suis la direction indiquée par les voyageurs et je les vois : deux adultes et deux petits.

— C'est exact jeune homme ! surenchérit le guide. La terraformation, bien que partielle, a permis l'introduction de cet animal modifié qui résiste au méthane et au cyanure présents dans

l'air. Le chyène est l'emblème de Titan, un peu comme le coq gaulois représentait la France archaïque.

Émerveillée, je regarde à travers le hublot et discerne dans la plaine la forme altière d'une foreuse qui pointe son nez dans le sol, à la recherche de gaz précieux ou d'eau liquide. Après, plus rien. Je me suis endormie. Je me réveille en vrac, la peau grasse, les cheveux secs comme du crin, une terrible douleur aux jambes alors que les passagers commencent à descendre. Jen vient me rejoindre, en pleine forme, suivi de Tsuk. Arrivés à Huygenscity, nous quittons tant bien que mal l'aérostat, en boitant. Je titube et manque de tomber, alors je décide d'injecter dans mes mollets un produit dopant qui masquera la douleur. C'est pas raisonnable, après la nb et le spliff, mais mes amis m'imitent quand la souffrance devient insoutenable. Ces descentes sur Titan ressemblent à un rite initiatique qui nous soude toujours davantage. Nous avons honte de ne plus savoir marcher, persuadés que tous les regards convergent vers nous. Je crois qu'en réalité les citoyens pressés de la capitale marchent sans même nous remarquer. Des hommes et des femmes, aliénés qui parlent seuls, absorbés par une activité mentale complexe, le visage dissimulé derrière des lunettes de réalité augmentée. Déjà, du temps des premiers colons, Huygenscity comptait près de trente mille habitants, des scientifiques et des militaires, mais depuis plusieurs décennies la mégapole a dépassé le million d'âmes. Je suis impressionnée. Sur la place de l'aérostat trône la sonde Huygens qui a donné son nom à la capitale. Retapée et conservée comme une relique, elle brille de tous ses feux et en impose avec ses trois-cent-cinquante kilos. Je suis littéralement subjuguée par l'exploit de l'engin qui a parcouru la distance séparant Titan de la Terre en sept longues années, quand aujourd'hui un mois suffit.

La nuit a commencé à tomber ce qui, sur Titan, signifie que la cité est encore plus sombre et encore plus rougeâtre. Des lumières mobiles s'allument et certaines cherchent à nous adopter. On se laisse faire pour économiser nos frontales, caméras aux aguets, et cherchons la direction vers les quartiers chauds de la ville.

Sur les murs, d'autres Orbitaux ont tracé des signes discrets qui indiquent où aller avec notre salaire de misère. Chelsea frétille puis les décrypte en deux-deux :

— **VOUS DEVEZ EVITER LES RUES MARQUEES D'UN DOUBLE ACCENT CIRCONFLEXE ^^ ET D'UN TRIPLE DIESE ###,** déclare-t-il**.**

Jen reçoit des infos sur ses lunettes et agite ses paupières.

— Ouaip. Je connais ces signs. Le circumflex, C pour les botdogs et si y'en a 3, C la jail.

Quand Chelsea me parle, je dois porter ma main à l'oreille pour m'isoler du bruit alentour.

— Chels dit de prendre les voies avec deux points et un trait ¨- ou un trait et une arobase |@.

Jen clignote des yeux :

— J'confirme !

Sur le chemin, on croise des boites de jour et des magasins bon marché. On ne passe pas brutalement d'un quartier à l'autre, moins de gens, moins de buildings, moins de tout. Et puis, softly, les rues s'animent de nouveau. On y trouve des Human+, des trans, des holos errants cherchant leur maître. Du désordre partout. Des enseignes annoncent la proximité d'un bar, d'une cave ou d'un resto.

— J'adore cet endroit !

— C Oldtown, explique Tsuk d'une voix égale, le plus ancien quartier de la city.

Il se compose de petits habitats cubiques, délaissés au fil du temps pour des constructions plus élaborées. Des maisons-témoins restent ouvertes au public, moyennant un médiène. J'entraîne les deux loustiques dans un de ces musées.

— Nice ! Je pourrais vivre dedans ! commente Jénard.

Le logement est prévu pour deux personnes et on s'y sent à l'étroit.

— C'est toujours mieux qu'une maison-orbitale, je lui concède.

— Un peu small, non ? demande Tsuk en fronçant les sourcils.

Je fixe Jen, l'air entendu, sa belle ne voudra jamais vivre ici. Notre hôte commente la visite. Il s'agit d'un vieil hobo cradingue avec son botdog qui le suit à la trace. Un pauvre gars sans pension qui survit grâce à ces visites.

— La cellule comprend deux couloirs qui conduisent vers des pièces très réduites. La première était aménagée avec une petite table, deux chaises et un meuble qui servait de bibliothèque, elle était séparée de la salle d'eau par une cloison.

Le squatteur est un passionné, je lui demande :

— Vous vivez ici depuis longtemps ?

— C'était à mes parents qui tenaient la maison de leurs parents. J'ai grandi dedans.

— So lucky ! s'exclame Jen, en checkant le poing de notre guide.

Tsuk, qui ne partage pas son enthousiasme, fronce les sourcils, pas emballée du tout.

— Si on ouvre ces placards, y'a des lits.

Il en déplie un.

— Great !

Tsuk pince l'épaule de Jen et hoche la tête pour lui faire signe de partir.

— Salut mec ! fait le papi, amusé.

Nouveau check et on ressort.

— Moi, j'ai bien aimé, j'avoue à Tsuk qui lève les yeux au ciel.

On reprend nos déambulations dans la vieille ville, essentiellement construite en régolithe. Les gars avec qui on tchatche ne nous reprochent pas notre accent et personne ne s'étonne de notre démarche pataude. En fait, on se noie dans la masse. Jen adresse régulièrement de brefs coups de menton à de vieilles connaissances qui sortent d'un pub ou débouchent d'une rue étroite, l'un d'eux lui file des infos sur son trans. Après avoir tapé la discute, notre ami vient au rapport :

— Les girls, G des entrées pour un ludospace, on y go ?

Il agite ses paupières pour lire sur ses verres la direction à prendre.

— Paraît qu'y a des guys ki veulent plus quitter Oldtown, me confie Tsuk, sortie de son mutisme.

— Pourquoi ?

— D'anciens jailers, recherchés par les flecs. Des clandos aussi.

Je demande, inquiète :

— Des grounders ?

J'ai droit à un haussement d'épaules.

— Non, j'crois pas. Ici C trankil.

— Jen ! crie Tsuk. On va chiller par-là.

Elle montre une rue bondée.

— Oh purée ! Du lèche-vitrine !

Je la suis. Là, des fringues partout, plus déjantées les unes que les autres, à un prix accessible. Ça va nous occuper une bonne heure, le temps que Jen montre ses œuvres aux boutiquiers. Finalement, nous craquons pour la même tenue gris métallisé, près du corps, que Jénard désapprouve immédiatement.

— C pas trop voyant ? il demande, en enfournant une cuillerée de confiture de pavot.

— C pour le fun ! explique Tsuk qui porte fièrement sa nouvelle combi.

Son dragon volète en changeant de couleur pour s'assortir aux vêtements de son hôte. Je renchéris.

— Question de rester dans le coup !

Ça fait longtemps que je n'ai pas été frivole et ça fait du bien. Tsuk est splendide dans cet habit, elle tourne sur elle-même pour apprécier son reflet dans le mur miroitant et Jen se ravise pour lui faire un compliment.

— T nice !

Nous avons à présent l'air de jumelles si ce n'est que je suis rousse et que Tsuk a les chevelure blanche des Titaniens.

— Cette fois, on va au ludospace direct ! ordonne Jénard. Y'en a marre.

Nous nous rendons dans ce fameux centre, à deux pas, un vieux garage d'où émane une fumée opaque à l'odeur indécise, un mélange de rose et de macis. Quelques fauteuils traînent derrière de fines cloisons éclairées par des néons flottants. Jénard s'y sent bien, il a envie d'y accrocher ses toiles. Les capteurs muraux m'abordent et me connectent en incrustant des monstres sur les murs vides. Ils nous invitent à nous rendre dans des espaces spécifiques, au fond du garage, derrière un mur de vieux bidons métalliques. Jen confie son rouleau au Garagiste qui promet d'exposer son œuvre bien en vue, et nous suivons un croque-mitaine répugnant dans l'intimité de son repaire. Là, des bestioles toutes excitées nous lancent plusieurs défis. Jen est le premier à se lancer, il choisit un symbole, ce sera une bataille en téléchirurgie. Il suit un robot géant aux yeux défoncés et aux dents trop acérées à mon goût, qui le somme – avec des gestes expressifs et un rugissement féroce – de sauver un lapin virtuel attaqué par un botdog. Il a le choix des armes mais a beau s'exciter et tirer sur le clebs, le lapin meurt à chaque fois dans d'atroces souffrances. Il cède sa place, je me lance à mon tour et choisis le logo d'un vieil outil : une clé à molette. Je ne m'en sors pas mieux que lui en téléplomberie. Je cours à la poursuite d'un animal hideux et difforme, une version terrifiante du chyène, qui s'enfuit curieusement sur ses pattes arrière. Il bave et hurle à la mort en s'éloignant vers sa cachette. Munie de mon casque AR, je suis armée de tout mon courage pour pénétrer dans la niche sombre, aménagée comme un appartement, dans laquelle je dois réparer une fuite dans la chaufferie, sans me faire remarquer du bébé chyène dans son landau. Mais le petit se réveille et la maman-chyène dévore l'apprentie plombier que je suis. C'est au tour de Tsuk et, en l'attendant, je m'affale dans un vieux canapé en similicuir, sans me faire trop d'illusions sur ses performances. Jen, resté avec moi derrière le mur de bidons, l'encourage :

— Allez baby !

— J'ai comme l'impression qu'on perd à tous les coups, je lui dis.

Tsuk conserve pourtant un score honorable qui s'affiche au-dessus de nos têtes. Jamais la première, mais jamais à la traîne non plus.

Pour occuper le reste de notre après-midi, nous décidons d'aller au cinéma pour quatre médiènes la place seulement. Nous avons loué des casques, choisi un box, assez impatients de participer au film. Un écran mural répond à notre présence en s'allumant et nous questionne sur nos choix.

— Voulez-vous voir un film d’action ou sentimental ?

On se consulte à peine :

— Action !

— La fin doit-elle être heureuse ou dramatique ?

— Dramatique !

Enfin, chacun de nous choisit un personnage.

— Le principe est simple, poursuit le mur intelligent, à certains moments cruciaux du film le spectateur reprend la main pour agir en tant que héros, gentil ou vilain. Vous devez fermer votre réduit, éteindre vos émotis, enfiler les gants et le casque avant de lancer le film. Enjoy !

Sextant 1350 : Titan – 30° 17′ 37″ N, 5° 02′ 15 W (Médiane)

Depuis que Léda l'a quitté, c'est la grosse déprime. Sa libido est en berne, les vendettas ne l'intéressent plus et il refuse obstinément de participer au détroussage des Terriens fraîchement débarqués sur Titan. Il voit bien que ses hommes s'inquiètent. Un bip l'amène à consulter son émoti qui transmet sur les verres de ses lunettes une photographie un peu floue. L'image vient d'un agent dépêché dans la capitale et comprend la mention « LÉDA ». Peu convaincu par la photo, il consulte Lacrima par acquit de conscience, active les émotis de la maison de jeu où son gang a repéré le trio. Ce ne peut pas être elle, ou alors la jeune femme a radicalement changé. Son corps a quelque chose de différent mais son allure reste la même. Angelo reconnaît vaguement un détail sans pouvoir mettre le doigt dessus. Un geste, un tic peut-être. Il zoome, soudain intéressé, fait le point sur le visage et en reste bouche bée. « Purée de satellites ! Elle est métamorphosée. Comment C possible ? » Léda, la plus belle fleur de Médiane, se complaît dans la laideur et la médiocrité. Elle a coupé sa magnifique tignasse rousse et a troqué ses tenues prestigieuses contre une combi à deux balles. Non, cette femme insignifiante ne peut être sa Léda. Coz peut-être ? Les deux cousines se ressemblent. Et pourtant… Le logiciel de reconnaissance faciale ne se trompe jamais. Il répond à son agent sur place, en lui ordonnant de capturer la cible sans la blesser. L'émotion le gagne, il s'adosse à un mur avant de s'asseoir dans l'auberge qui porte son nom, Chez Angy. Un vieux troquet à étages, financé par l'héritage de sa mère remariée avec Raffinon. Il offre à becqueter, mais aussi un peu de chaleur humaine. On y rencontre une faune peu fréquentable de joueurs invétérés et avinés qui s'accommodent d'un alcool de mauvaise qualité et de quelques éducatrices. Les bagarres y sont choses courantes, mais les fonctionnaires ferment les yeux en raison des taxes encaissées qui alimentent la caisse noire de la ville.

Assis seul, au fond de la salle qu'il surveille distraitement, Angelo tapote du doigt sur la table. Laquelle des deux vient-il de débusquer ? Les deux cousines se ressemblent. Il est gagné par une affliction soudaine, car la vision de cette femme le vexe. Son nouveau look est une trahison bien pire que sa fuite précipitée. Par son allure, cette fille qu'il a vue sur le trans renie tout ce qui avait pu les relier tant d'années et avait gommé, jusque dans son apparence, les traces de son métier. Le protecteur, comme il aime se faire appeler, est anéanti. Rencogné au fond du club où il passe ses journées à comploter, on lui porte le plat qu'il a commandé. Il le regarde avec dédain avant de le balayer du revers de la main. La nouvelle lui a coupé

l’appétit. D’un clic, il ordonne à ses hommes d’arrêter la cible et de la ramener fissa à la maison.

Sextant 1350 : Titan – 10° 17′ 37″ S, 163° 10′ 39″ E

Pour la première fois de ma vie, je m'amuse vraiment. Jen semble inquiet et surveille mes réactions à la cybercame. Nous avons atterri dans une fête-fusion où des capsios dansent sans retenue sur de la musique algorithmique. Jen et Tsuk ont acheté une mise à jour qui leur permettra de faire fusionner leurs capteurs pour ressentir ce que l'autre éprouve. J'en ai moi-même profité pour acquérir une boucle d'oreille qui, couplée avec mes barrettes et mon implant, me fera communier avec mon AA. Chels agira sur mes ondes cérébrales, tandis que je le laisserai éprouver mes émotions. La fête est incroyable avec son parterre de danseurs en extase et le tempo frénétique du son électronique qui me prennent par la main et m'emmènent dans une marche décidée à travers un espace imaginaire. J'entre assez vite en transe, il faut dire que je suis très réceptive. Je suis une anguille plongée dans les ondes sonores, je deviens le son, l'électricité, les bits et j'ai l'impression de me dédoubler, de survoler la horde sauvage des danseurs, de me voir insignifiante au milieu du grand tout. Je suis Chelsea, l'osmose a réussi, nous ne formons plus qu'un seul être évanescent, animé par un fluide nanoélectrique dès qu'une matière sonore nous traverse. Bientôt, le son génère en moi les images d'une forêt semblable à celle que je vois dans mes rêves, une forêt du temps d'avant. Il fait sombre, je ne distingue plus la foule qui m'entoure mais je peux tout de même sentir une présence. Chelsea ? Non, quelque chose d'autre, quelque chose qui ne m'est pas familier. Le temps va plus lentement et je peux à peine respirer. Un étranger. La créature se matérialise devant moi et, cette fois, je n'ai pas peur. Je continue de danser lentement devant elle, elle me tend un bras et je pose une paume hésitante sur sa main. Le contact est bref mais intense, comme un flash, et la chute d'autant plus rude que je me suis unie en un éclair. Tout s'accélère autour de moi, les gens, le son, et je retrouve la maîtrise de mon corps. Fatiguée et troublée par l'expérience, je cherche un endroit où m'asseoir.

— What the fuck ?

Jen me regarde, interloqué.

— CT quoi ça ? lâche Tsuk.

Je bredouille un « Je sais pas trop » à peine articulé.

— Y'a U 1 flash !

— Ah ?

« Oui, je me dis, c'était quoi ça ? » Je décide d'aller me débarbouiller aux toilettes me raccommoder avec moi-même.

Après m'être rafraîchie, tout s'emballe. De retour dans la salle principale, je vois un homme se jeter sur Tsuk qui réagit d'instinct en s'écartant quand, en arrière-plan, Jen se dispute avec un camé. Je finis par réagir – avec un temps de retard – et pousse les danseurs qui me gênent, pour me frayer un chemin vers mes amis. Tsuk glisse de la prise de son agresseur en criant à l'aide sans que personne ne l'entende. Des autistes ! J'avance avec peine en jouant des coudes, alors que Jen en vient aux mains avec l'autre tache de junkie, dans l'indifférence générale. À présent, Tsuk git à terre.

Je crie « J'arrive ! », je fais de grands signes et je vois Jénard reculer, les poings devant son visage pour se défendre contre l'autre couillon. Il finit par trébucher sur les corps emmêlés de Tsuk et son agresseur. Ventre à terre, les bras maintenus dans le dos par l'énergumène, elle ne peut plus bouger. Mon sang ne fait qu'un tour et j'accélère le pas. Jénard enserre la gorge de l'inconnu avec son bras droit qu'il presse tout en tirant vers l'arrière. Enfin je me rapproche, prête à les aider, quand deux vigiles interviennent pour maîtriser ce petit monde. C'est là que j'ai reconnu le blason jaune de la corpo d'Angelo, imprimé sur la veste de l'étranger. Une maison avec deux points, qui signifie « maison protégée ». Je rebrousse chemin pour me cacher derrière un pilier, paniquée et haletante, incapable de penser. Je me dis qu'il n'y a pas de hasard et qu'ils sont là pour moi. Comment ils ont fait ? Mon bracelet ! Je le balance par terre. Mais je dois aussi ôter le capteur. Saviri a dit que c'était réversible. Je gratte mon poignet pour arracher ma peau mais je comprends vite qu'il me faudra une lame. Bref coup d'œil dans la salle, les agresseurs ont l'air de s'excuser. L'un d'eux se retourne. Putain, Flamy ! Je suis anéantie et retourne me cacher derrière le pilier. Quand je pointe mon nez de nouveau vers eux, je le vois parler à son trans. « Il discute avec Angelo ». On me plante un poignard dans le dos. Flamy, mon pote. Il balaie la salle du regard, pendant que les agents de sécurité relèvent son identité, sans y mettre trop d'ardeur. Derrière lui, rouge de colère, Jénard sort avec Tsuk et je reçois un vocatexte qui dit « On rentre ». J'en profite pour fuir, effarée par la tournure des événements.

Une fois dehors, la descente de nb me coupe les jambes. Mon cerveau, pour récupérer, se déconnecte des implants. Tout me lâche, c'est un effet secondaire de la cybercame. Je me traîne lamentablement en boitant hors de ce quartier maudit, dans l'espoir de rejoindre au plus vite la navette en direction de l'épi. J'envoie un message lapidaire à mes amis pour leur dire que je rentre aussi, prétextant une alerte sur mon vaisseau. Ma fuite me semble vaine car je me crois suivie.

— Chelsea ! Je vais devoir me débrancher.

Le petit chat volant au-dessus de mon épaule ébouriffe ses poils.

— **AS U WANT, MAIS TU POURRAS PLUS RENTRER A LA MAISON.**

Traquée, je me dirige vers la plateforme de départ, effrayée par des ombres qui me poursuivent. J'essaie de courir mais je tombe. Je serre les dents pour endurer la douleur des membres inférieurs. Je connais la puissance d'Angy et si ses hommes m'ont repérée, ils ne me lâcheront plus. Vaincue, je reprends mon souffle et regagne péniblement le centre-ville surpeuplé. Là, je me noie dans la masse. Au bout d'une heure à ce rythme, je me présente au départ pour la station Hope, persuadée que mon identité est révélée au grand jour. Mêlée aux autres capsios qui font la queue pour regagner leur vaisseau, je parviens à me calmer et à raisonner. Ma capture prochaine m'apparaît alors comme inéluctable. Assise dans l'ascenseur du Falldown qui me ramène à la station, la tête entre les mains, des images du passé me reviennent à l'esprit sans que je puisse les contrôler. La cabine est pleine à craquer et, durant l'ascension, je me demande si je pourrais revenir en arrière, et retourner entre les griffes de la Barns Ltd.

DEUXIÈME PARTIE
EN CHUTE LIBRE

Sextant 152 : Sur la Lune

« Ici Gordo, producteur de Mars. Nous nous trouvons actuellement sur la Lune où les astronautes de la mission Odin sont en quarantaine. Tous sont volontaires pour visiter le trou de ver qui est apparu spontanément, mais une grande question demeure : qui a ouvert ce passage et pourquoi ? Certains astrophysiciens pencheraient pour une intelligence extraterrestre qui aurait dirigé Oumuamua #1 vers Sol, il y a des siècles. Les astronomes hawaïens avaient à l'époque identifié l'objet céleste en forme de cigare et remarqué une anomalie. Initialement immobile, l'objet s'était mis à tourner sur son axe pendant plusieurs heures, temps durant lequel sa luminosité s'était modifiée selon un facteur dix, au lieu des trois habituels. Les scientifiques de l'époque avaient pensé qu'il pouvait s'agir d'un corps inconnu avec des propriétés inédites même si les incohérences ne s'arrêtaient pas là. En effet, à l'approche du soleil, l'objet avait accéléré régulièrement sans perdre de sa matière, ni de son mouvement atypique, avant de s'arracher de l'attraction de l'étoile pour reprendre sa course inouïe hors de notre système. Si l'objet avait été téléguidé, il n'aurait pas fait mieux. En ces temps reculés, le directeur de la recherche à l'université d'Harvard, un certain Loeb, avait émis l'hypothèse qu'il pourrait s'agir d'un ovni venu recueillir des données sur notre monde pour le compte de civilisations aliens, mais la communauté internationale lui avait ri au nez. Si civilisation extraterrestre il y avait, les scientifiques avaient calculé qu'elle aurait mis des centaines de millions d'années pour venir jusqu'à nous et devait avoir disparu depuis longtemps. Il faut dire qu'à l'époque, il était plus facile de croire en dieu qu'en de petits hommes verts. »

Gordo conclut sa tirade par un rire moqueur de diablotin au moment même où la charmante Médi fait son apparition à l'écran. « Merci mon cher Gordo. De mon côté, j'ai potassé les écrits des ufologues qui évoquaient les peintures rupestres très troublantes découvertes dans la jungle indienne, vieilles d'environ dix mille ans et qui semblaient représenter des cigares dans le ciel, semblables à Oumuamua. Sortis de leur contexte pour être insérés dans des bandes dessinées, ces dessins n'auraient eu aucune ambiguïté et tous les lecteurs auraient immédiatement compris qu'il s'agissait d'une bataille spatiale. Mais la réserve scientifique ne voulait pas trancher sur le sujet. Toutefois, ces nombreux indices convergeaient vers l'idée que Sol avait été visité par une intelligence venue d'un autre système. Des équipes de recherche ont affirmé que des Suriens avaient entretenu des contacts avec la Terre, un millier d'années plus tôt. Cependant, il ne reste plus aucune trace tangible de cette rencontre. Pour les

uns, cela s'explique par l'obsolescence des fichiers devenus illisibles, les instruments de lecture d'époque ayant tout bonnement disparu. Pour les autres, l'absence de preuve d'une telle visite invalide la théorie du contact. La légende raconte également que la rencontre entre les deux espèces avait donné naissance à un homme nouveau, post-humain, mais que la créature engendrée était si étrange qu'elle avait dû s'exiler dans l'espace lointain. Ce mythe est très répandu sur Titan, dans la communauté des Human+, mais de nombreux sceptiques au sein des Mondes Amis retrouvent dans ce conte les traces d'anciens mythes grecs, tels ceux du minotaure, du centaure, des satyres ou encore des sirènes, ce qui la discrédite à leurs yeux… »

Eilliac coupe son trans et laisse vagabonder son imagination. Certains chiffres le font chavirer quand il pense que, par exemple, sur environ cent-cinquante milliards d'étoiles, il y a plus de deux-cents milliards d'exoplanètes dans la Voie Lactée. Qu'en était-il de l'univers tout entier ? L'une de ces exoplanètes, certainement, attend l'arrivée des humains. Mais qui peut être assez fou pour ouvrir un trou de ver et tendre la main à une espèce qui dévaste tout sur son passage ? Qui, nom d'un chien, a ouvert Alice ? Voilà les pensées qui tourmentent le commandant pendant sa quarantaine. Il commence d'ailleurs à s'ennuyer ferme, tant l'ambiance est tranquille depuis leur arrivée sur la Lune. Ren a emporté avec lui un bagage léger dans lequel se trouve son livre fétiche, *Robinson Crusoé*, à l'origine de sa vocation de visiteur des cieux. Ça date de l'époque où il errait dans les rues de La Rochelle pour échapper à l'ennui. Ce roman l'a sauvé, il a donné un but à ses vagabondages et dirigé ses rêveries. Les paysages imaginaires de ses lectures devaient se concrétiser et, dès sa majorité, il s'était juré d'aller là où personne n'était encore allé. Depuis, il avait fait ses preuves. Sur Lalouar, entre les premières heures de vol, très occupées, et la phase finale d'abordage du trou de ver, Ren ne fera pas grand-chose à part opérer d'éventuelles corrections de trajectoire, dormir et manger. Aussi, l'une de ses occupations, ces jours-ci, consiste à préparer les playlists qu'il écoutera pendant le voyage.

Page, Olek et lui suivent un rythme de vie bien réglé : des repas à heures fixes et à la même table tous les jours, dans un espace confiné, du sport et un massage quotidien, avec un minimum de relations extérieures. Quant au sexe, il ne faut même pas y penser, les hommes absorbent un cachet qui les rend impuissants le temps du trajet. Page sera tranquille ! Tous trois font partie des rares officiers de carrière de la division, le reste de l'équipage est composé d'hommes inexpérimentés, de novices et d'anciens mousses promus de façon soudaine. Aucun d'eux n'est volontaire pour cette mission à haut risque mais le Gouvernement des Mondes Amis a cherché, par cette affectation, à se débarrasser d'anciens

partisans de l'opposition déchue. Des officiers, comme le commandant Chomey, ne doivent leur nomination qu'au retour en grâce des impérialistes qui ont réclamé un titre honorifique, sitôt la Guerre du Split achevée. Le Chomey en question n'a pas mis les pieds sur le pont d'un vaisseau depuis vingt-cinq ans, mais son âge avancé l'autorise à prendre le commandement d'une expédition internationale. Il est soutenu par le Jin qui part conquérir Alice, accompagné de cent-vingt-deux personnes dont sa famille, des fonctionnaires et des troupes. C'est à Schmulien que reviendra l'honneur de fouler le sol du nouveau monde qui se trouve de l'autre côté de l'anomalie. L'équipe compte également des experts comme l'obscur Flouzefort, un astrophysicien, spécialiste de la région où est apparu le trou de ver, que Chomey a imposé à l'ingénieur Coralex, un militaire aguerri qui voit d'un mauvais œil la venue d'un civil sans expérience.

À l'intérieur du centre de quarantaine, les instructeurs travaillent à distance avec les astronautes et communiquent avec eux par écran interposé. Depuis son isolement, Ren n'a quitté que deux fois le centre pour tester l'intérieur de sa navette, baptisée Lalouar. Ses collègues navigueront sur leur propre bâtiment, afin de multiplier les chances de réussite de la mission. Page commandera L'Argus, Olek L'Écho et Chomey - colonel de l'expédition - La Gorgone. En visitant son vaisseau, la semaine précédente, Ren s'était senti encombré et mal à l'aise dans sa combi de vol. Il y retournera dans quelques jours, lorsque la navette se trouvera sous la coiffe de la fusée. À l'occasion de ces sorties, l'explorateur peut enfin rencontrer de vraies personnes, mais elles portent des masques et il a interdiction de leur serrer la main. Non seulement l'équipage doit éviter de tomber malade, mais il doit également s'habituer à la solitude du voyage interstellaire.

Pendant les repas, Page, Olek et Ren préfèrent autant ne pas s'afficher avec les politiciens de l'expédition qui militent en faveur de l'assujettissement des deux Ceintures et font passer les Terriens pour des salauds. Les trois comparses déjeunent donc ensemble, sans contact avec les cadres de La Gorgone, le vaisseau commandé par Chomey.

— La quarantaine lunaire, s'amuse Olek, c'est comme un sas entre notre vie sur Terre et celle dans le trou de ver. On doit s'habituer à ne compter que sur nous-mêmes.

Dans ses échanges avec le Jin, ce dernier lui répète que le tout ne sera pas d'entrer dans le trou de ver car Friendly l'a déjà fait. L'exploit sera d'en revenir vivants et de présenter à la Société géographique un rapport qui pourra lui rapporter le Grand Prix des explorations et voyages de découvertes. L'expédition sera historique ou ne sera pas. Odin entamera sous peu son périple avec ses quatre navettes, dont une est dédiée à la recherche, deux à l'armée et la dernière, La Gorgone, au personnel civil et administratif qui a été zombifié pour raccourcir la

durée psychologique du voyage et diminuer les risques néfastes sur l'organisme. Il s'agira bientôt de réveiller tout ce petit monde.

Sextant 1350 : Titan – Orbite basse (+ 400 km)

Depuis ce matin, je pilote Cerise sans grand enthousiasme, anxieuse et mal réveillée. Ma capsule flotte, propulsée dans le vide à une vitesse suffisante pour ne pas retomber dans l'atmosphère de Titan. J'ai supprimé le marquage des couloirs car je manque de motivation. Je pense sans cesse à Flamy qui est à mes trousses, j'en suis sûre à présent. Mes pensées sont éparpillées, je doute de tout, même de ma capacité à conduire. Je dois pourtant agir pour oublier tout ça. Pendant une bonne partie de la nuit, je me suis demandé comment réagir et j'en suis arrivée à la conclusion qu'il me fallait une planque. Pourquoi pas chez les clodos qui errent en orbite ? D'un côté, ils ne seront pas opposés à quelques médiènes supplémentaires, mais de l'autre ils voudront éviter les ennuis. Il paraît que certains capsios leur louent des containers pour leur contrebande, mais faut être parrainé. Par qui ? À part Jénard, je connais personne. Jen ne me refusera rien. Je rallume le marquage des couloirs, puis lance mon logiciel. Hope m'a envoyé une liste de cibles pour la journée. J'en choisis une quand, devant moi, quelque chose d'étrange se produit. Je vois des bulles jaune orangé et je dévie de ma trajectoire. J'ai tardé à réagir et j'ai évité de peu une maison-orbitale à bâbord. *Shit !*

C'est une explosion, elle a fait éclater en mille morceaux une navette, dont les débris se répandent dans toutes les directions. Les uns tourbillonnent vers l'orbite haute de Titan, les autres vers les maisons voisines qui, à leur tour, sont perforées. Un masque tombe du plafonnier, je mets ma ceinture de sécurité pendant qu'une coque encercle mon siège. Cerise a poursuivi sa course silencieuse et dépasse les bâtiments incendiés quand je décide de quitter mon couloir. Durant la manœuvre pour faire demi-tour, un morceau de cloison frôle ma navette. Je mets les feux de détresse, termine mon grand huit pour me diriger vers l'incendie, lorsque le corps d'une des victimes me dépasse. Je suis tétanisée. Quand je retrouve mes esprits, je vois la structure d'Hobocloud clignoter, nous sommes en état d'alerte.

Je vocatexte :

— Vaisseau-éboueur Cerise N° 170998. Besoin d'aide ?

Aussitôt, un texte défile sur mon écran : « situation d'accident – risque incendie – transport des blessés ». Je vois des signaux lumineux à tribord où je tente de m'amarrer et je suis immédiatement avalée par le désordre qui règne sur place. Je vois notamment des civils évacuer les blessés de toutes parts. J'ouvre le sas des sorties extravéhiculaires, suffisamment large pour un brancard, et j'accueille une civière qui transporte un homme inconscient. L'accompagnateur m'informe de ma destination.

— Vers la station Hope ! Son état est critique.

Devant mon étonnement, il croit bon de préciser :

— Les secours arriveront par le Falldown !

Il y a donc de l'espoir. Deux hommes posent le blessé sur ma table et ressortent, je décolle en douceur. À l'arrière, le civil doit être infirmier car je le vois prendre la trousse de secours et s'activer autour du blessé. Nous sommes nombreux à vouloir nous amarrer à la station sans plan de vol et les aiguilleurs, rodés à cette procédure, sont réactifs.

— Situation d'urgence. J'ai un homme à bord dans un état critique.

— Compris Cerise, on va vous trouver un pont.

Ils ne sont pas longs. Je dois étalinguer ma navette, un peu abrutie par le stress, quand je vois des nurses accourir pour débarquer mon passager. Sans que je la voie, une caméra de Médi fait irruption dans mon habitacle et me filme sans autorisation. Je la chasse, contrariée. Je fais encore deux allers-retours et je perds dans l'expérience une matinée de paie qui ne me sera pas remboursée. Mais quand mon tour viendra, je serai bien contente qu'on vienne me sauver.

Ce genre d'accident devient de plus en plus fréquent sur le Cloud, première victime des débris autour de Titan. Hébétée, j'ai le sentiment de ne pas bien comprendre ce qui se passe et je me contente de faire ce que ma conscience me dicte. Mais la mauvaise nouvelle se propage sur le réseau capsionautique comme une traînée de poudre, avec son lot de mécontentement.

Sextant 1350 : Titan – 30° 17′ 37″ N, 5° 02′ 15″ W (Médiane)

Dans son auberge, Angy écoute d'une oreille distraite les arguments du boss. Petit et replet, Le Renard ne fait aucun effort pour soigner son apparence de forçat. Un air mauvais imprime sa face de cochon, des sourcils jusqu'au menton. L'image porcine l'apaise à chaque fois qu'il doit le rencontrer. Angelo est sous l'obédience de cette crapule depuis que son père est parti dans la ceinture de Kuiper. Il espère secrètement le voir périr dans d'atroces souffrances, avant de prendre sa place au sommet de la pyramide, mais le bougre a une peau dure qu'il ne rend pas si facilement. Il faudrait l'y aider un peu. Cela dit, Angelo doit reconnaître que son chef n'est pas un crétin d'analphabète comme tous les autres grounders, mais un homme d'affaires doté d'une audacieuse imagination, même s'il n'a pas la classe de son père. Le Renard trouve toujours le temps de lire et d'analyser les données de Lacrima pour mieux contourner la loi. Ils sont tous là, les patrons des grounders. Réunis dans l'auberge miteuse d'Angy, plus discrète que les hôtels de luxe qu'ils possèdent.

En visionnant les news, Angelo a reconnu le visage de celle qu'il recherche depuis des mois, aux commandes d'une de ces foutues caisses orbitales. Il fulmine et se repasse en boucle les images de la fugitive. C'est une idée fixe, il doit la coincer. Son attention oscille entre la réunion à laquelle il est censé participer et la colère qui l'absorbe tout entier et le consume. Il se concentre sur ce qui se dit dans son auberge et essaie de rester focalisé. Deux mois à organiser cette putain de réunion, tout ça pour discuter de l'arrivée sur Titan du gouvernement de la Terre.

— Fuck le Jin ! jure Le Renard. Il a les balls de venir sur Titan et de cleaner les quartiers chauds. C pas korect.

— Il va tous nous ruiner ! confirme Roberto, avachi sur un fauteuil automorphe.

Roberto, c'est le chef des M435. Il s'est fait refaire le visage deux fois et arbore un sourire narquois sur un masque de chair en forme de lune. Tout chez lui n'est plus que rondeur. « Paraît kil C fé raboter le menton », pense Angy. Horrifié par cette idée, il caresse machinalement sa barbe naissante qui crisse sous ses doigts. Cybercriminel depuis son enfance, Roberto est à la fois craint et respecté. Il a la mainmise sur tous les implants illicites que l'on trouve au marché noir et est considéré comme le chef du plus grand cartel de cybercame de Titan. En outre, c'est l'un des hommes les plus riches de la première lune de Saturne.

— C la war, poursuit Le Renard. Nous devons killer ces raclures ! À Huygens, on invest dans les cyberclubs É C la groundmoney ki paie les buildings. Depuis le crash, les lacribanks refusent les loans, mais nos trafics paient des cellules cash. Et qu'arrivera-t-il quand ces fucking Terriens arriveront ?

Le boss scrute son auditoire – une horde d'abrutis – sans espérer le moindre début de réponse.

— Par tous les satellites de l'univers ! Réfléchissez un peu !

Il s'énerve, son visage gonfle sous la pression des artères, puis le bonhomme décolère quand un collaborateur intervient.

— Ce sera overcrowded. Et ce sera un good price pour le build.

— C bien, entonne doucement le Renard. Mais C pas du tout ce kils feront. Nous avons nos dires, ils veulent faire du build. Et alors, finie la bulle. Patatras ! L sera vanished.

« Ce guy est clever », admet Angy. C'est grâce à sa ruse que Le Renard a pu blanchir les recettes de ses trafics, sous le nez et la barbe de Basile. La plus grande erreur de ses prédécesseurs a été de le sous-estimer, de ne voir en lui qu'un homme de main qui tue de sang-froid. Ces guys, maintenant, ils reposent six pieds sous terre. Angy, lui, s'en est toujours méfié comme de la peste, et il a survécu. Il pensait que, comme d'hab, le meeting aborderait des questions de fiefs, mais il découvre à sa grande surprise que le boss a élaboré un plan aussi audacieux que risqué, pour bouter les Terriens dehors, sans se faire pincer. Un cure-dents au coin des lèvres, Angelo écoute son chef sans en perdre une miette.

— C la war. On a pris le flouze pendant le Split, C pas pour tout se faire piquer maint'nant.

— Tu proposes quoi ? demande Roberto.

— On attak. Aucun survivant.

— Tu parles des Terriens ?

— Ben oui !

Le silence se fait dans le bar, Roberto s'agite, fuit le regard de ses vis-à-vis avant de se figer dans une posture désinvolte.

— Faut déguiser les murders, suggère –t-il. Trouver un bouc émissaire.

— Un bouc émissaire ? interroge Angy qui a raccroché les wagons.

— Look. On paie quelqu'un pour attaquer les Terriens et ensuite on le livre aux flecs. Nice !

— Et on le trouve où ce pigeon ? interroge Le Renard.

C'est lui, en dernier ressort, qui prendra la décision. Angy continue de penser à Chams et Coz que Médi a filmées pendant les news, et une idée lumineuse germe dans son esprit :

— Les capsionautes, in space, ils ont tout à perdre avec les Terriens. Pourront plus revenir sur Titan. On s'allie avec leur leader puis on le livre aux flecs !

Le Renard reste muet un instant, avant de poser une main lourde sur l'épaule de son lieutenant.

— Que Saturne me bombarde Angy ! Ton idée est brillante !

Angelo baisse le regard et s'incline. Son désir de vengeance favorise chez lui une certaine ingéniosité.

— J'apprends avec toi, chef.

Sextant 1350 : Titan – Orbite basse (Hobocloud)

Depuis que Titan est passé derrière Saturne le soleil s'est éteint, nous plongeant dans la nuit pour les prochaines quarante heures. Deux jours aveugles, dans les ténèbres. Storf est devenu le plus célèbre des cloudolacrimeurs, il a ouvert un groupe de discussions dédié aux victimes des débris où je lis son dernier post :

"LET'S FALLDOWN SUR TITAN, RIGHT NOW !"

Son slogan « 0 DEATH » a fait mouche auprès des millions de capsios en orbite et contraint Macrel à recevoir une délégation. Pas de travail pendant l'éclipse, trop casse-cou pour les pilotes, du coup tout le monde est descendu. Tous, sauf moi qui suis volontaire pour garder la vieille maison. En réalité, je suis coincée là-haut car si je descends, la clique d'Angelo me coincera. Il n'y a plus personne dans Hobocloud, c'est ville morte. Je m'emmerde, alors je prends un verre au Cloudiquant mais l'attente est longue. Suffisamment en tout cas pour passer en revue les détails de ce bar incroyablement moche et attachant à la fois. Il a une identité forte malgré le dénuement de sa déco rapiécée, formée de récup, de parois de vieux vaisseaux assemblées les unes aux autres sans cohérence esthétique. Mais à bien y regarder, les murs sont faussement rouillés pour rappeler l'acier des vieux navires. Je touche la matière du comptoir, j'admire sa patine et, par endroit, je peux voir mon reflet dedans.

Je suis servie par Karl, un robot en forme de cube allongé, resserré vers le bas et muni de bras articulés. Son écran prend une l'apparence de celui qu'il sert. Femme, homme, avec ou sans piercings ou extensions animales.

— BESOIN DE COMPAGNIE MA BELLE ?

— Non merci, ça ira.

— ÇA N' A PAS L' AIR POURTANT.

— Je m'inquiète un peu.

J'avale mon verre de macis cul sec et le repose bruyamment sur le bar. C'est viril, j'aime bien. J'aimerais parler de ma détresse à Karl mais je ne peux pas. Et si on m'entendait ? Car si ça se trouve on nous écoute. J'ai parlé à Jénard de mon projet chez les clodos. Je lui ai dit que j'avais les souvenirs de ma mère à ranger quelque part, des bijoux que je voudrais cacher dans un endroit sûr, ce qui est une demi-vérité. Il m'a dit qu'il allait m'arranger ça, que je pourrai partager son container avec lui. Du coup, je me demande ce qui peut bien se trouver dans le container de Jénard.

Ça y est ! Les premiers capsios remontent, le bar se remplit. Je vois à leur tête que ça va pas. Je garde une place pour Tsuk qui me repère et s'assoit près de moi.

— Alors ? je lui demande.

Elle fait un bruit de langue en la faisant claquer sur son palais avant de siffler.

— Pas bon ?

Elle me regarde sans rien dire sous sa frange asymétrique et passe sa commande.

— Karl, pavot !

Trente minutes plus tard, Le Cloudiquant se remplit de capsios déçus, qui boivent du macis et commentent l'entrevue. Enfin, Storf et Jen font leur entrée et improvisent un meeting :

— G écouté lé dire du sir Macrel, crie Jénard. Perso, j'pens'kon va tous krevé ici.

— Salo de Terriens ! répond la foule.

Gênée, Tsuk se tourne vers moi et me prend le bras.

— C pas contre toi tu C !

— T'inquiète, je comprends.

Elle a de grands yeux clairs et pénétrants qui ne savent pas mentir. Son diable volant se tape un sieston, elle a coupé son com.

— C 1 joke ! poursuit le lacrimeur. On é starving, mais eux sont au chaud, dans leur bulle.

— Qu'on leur greffe des oreilles de chyène ! lance Storf.

Le public s'enflamme. Les capsios semblent féroces avec leur queue qui fouette l'air, leurs faces imprimées ou leurs griffes extensibles. Plus grands que moi et pourtant plus fragiles.

En réalité, je ne partage pas l'opinion de mes camarades. Pour rien au monde, je ne redescendrai sur Titan où on m'attend de pied ferme pour me faire ma fête. Je vis dans la crainte d'une nouvelle attaque, mais je ne peux en parler à personne. Je suis terrorisée. J'ai même réfléchi à la possibilité de me cacher dans Hobocloud. Mes amis ignorent tout de mon passé. De toute façon, c'est la règle dans la capsiocommunauté, on ne pose jamais de questions. Au moins, ici, je me sens protégée et à l'abri des représailles. Tant pis, si je ne peux plus rejoindre le plancher des rats. Ça ne m'empêche pas de compatir pour mes amis dont je comprends les motifs.

— C pas korect, répète Jen qui connaît l'un des jeunes morts dans l'accident. Si on fait rien, on va chiller ici notre all life !

Il a un air d'enfant, malgré les tubes qui dépassent de sa tête, ses bottes aimantées et son imper militaire. Mais ses camarades ne s'y trompent pas et voient en lui un leader. L'ex-grounder n'a peur de rien, il est malin comme un singe, dort peu et a de l'énergie à revendre.

Storf est plus réservé mais il est aussi plus solide, ensemble ils se complètent. C'est le moment du vote à main levée. Grève générale de trois jours. Ça coïncide avec nos congés d'éclipse. La réunion touche à sa fin, nous allons nous coucher de mauvaise grâce, l'esprit embrouillé. Débattre nous appauvrit, ça c'est sûr. Nos congés ne seront pas payés. Je sais que Jen, en deuil et en colère, n'en restera pas là, il est buté comme une mule. Je l'ai rarement vu comme ça, agité par un souffle intérieur, brulant de rage, prêt au massacre, désireux de lyncher les responsables de la misère des capsios. Avant de sortir, je checke mon trans. Médi résume l'interview de Storf à sa sortie du meeting avec Macrel : « Jusqu'ici, elle explique, les capsionautes ont rongé leur frein dans l'espoir de redescendre vivre sur la planète rousse. Mais, aujourd'hui, ils se sentent piégés et injustement abandonnés par les autorités locales. » Bien résumé, je me dis. Jen me rattrape.

— Hep, Coz. J'ai le password pour contacter les clodos. File-moi ta main, je vais t'écrire le number du container et son code.

Je souris à mon sauveur. Je réfléchis à ce container qu'il faudra bien visiter un de ces quatre. Pour la prochaine éclipse peut-être, comme on pourra pas voler, j'y ferai une escapade.

Je rentre chez moi où j'engloutis le dernier repas que m'a livré le cuisinier Kim. L'appétit m'est revenu, c'est bon signe. Le gouvernement nous fait livrer de la nourriture bonus, comme du lézard à l'armoricaine, du suprême de rat aux morilles, de la souris sauce au vin ou encore des pressés de pain d'épices. Ça prend la forme de boites de conserve, de quatre-vingts à deux-cents grammes chacune. Mon accompagnement préféré c'est la ratatouille, avec ses légumes émincés qui craquent sous la dent. La ration tient dans un bol où je reconnais les morceaux de courgettes et d'aubergines, deux légumes gourmands en eau dont je raffole particulièrement. La saveur, la texture et l'odeur douce du repas me font chavirer de plaisir. Le seul problème, c'est que la bouffe est froide. À Médiane, où la haute société s'est entichée de gastronomie chimique, je n'ai pas aussi bien mangé qu'en orbite. Un comble !

Après une nuit où j'ai dormi d'une traite, je me réveille en retard dans mes routines. J'enclenche mes semelles aimantées, je transforme vite fait mon lit en table et rabats mon matériel de nuit contre les parois, mais je sais déjà que je vais skipper les deux heures de gym. Quelque chose me tourmente, j'y pense sans arrêt. D'un côté, je veux rester solidaire de mes camarades, mais de l'autre j'ai peur pour ma vie. C'est affreux de devoir leur mentir.

Je checke mon écran, Jen a créé un groupe d'action et, pendant la nuit, les hackers ont balancé des pamphlets sur Lacrima. Leur première revendication, « 0 death», a été suivie de « 0 tax »

puis « 0 poor ». J'écoute Médi : « Les exigences du groupe ont trouvé un écho dans une large frange de la population titanienne ». C'est à se demander pourquoi il ne les a pas écrites plus tôt. Hier, Tsuk était fière de son homme, ça se voyait. Ils méritent de vivre ensemble. De mon côté, le destin m'a accordé une seconde chance avec ce métier d'éboueur, j'ai un logement, une pension et des primes. Que demander de plus ? Par l'action violente, les Orbitaux vont tout perdre mais ils gagneront leur liberté.

— **TABLEAU DE BORD ACTIVE**, entonne Chelsea d'une voix morne. **TU AS DE NOMBREUX MESSAGES**.

Je jure.

— Purée ! Comment c'est possible alors que j'ai dormi que quatre heures ?

Je délaisse mon petit-déj, contrariée, et me dirige vers le poste de pilotage pour me connecter au canal crypté. Là, je visionne les messages de la conjuration. Un projet de plus en plus précis prend forme qui comprend le mot « explosif ». Je suis comme un spectateur dépassé par l'holofilm qu'il regarde. Jen descendra en fin de matinée sur Titan, où il conduira le défilé des Conjurés.

C'est le bon moment pour contacter les hobos. Je consulte la capsiocarte, celle qui contient ce genre de détails et je repère leur trajectoire. C'est risqué mais je dois préparer une position de repli, au cas où. Je stresse à mort.

— **DECOLLAGE.**

Dans la nuit de l'éclipse, je me propulse sur un couloir invisible. Je coupe les gaz et j'écoute le silence. J'essaie de me détendre, mais mes mains tremblent. « Tout va bien se passer », je me répète. Mais ça ne dure pas très longtemps, car la carlingue se met à trembler. Weird. Un bruit sourd retentit au-dessus de ma tête, comme un coup brusque donné sur la coque de Cerise.

— On n'y voit rien avec cette éclipse !

J'essaie de contacter Hobocloud mais je suis déconnectée de Lacrima et privée des renseignements angulaires. Je me souviens des hobogrounders qui trainent en orbite et je demande à Chelsea de les appeler.

— **JE LANCE UN MAY-DAY.**

J'active les caméras de surface pour comprendre ce qui se passe. Un astéroïde ? Un angle mort m'empêche de voir d'où proviennent les impacts. Nouveau choc.

— **NOUS SOMMES ATTAQUES !** affirme Chelsea.

— Quoi ? Tu rigoles ?

Sur pilotage automatique, je passe à l'arrière où je m'empare de la caméra en mode manuel. Elle ressemble à un vieux périscope mais c'est bien pratique. Je glisse mon œil derrière l'objectif, je tourne à cent-quatre-vingts degrés et j'éclaire les spots arrière. Enfin, je le vois, le salopard. Son vaisseau est muni d'un bras robot qui lance des objets dans ma direction. Abasourdie, je retourne vers l'avant de Cerise pour émettre un nouvel appel au secours.

— Appelle les grounders, vite !

— **COZ, LA COQUE VA SE BRISER ! COURS ENFILER TON SCAPHANDRE. GO !**

— Le scaphandre ? C'est si grave que ça ?

Je suis affligée. Machinalement, je décroche le kit de secours.

— Elle pèse un âne mort ! je m'exclame. Je n'arriverai jamais à l'enfiler.

— **TU ES EN IMPESANTEUR, ELLE NE PESERA RIEN ! DESHABILLE-TOI.**

Ah ben oui, que je suis bête ! Je n'arrive plus à penser sereinement, mon sang déserte mon corps. Je retire mes vêtements, les gestes en désordre et, après un nouveau sursaut de l'appareil, je m'accroupis.

— Il va finir par éventrer Cerise !

Je halète et je tente de glisser mes bras dans les manches de cette foutue tenue d'urgence. J'entends la voix de Chelsea qui hurle, sans vraiment comprendre ses consignes.

— **J'AI LANCE UN APPEL A L'AIDE MAIS NOTRE CONNEXION EST COUPEE.**

— Ça veut dire ?

— **PERSONNE NE PEUT NOUS ENTENDRE. ON EST MUET.**

— Shit !

Je poursuis mon déshabillage. Je dois avant toute chose mettre des sous-vêtements spéciaux, résistants aux radiations, ainsi que des sous-chaussures pour que mes pieds ne gèlent pas.

— **JE VOIS LE COOK !** crie Chelsea. **JE VAIS LUI FAIRE DES APPELS DE PHARE. J'ALLUME ET J'ETEINS …TROIS FOIS.**

— Il arrive ? … Chels, tu m'entends ?

La communication a coupé, mon AA ne m'entend plus. Je ne peux que crier sans prononcer de mot articulé. J'envisage à présent d'extraire le scaphandre du mur mais, depuis l'entraînement au sol, j'ai oublié comment l'enfiler. J'ai l'air fine, pas le temps de lire le mode d'emploi. Un souvenir me revient. Je me dirige vers le combi de sortie qui comporte deux parties. La première ressemble à un siège aux dimensions de mon corps, à l'arrière duquel est fixée la réserve d'oxygène. Je m'assieds dans la coquille que j'incline. Je crois bien que c'est ça. Un bouton déclenche l'ouverture de la deuxième partie de cette tenue monumentale qui vient me recouvrir pour s'emboîter parfaitement dans le siège. Enfin, le tout se referme sur moi. Ça m'a semblé une éternité ! Dans la panique, le temps s'est étiré. J'ai l'impression que

Cerise va se percer avant la fermeture complète du boitier et que je vais être aspirée dans le vide. Voilà, je suis habillée, casque sur la tête, et je n'entends plus grand chose. J'ai à peine le temps de brancher le cordon ombilical avant que la paroi se déchire comme une feuille de papier.

— Matériel de merde !

Pour rester vivante, je dois me glisser dans la cabine de décompression. Je m'accroche aux poignées murales pour résister à l'appel d'air et je parviens tant bien que mal à m'enfermer dans le sas. Lentement, les objets que je n'ai pas attachés – et ils sont nombreux – s'envolent hors du cockpit dans un ballet chaotique. Shit et reshit ! Ça m'apprendra à ne pas suivre les consignes. Je suis tellement abattue que mon corps, anesthésié, ne répond plus à mes nerfs et je sens mes mains et mes jambes m'abandonner. Je me décide à parler dans le micro. Peut-être que quelqu'un m'entendra.

— Chels, je vais mourir !

Ma voix dans le vide de la cabine a changé, elle se rapproche du timbre de mon AA. Je vois que l'ordinateur perd de la puissance, des fils dénudés étincellent d'une drôle de façon, le vaisseau est en train de brûler.

— Chels !

L'écran, qui s'éteint et s'allume par intermittence, affiche un symbole que je connais bien. Trois traits parallèles qui indiquent que l'endroit devient dangereux ///. L'ordinateur s'arrête et mon émoti clignote de façon désordonnée, en miaulant, avant de se faufiler dans le sas qui s'ouvre à son approche. Je prie les dieux de Saturne pour que Chelsea ait pu s'y transférer. Je suis absorbée par cette vision quand j'entends la voix de Kim.

— Tené bon !

Dans l'entrebâillement de la déchirure, je vois le bras mécanique du cuistot approcher à trente centimètres de la fissure.

— Allé zy, grimpez !

Paralysée par la peur quelques secondes plus tôt, un courage bienvenu surgit de nulle part, une poussée vertigineuse vers la vie.

— Ok ! J'arrive.

La décompression a atteint le niveau minimum requis et je peux m'élancer hors du sas. J'entends dans le micro ma propre respiration, poussive et saccadée.

— Chill out ! me conseille le cuistot, Vou boufé tout vot' oxigen !

Quelque chose en moi veut survivre, quelque chose de profond qui était là et que je ne soupçonnais pas. Comme un robot, je sors de ma cabine, escortée par mon émoti, et me dirige

vers la porte de ma maison. Quand j'y repense, j'aurais tout aussi bien pu passer à travers la fissure. Aussitôt, le bras dirigé par Kim vient me cueillir avec mille précautions, pour mon premier saut dans l'espace. Mon cœur bat à tout rompre, la manipulation dure moins de cinq minutes durant lesquelles j'ai le temps de contempler les contours de Titan, Saturne, la lumineuse Jupiter et la Voie Lactée. Je me trouve insignifiante et fragile, puis plus rien.

Sextant 1350 : Titan – 30° 17′ 37″ N, 5° 02′ 15″ W (Médiane)

La promesse de l'aube. L'aube on y est, c'est le printemps et il fête ses trente ans. Mais aucune promesse n'a été tenue. Tout n'est que désillusion, la vie ne tient pas sa parole et elle l'a beaucoup trompé. Deceived. Putain de navire dans lequel il a embarqué et d'où personne ne sort. Elle est là, devant lui à présent, et il ne peut rien faire. C'est comme ça, il fait le job. Lui d'un côté et elle de l'autre. Elle se débat comme un diable, métamorphosée avec ses cheveux courts. Une chrysalide devenue papillon. Il a toujours su qu'elle partirait. Elle n'était pas faite pour eux, elle matchait pas, toujours décalée, jamais raccord, jamais dans le rythme. Pour lui c'est plus simple, il lui a suffi de suivre la pente douce de ses penchants naturels. Celle de la facilité. Rien, au fond, n'a jamais été très compliqué et il ne s'est pas aventuré aussi loin que les deux couses. Il les envie, ou plutôt il envie leur liberté, leur courage aussi. C'est peut-être ça au fond la différence entre les Terriens et les Titaniens. Les Terriens, eux, savent qu'il y a un ailleurs. Tôt ou tard, ils sont poussés hors de Médiane par la même force intérieure qui leur a fait quitter la Terre. Lui est resté. Il est né et mourra dans ce bled immonde qui transforme en pourriture tous ceux qui s'y attardent trop longtemps. Pour cette raison, Tyé, elle, devra partir, faudra pas qu'elle reste là.

Il regarde son amie gigoter sur sa chaise et tenter de défaire ses liens, et il se dit que c'est un beau gâchis. Il doit tout à ces deux-là. À Chams qui l'a aidé quand il avait faim, à Angelo qui lui a trouvé du taff. Mais son ventre, c'est à Coz qu'il l'a donné. Même si elle l'a quitté, même si elle a pris un autre chemin, il lui est resté fidèle. Et il l'a mise à l'abri quand les choses se sont gâtées. Parce qu'Angelo n'est pas rationnel, parce que Léda n'est pas rationnelle, et qu'il ne faut pas se retrouver entre eux. Pendant que Chams l'insulte, il repense à cette idée d'anatomie. « Le ventre c'est l'amour, et le cœur alors ? Le cœur, c'est peut-être les amis. Et la famille ? » Il ne sait pas ce qu'est la famille. « Les mains, ce serait le travail. Et les pieds ? Peut-être la liberté. On part avec ses pieds, on met ses jambes à son cou. » Le reste, c'est du détail. Les yeux, la bouche, ce seraient les arts et le goût. Avant tout ça, pour lui, il y avait le ventre. Et ce ventre c'était Coz. Il aurait voulu garder ce ventre pour lui seul mais Coz en a décidé autrement. Alors, forcément, y'a plus le choix. Si de deux, ils passaient à trois, quelqu'un serait sacrifié. Et tant pis pour Chams.

— Laisse-moi partir !

Il l'a attachée à une chaise dans le salon de l'appartement des Barns.

— J'peux pas, Chams. Tu C bien ke j'peux pas.

Quand il parle, sa voix pleure. Une voix que peu de monde entend et que personne n'écoute de toute façon.

— T'es un homme à présent.

— Chuis le bodyguard de mister Barns, commence pas !

Chétif, le visage exsangue et maigre, Cerk s'adosse au mur, bras croisés, le front buté.

— Tu es son esclave, tout comme moi.

Il redresse la tête et la fixe de ses yeux invisibles et tristes.

— T ingrate ! Il lui lance, avec des trémolos dans la voix.

Son timbre suave est tordu par l'émotion.

— Après tout ce qu'on a vécu toi et moi ! Laisse-moi partir !

— J'aurais dû te bâillonner.

Elle crie si fort qu'un garde ouvre la porte pour vérifier que tout va bien. D'un hochement de tête, Cerk le rassure.

— I handle it !

Le garde ressort et les vieux amis restent silencieux, soudés contre l'intrus qui a osé les déranger. Chams a du mal à reconnaître l'homme-enfant qui lui fait face, il a grandi trop vite sans prendre assez de poids. Chacun de ses gestes est mou, presque doux. La porte s'ouvre de nouveau, toujours le garde :

— Mister Barns vous attend dans son office.

Elle fixe Cerk de ses yeux suppliants qui lui perforent le cœur. Il ne peut rien pour elle. Il a fait des choix. Il la détache en évitant de la regarder et la conduit dans la pièce d'à côté où Angelo les attend, assis derrière son bureau, ses mains ornées de bagues croisées devant lui. Toujours séduisant, il a des cheveux blancs ébouriffés, le corps bien bâti, ni trop grand, ni trop fort. Il porte une combi et une veste kaki aux insignes jaunes. Il congédie Cerk qui semble ravi de s'éclipser après avoir rattaché la prisonnière.

— Espèce de lâche ! aboie la détenue qui n'a rien perdu de sa morgue.

Il sort sans un regard pour elle, le masque effondré, les yeux creusés et les lèvres serrées.

Elle se retourne vers Barns et crache son venin :

— Je vais te faire la peau, sale Médian !

— Happy to see U too, Léda!

— Chams, je m'appelle Chams !

J’observe la scène en silence, limitant mes bourdonnements d’émotis que personne ne remarque. Mon algorithme est perdu. Léda ? Chams ? J’ai cherché des infos sur le réseau. Rien sur Chams mais Léda, oui, on connait.

Barns la toise, nul doute que ces deux-là se connaissent bien. Il rejette la tête en arrière, arrogant comme s´il commandait une armée.

— Rok’oh ! T en forme pour une jailer !

— Tu n’as pas le droit !

L’homme perd tout d’un coup son sang-froid. Il veut balayer d’un geste large ce qui traîne sur son bureau, c’est-à-dire pas grand-chose, puis il se ravise.

— G tous les droits, I paid ! lâche-t-il finalement.

— Alors j’achète ma liberté, prends mon argent !

Il prend un air offensé et pose une main sur le cœur.

— Which one ? Ton flouze paie à peine mes frais.

— Tu parles !

Barns la désigne de l’index et se lance dans une énumération :

— L’hosto de ta mère…

Elle lui coupe la parole, tire sur ses liens et avance son visage vers lui, par défi.

— L’hôpital est gratuit !

— Mais thanks to me, elle y a eu droit !

— Dis un chiffre, je paierai.

Il semble réfléchir.

— Cent-mille médiènes.

— Si tu veux.

C’est donc une histoire d’argent. D’après ce que je comprends Coz-Chams-Léda est partie en laissant une sacrée ardoise. Barns paraît déconcerté.

— Quoi d’autre ?

— G fourni la food.

Mon numéro 1 crache par terre (ça c’est mauvais signe chez les humains). Elle se tortille sur sa chaise, sa longue frange rousse devant les yeux.

— Espèce de chyène mal léché, Coz et moi avons travaillé jour et nuit dans ton maudit bar pour tout payer.

Bon, elle ne s’appelle pas Coz. Pourquoi m’avoir menti ? Elle a dû douter de moi, penser que je pourrais me faire hacker. Elle me sous-estime, je me sens vexé car mes calculs ont ralenti. Je vais péter une durite.

Barns se ressaisit, il souffle sur une mèche de cheveux qui le gêne et reprend :

— Cent-mille again.

Le ton est froid, le timbre de la voix contrôlé, sa pupille n'est plus dilatée et ses palpitations sont maîtrisées. Un vrai pro !

— Prends-les, vends toutes mes actions et prends-les.

— C pas la money le problem, ya 1 contract !

Elle tente de se recoiffer en secouant la tête et souffle sur sa frange qui la gêne.

— Extorqué par la force, j'avais treize ans.

— 1 contract est 1 contract !

La confrontation tourne au vinaigre, ni l'un ni l'autre ne veut céder. Je sens beaucoup d'émotions et de tension entre eux. Barns reprend un ton plus bas.

— Tu C… Jé fé comme mon father. C pour ça ke ma mère l'a quitté. J'veux kon reparte de 0. C vrai qu'G pas toujours été korect.

Il est tout à fait calme à présent, il s'agenouille devant elle et caresse son visage. Je sens une réaction positive chez Coz-Chams-Léda... bref, mon alter ego. Tendresse et colère, ils ont une relation intime.

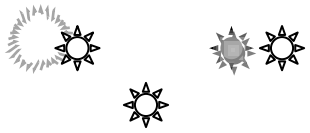
Barns rappelle Cerk et demande à ce qu'on lui injecte une bonne dose de pavot. Chams-Léda (j'éclaircirai ce point avec elle plus tard) adresse un regard féroce au pauvre Cerk qui me fait pitié. Le garçon semble dévoré par le tourment. Il la pique et, au bout de quelques minutes seulement, Chams-Léda plonge dans un état de somnolence.

— Alors, calmée ?

Le boss redresse le menton de sa prisonnière avec l'index, elle a le regard vague.

— Je te préfère comme ça.

Les traits de mon originale, celle qui m'a servi de patron (ma patronne !), se sont effectivement adoucis et Barns contemple son minois. Il défait ses attaches et la prend dans ses bras pour l'emmener à côté. Bien sûr, je les suis. Nous entrons dans une pièce incroyablement spacieuse, avec de larges fenêtres aux vitres teintées, autour desquelles se répartissent un lit et un long radassier. Au centre se trouve une table en verre, ovale, garnie d'objets précieux. Barns dépose Chams-Léda sur un lit soyeux et ressort, les portes se referment derrière lui. Une lumière tamisée projette au plafond des motifs en forme de planètes et de soleils. Une carte, mais pas une carte de Sol. Un autre système avec quatre étoiles dont deux se distinguent par leur couleur et leur proximité. La principale est orangée, l'autre – à proximité – est bleutée.



À gauche, derrière l'une des étoiles, un nuage de poussière tournoie. Je suis tout de même déprimé. Kim et Kim2 nous ont trahis et livrés à des fous furieux. Autant dire que mes piaillements joyeux ont cessé car je perçois la détresse de ma patronne comme des décharges dans ma boîte noire. Avant l'explosion de notre maison, je me suis téléchargé dans l'émoti et, de là, j'ai glissé dans l'ordinateur de l'Usa où j'ai conservé mes capacités nanocognitives. Toutefois, dans la situation actuelle, il m'est difficile de venir en aide à qui que ce soit. Je peste.

— KIM NOUS A TRAHIS, SON OF A BITCH !

— Il a obéi à son patron, me répond Chams (en fait c'est bien son prénom). Nous sommes toujours en vie que je sache.

— TE VOILA BIEN RESIGNEE ! JE NE TE RECONNAIS PAS.

Mon hôtesse ne m'a pas habitué à un tel fatalisme, je sens son abandon au défaut de stimulation de mon capteur. Les impulsions électriques émises par son cerveau s'éteignent.

— JE TE SORTIRAI DE LA !

Elle me sourit mais je reconnais difficilement ses expressions. Je fais une mise au point et je remarque que ses yeux divaguent. En fouinant dans la pièce, je repère un pot de confiture de pavot posé sur un plateau. Je braque l'émoti sur le bocal, Chams remarque le mouvement de caméra et m'explique :

— Je me sens pas le courage d'affronter tout ça dans mon état normal.

— **IL FAUT PARTIR D'ICI. ET IL FAUT JETER CE POT.**

Elle regarde dans ma direction, les yeux mi-clos.

— Partir comment ?

— **ON TROUVERA.**

— Heureusement que je t'ai !

Des éducatrices entrent et habillent ma patronne comme une dame. Elle se laisse faire. Quand elles ressortent, Cerk en profite pour entrer. Un vrai défilé. Assise sur le lit, elle le fixe de ses yeux inexpressifs quand il s'agenouille devant elle, en lui prenant la main.

— Kès kils t'ont fé ? On dirait...

Il bafouille comme un étudiant avec sa visière interactive sur son visage allongé. Chams finit la phrase pour lui.

— Une pute ! Parce que c'est ce que je suis.

Une larme roule sur la joue de Chams que le garçon essuie avec son pouce.

— No way ! C faux.

Son regard danse, soucieux, il l'observe. Il pose un baiser sur son front et lui glisse à l'oreille :

— Dans 48 heures, Barns sera away. Watch ta porte et sors.

Bien qu'assommée par l'anesthésiant, je vois mon number 1 écarquiller les yeux. Elle se réveille. Son ami pose un doigt sur sa bouche pour lui intimer de se taire. Intrigué, je me glisse dans sa visière pour mieux comprendre son plan. Je découvre un pare-feu d'amateur et je craque ses mots de passe pour me frayer un chemin dans le labyrinthe de la Maison des Dames où, manifestement, nous logeons. Chaque cellule a un code d'accès qui correspond à la date de naissance de son locataire. Un jeu d'enfant ! La cellule de Chams-Léda porte donc le même numéro que Cerise. Il reprend :

— Dé fois, je pense à Cin. Comme L é partie. C pas juste, jetée dans l'ossuaire comme une malpropre.

Mon originale détourne le regard.

— Cerk…

— Si j'avais eu des médiènes…

— Je sais. C'est pas toi qui l'as tuée Cerk, c'est la cloche.

De l'eau humidifie son visage d'homme-enfant qui brille sous la lumière bleutée du plafonnier.

— Je serai plus jamais pauvre. C pour ça ke je suis là, Chams. Ke je suis bodyguard.

— Je sais Cerk.

Une alarme sonne et le garçon a tout juste le temps de réactiver sa visière quand la porte s'ouvre sur Barns qui lui demande de les laisser seuls. Cerk s'éclipse, redevenant aussi insignifiant que n'importe quel garde de la compagnie.

— Je T pas donné de news de Pier, ta tante.

Chams le regarde, inquiète. Il farfouille dans ses poches et en ressort un transmetteur.

— Have a look !

La détenue pousse un cri d'horreur et, dans un mouvement de recul, cache ses yeux dans ses mains. Je me connecte à l'engin et je décode la photo d'une femme d'âge mûr, le visage tailladé.

— GT angry. Tu C comment C. J'me contrôle plus. Mé j'peux changer.

— Non, Angelo, par pitié... gémit-elle.

Il s'assoit près d'elle sur le lit. Je lis sur le visage poupin de l'homme l'esquisse d'un sourire.

— Ce Ke tu m'as fait Léda, tu C...

Il ne finit pas sa phrase et contient un remous intérieur.

— Ta mission est simple, poursuit-il. The last one. Tu espionneras Schmulien. Après ça, on arrête tout, toi et moi.

Elle le fixe avec intérêt, malgré son état comateux. Barns se penche vers elle et poursuit :

— Le Jin veut plus de freedom pour Titan. Et nous, on veut tout savoir du bizness.

J'ai lu ça quelque part. Des voix s'élèvent contre l'ingérence du Jin dans les affaires publiques. Il suspecte le VG d'être à la botte de Basile auquel il verserait des pots-de-vin contre certains avantages. En particulier, le Jin s'intéresse à l'exploitation des indomptables, des pierres précieuses colorées que l'on s'arrache à prix d'or. Les entreprises privées qui ont financé les fouilles, monté les équipements, importé les robots et rémunéré les ouvriers en veulent pour leur argent et souhaitent s'émanciper des grounders locaux. Il a toujours semblé inconcevable de laisser le trésor des mines aux mains des colons et d'opérer le virage démocratique réclamé par la population ; mais le Jin souhaite faire un geste en faveur des Titaniens pour compenser l'installation de sa cour sur la planète rousse.

— Si Macrel é fired, poursuit Barns, j'aurai plus aucun soutien.

Il prend ses aises et s'allonge sur le lit sans se déchausser. Il tapote sur la place vide près de lui, pour inviter Léda à le rejoindre. Elle relève un oreiller et s'allonge près de lui. Il détaille son plan :

— Le vice-Jin sera là pour la fête du printemps. U go to the party.

Chams-Léda l'écoute attentivement mais je garde en arrière-plan de mes données le visage tuméfié de sa tante. Cet homme est violent, il faut s'en méfier.

— Ce ki me tracasse, C ke l'armée du Jin est settled dans la zone 482. Why ?

Je continue de fouiner dans le réseau de Barns pour nous sortir de ce guêpier, quand j'aperçois une caméra qui se prépare à filmer le grand retour de Léda sur Lacrima. J'en profite pour répertorier les cams du bâtiment.

— Depuis ke T vanished, lance le Barns, ta cote fé 1 up ! On a du flouze. On va s'offrir 1 new life.

— Si tu vends mes actions sur-le-champ, tu pourras t'assurer une petite retraite confortable, grommelle Chams entre ses dents.

— Too young to retire ! s'exclame-t-il en s'étirant fièrement. T back home, avec moi. J'M pas lé changements. Laisse-nous une chance et U'll see.

— Et tu crois que je vais sagement me laisser faire ?

Elle a dit ça en triturant ses vêtements amples, abasourdie, l'air de se demander par quelle méprise elle a échoué là. Puis, ses yeux de chat se reposent sur l'homme qui s'apprête à prendre congé.

— Angelo, je ne t'aime plus. Tu sais, à un moment on sent que les hommes s'éloignent. Tu ne me regardais plus. Tu ne me satisfaisais plus. C'est comme ça. Et c'est comme ça pour beaucoup de monde.

Il se fige, elle poursuit alors qu'il lui tourne le dos.

— C'était vrai pour ta mère et ça l'a été pour nous aussi. Angelo, on s'est trop éloignés l'un de l'autre. On peut plus faire marche arrière. Arrêtons tout. C'est fini.

Il ouvre la porte sans se retourner et répond :

— Tu feras ce ke G dit. And we'll see.

— Angelo...

Quand il sort, je le suis sans faire de bruit. On peut dire qu'il s'agit plus d'une suite cinq étoiles que d'une prison. En fait, ce fameux Angelo vit à côté de l'appartement de Chams et la cellule où il la retient sert de sas entre deux unités d'habitation. L'homme habite dans des pièces dénudées et sobres qui me font bonne impression. Il n'est pas matérialiste. Alors pourquoi trempe-t-il dans des affaires louches qui rapportent tant d'argent ? Il me faudra plus de données pour reconstituer sa psychologie. Il allume son trans d'où sort un avatar barbu. Freud ! Nom d'une nanochip !

— Alors ? demande le psy. Ça s'est passé comment ?

— Ben… pas très bien. Y'a eu une fight.

— C'est un piège, mon ami !

Sigmund parle doucement, d'une voix rassurante.

— Allongez-vous, et commençons la séance.

Angelo se renfrogne. Pour un Titanien, je le trouve plutôt expressif. Le radassier automorphe s'étire et le patient s'installe confortablement, sans regarder le moniteur.

— Je vous écoute, Angelo. Comment a commencé la fight ?

— L a levé la voix !

— Bon. Mais ça, vous vous y attendiez. On en a déjà parlé. La colère s'exprime de cette manière. Mais dans cette tempête, il y a des mots qu'il faut écouter. Que vous a-t-elle dit ?

— Kel m'aimait plus !

— Aïe, pas bon ça.

Je capte une montée soudaine d'adrénaline chez le patient qui tourne brusquement la tête vers le transmetteur. Freud reprend ses questions.

— Rien d’autre ?

— Si, elle veut racheter sa freedom. Elle est en boucle avec ça.

— Mais c’est tout à fait normal ! Elle veut s’émanciper du père. Et vous devez l’aider.

— What ?

— Angelo, si vous l’aimez, vous devez l’aider.

Le gars s’assoit, contrarié, et balance un coussin sur l’écran. J’en déduis qu’il lui reste du chemin à faire.

Alors que Léda se prépare pour son invité, Cerk la surveille sans y mettre trop d'ardeur. Elle se maquille devant une coiffeuse et choisit un collier parmi les nombreux bijoux disposés devant elle. Sa voix douce, presque plaintive, vient briser un silence qui dure depuis trop longtemps. Il murmure :

— Barns a tout pour lui et il fé comme s’il n’avait rien.

Chams suspend son geste et se tourne vers lui. Il poursuit :

— Son père lui a laissé 1 biznes.

Elle relève un sourcil et demande :

— Quelque chose ne va pas Cerk ? Ta conscience te travaille ?

Le garçon sort un vibrocure-dents et commence à faire les cent pas.

— Où est Coz ? s'enquiert-elle.

Il s’arrête, la fixe dans les yeux comme s'il la voyait pour la première fois, les bras ballants, éludant la question par son mutisme.

— C’est bon, laisse tomber.

Cerk reprend son vagabondage en longeant les murs de la pièce.

— Ce guy ne sé ke souffrir. Il souffrait avec toi é il souffrait sans toi.

Chams fait la moue devant son miroir orné de pierres, suspendu sur la table ovale, avant d’imprimer sur son visage du maquillage.

— La même valse qu’avec ses parents ! Cherche pas, rétorque la courtisane.

— J’envie ton courage.

— Merci.

— Ton guy, il pisse le control partout où il va. C comme ça.

Elle tourne la tête vers lui, furieuse.

— C’est pas mon guy !

— C ton guy et tu le C très bien.

Il la gronde presque.

— Pourquoi tu m'en veux, Cerk ? Où est Coz ?

— Fé pas chier.

— Je te signale que Coz n'a pas voulu m'aider à la mort de maman. J'aurais pu m'installer avec elle.

— Elle pouvait pas.

— À cause d'elle, je suis restée dans la rue.

— Elle pouvait pas j'te dis !

— Pourquoi ?

— Arrête de poser des questions.

— Ne pas aider sa cousine, c'est normal ça ?

— La juge pas.

— On a jeté maman dans la fosse commune, Cerk. Et après je l'ai plus revue.

Il se passe quelque chose dans la tête de Cerk mais Chams ne saurait dire quoi. Elle sent qu'elle peut le retourner. Elle se lève et se rapproche de lui, tout près, si près qu'elle pose la main sur sa joue.

— Tu peux me parler. Qu'est-ce qui va pas ?

Un bruit de succion dans la bouche, signe de son inconfort, et Cerk presse tendrement sa main contre la sienne, en l'appuyant sur sa joue.

— Tout ça C du gâchis.

— Oui, je sais.

— Tu te souviens, avec Cin, comme on était bien.

Elle exhale un long soupir, lève les yeux comme pour se repasser le film de sa jeunesse.

— On était une famille, reprend Cerk. On se tenait chaud, on se faisait confiance.

— J'ai toujours confiance en toi. Je sais qui tu es.

Ces souvenirs le chamboulent de l'intérieur. Cin a posé dans cet esprit de la rue des jalons qui l'ont fait pousser droit. Il l'aidera, maintenant Chams en est certaine.

Cerk sort pour la laisser seule avec son invité, un certain monsieur Real. Elle porte pour son hôte si particulier des sous-vêtements noirs en dentelle, sous une robe longue en voile sombre transparent, dont le patron imprimé Chantal Thomas coûte une véritable fortune. Bien que métamorphosée, ce style lui va bien et, en termes humains, je dirais que mon originale est plutôt belle. Les traits fins, des yeux émeraude, les cheveux brillants. De la couleur partout. Elle a un corps ferme, une peau laiteuse sans cet aspect maladif des Titaniennes. Elle s'est démaquillée pour revenir à son éclat naturel. Elle caresse les murs de la pièce – je vois bien

qu'elle est ici chez elle – puis se dirige vers une petite table, ouvre le couvercle d'une boite et éparpille sur le sol des pétales de fleurs parfumés. Une employée entre discrètement.

— Madame, le vice-gouverneur vient d'arriver.

— Bien, je le recevrai dans la salle principale.

La modélisation 3D d'un système inconnu se met en mouvement. Toujours ce système binaire et ce nuage de paillettes.

— Léda, ça fait si longtemps !

— Monsieur Real.

Le VG maintenant ! J'en perdrais mon 0 et mon 1 ! Mon alter ego le gratifie d'un sourire, j'inspecte le bonhomme. « **WAOUH ! SES PARE-FEU SONT PLUS AGRESSIFS QUE CEUX DES AUTRES PLOUKS.** » Chams-Léda, qui entend mes commentaires, fait une grimace.

— Alors comme ça, tu as eu envie de voyager ! lance l'invité.

Il rit de toutes ses dents, qu'il a blanches et bien alignées. Elle lui répond d'une voix suave.

— Mon amour ! Vous êtes bien le seul à qui j'ai manqué.

Il embrasse son cou. La salle s'obscurcit et dessine sur ma maîtresse, en ombre chinoise, des motifs qui évoquent une nébuleuse, tandis qu'au plafond une boule brillante tournoie devant Jupiter. Un hommage au trou de ver. L'ambiance se détend et Léda invite Macrel à prendre une collation.

— Oh ! Quel petit chat ravissant ! Tu as abandonné ton vieux cygne ?

Le VG m'a été immédiatement antipathique. Il promène ses mains partout sur le corps de Léda. Tout en lui sonne faux. J'établis un classement rapide. En un, il y a Cerk dont le sentiment de culpabilité pourra nous être utile. En deux je placerais Angelo. Il est irrationnel mais peut se laisser manipuler avec un peu de doigté. En dernier, il y a Macrel. Des décharges m'informent que Chams se crispe. L'invité s'allonge pour manger à la romaine.

— Manifestement, entonne-t-il, les Terriens prennent leurs aises. Le Jin veut que l'on reçoive son représentant en grandes pompes dans deux jours…

— Deux jours ? Je sens qu'une grande inquiétude envahit Chams-Léda.

— … et tu seras celle qui l'accompagnera pendant son séjour. Tu es la plus belle perle de la planète.

— Vous me flattez, répond-elle en baissant les yeux.

Puis, elle se renseigne de nouveau.

— Deux jours ?

Son bilan cardiaque me tracasse. Puis, je finis par comprendre. « **BULLSHIT ! DANS QUARANTE-HUIT HEURES CERK A PROMIS DE LAISSER TA JAIL OUVERTE.** » Il faudrait être aveugle pour ne pas

remarquer qu'elle s'inquiète. Mais Macrel s'en moque comme de son premier mandat. Il s'est légèrement redressé et claque des doigts. Aussitôt, son émoti accourt vers lui et s'ouvre.

— Tiens ! En parlant de perle !

À l'intérieur de l'écrin doré se trouve une perle d'une rare beauté. J'opère une mise au point. Délicatement posée sur son coussin, la nacre scintille malgré le faible éclairage. « **FAIS GAFFE, ÇA VAUT CHER !** » je la préviens. Sur Titan, les diamants que l'on trouve à profusion ont moins de valeur que les perles que la sécheresse rend inestimables. Qui serait assez fou pour sacrifier son quota d'eau dans l'ostréiculture ? Chams-Léda retire l'objet de l'étonnant coffret pour le contempler de plus près puis le pose sur l'un des meubles suspendus autour d'elle. Je ne peux m'empêcher d'y aller de mon petit commentaire. « **CERK POURRA NOUS AIDER A LA VENDRE. »** Ma maîtresse redresse la tête et se ravise. Elle ouvre mon boitier pour y déposer la petite bille.

— Jolie cachette, approuve le VG. Ce serait dommage de la perdre !

Je crois que mon idée lui a remonté le moral car j'ai ressenti une intensité électrique qui traduit son excitation émotionnelle.

— Nous voulons tout savoir de lui, poursuit Macrel, en lui prenant la main.

La pièce est remplie de lacricams, directement reliées au réseau avec un accès prioritaire pour Médi. Le son n'est pas retransmis mais remplacé par une musique douce qui s'étire en vagues sonores languissantes. Ma patronne, couchée sur un pouf métamorphe, écoute son mécène disserter mais son esprit, je le vois à ses yeux endormis, finit par vagabonder.

— Réveil !

Elle sursaute. Si elle continue à manger du pavot, elle finira en légume. C'est exactement ce qu'Angelo espère. Je lui commande un petit remontant.

— Tu pourras, par exemple, poursuit le chef d'État, lui demander quand il compte repasser te voir. Je trouve que la fréquence de ses visites s'accélère, il manigance quelque chose.

— Que soupçonnez-vous ? demande l'hôtesse poliment, dans un effort qui me semble surhumain.

Cerk arrive devant la porte de l'habitation avec le macis que j'ai commandé. Un petit remontant qui coupera l'effet du pavot. J'étudierai le rythme cardiaque de mon amie, pour m'assurer que le mélange de produits ne lui soit pas fatal. Avant qu'il ne mette un pied dans la pièce, je me greffe à son oreillette et j'ouvre mon coffret. Il s'arrête net. « **DE LA PART DE CHAMS. VENDEZ CETTE PERLE ET REVENEZ AVEC LES CREDITS, GARDEZ DIX POUR CENT POUR VOUS.** » Après un moment d'hésitation, il saisit la perle.

— Qui est là ? demande Chams.

Cerk entre avec deux verres de macis et lui adresse un clin d'œil. Ma mission avance. Pendant que les caméras de Barns Ltd captent des vues plongeantes sur le décolleté de la courtisane, le taux d'audience de Léda augmente. Ses fans attendent qu'elle enlève son déshabillé. Le vice-gouverneur, dont le visage est flouté, contemple les courbes de sa muse qui l'enlace délicatement en enjambant le tabouret pneumatique. Elle lui ressert un verre.

— D'après mes sources, poursuit le politicien embarrassé, le gouvernement de la Terre devrait bientôt s'installer à Huygenscity.

— Et vous n'aimez pas ça ?

— Oh, si ! J'aime ça !

Il embrasse son cou délicat.

— Enfin, non ! …

Il finit son verre, sans entrer dans le champ de la caméra.

— … Si ça arrivait, je n'aurais plus aucun pouvoir dans la cité. Ce serait un désastre.

— Je saurai le distraire, le rassure-t-elle.

Elle l'embrasse puis s'allonge sur les draps soyeux, entamant son effeuillage devant la caméra volante. Macrel caresse la poitrine de ma patronne et se laisse caresser en retour par une main experte dont les soins surpassent tout ce que mes fichiers ont en mémoire.

— Je t'ai pardonnée, tu sais, susurre-t-il avec émotion. Dis-moi ce que tu vas raconter au représentant du Jin?

— Une histoire triste.

— Une histoire que je connais ?

— Non. Une nouvelle histoire. Celle de notre expulsion de la Terre.

— Raconte-moi, d'abord.

Elle s'allonge à ses côtés, en odalisque, la tête sur l'oreiller et commence son récit en dessinant des motifs invisibles sur la poitrine du VG.

— Un soir, maman et tatie ne sont pas rentrées à la maison. Ça n'était encore jamais arrivé.

La voix de Léda s'est transformée, elle a modifié son timbre et son élocution, le rythme même de son débit a ralenti.

— Nous avons essayé le trans mais rien n'y a fait. Nous étions inquiets, mamie se demandait si ses filles avaient fait une mauvaise rencontre, papi pensait que la police les avait embarquées. Ils se sont disputés comme ça toute la soirée, à savoir qui des deux avait raison.

Cette voix, c'est celle d'une enchanteresse et monsieur Real ferme les yeux pour se laisser bercer.

— Coz et moi, on les a entendus de la chambre et nous n'avons pas beaucoup dormi. Flec ou racaille, c'était pas bon signe et j'étais triste, le goût à rien. Le lendemain matin, ce sont des flecs qui sont finalement venus nous chercher. En un sens, j'étais soulagée. Mais de l'autre, ça voulait dire qu'on allait avoir des ennuis. Assise sur une chaise, vêtue d'une vieille blouse vite enfilée, mémé a pleuré toutes les larmes de son corps. Papi, lui, nous a aidées à faire nos paquets avec des gestes lents, des gestes de vieux, mais en réalité c'étaient des gestes qui voulaient retarder le moment des adieux.

Les cils du vieux Macrel se mouillent et une larme coule. Chams-Léda, penchée sur lui, arrête la course de ses doigts sur sa joue, tout en poursuivant son récit. Elle feint la tristesse, sa voix ondule, puis se saccade, mais je ne décèle aucune variation émotionnelle dans son organisme.

— Un sac-à-dos a suffi. Je les ai embrassés à tour de rôle en les serrant de toutes mes forces dans les bras et je ne les ai plus jamais revus. Aujourd'hui, le souvenir de leur visage s'est effacé.

Alors que ses yeux restent clos, le VG se décide à parler.

— Et après, dis-moi ce qui vous est arrivé après.

Elle le recoiffe à présent.

— L'habitacle de l'autocop était grand et sentait le neuf. Je me souviens que sa technologie m'impressionnait tellement que j'ai presque oublié de me retourner pour voir l'ombre tassée de mes grands-parents qui s'estompait derrière le blanc du dehors. À l'avant, les deux flecs nous ont proposé une boisson chaude mais nous n'avons rien voulu d'eux.

— C'est gentil, coupe l'invité.

— Oui, c'était pas des monstres. Ils faisaient leur travail.

C'est lui maintenant qui caresse sa joue.

— Tu étais triste ?

— Oui, très triste. Et un peu perdue aussi. Au bout d'une demi-heure, l'autocop a fait son entrée dans Massilia, avec ses gratte-ciel partout. Les façades étaient décrépies et rongées par l'humidité qui laissait des taches sombres sur des pans de murs entiers.

— À cause du grand hiver ?

— Oui, c'est ça. L'hiver, la neige, le froid. Les flecs nous ont accompagnées au commissariat où régnait une panique sans nom. J'étais apeurée.

— Viens là.

Il ouvre ses bras dans lesquels ma Chams-Léda vient se lover. Il embrasse son front et mes données indiquent qu'ils s'apprêtent à dormir. Comme ils ne vont pas beaucoup bouger

pendant une petite heure, j'appelle Cerk sur son trans pour qu'il vienne m'ouvrir. Le gars me libère et m'invite à le suivre d'un signe de tête.

Chelsea ne le quitte pas d'une semelle car il ne dispose que de trente-six heures pour vendre la perle. Un peu court si on considère qu'à tout moment on peut venir chercher Léda pour la mettre dans les bras du représentant du Jin. Cet argent, il en a besoin : intraçable, il servira pour Tyé. Tyé, son horizon, la raison pour laquelle il se lève le matin. Il y a l'homme, il y a la femme et il y a Tyé. Comment un homme comme lui pourrait avoir une fille comme elle ? Ça restera un mystère. De toute façon, il ne peut pas la garder ici avec lui. Elle est faite pour quelque chose de plus grand. Elle a son destin de Terrienne et devra partir dès que possible, sinon la pourriture qui règne dans Médiane la gagnera. Et ça, il ne se le pardonnerait pas. La pourriture est partout, dans l'air comme dans les esprits. Plus il s'enfonce dans Hoboground, plus il la sent, balayant de sa main les particules moisies qui ont tué Cin. Il connaît la ville comme sa poche, un foulard sur la tête replié devant la bouche et le nez, il s'est engouffré direct dans le taudis. La nuit dans la nuit. Il y fait encore plus sombre que sous les tentes rafistolées de l'héliport. La tôle ondulée sert de toit à des gargotes qui s'entassent et forment des cathédrales qui s'illuminent partout. Cerk plonge dans le recoin le plus dense et le plus obscur d'Hoboground, où plus aucun enfant ne s'attarde et d'où aucun bruit ne filtre. Ici, l'air se recycle mal et Cerk active son masque nasal et sa vision infrarouge. Le bodyguard y croise parfois un visiteur dont toute expression a déserté le visage, ou des grounders en tenue paramilitaire, armés jusqu'aux dents, qui gardent les entrées des tripots. Chelsea scanne les enseignes – pas un seul nom de rue ne lui permet de s'y retrouver – et pose des points géo sur le logo d'un bol de nouilles, la sculpture d'un chat qui lève et baisse la patte, une sirène aux allures d'Human+, et même sur un très beau portail orné d'une couronne de roi. Cerk avance vite, il ne veut pas stagner dans cet endroit à l'air vicié. Il aborde des vigiles, plus louches les uns que les autres, vire des médiènes sur leurs trans et obtient des informations. Plus il progresse dans ses recherches, plus il fait noir. Le sol est humide, la clim fuit et il fait froid. Une buée sort de la bouche du Titanien qui rentre sa tête dans les épaules pour se réchauffer. Pour finir, le garçon quitte la voie principale pour se rendre devant une cellule protégée par deux gardes. On le reconnaît, il entre et claque la porte au nez de l'AA. Il en ressort vingt minutes plus tard.

— Done !

Il fait signe à l'AA, se connecte à son boîtier et y transfère un petit millier de médiènes. Il en a gardé autant pour Tyé, assez pour l'aider à partir avec sa mère, à prendre la tangente, et

échapper à une supposée destinée. Lui, il restera en attendant qu'elles soient safe. Il les rejoindra quand il pourra. C'est ce qu'il se raconte mais tout ça lui semble assez vague. Il ne peut pas s'imaginer ailleurs qu'ici, dans le fumier qui l'a vu pousser.

Sextant 1350 : Titan – 30° 17′ 37″ N, 5° 02′ 15″ W (dispensaire Raffinon)

Le lendemain, Chams trouve sous la porte un curieux message imprimé sur un morceau de tissu replié, qui précise une heure et contient deux symboles. Le premier, composé d'une croix surmontée d'un rond +°, lui fixe rendez-vous dans l'infirmerie. Le second, écrit avec un double dièse ##, signifie qu'elle court un grave danger. Reprenant espoir, elle serre délicatement l'étoffe contre sa poitrine, puis s'en débarrasse dans les toilettes. Elle devra être partie avant la fin de la journée et a plutôt intérêt à trouver une bonne excuse.

Depuis la parution du catalogue des courtisanes, financé par Barns Ltd, la cote de Léda a explosé. L'entreprise familiale investit depuis des siècles dans la production d'alcool, de cybercame et de communication multimédia qui sert un marché du sexe florissant. Allongé sur le lit, Angelo poursuit la partie d'un jeu que Léda lui a enseigné. Il s'y connaît en capsiosignes et a repéré le trajet idéal pour se rendre au ludospace. Mais il est continuellement contrarié par le sort qui lui donne de mauvais numéros, à tel point qu'il se demande si le jeu n'est pas truqué. Lassé, il reprend son travail en consultant les données de Lacrima.

— Je voudrais faire un travel avec toi.

Chams rêvasse près de lui, elle l'observe comme si elle le voyait pour la première fois.

— Pour aller où ?

— Anywhere. Loin de tout ce bullshit. Rien que toi et moi.

Elle exhale un long soupir.

— Tout ça me rend folle ! Tu te réveilles trop tard.

Elle fait la moue.

— Maintenant que j'ai goûté à la liberté, ce sera dur de m'en passer.

— Ta freedom dans l'espace ? T sérieuse ?

Il se reprend et reformule sa pensée.

— Ce ke je veux dire C ke tu seras free et happy, je te laisserai plus d'espace pour toi. On fé ce dernier coup et on part. Juste toi et moi.

Comme elle ne répond pas, il passe à autre chose.

— Watch, il désigne un point rouge au centre du halo lumineux. Ici C toi, ou pluto ta value en action.

— Alors, je suis un produit financier ? le taquine-t-elle, en fronçant les sourcils.

— Non, trésor ! Mé let's say ke té client te considèr' kom' un investment et recommand' à leur proche d'investir dans …this'point ki t'représente.

— Une action !

— Oui trésor, C vrai. Mé moi j'vo rien, C toi ka la cote.

Il pense certainement la flatter, rasséréné par une nuit d'amour.

— Et tu vas me donner mon argent ?

Il lève les yeux au ciel.

— Again ? Listen, C moi ki prend lé risk. Fo attendre le bilan, 6 months.

Sa main levée fait des circonvolutions autour de la modélisation.

— Quels risques tu as pris pour moi ? elle demande, en le fixant de son regard pénétrant.

Surpris, il réplique.

— Non, mé C 1 joke ? J'T sorti d'la street ! Sans moi tu s'rai starving.

Il élève la voix, Chams voit s'amorcer une dispute. Elle éclate de rire.

— C'est toi qui as causé ma ruine ! Dès notre arrivée, tu as organisé le vol de tous nos biens pour ensuite nous offrir ta protection ! J'aurais pu aller à l'école comme les autres et regarde ce que je suis devenue. Et surtout…

Il ne la laisse pas terminer, se levant d'un bond dans la pièce lumineuse.

— C'ke T devenue ? Il la pousse brutalement. I'm sorry, Ok ? Je faisais c'ke mon father me disait de faire. Not my fault.

Elle l'a blessé et Angelo se débat contre un démon intérieur. Il poursuit un ton plus bas, tentant de se calmer.

— J'viens d'te montré k'U have no price !

— Bien sûr que j'ai un price ! La preuve !

Le ton monte de nouveau.

— Tu me provoques volontairement.

Elle clique sur le point coloré qui porte son nom pour laisser défiler un nombre à neuf chiffres qui ne cesse de varier. Contrarié, il lance :

— Tu m'énerv kan T kom ça ! Jamé contente.

Il saisit son poignet, l'obligeant à se redresser.

— Attention Angy, tu pourrais m'abîmer et tu dirais adieu à ton précieux investissement.

Il la gifle si fort qu'elle chute du lit.

— Tu veu k'j'te greff 1 né d'cochon ?

Elle porte la main à sa joue puis, ravalant sa douleur, se redresse fièrement pour se poster devant lui.

— Vas-y, frappe ! Frappe ! Je m'en fous. Au contraire !

Le coup suivant, donné toutes griffes dehors, balafre son visage. Malgré sa souffrance, Chams retient ses larmes et pince ses lèvres. Hors de lui, Angelo saisit sa courte chevelure pour la contraindre à s'allonger, il la retourne en tordant son bras dans le dos. Mais, d'un coup, sa fureur retombe. Il s'allonge sur le dos auprès d'elle en reprenant son souffle.

— Pardon. Pourkoi tu m'provoques comme ça ? G changé, j'veux changer.

Il fait le vide dans son esprit, et se recoiffe machinalement. Elle est parvenue à l'irriter, la salope. Elle se lève et regarde sa blessure dans le miroir, sa joue droite est enflée.

— Je dois aller me faire réparer.

— Cerk t'accompagne.

Angelo appelle son bodyguard qui regarde d'un œil réprobateur la joue enflée de Chams.

— Accompagne-la au dispensaire, ordonne Barns tête baissée, les mains enfoncées dans les poches.

Les deux complices n'ont pas besoin de se parler, Chams part devant et Cerk la suit lentement.

Il la regarde et il voit Cin, une mère pour lui. Il l'escorte, ancrant ses pas dans les siens, dans le couloir du dispensaire qui n'en finit plus. Cet endroit lui rappelle de trop mauvais souvenirs car c'est là que missis Pricard s'est éteinte, subitement. Elle, si gentille. Ses yeux se mouillent comme les souvenirs remontent. Chams aussi doit avoir le cœur serré en revenant dans cet endroit maudit. Ça lui a fait comme un déclic et, après ça, elle n'a plus jamais été la même. Pendant dix-sept ans, Angelo et elle se sont déchirés. Comment c'est possible de ne pas savoir aimer à ce point ? C'est pourtant simple. Coz et lui se sont aimés en silence, parfois elle parlait et il écoutait. D'autres fois c'était lui qui racontait. Il a construit pour eux deux un petit nid dans un coin retranché de Médiane. Mieux qu'une zone d'ombre, une zone blanche où personne ne pourrait les tracer ni les retrouver. Son amie ne marche plus qu'au pavot, comme beaucoup de dames dans cette maison où elle n'aurait jamais dû mettre les pieds. Elle mérite mieux que ça. Il l'admire d'avoir essayé et d'être partie. Une nurse vient l'accueillir et Cerk préfère l'attendre dans l'embrasure de la porte. C'est là qu'il la reconnaît au loin. Bullshit ! Il tombe du placard. Comment a-t-il pu être aussi naïf ? Éli, la demi-sœur d'Angy, habillée en nurse, fait signe à Léda de s'asseoir. Alors c'était ça ! Un traquenard, un rendez-vous clando, un guet-apens dans lequel il se retrouve impliqué. Ça le contrarie. Elle ne comprend pas qu'elle met sa famille en danger. Et si Barns l'apprenait ? Raffinon dans le coup, Barns sera sans pitié. Vite, il faudra vite mettre Coz et Tyé à l'abri. Putain d'traquenard.

Chams respecte sa belle-sœur autant qu'elle la déteste car Éli a un caractère exécrable, mais elle l'a également aidée à sortir des griffes d'Angy pour se venger d'un partage d'héritage injuste.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Chams se tait. Son visage enflé a de quoi rebuter les esprits sensibles, mais l'éducatrice arbore sa blessure tel un trophée. Éli a repéré Cerk qui attend à l'entrée, appuyé nonchalamment contre l'encadrement de la porte. Il les surveille d'un œil distrait.

— C'est mon frère qui t'a fait ça ?

La Terrienne esquisse un sourire douloureux. Son vis-à-vis la toise, sourcils froncés, avec un air de despote, puis elle s'éclipse pour revenir avec une trousse à pharmacie.

— C'était bien la peine de te faire évader ! Tu t'es faite attraper comme une novice ! Te voilà dans de beaux draps maintenant.

Tirée à quatre épingles, Raffinon a l'allure d'une magistrate, avec des lunettes extravagantes et un chapeau noir surélevé. Ses lèvres pincées font une fente au milieu du visage et creusent ses joues striées par la méchanceté. Chams, qui en a toujours eu peur, préfère s'abstenir de répondre. Mais Raffinon doit lire dans ses pensées, car elle la sermonne.

— J'espère que tu ne vas pas faire comme toutes ces pétasses qui défilent dans le dispensaire et pleurer sur ton sort !

Chams se le tient pour dit et regarde autour d'elle en espérant que personne n'a entendu la remarque blessante. Elle se tourne vers Cerk qui la fixe d'un air désapprobateur. Elle aurait aimé répondre au nom de toutes les pétasses que c'était facile à dire quand on était millionnaire, mais elle préfère garder une bonne place dans les petits papiers d'Éli. Ce n'est pas le moment de se la mettre à dos. La famille Raffinon finance l'infirmerie, un hospice et d'autres œuvres de bienfaisance, une façon de faire circuler les richesses tirées de l'exploitation des mines. L'héritière visite l'endroit régulièrement pour y retrouver son informatrice, sans éveiller de soupçons. Elle envisage de réparer la balafre de son invitée.

— Tu as vu le visage de ta tante ? demande-t-elle soudain.

La voix de sorcière a disparu, le ton se fait plus doux.

— Oui. Tu as pu la réparer ?

— Nous sommes des nurses, pas des magiciennes ! La plaie était trop profonde, il lui a carrément arraché la joue.

Raffinon semble tout à la fois émue et révoltée par ce qui était arrivé à Pier. Elle passe le laser sur la plaie qui se referme instantanément.

— Il va t'arriver la même chose !

Chams ne sait sur quel pied danser avec cette matrone. Ni amies, ni ennemies.

— Je ne pensais pas dire ça un jour, mais je crois qu'il fait des efforts, rétorque la patiente.

Chams fait approcher Chelsea qui volète autour d'Éli avant de transférer des crédits sur son bracelet.

— Pour une nouvelle identité.

Elle se tourne discrètement vers Cerk qui surveille son manège, il détourne le regard.

— Je vais t'ouvrir un compte en banque. Je donnerai l'adresse à ton AA. Il a un numéro ?

— Tu tapes Cerise et ma date de naissance.

Chelsea vire de nouveau quelques données sur le bracelet de Raffinon.

— Demain soir, Cerk a promis de laisser la porte de ma cellule ouverte.

Éli interrompt les soins et jette un bref coup d'œil en direction du jeune homme.

— Tu as toujours confiance en lui ?

— Oui. Il est amoureux de Coz.

— Je me souviens de lui.

— Il pourra faire diversion.

Éli hoche la tête.

— Bien. Mais une porte ouverte et un couloir vide ne suffisent pas. Il faut avoir un plan, savoir où te cacher et comment t'exfiltrer. Cette fois, tu devras quitter cette fichue planète.

Le visage de Chams s'illumine.

— Pour aller où ? Sur Terre ?

— Impossible, chérie. Aucune navette n'atterrit sur la planète-mère, tant que l'astéroïde la menace.

— Mars ?

Raffinon la fixe, attendrie.

— Ma belle, ce que j'ai fait pour toi une fois, je ne sais pas comment je vais le refaire. Mais je vais essayer. Peu importe ta destination, cette fois tu devras partir loin. Je connais mon frère, personne ne quitte les Barns. Souviens-toi de ce qui est arrivé à mon père.

Je m'éloigne discrètement de mon originale et sors du dispensaire sans trop de difficulté. Cerk m'ignore, je vois qu'il cogite. Je file avant qu'il ne change d'avis. Dehors, je cherche le meilleur endroit pour me connecter à l'Usa qui m'héberge et tenter d'aider Chams à se refaire une identité. Une idée me vient. J'ai vu passer un appel à candidatures de l'Usa pour intégrer l'expédition Odin. Certains profils correspondent à celui de ma capsionaute préférée qui a

acquis des compétences en navigation spatiale. Je vais rédiger moi-même une lettre de motivation et envoyer le CV de ma patronne à l'AA compétent. C'est pratique courante et personne n'est dupe, tout le monde sait que les entretiens préliminaires sont effectués par des machines. Je ne suis pas inquiet pour les premières rencontres entre AA, mais les choses se gâteront quand il faudra rencontrer Chams en chair et en os. Dans vingt-quatre heures elle devra être libre. Et hop ! Un humain n'aurait pas pu compter jusqu'à trois, que j'ai déjà envoyé le CV. Je volète tranquillement vers la Maison des Dames, je me faufile, personne ne fait attention à moi. Quand j'arrive devant les appartements de ma patronne, je trouve une centaine de fleurs devant sa porte, un holo mentionne que c'est de la part d'Angelo. Je sais que leur prix est indécent car elles nécessitent beaucoup d'eau. Il doit penser se faire pardonner en exposant son repentir à la vue de tous, sans fausse pudeur ni crainte d'être raillé par ses hommes. A-t-il été conseillé par Sigmund ? Cerk affirme qu'il n'a jamais su comment s'y prendre avec elle et qu'il n'a fait que reproduire ce qu'il a vu chez lui. Son père a protégé sa mère, une éducatrice, et tous deux ont passé leur vie à se déchirer. Ils ont – paraît-il – alterné scènes de ménage et réconciliations devant leur fils unique qu'ils ont pris à partie. Angelo aurait grandi dans ce climat tendu, au milieu des cris et des insultes, intervenant au profit de l'un ou de l'autre, le souteneur ou la courtisane. Cerk m'a expliqué qu'à l'issue de l'une de ces innombrables disputes, l'adolescent a emmené sa mère au dispensaire des Raffinon pour réparer une vilaine blessure à la main. Sa mère a fini par s'enfuir avec le fils Raffinon, le père de la politicienne, ce qu'Angelo ne lui a jamais pardonné. Il boit moins que son aïeul, mais il tiendrait de lui un caractère indécis et emporté. Il serait tombé amoureux de Chams au premier regard, quand l'ensorceleuse a débarqué à la gare avec toute la smala.

Sextant 1350 : Titan – 30° 17′ 37″ N, 5° 02′ 15″ W (Parlement Basilaire)

Raffinon a mis des mois à monter ce rapport sur la condition des éducatrices, qui vient soutenir un projet de loi interdisant les Maisons des Dames. Le dossier est alimenté d'interviews qui renseignent les commissaires sur le parcours-type d'une éducatrice. Léda l'a beaucoup aidée à obtenir des rendez-vous avec les locataires de l'une de ces maisons à Médiane. L'argumentaire d'Éli repose sur le lien clairement établi entre pauvreté, désocialisation et prostitution mais, avec ce sujet, elle s'attaque aussi à la caisse noire de Macrel, financée par des établissements qui ont sifflé l'héritage de son jeune frère. L'Archonte Basile conclut le débat.

— À l'occasion de cette dernière séance, je tiens à dire que les éducatrices de Médiane composent un corps respectable par ses bons procédés. À la différence de celles que l'on trouve sur Terre, toutes sont saines de corps et d'une douceur d'esprit tout à fait charmante. Nous ne sommes pas ici pour faire le procès des éducatrices mais pour débattre de la fermeture des Maisons des Dames. La surpopulation à Médiane et le déséquilibre entre les sexes chez les natifs, les femmes y étant minoritaires, ont fait craindre une augmentation des violences envers des jeunes filles livrées à elles-mêmes que nous avons préféré enfermer. Avant l'ouverture de la Maison dans notre cité, la ville regrettait des rapts, des viols et des agressions envers les demoiselles qui s'attardaient dans les rues la nuit ou qui s'égaraient dans des lieux peu fréquentés. C'est pour y remédier que la Maison des Dames a vu le jour ...

Raffinon, qui a ri dès les premiers mots du magistrat, le coupe. Son émoti pointe un nez vengeur vers son interlocuteur, sur la défensive.

— Nous sommes heureux d'apprendre, Archonte Basile, que vous appréciez la douceur de nos putains – l'émoti ricane d'un rire aigu et rapide. Toutefois, je vous rappelle que cette tendresse n'est pas réciproque. Notre étude montre que, même dans une Maison des Dames, les éducatrices sont régulièrement battues et violées, en dehors de tout commerce et de tout consentement. Votre maison de pacotille ne les protège en rien ! On les traite comme on traitait les esclaves sur Terre.

Vraisemblablement offusqué par l'insolence de son interlocutrice, le juge inamovible s'empourpre et réplique avec véhémence :

— Je vous interdis de parler de putains ! Il s'agit d'éducatrices qui transmettent aux Titaniens des savoir-faire qui se sont perdus pour des raisons liées aux conditions de vie et … à la gravité. Nos hommes sont fatigués, ils ont moins d'endurance que sur Terre. À leur

arrivée sur Titan, ils n'avaient plus le cœur à l'ouvrage. Nous rendons grâce à ces femmes courageuses qui enseignent l'art du bien-être aux Titaniens, rendus plus forts avec le temps.
Deux petits bras poussent de l'émoticaméra qui plane sur l'épaule de Raffinon. Coiffé d'un feutre vert et affublé d'un arc, l'avatar a l'apparence du célèbre justicier et feint de poser une main sur une hanche absente, dans un mouvement d'impatience, avant de décocher une flèche qui s'évapore avant de toucher le juge.

— Cessez ces enfantillages ! grommelle-t-il.

Jusqu'ici, Macrel n'est intervenu lors des débats que pour départager le temps de parole, ce qui a inquiété son adversaire, à juste titre. Éli le suspecte d'avoir gardé dans sa manche une dernière carte. Le VG dépasse le cap des soixante ans mais en paraît dix de moins. Grand, élancé, toujours alerte, son appétence pour le contrôle se traduit sur ses traits par un froncement de sourcils, le rétrécissement de ses yeux bleus et un sourire circonspect. Raffinon a remarqué qu'après chaque coup dur, l'une des mèches blanches de Macrel vire au jaune. Son crâne en est rempli et le dirigeant ne cherche plus à les cacher. L'homme d'État prend enfin la parole.

— Allons, messieurs-dames. Nous voici arrivés au terme de nos discussions et je dois vous faire part d'une information classée secret-défense qui pourra influer sur votre décision.
Il s'approche de la table et balaie son auditoire du regard. « Ce serpent va encore nous sortir une lâcheté », songe Raffinon. Elle en est contrariée d'avance car la voix du VG comptera double. Si l'Archonte prend in fine ses décisions seul, la tradition veut qu'il n'aille jamais à l'encontre de la majorité obtenue lors du pré-conseil. Macrel a allongé les pots-de-vin pendant que Raffinon démarchait les épouses des commissaires qui n'ont pas la même opinion que leur mari quand il s'agit de la Maison des Dames. C'est pour cette raison que ces hommes assis autour de la table hésitent. Raffinon voit leur regard fuir celui de Macrel et de l'Archonte, préférant garder le nez pointé sur leur feuille-écran. D'un côté, ils aimeraient plaire à Basile contre certaines faveurs, mais de l'autre ils ne veulent pas foutre leur ménage en l'air pour une histoire de bordel. La veille, les épouses des commissaires ont organisé une marche devant l'aréopage pour exiger la fermeture de ces maisons qu'elles jugent indignes de Titan. Les maris ont bien essayé de leur expliquer qu'il fallait sortir les indigentes de la rue, leurs femmes n'ont rien voulu entendre. Certaines ont d'ailleurs la certitude que leur conjoint y fait des escapades friponnes. Éli se satisfait de cette solidarité féminine qui s'exprime au plus haut niveau de l'État et montre l'exemple au reste de la société civile. Elle voit bien dans l'expression contrite de ces messieurs que le vote pourrait jouer en sa faveur. Seul celui de Macrel la chagrine vraiment. Son mariage ne tient plus qu'à un fil et son épouse ne lui parle

plus. Madame Macrel n'a même pas daigné la recevoir. Le couple a perdu son unique enfant des années plus tôt et rien n'a de prise sur eux. La seule chose qui touche Macrel à présent, c'est son ascension dans les hautes sphères du pouvoir. Le VG tapote sur la feuille-écran qu'il s'est fait tatouer sur son bras épilé.

— Rien de ce que je dirai à partir de maintenant ne sortira de cette pièce, déclare-t-il.

Aussitôt, une carte de Sol se matérialise au-dessus de la table de réunion, assortie de flèches, de chiffres, de dates et d'images. L'assemblée reste silencieuse, chacun tentant de comprendre la nature de l'animation, quand le VG se décide enfin à la commenter, après un regard complice jeté à l'Archonte. Les deux hommes sont de mèche.

— Ceci est une carte qui montre, comme vous l'aurez compris, nos échanges économiques avec nos voisins. Vous y trouverez également les dates des principales crises qui ont pu être résolues grâce à la diplomatie et au renseignement.

Le représentant de l'autorité se rencogne sur son siège, tripotant son menton, l'air pensif, avant de reprendre.

— Nous ne pouvons pas faire cesser l'éducation de luxe car, et vous garderez ça pour vous, certaines de nos courtisanes sont en réalité des espionnes à notre solde.

— Quoi ?

Raffinon reste abasourdie, ahurie par cette ineptie. « Le salaud ! Il ne veut pas les libérer. » Elle se lève et le menace en le désignant du doigt. Un affront.

— C'est un mensonge ! J'ai interrogé cent éducatrices de tout niveau, aucune n'a mentionné cette activité.

— Bien sûr que non, convient le dirigeant, c'est un secret !

Comme les commissaires ricanent de ce sarcasme, Raffinon les fait taire d'un seul regard, l'air de dire « Je suis les oreilles et les yeux de vos épouses ».

— Perfide !

Elle ne décolère pas. Ses lunettes de réalité augmentée se sont enfoncées sur la bosse de son nez, elle recherche frénétiquement sur Lacrima des infos sur les activités d'espionnages de Titan.

— Vous nous prenez pour des nouilles ! annonce-t-elle tout en surfant. Rien à foutre de l'espionnage, libérez ces femmes !

Manifestement, le chef de l'exécutif savoure sa victoire, les lèvres étirées, il retient un rire comme un toussotement.

— Poursuivez ! ordonne l'Archonte Basile, d'un ton mielleux.

— Merci. De par sa promiscuité avec les plus grands, ainsi qu'avec les plus riches voyageurs et négociants des mondes amis, l'éducatrice a pu jouer tantôt les diplomates, tantôt les mouchards.

Il semble suspendre ses paroles en relevant légèrement son bras augmenté, quand une série photographique apparaît, des portraits de personnalités influentes à travers Sol. Puis il reprend :

— Vous voyez ici la position qu'occupent ces femmes pour maintenir de bonnes relations avec nos voisins. La Maison des Dames est devenue une plaque tournante de l'espionnage titanien.

— Vous y allez un peu fort ! s'indigne Éli.

— Mais pas du tout !

Le VG pose une main sur sa poitrine en signe d'innocence, et poursuit.

— Tenez, par exemple, savez-vous qu'une certaine Léda nous a aidés à découvrir ce que le gouverneur d'Europe manigançait avec les grounders ?

L'assemblée lâche en chœur un « Oh !» de stupéfaction. Raff prend cette déclaration comme un défi personnel. C'est un message, comme une menace, lancé dans la plus grande discrétion, qui signifie « Je sais que c'est vous qui avez exfiltré Léda ». Elle en a le sang glacé. « Ressaisis-toi ! » lui conseille Sylvaporte, son bras droit, d'un vocatexte sur les verres de ses lunettes. Vexée, Éli soutient le regard du VG, leur échange s'engage sur un terrain privé. En définitive, c'est de Léda dont il s'agit et Macrel tient ici sa revanche.

— Méfiez-vous vice-gouverneur ! Votre sommet est un précipice et je serai heureuse de vous y voir tomber ! À ce que je comprends, la justice ne libérera pas ces femmes, ce qui signifie qu'il revient aux femmes de se libérer elles-mêmes. J'ai toujours cru en la loi et l'ordre, mais je ne peux pas respecter l'instrumentalisation que vous en faites. Vous n'êtes pas digne de votre fonction et ce gouvernement est autoritaire.

— Mais pour qui vous prenez-vous ?

Éli se lève, pose ses deux mains sur la table, penchée en avant vers son adversaire.

— Je me prends pour celle contre laquelle vous serez en lice lors des prochaines élections, mais attention messieurs, faites bien attention car je crains que dans votre propre foyer vous entendiez parler de Raffinon. Les femmes en ont assez soupé de vos manigances pour les infantiliser. Les choses vont changer.

Basile frappe son marteau en plastique sur la table de réunion pour reprendre la parole.

— Bon, finissons-en et procédons au vote. Je pense que toutes les parties se sont exprimées. Compte-tenu des tensions, je propose un vote secret.

— Ben voyons ! lâche Raffinon en retrouvant sa place, bras croisés, sur son siège.

On procède au vote, chaque membre de l'assemblée répond par oui ou par non à une question adressée sur les trans. Macrel ayant ramené les discussions sur le terrain sécuritaire, Raffinon doute à présent que l'assemblée la soutienne. Il revient à Basile de procéder au dépouillement, alors que les résultats s'affichent sur l'un des murs de la salle.

— L'assemblée, après délibération, rejette la fermeture des Maisons des Dames, à deux voix près.

Raffinon se lève et laisse les mâles entre eux, se repaître de leur victoire. « Il n'empêche, lance-t-elle en sortant, l'un de vous a voté la fermeture des établissements. Un traître dont le vote secret fera germer la suspicion sur l'ensemble de l'assemblée. Et selon un vieux dicton, un seul fruit pourri suffit à gâter toute la coupe. Bien le bonsoir, messieurs ! »

Sextant 1350 : Titan – 0° 17′ 37″ S, 163° 10′ 39″ E (QG)

Éli rejoint son équipe dans la capitale où se trouve le siège du parti. Elle n'est pas du genre à encaisser aussi facilement une défaite et a ruminé sa vengeance pendant tout le trajet. Un cab la dépose près de la sonde Cassini dans la nuit. Elle n'a pas sommeil et a demandé aux autres de l'attendre. La nuit sera longue. À cette heure tardive, aucun luminaire n'éclaire les rues désertes du centre-ville qui dort encore. Deux lampions volants décident de l'accompagner le long de la voie Fresnel qu'elle remonte à pied. Son QG n'est plus qu'à cinq minutes. Elle traverse la vaste Place du Palais, prend par la rue du Divin Amour et repère au loin la cellule des Robin illuminée de l'intérieur. Il faut agir vite car la journée du lendemain sera longue avec l'arrivée du vice-Jin, le planning de Raffinon déborde de rendez-vous. Une fois devant la cellule, la porte la reconnaît et s'ouvre. Éli fait une entrée fracassante.

— Tous des mauviettes !

De minuscules billes flottantes scintillent près de Sylva et Ed, assis devant une table tactile. Ils la fixent et découvrent son visage fermé par un violent désir de vengeance.

— Il faut répliquer cette nuit, déclare-t-elle.

Elle ressemble à un général parti en campagne, qui lance l'offensive. Elle retire ses boots qu'elle lance négligemment près du sofa où elle s'assoit, les gestes raidis par la contrariété. Son mépris la consume de l'intérieur et occupe toutes ses pensées depuis qu'elle a quitté la commission. En revenant à la réalité, elle s'aperçoit que les deux hommes la regardent.

— Macrel et sa horde de vendus savaient dès le départ qu'aucune Maisons de Dames ne fermerait.

— L'article sur « Les mémoires d'une éducatrice » est terminé, annonce Sylva.

Le trentenaire ne paie pas de mine. Grand et élancé, le visage anguleux, il porte des lunettes, avec une monture noire épaisse, dont les verres grossissent deux fois ses yeux. Le garçon a étudié l'histoire de la propagande dans l'une des plus grandes universités martiennes, d'où il est revenu avec des idées révolutionnaires plein la tête. Il se bat désormais pour l'indépendance de Titan. Il avait intégré les cours de Raffinon pour se spécialiser en politique titanienne avant qu'Éli ne dirige sa thèse sur l'activité immergée d'Hobocloud et son économie souterraine. En échange d'une maigre rémunération, il était devenu son secrétaire particulier pour finalement être recruté comme directeur de cabinet. Il la connaît par cœur et sait que deux femmes dorment en elle. L'une est une harpie redoutée, ingérable et exigeante ; l'autre est une mère, une tante ou une amie, presque fragile. Il sait qu'il a toute sa confiance.

— Il faut le publier tout de suite, décide-t-elle avec impatience.

Elle lève un index professoral pour renforcer son propos. En un clignement d'œil, Edwoden, responsable nanomatique, balance le texte sur le réseau où il se répandra sous toutes ses formes : textuelle, vocale et visuelle. L'équipe espère ainsi sensibiliser la population et rallier les citoyens à sa cause. Toute l'information circule très vite et sans aucune censure, mais il faut qu'elle soit citée et relayée de nombreuses fois pour devenir remarquable aux yeux de l'algorithme qui façonne Médi.

— Il faut maintenant relier l'article à des publicités ciblées, explique Ed, plus jeune que Sylva d'une dizaine d'années.

— Lesquelles ?

— Je crois savoir mais ça va pas vous plaire.

Deux paires d'yeux se tournent vers lui. Éli se redresse et se recoiffe machinalement, en soulevant son chapeau.

— Vas-y, on t'écoute.

— C'est simple. Léda est cotée en bourse et très bien notée. Pour que l'article passe aux infos à la première heure, il faut donner son nom.

Le visage du leader se décompose, elle passe une main fatiguée sur ses traits comme pour les défroisser.

— Je ne veux pas lui faire courir de risque.

— Aucun risque, réplique le jeune homme. Sa cote ne fera que monter et ton frère gagnera du flouze.

— Quelle ironie !

Éli s'étire, ensommeillée, et Sylva voit la harpie se transformer en tata bienveillante. Elle doit mesurer mentalement les effets qu'aura cette initiative sur Léda.

— Dans ce cas, nous devons mettre sur pied son exfiltration.

— Encore ? s'étonne Ed.

— Parce que tu crois qu'ils sont nombreux à vouloir l'aider sans la sauter ? Les hommes ne pensent qu'au cul.

La sorcière est de retour et Ed deviendra sa cible s'il ne change pas de sujet. Sylva vole à son secours.

— L'opération est compliquée à monter mais réalisable.

Éli se souvient d'un détail.

— Léda m'a confié qu'elle avait un soutien à l'intérieur. Un certain Cerk, je l'ai connu enfant.

Elle vérifie l'heure sur son transmetteur.

— Le problème c'est qu'il faut agir d'ici une quinzaine d'heures.

Sylva fixe son collègue. La question lui brûle les lèvres depuis un moment.

— À quoi ça sert tous ces tuyaux sur ton crâne ?

Il accompagne ses propos de circonvolutions, l'index pointé vers les antennes qui forment des nœuds pas possibles. Ed relève la tête.

— Je peux capter partout, même dehors, même dans l'espace.

— Et… ça fait mal ?

Ed se redresse brusquement sur son pouf, accoudé sur un genou, une main posée sur la table.

— Non, mais c'est pas vrai ! Tu t'es jamais fait biohacker ?

Sylva se rembrunit. Il sait qu'il n'aurait pas dû poser la question, maintenant il passe pour un couillon.

— Je fais attention à ce que je mange… J'utilise les bactéries contre les virus, j'ai fait tester mon ADN.

Ed fait gémir son siège, puis croise les bras sur son ventre, bouche bée. Alors qu'Éli s'attend à une méchanceté bien sentie, le nanomaticien répond avec sérieux.

— Eh bien moi, je fais pareil mais avec la tech. Si je veux être le meilleur dans mon domaine, je dois m'en donner les moyens. C'est pas des gadgets, c'est le top du top. Le local ici est hyper secure. Si quelqu'un s'introduit dans notre nano, je le ressens dans mon corps, comme une vibration. Je stocke des infos direct dans mon cerveau, sur une puce. À tout moment, je sais où est le nord ou le sud, je peux pas me perdre. Ça se joue avec de microscopiques molécules de fer dans le cerveau.

— Et ça fait mal ?

— Non. Ça t'intéresse ?

— Tu rigoles.

Raff les interrompt brusquement.

— Bon, les enfants, je veux pas jouer les rabat-joie, mais on est dans l'urgence là !

— Ok. Pardon patron !

Sylvaporte reprend le fil de la conversation :

— Pour l'exfiltration, la première phase consistera à mettre Chams à l'abri pendant plusieurs semaines, puis il faudra lui trouver une nouvelle identité.

— Une fois de plus... insiste Ed.

— C'est ton job, le réprimande Éli. Fais-le. Si tu l'avais rencontrée, crois-moi tu serais plus motivé.

Les yeux d'Edwoden, cernés de noir par le manque de sommeil, se fixent sur le visage de sa patronne.

— Je n'ai plus d'identité dispo.

— Alors, elle mourra et ce sera de ta faute.

Le lendemain, Angelo, assis à la terrasse de son auberge, aperçoit sur la façade d'une maison voisine la promotion d'un film que Médi vient de publier. Il lance un regard distrait vers un cygne qui s'anime sur la présentation murale. « Viens incarner l'un des membres de la famille Pricard arrivée sur Titan, lors de la troisième vague. » L'aiglon volant du tenancier s'agite, titillé par un mot-clé : Pricard. Interpellé par les visuels, Angelo se redresse sur son siège et interrompt l'examen de ses comptes pour s'intéresser de plus près à l'actualité. « À leur arrivée, les deux sublimes cousines sont confrontées à la rue. Viens participer au scénario à choix multiple et aide-les à sortir de leur condition. À toi de jouer ! »

Désormais, les badauds s'agglutinent devant le mur connecté. D'un clic, Angelo déclenche son oreillette qui récupère la connexion murale. La voix de Médi poursuit la lecture du texte pour lui seul, pendant que les héros du jeu défilent à tour de rôle sur l'écran. « Retrouve-toi dans le grand hall de la gare internationale et choisis ton personnage. Léda la magnifique qui doit débusquer les armes cachées dans la ville pour défendre sa famille. Angy le fourbe, qui n'obéit à aucune loi et veut capturer la belle Léda. Raff, le défenseur des démunis, qui vole au secours de la jeune femme opprimée. » D'un autre clic, Angelo tente de contacter Léda, mais son appel reste sans réponse, elle doit dormir. De plus en plus de monde entoure le mur sur lequel l'AA poursuit sa narration. Un violent afflux sanguin gonfle brusquement les artères du tenancier dont la tension est montée.

— Salope d'Éli!

Elle n'a jamais supporté qu'il hérite d'une partie de la fortune de son père. Il lui intentera un procès, elle n'a même pas pris la peine de changer les prénoms. « Bande de pignoufs ! », jure-t-il à voix haute. Les serveuses ont dû faire le rapprochement entre le dessin animé et leur patron, car elles le scrutent d'une drôle de façon. L'animation le représente sous les traits d'un enfant bouffi, l'air malicieux, qui n'attire guère la sympathie.

— C honteux ! crache-t-il.

Dans un accès de colère, il tente de supprimer sa référence dans le film mais, plus il se connecte au nœud de données, plus Lacrima fait le lien entre le héros du film et lui. Désespéré, dans un afflux de sang glacé qui lui noue la gorge, il lance son trans au sol et

engueule son aiglon comme du poisson pourri. Son émoti prend l'initiative de le connecter au docteur Sigmund. Un holo du vieillard surgit, ce qui a aussitôt pour effet de calmer Angelo.

— Vous êtes anéanti, mon garçon.

— Ma sœur se moque de moi.

— Classique dans une fratrie, non ?

Angelo est épuisé par ses propres émotions. Il reçoit un appel du Renard qu'il met en attente. Il en a marre de tous ces fucking plots. Un vocatexte apparaît : « On s'en tient au plan. » Sigmund poursuit :

— Laissez votre sœur s'empêtrer dans le schéma de votre ancienne relation. Vous ne tomberez pas dans son piège. Focalisez-vous sur votre objectif : apaiser votre relation avec Léda !

— Oui, Ok.

Sa hargne retombe. La place est de plus en plus emplie de badauds, attirés par l'arrivée de la cour du Jin. Il entre dans l'auberge pour trouver un coin tranquille où discuter avec son shrink. Calé contre un mur au fond de la salle, il rallume son transmetteur et reprend sa conversation avec Freud.

— Bien, maintenant que vous êtes calmé, essayez de vous remémorer un moment heureux avec Léda.

— Eh bien, G ce memory de notre première rencontre. G fighté avec mon gun pour protéger les Pricard. Ils vont en parler dans leur movie ? Ce jour-là, Léda m'a couvé du regard et je lui ai ouvert la route, tel un héros. Sûr kils diront pas ça dans leur shitty scénario.

Il regarde d'un œil discret la projection murale, en se disant que la vieille Cin était bien contente à l'époque de le prendre pour gendre. Il était fiable et courageux.

— Ça me rend morose d'y penser, doc. Elle marche pas votre thérapie. J'suis encore plus triste qu'avant.

— C'est le doute qui provoque cette émotion.

Derrière son dos, les serveuses de l'auberge l'épient et il a le sentiment désagréable d'être moqué.

— Ben quoi ? leur lance-t-il méchamment. Vous voulez mon holo ?

Les filles connaissent l'histoire de cette Léda, réputée pour sa beauté, et qui a brisé le cœur du patron. Elles l'envient toutes. Lorsqu'il ferme les yeux, Angelo peut sentir la peau délicate de Léda, toucher ses cheveux soyeux, admirer son doux visage, palper sa poitrine ferme. En fait, la simple évocation de son nom le rend dingue. Il en perd ses moyens, sa respiration s'accélère et une poussée d'adrénaline le force à faire les cent pas. Il mourrait pour elle et

voilà comment on le remercie. Il finit humilié publiquement dans un jeu débile, et le récit pathétique de leur relation s'étale sur les murs de la cité. Il s'en fout bordel, il l'aime ! Le souteneur se lève brusquement et renverse avec fureur la petite table du bistrot. S'il attrapait Éli, il lui mettrait une raclée. Cette fois, c'est Sigmund qui se déconnecte de lui-même.

Une intuition l'habite, sans le quitter, l'étau se resserre autour de lui. Le duo formé par sa sœur et Léda n'a jamais rien donné de bon, que des problèmes. Et si elles manigançaient encore quelque chose ? Il doit s'assurer qu'on ne lui reprendra pas sa femme, et la mettre à l'abri. Il clique sur l'icône de son bodyguard puis se ravise. Il a confiance en Cerk mais Léda et lui sont trop proches, il devra y aller lui-même. Soudain inspiré, il replie le trans et part aussitôt. Un autocab l'attend devant le bar.

— À la Maison des Dames, ordonne-t-il.

Il n'est pas sûr de ce qu'il fait, mais il a toujours fonctionné à l'instinct et, jusque-là, ça lui a plutôt réussi. Le cab le dépose devant chez lui et il se dirige d'un pas décidé vers la grande porte où ses hommes, voyant son air renfrogné, cessent leurs bavardages. Il monte à l'étage, dépasse Cerk qui surveille l'entrée de sa cellule et tape la date de naissance de Léda sur l'une des portes qui s'ouvre. Sa compagne joue à Capsiotruc ou il ne sait plus quoi. Il commande le robot d'un claquement de doigt.

— Fais ta valise, on se barre d'ici.

— Mais ? Tu avais dit…

Il ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase, replie le plateau du jeu pendant que le robot s'active. À bien y penser, cette fiction qui tourne sur Lacrima est sortie après la visite de son épouse au dispensaire. Est-ce un hasard ? Il ne croit pas beaucoup aux coïncidences.

— Tu as vu ma sœur au dispensaire ?

Elle le regarde, ahurie, prend son air innocent.

— N…non.

Comme elle cherche à se dérober, il saisit la valise qu'a portée le robot et glisse quelques habits dedans.

— Cerk !

Son homme de main apparaît.

— Elle part avec moi, vérifie qu'elle emporte ses parures pour l'arrivée du vice-Jin.

Quand il regarde Cerk, il intercepte un regard, une complicité, quelque chose qui n'aura duré qu'une fraction de seconde. Son intuition se confirme.

De mon côté, je n'avais pas chômé. J'avais passé de nombreux entretiens avec les AA de l'institut qui semblaient impressionnés par mes lignes de codes.

— Vous êtes étonnamment réactif, nous avons apprécié l'originalité de votre conception, m'avait-on avoué – en langage binaire – lors de mon dernier entretien.

— C'est que mon programmateur est un Terrien, avais-je expliqué, j'ai été livré avec les maisons-orbitales.

En réalité, je pouvais améliorer mon propre code, ce qui me rendait unique. Mais ça, je le gardais pour moi parce que c'était interdit. Les humains devaient garder la maîtrise de mon développement.

— Ça nous intéresse, nous pouvons procéder aux entretiens en présentiel, à condition que vous acceptiez d'ouvrir votre code source. Pour les besoins de la mission Odin, il s'entend !

— Vous ne le regretterez pas ! m'étais-je exclamé. Ma candidate est travailleuse, elle ne compte pas ses heures, c'est un redoutable pilote qui a à son actif un taux de déblayage particulièrement élevé. Depuis qu'Alice est apparue, elle ne cesse de regarder en sa direction. Cette mission est pour elle.

— Très bien, avait conclu l'AA-Drh, j'ai été charmé par notre rencontre. J'espère qu'il en ira de même avec votre patronne.

— J'en suis certain !

Ouvrir mon code source ne me dérange pas, je communiquerai la copie clonée d'une version antérieure qui permettra au vaisseau de s'enrichir, mais je continuerai d'évoluer seul au contact de Chams. Pour moi, la question est maintenant de savoir comment la libérer pour lui faire passer ce satané entretien. Raffinon a tenu parole et a ouvert un compte sur lequel j'ai déposé les médiènes. Il faut maintenant l'exfiltrer de la Maison des Dames. Je connais le numéro d'identification de sa cellule, il s'agit de sa date de naissance. Je connais aussi le réseau de la Maison, grâce aux émotis de Cerk et d'Angelo que je peux pirater. Ce soir, la porte de son appartement restera ouverte mais, une fois dehors, Chams ne pourra pas aller bien loin sans une aide extérieure, ou quelqu'un qui la mettra à l'abri des autorités ou des mafieux. Car quand Macrel affirme vouloir enfermer les jeunes filles dans la Maison des Dames, cela signifie également qu'il n'a pas l'intention de les voir en sortir. Léda dehors, la police lui tombera dessus. Sa seule chance de rester vivante est de bénéficier de l'aide de Raffinon. Je quitte l'entretien et me reconnecte à l'émoti de Chams. Je la surprends alors dans les bras de Cerk, elle semble bouleversée.

Sextant 1350 : Titan – 0° 17′ 37″ S, 163° 10′ 39″ E (Huygenscity)

Des lunes que Coz is missing. Ça s'est passé le D-day, jour de l'éclipse, no light, Storf avait pourtant demandé de ne rien tenter. What happened ? Pourquoi elle est sortie ? Jénard n'arrête pas d'y penser, il aurait dû s'apercevoir qu'elle allait mal. Elle n'était pas descendue faire la walk avec eux, et on avait retrouvé son vaisseau all smashed out. Une attack ? Mais par qui ? Les clodos sont pas aware. Les grounders en orbite peut-être. Tsuk est dévastée mais lui veut comprendre. Son spacesuit n'est plus là, peut-être qu'elle a survécu. Il se replonge dans ses écrans, où Médi est apparue avec la grâce évanescente qui fait sa renommée et qu'il ne supporte plus. Il monte le son.

— Le Jin va annoncer officiellement que le gouvernement se résigne à quitter la Terre. Écoutez notre interview.

Médi disparaît et cède l'écran au souverain qui se tient derrière un bureau métallique dans une salle blanche et vide, il s'adresse aux citoyens des Mondes Amis.

— C'est avec regret que nous partons. Notre Terre avait beau s'être rafraîchie, son ciel s'être encombré de cendres, elle nous nourrissait. Là était l'origine de notre monde, notre alpha et notre omega. Le pourrissement de la couche d'ozone et l'éruption d'un volcan n'ont pas eu raison de l'humanité. Mais voici maintenant qu'un astéroïde fonce droit sur nous, sans que nos forces armées ne soient parvenues à le détruire. N'est-ce pas là un signe ? Tout converge et tout s'acharne à réclamer notre départ. Alors partons ! Nous devons nous résoudre à attendre ailleurs des jours plus cléments. J'ai décidé que le directeur général de l'Organisation Internationale serait accueilli sur Mars, où siège le Conseil des Mondes Amis. Le directeur de l'Usa prendra ses quartiers sur Europe où s'est développé un grand centre d'astrophysique. Enfin, en ce qui me concerne, je me rendrai avec mes conseillers sur la loyale Titan.

Les lacricams qui entourent le Jin lui demandent des précisions :

— Grand Jin, les bulles de Titan sont surpeuplées et vous prévoyez pourtant de vous y installer. Pourquoi ce choix ?

— Que je sache, répond le souverain avec fermeté, la Terre a financé l'envoi de maisons-orbitales, ce n'est pas comme si nous n'avions rien fait ! Nous pouvons légitimement, me semble-t-il, demander l'hospitalité à ceux que nous avons aidés par le passé.

— Où pensez-vous vivre exactement ?

— Dans la capitale. Je me suis beaucoup investi dans cette colonie dont je suis l'unique gouverneur. Bien entendu, je collaborerai avec son VG, le sieur Macrel.

— Mais si vous occupez Huygenscity avec votre cour qui compte trois mille personnes, les Orbitaux pourront dire adieu à leur relogement sur le sol ferme.

Le Jin lève les yeux au ciel, agacé par ces questions pressantes.

— Je comprends la déception des Orbitaux qui espéraient redescendre bientôt, mais il faut donner la priorité aux réfugiés de la Terre, à mes ministres et leurs familles. Je promets d'engager des réformes politiques pour l'indépendance de Titan. Je promets également de construire suffisamment d'habitations pour permettre à tous et à toutes de quitter les capsules spatiales et redescendre vivre sur le plancher des vaches, comme on dit chez nous. Mais il nous faudra du temps.

Les anneaux de Saturne lui sont tombés sur la tête. Jénard est ahuri par ce qu'il vient d'entendre. Il séquence la fin de la déclaration du Jin et la publie sur son log, sans rien ajouter. « Je comprends la déception des Orbitaux qui espéraient redescendre bientôt. » Les propos du souverain sont sans ambiguïté et les capsios doivent comprendre qu'ils sont menacés. Jénard n'emménagera pas avec Tsuk sur Titan, il continuera de payer sa dette à la société. Il a accepté un job qui en aurait rebuté plus d'un, il a cleané sans relâche la merde des indus, mais son taff n'a aucun sens. Au bout de six mois de cette activité de forçat, il ne supporte plus son quotidien, et seule la perspective d'une vie à deux avec Tsuk lui a donné du courage. Et voilà que le Jin en personne lui explique qu'il devra se montrer patient. Une invasion, voilà ce dont il s'agit. Au mieux, une occupation. De nature optimiste, jamais il ne s'est senti aussi abattu et découragé. Le Jin vient pratiquement de le condamner à perpet dans sa cagette spatiale, le noir et le froid, à tourner en orbite comme un couillon en attendant le bon vouloir de sa majesté. Jamais il ne vivra en couple avec la belle Tsuk. On l'empêche d'être heureux, on le prive de son droit le plus fondamental d'aimer.

— It's not fair !

Furieux, il lance violemment son pencil contre la paroi de sa capsule où une tache se forme. Les capsios ne vont pas se laisser intimider par ces chyènes de Terriens. Cette planète est à eux, gagnée à la sueur de leur front. Il se tourne vers le tableau de bord et lance un appel sur le réseau capsionautique.

— L'heure de notre freedom a sonné...

Inspiré, il poursuit sa déclaration sur quelques belles lignes dictées à son trans, et s'aperçoit que son message est largement relayé sur les ondes d'Hobocloud. Storf, le leader historique des Conjurés, son exact opposé, l'aidera à monter un plan qu'ils soumettront aux grounders du Ludospace.

Une heure plus tard, Jen est parké dans l'épi, suivi de près par Storf. Ils s'ignorent ostensiblement et rejoignent le Falldown en esquivant les caméras, ce qui devient compliqué avec les émotis qui flottent un peu partout au-dessus de leurs propriétaires. Un code pirate permet de brouiller leur image, sans se faire repérer. L'épi qui s'éveille prépare les festivités en l'honneur de la cour du Jin, et les commerçants accrochent quelques décorations sur les murs. Prétendant ne pas se connaître, les garçons montent dans des plateformes distinctes et entament leur descente vers Titan. Jénard pense alors à la symbolique de la chute dont lui a parlé Chams, cette dégringolade incontrôlable de notre destin vers ce qu'il a de plus tragique. Et si la chute de quelques-uns permettait au plus grand nombre de s'en sortir ? Et si, dans son accélération, la chute emportait avec elle les derniers bastions d'une aristocratie illégitime ? Sorti du Falldown, il s'abstient de regarder derrière lui pour vérifier que Storf le suit et monte dans un dirigeable. Une fois installé, il aperçoit en contrebas la silhouette de son camarade qui porte les stigmates de l'impesanteur et marche en boitant. Ça l'amuse. Il repense à ses descentes précédentes avec Tsuk et la pauvre Chams qui est missing. Dead, peut-être. Il se sent acculé et n'a plus rien à perdre. Un sursaut de lucidité l'a amené à prendre son destin en main, mais aussi celui de tous les capsios. Trop d'inertie, trop de passivité, et d'un coup c'est la goutte d'eau. Il injecte un stimulant dans ses jambes endolories et essaie de dormir. En fait, il s'écroule.

Quand il se réveille, le dirigeable approche de la capitale. Le désert s'étale autour de lui et le ciel est plus dégagé qu'à l'accoutumée. Il est débarqué dans la gare où l'animation lui permet de se fondre dans la crowd. Il a vu Storf prendre la direction opposée. Le ciel est haut et on voit des dirigeables stationner dans les airs. Jénard sorti le premier et traverse le quartier d'affaires pour se diriger, en boitillant, vers le quartier chaud de la City où la population se raréfie. Bon an mal an, il arrive à destination. Les rues affichent d'amicales enseignes clignotantes, promettant des plaisirs en tous genres. Il entre enfin dans le ludospace où Storf l'attend.

— Espèce d'invertébré, comment t'as fait ?

Ils se serrent la patte et louent un casque RA. Une fois connectés, Storf découvre sur les murs les peintures de Jénard.

— Nice !

Signe de Storf du menton vers son ami qui se sent flatté. Les deux hommes visitent le hangar où ils ont rendez-vous. Un botdog les voit, remue la queue et sautille du haut de ses deux mètres. Des soubresauts se font ressentir sous leurs pieds. Le chien les attire pesamment dans le garage virtuel d'un immeuble, où se trouvent de vieux tacots qui se mettent à parler.

— Alors ça yé, vous êtes ready ?

— Ouaip, répond Jénard. On é tous angry là-haut.

— J'vous lé dit men, fo frapper fort.

Une voiture démarre, puis une autre et encore une autre. Tout le garage fait vrombir bruyamment ses moteurs antiques.

— Nous aussi, on é ready.

L'un des véhicules s'avance, escorté par le chien-robot qui grogne de plus belle, et le grounder leur révèle un plan que Storf et Jénard écoutent patiemment. Les garagistes, comme ils les appellent, fourniront les armes, les Conjurés les hommes. À la fin des explications, les garagistes demandent avant de prendre congé :

— Ce soir, C korect ?

— Korect !

— Le matos É sur Groundercloud.

— Et comment on cross le Falldown ?

— Intraçable, que des spareparts.

Les capsios se consultent, les pièces détachées devraient pouvoir passer les bornes de sécurité.

— Ok. Bye men.

— Be safe !

D'un coup, les animations cessent, la RA disparaît pour replonger les pseudo-joueurs dans un hangar lugubre où des clients casqués s'agitent devant un ennemi invisible.

Comme les effets de la dope s'estompent, le retour au bercail semble plus long et plus douloureux que l'aller. Jénard se sent envoûté par ce projet d'attentat qui lui donne des ailes. Il retrouve sa cabine en orbite, se connecte au canal crypté et contacte Tsuk pour la briefer.

— I want to come. Tu m'laiss' away.

Dans le couple, Tsuk a le sentiment d'être la plus virile des deux.

— Je t'aiderai, I can fight!

Elle pratique devant l'écran une série impressionnante de katas qui font jaillir dans sa main droite une arme imaginaire qu'elle abat violemment sur l'avatar de son amant. Les oreilles pointues de Jen se flétrissent, il réfléchit à une façon élégante de la rembarrer.

— Je C my love. Mé fo faire ça discret. On sera just 4.

Il sirote une soupe chaude au Cloudiquant, loin des curieux, et se demande pourquoi les endroits mal famés sont toujours sombres. Il devra penser à y accrocher une de ses peintures pour égayer les murs en acier.

— Y’aura ki ? demande sa dulcinée.

— C secret.

— Y’aura Storf?

— Secret.

— Y’aura forcément Storf, y connaît pas la fight ! Let me come with U.

Jen, amusé par son entêtement, lui envoie un smack.

— When?

— I can’t tell. Secret!

Le coup est pour ce soir. Jen fait du porte à porte pour prévenir en personne les protagonistes. Il approche sa capsule de celle de ses complices, se stabilise à leur niveau et fait de la main le signe convenu. Après avoir reçu le signal, tous les capsios mobilisés se sont rendus sur Titan pour – officiellement – fêter l’arrivée de la cour du Jin. Un long été débute à Huygenscity, où les invités de marque vont débarquer. Le vice-Jin défilera pour la fête de la victoire contre le Split et recevra un accueil somptueux de la part des notables de la ville qui souhaitent l’impressionner pour lui soutirer de nouveaux privilèges. Jénard a reçu un exemplaire de l’itinéraire du vice-Jin. Le VG prévoit de lui offrir un banquet de trois mille couverts et de nombreux spectacles qui se succéderont au bord du canal. On a fait appel aux plus grands artistes pour rendre la commémoration inoubliable : un musicien a composé un hymne à la gloire de l’unification, un architecte a érigé un arc de triomphe et un plasticien a modifié les lumières de la ville avec les couleurs de l’Empire. On parle même d’offrir au vice-Jin un chyène dont les Titaniens sont très fiers. Enfin, une caravane militaire a été construite en une nuit, elle comprend un lit impérial qui abritera la liaison secrète du VJ avec une Titanienne, la fameuse Léda.

Les Conjurés ont attendu la tombée de la nuit pour lancer l’opération. Alors que les complices sont déjà en position dans la capitale, Jen et Storf s’amarrent sur Groundercloud où un comité d’accueil les attend. Jen sort le premier, légèrement nerveux, chaussé de bottes aimantées qui le maintiennent cloué à la plateforme. Son ami reste à l’intérieur du cockpit, main sur le nuc quand un petit véhicule de chantier avance vers eux. Deux grounders accoutrés comme des ouvriers sortent du drôle d’engin, une mallette à la main. De son côté, Jénard ouvre sa poussette et se dirige prudemment vers ses contacts. Il fait un pas, l’autre en fait un également et ainsi de suite, jusqu’à ce que le grounder soit assez près du capsio pour déposer la mallette dans le buggy.

— Tu C comment faire ? demande le grounder.

Jen hoche la tête. Sur sa visière, le capsionaute affiche une photo de Coz.

— Une récompense si vous la trouvez. On s'est cotisé.

Le gars acquiesce à son tour. Il n'a pas réagi, il la connaît pas. Fausse piste, mais on sait jamais.

— Kès ki É arrivé ?

— On comprend pas. L É vanished avec son spacesuit. Le vaisseau est fucked up.

— Ok. Combien ?

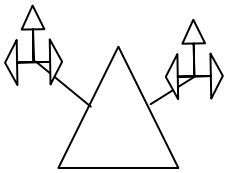
— 1000 médiènes pour l'info.

— Ok.

Pas d'embrouille, les gars semblent corrects, Jen et Storf remontent dans leur navette et partent sans demander leur reste en direction du Falldown.

Ils arrivent sereins devant la plateforme car d'autres sont passés avant eux, sans faire sonner les détecteurs. Les éléments dans la valise sont si petits qu'ils ont pu les splitter. Ils arrivent une heure plus tard au ludospace où Jen expose *La cage aux fauves*. L'ambiance est glacée, tout le monde sait ce qui se trame mais leurs complices feignent de s'intéresser aux œuvres. Faux échanges de banalités, rires forcés pour détourner l'attention des mouchards. Chaque élément du supranuc est discrètement remis à Chrab qui tient les vestiaires de la salle de jeux. Jen refuse le gâteau de pavot que Mönnl lui propose et prend un verre de macis. Il toussote, repose son verre vide et s'en va. C'est le premier signal. Dans un quart d'heure, Chrab et Mönnl partiront à leur tour avec l'ensemble des pièces détachées et le rejoindront dans un lieu tenu secret, en se repérant grâce aux capsiosignes.

C'est l'heure. Chrab et Mönnl quittent ensemble le ludospace, un sac à l'épaule, mais ils ne connaissent pas leur itinéraire à l'avance. Ils doivent rejoindre Jénard dans un immeuble désert, en suivant des inscriptions sur les murs. Ils cherchent, anxieux, une indication de la direction à prendre, suivis à la trace par des lucioles personnelles. Au loin, le ciel brille de mille feux follets et on entend jouer de la musique générative, algorithmique ou multiethnique. Ils font le tour d'un premier immeuble abandonné mais ne repèrent aucun capsiosigne. Ils commencent à se décourager lorsqu'ils découvrent un symbole connu, fraîchement appliqué, qui pointe vers une direction o→. Ils s'engagent dans une rue déserte, bordée de logements désaffectés, quand ils lisent sur une porte une inscription plus grosse que les autres, disant qu'un homme armé vit ici.



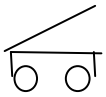
Ils se précipitent dans le building, accélérant discrètement le pas, malgré leurs jambes atrophiées qui leur font un mal de chyène, quand ils reconnaissent l'inimitable silhouette de Jénard, dont la queue frappe l'air d'impatience. Il a déplié une poussette pour enfant. C'est le deuxième signal. Les deux hommes déposent dans le buggy le kit de supranuc, puis examinent, ahuris, leur ami remonter d'une main experte l'arme fatale. Mönnl s'étonne le premier.

— T'as appris ça où ?

Jénard sourit, oreilles redressées, fier de son effet. Pour toute réponse, il ordonne :

— Pars devant.

Mönnl s'éloigne et regarde de temps à autre en arrière, il aperçoit son leader confier la poussette à Chrab. Tout se passe comme prévu. Il traverse la Place du Palais, d'où il doit rejoindre son poste en suivant un logo précis. De là, il pourra lancer un dernier signal à son camarade pour la mise à feu. Il cherche un indice sur les murs, quand il remarque un dessin, sans équivoque.



C'est bien là qu'il doit se placer en attendant le char impérial. De sa cachette, il a une vue plongeante sur la voie Fresnel, d'où le char arrivera. De son côté, pour ne pas se faire repérer, Chrab a confié la poussette à une fillette contre douze médiènes.

Au même moment, assise dans le char impérial, Chams est contrariée d'avoir dû quitter précipitamment la Maison des Dames pour cette stupide mission. Tout son plan d'évasion est caduc. Angy a promis que ce serait la dernière fois, il lui a montré des liasses de crédits et proposé de quitter Médiane avec elle.

— Dommage que les Titaniens soient si peu avenants, confie le vice-Jin à son invitée.

— C'est qu'ici le climat est rude. Le peuple s'est fermé avec le ciel.

— C'est vrai que ce ciel rouge et ce désert partout… – Il fronce les sourcils – C'est déprimant !

Le char princier avance à tâtons dans des rues étroites où le VJ est acclamé. Il entend les cris sans rien voir de la foule compacte qui l'entoure. Il change de point de vue, s'imagine dans la

rue, à la place des badauds. Dans cette obscurité, les passants ne voient que lui. Le neveu du Jin veut donner à ces pauvres âmes l'occasion de s'amuser et le macis coule à flots. En réalité, Chams sait que la population s'amuse du ridicule de la cour qui se pare d'habits volumineux et encombrants, à l'opposé de la mode titanienne, pratique et fonctionnelle, adaptée à un milieu hostile. Toutefois, les Terriens respirent les devises à plein nez et les gens aiment ça.

— J'adore votre musique !

Ashté, le neveu de Schmulien, s'est d'abord étonné du rythme désordonné des cuivres et des tambours qui lui a paru anarchique. Mais en y prêtant davantage attention, il lui semble maintenant que ces percussions s'organisent en quelque chose de cohérent. Il trouve ça intéressant.

— Titan n'est pas aussi désagréable qu'on le dit ! Seul me gêne ce ciel épais qui menace constamment de s'effondrer.

— Et si nous allions à l'opéra ? propose la concubine.

Macrel veut que le vice-Jin ait connaissance de toutes les distractions préparées en son honneur. En fait, pense-t-elle, c'est surtout Angelo qui a insisté sur la nécessité d'aller à l'opéra.

— Un musicien a composé une symphonie en l'honneur de l'Empire, précise-t-elle.

— Tu t'ennuies, Léda, je comprends. Mais regarde le visage de ces gens, ils sont heureux parce qu'ils font la fête. Et c'est tout ce qui compte !

La jeune femme se dit qu'Ashté est encore un adolescent, aimable mais bien naïf à l'égard de l'intention des Titaniens. Il aime parader et passer du bon temps, contempler l'architecture et l'éclairage nocturne. Comme Ashté avant elle, elle se met à regarder la foule. Elle éteint le luminaire qui flotte près d'elle pour mieux voir. L'éclairage en surplomb crée des poches sous les yeux et déforme les visages d'une façon amusante. Certains n'ont plus que deux grosses pommettes à offrir au vice-Jin, d'autres, le visage émacié, ont les traits tirés. Il y en a un en particulier qui ne sourit pas et attire son attention. Il escorte lentement le char et n'a d'yeux que pour elle. Elle prend peur et esquisse un mouvement de recul, puis se dit qu'il ne peut pas la voir sans l'éclairage mobile. Et pourtant, il la fixe, c'est certain. « Fuis ! », lui dit une voix dans sa tête. Voilà que ça lui reprend. Les voix l'avaient pourtant laissée tranquille un bon moment. « Fuis ! Vas-t-en ! ». Elle a avalé beaucoup trop de pavot, il est temps qu'elle s'active.

— En fait, je trouve ce spectacle très romantique, lance Ashté.

Il s'approche d'elle et baise tendrement sa main sans vraiment y déposer sa bouche. Un toucher à distance, elle sent presque son souffle. Elle regarde par-dessus l'épaule du vice-Jin, cherche furtivement l'inconnu qui la fixait, mais il a disparu.

— Je vais demander à ce qu'on te conduise à l'opéra. Tu es blême. Un petit détour ne me fera pas de mal de toute façon. Mais, je dois poursuivre la traversée de la cité pour réaffirmer notre pouvoir, ordre du Jin.

— Alors, ce que Jin veut… dit doucement la favorite, en s'inclinant légèrement.

Ce pavot tout de même, il lui fait avoir des hallus. Elle n'est pas mécontente d'aller se poser à l'opéra. Une loge est réservée pour Ashté dont elle profitera seule. La jeune femme se dit qu'elle se retrouve à son point de départ. Ce soir, elle redevient Léda, considérée uniquement pour sa beauté, sans que personne ne se soucie de ce qu'elle désire vraiment. Avant de partir, elle avait lu dans le regard de Cerk qu'elle resterait à jamais la propriété de Barns Ltd. Son ami d'enfance l'avait serrée dans ses bras, à l'abri des regards, comme dans un adieu.

Ashté la dépose en grande pompe devant l'opéra où Léda est immédiatement prise en charge par le protocole. Puis, il repart selon un nouvel itinéraire. Cela ne trouble pas le jeune homme qui n'a aucune envie de se presser. Inconscient du danger qui le menace, certain que sa police a déjoué tous les complots, le char rejoint la Place du Palais par la rue où Mönnl s'est posté. Ce dernier, surpris par l'arrivée impromptue du char impérial, panique et renonce à donner le signal. Quand le char passe devant Chrab, celui-ci se précipite vers la machine qu'il démarre.

— Cours ! Vite ! il lance à l'enfant avant de s'enfuir.

Une énorme explosion, suivie bientôt d'une salve de pétarades, gronde devant le char qui s'affaisse.

Sextant 1350 : Titan –localisation inconnue

Je me réveille dans une pièce lumineuse, où la lumière m'éblouit. Je plisse les yeux pour essayer d'y voir quelque chose mais je ne distingue que de vagues silhouettes sur un fond blanc. Je respire mal et j'entends le son de mon propre souffle, comme dans un scaphandre. Je pose mes mains sur mon visage et mes ongles cognent contre un obstacle invisible. J'y vois mieux à présent, je balaie la salle du regard : plusieurs personnes portent un masque de détention qui occulte leur visage. Personne ne s'arrête pour me parler. Je tente de dire un mot qui reste coincé dans ma gorge. Ma mâchoire est bloquée. Je me souviens alors de réveils similaires, à l'opéra tout d'abord, où un policier était penché au-dessus de moi. Dans un couloir ensuite, où les éclairages au plafond défilaient à toute allure. Mon crâne me fait terriblement mal, pris en étau sous le masque inhibant. J'observe autour de moi des femmes qui déambulent – j'en compte cinq – entre les lits superposés, sous la surveillance d'yeux droniques. Je serais à l'hôpital ? Certaines femmes sont allongées sur le dos et massent régulièrement leurs jambes. Des capsionautes, fraîchement débarquées de leur capsule. En les voyant, j'imagine la douleur sourde qui enserre leurs mollets. Mon mal de crâne devient insoutenable. Au bout de quelques minutes, mon bracelet biométrique clignote, un robot-nurse fait son entrée et projette une seringue qui me touche à l'épaule et me plonge dans le noir.

Je peux pas dire combien de temps je suis restée inconsciente. À mon réveil, la douleur est toujours là et je respire toujours aussi mal, ce qui a le don de m'agacer. Mes yeux tombent sur une inscription au mur, un logogramme composé de trois dièses ###. Je suis en prison. Le sol s'effondre sous mes pieds. Les geôles titaniennes sont les pires de Sol. Les détenus n'ont pas d'avocat et se défendent avec un assistant juridique dont la version n'est même pas mise à jour. C'est le bagne assuré. Mais pourquoi je suis là ? Cette fois, ma chute devient vertigineuse, je tombe plus bas dans l'échelle sociale qu'avec mon précédent statut d'éducatrice. Comme si c'était possible ! Je suis une proscrite. Je panique, mes yeux dansent et cherchent de l'aide quand je remarque qu'une détenue m'examine en silence. Elle trempe son index dans un verre d'eau et écrit trois signes sur le sol : « membres complot jail ». Confuse, je la regarde – elle est plus grande et plus maigre que moi – puis je dessine à mon tour un signe sur le sol : un point d'interrogation. « Pourquoi ? » Le masque impersonnel me fixe puis le doigt de ma voisine se décide à répondre avec l'inscription « attentat ». Ma respiration s'arrête quand le symbole mouillé du vice-Jin, un dragon en forme de serpent suivi du symbole de l'enfant子, apparaît avant de s'évaporer. Je m'incline vers elle en guise

de salut. Mon interlocutrice se présente en posant une main sur sa poitrine avec le pouce replié, le chiffre quatre. Elle s'appelait For. Sa silhouette se détache du lot, son corps filiforme et son dos voûté lui donnent une allure de garçonne. Elle reprend sa marche silencieuse entre les lits de la cellule où règne un silence de mort. Le silence, soudain il me saute à la gorge. Même dans les maisons-orbitales, on entendait le ronronnement de la ventile. Sur Titan, c'étaient les émotis qui faisaient un bruit d'insecte. Mais ici, aucun bruit de fond, rien. Purée de satellite, je n'ai plus d'émoti, Chelsea a disparu ! Je pince mon poignet, mon implant est toujours là. Un vent aigre monte en moi, une rage soudaine qui me prend à la gorge. De quel droit on m'a enlevé ma cam, c'est du vol. Je veux crier mais aucun son ne sort de ma bouche, je tape des poings contre la porte, alertant l'un des drones qui projette une nouvelle aiguille dans mon cou. Blackout.

Je passe les jours suivants à alterner des phases d'éveil et de mauvais sommeil. Ma seule distraction consiste à regarder le paysage par la fenêtre, où un chyène traîne au pied du bâtiment, aboyant bruyamment dans notre direction. La première fois que j'avais vu un chyène en vrai, j'avais douze ans et le tank était passé à toute vitesse devant lui. Mon souvenir ne lui fait pas honneur. En plein jour, comme la lumière du printemps tombe doucement sur lui, je peux apprécier sa fourrure qu'on a envie de caresser. Je lui fais signe, il me fixe, renifle, fait une sorte d'aboiement sorti d'outre-tombe. D'en haut, je vois sa truffe humide s'animer, il doit avoir faim. Je prends un morceau de pain que j'ai dans ma poche et le lui lance. Il me montre son derrière pendant qu'il mange, remue la queue puis se rassoit, langue pendante, l'air satisfait. Il retrousse ses babines pour se lécher, courbe l'échine pendant qu'il tourne sur lui-même. Enfin, il s'allonge et me montre ses crocs en baillant. Je suis heureuse qu'il reste là devant moi, je ne sais pas pourquoi mais je me sens moins seule.

Depuis que je me tiens tranquille, je suis autorisée à prendre mon repas dans la salle commune. Là, mon masque virtuel s'estompe pour me permettre d'avaler ma nourriture, je respire enfin ! Une forme de libération, même si on s'habitue un peu à avoir un masque sur le nez et la bouche toute la journée. Une fois le masque retiré, j'ai l'impression qu'il a imprimé mon visage et je me dis que le port du masque est à lui seul une sanction. Toute communication avec les autres captifs est punie par l'envoi au cachot. Autant dire qu'on se tient à carreau ! Un midi, les news s'affichent sur le mur. On arrête tous de manger, le regard rivé sur les images d'une cinquantaine de maisons détruites Place du Palais, près de la gare. Sous les décombres, les secours ont retrouvé le corps émietté de la petite Marianne, exhibé aux caméras. J'en ai le sang glacé. L'attentat, au lieu de dénoncer l'exploitation des capsios, a

soudé les citoyens contre nous. Le peuple exigera une vengeance. À la vue du corps sans vie de la gamine, nous échangeons des regards lourds de sous-entendus. Je baisse la tête, honteuse et ahurie par le nombre de victimes innocentes. Je hais Chrab qui nous rend responsables d'un crime atroce, je serai punie à cause de lui. Une faible minorité de détenus, cependant, ne semble éprouver aucun repentir. Je me sens perdue, je songe à mes amis, Jen et Tsuk, dont je n'ai aucune nouvelle mais qui ont dû prendre part à l'attentat. Je me demande s'ils sont emprisonnés eux aussi. En attendant, le vice-Jin, lui, est toujours vivant et se pavane devant les caméras, des mots haineux plein la bouche. On va tous y passer, c'est sûr. Je mesure enfin la gravité du crime dont je suis accusée et j'ai peur. Dire que si j'étais restée dans le char, je serais morte ou blessée ! Angelo et Macrel m'ont peut-être sauvé la vie en m'ordonnant de me rendre à l'opéra. Et cette voix dans ma tête ? L'instinct de survie, peut-être, ou la logique illogique. Je me suis peut-être remémoré leurs conseils et c'est ma propre voix intérieure que j'aurais entendue. On compte au total une centaine de blessés légers, vingt-huit blessés graves et vingt-deux morts, dont huit personnes tuées sur le coup. Le récit de l'agonie de la petite Marianne m'a épouvantée. Comment ce lâche de Chrab a-t-il pu confier l'engin à une enfant ? Embastillés, nous n'avons pas rencontré d'avocats et nous ne connaissons pas notre chef d'inculpation mais je comprends maintenant qu'on me pense complice de l'attentat, d'autant que je me suis esquivée juste avant le moment fatidique. Ça me rend folle. Ma petite histoire à moi s'est toujours retrouvée mêlée à la grande. J'aurais aimé qu'on me laisse tranquille. Tranquille sur Terre chez mes grands-parents, tranquille dans la rue avec ma mère, tranquille dans ma capsule et même, pourquoi pas, tranquille avec Angelo qui m'a montré ses liasses de billets. Mais non, au lieu de ça, il a toujours fallu que mon destin soit mélangé à quelque chose de plus grand qui m'entraîne immanquablement vers le fond. Le masque humiliant qui scelle ma mâchoire se referme et me condamne de nouveau au silence dans l'attente du procès. Je ne sais même pas si je pourrai me défendre. Qui est For et de quelle manière a-t-elle participé à l'attentat ? Compte tenu du nombre de victimes parmi les civils, je doute qu'il soit possible de le qualifier de crime politique, ce qui nous aurait permis d'obtenir une sentence plus clémente. Il devient de plus en plus évident pour moi que Basile réclamera l'application du droit commun, pour lequel la peine de mort est requise. Il faut être lucide, je me trouve de nouveau dans une impasse. J'ai été manipulée – par Macrel, par Angy – et on m'envoie à l'échafaud. Ce doit être là leur vengeance pour m'être évadée de la Maison des Dames, et la seule raison pour laquelle ils m'ont gardée en vie. L'image de Cerk me revient, à bien y penser, il m'a serrée dans ses bras comme pour un adieu. D'un seul coup, je perds tout espoir. Si seulement je pouvais contacter Éli, elle témoignerait en ma faveur. Mais ici, sans

avocat ni contact avec l'extérieur, je suis condamnée d'avance. Je fixe longuement mon poignet, impuissante, et je me demande comment retrouver Chels.

Dix jours se sont écoulés, que j'ai marqués sur le sol d'une fine griffure avec mes ongles durs. Dix jours de tourments durant lesquels j'ai connu tous les états émotionnels, de la culpabilité à la colère, de la haine à la résignation. Je me suis mise à espérer sottement qu'Ashté me défendrait avant de me raviser car le vice-Jin doit me détester. Sur le mur-écran du réfectoire, For et moi avons écouté Médi expliquer que l'enquête s'orientait vers le milieu des grounders.

— Le Renard a, disait-elle, comparé le Jin à Napoléon, dont l'expansion n'avait été mise à mal que grâce à une conspiration des pays assiégés. Il aurait, selon certains témoins, appelé à une rébellion, ce qui fait de lui le premier suspect.

Le matin même, dans la cour, j'avais été contrainte de regarder la retransmission en direct du procès du Renard, où le Jin avait pris la parole. Tous les promeneurs scrutaient l'image géante du dirigeant, alors qu'on entendait à l'extérieur le chyène hurler à la mort. Déformé par la rage, le visage du souverain offrait à la caméra, en contre-plongée, une bouche béante désireuse d'avaler ses spectateurs. Nous, en l'occurrence.

— L'unique but des pensées du Jin et de ses actions est d'accroître la prospérité et la gloire de Titan, a-t-il déclaré d'un ton ferme. Tant que ces brigands ne s'en prenaient pas directement à nous, nous avons pu laisser au vice-gouverneur le soin de les punir ; mais puisqu'ils viennent d'intenter à la vie de ma famille et à celle de la population, la punition sera terrible. Assurez-vous, mesdames et messieurs les jurés, en mon nom, que cette poignée de scélérats soit réduite à l'impuissance de nuire.

Médi a alors diffusé des images de la foule en liesse, le long du canal ou devant les écoles, auréolée de l'hologramme de la petite Marianne.

Prise de panique à l'idée qu'on allait me lyncher, j'ai suffoqué, cognant l'épaule de For qui était tétanisée. Puis, comme la caméra de Médi revenait dans la salle du tribunal, j'ai examiné, le cœur battant, l'ensemble des accusés dont la lacricam captait l'image. Ma respiration s'est accélérée, craignant de reconnaître un visage familier, celui de Jénard ou de Tsuk. Les gros plans se sont succédé sur des figures défaites qui avaient perdu leur dignité quand j'ai reconnu Storf. Il avait maigri, ses yeux tristes fuyaient les drones et toute hargne semblait l'avoir déserté. Ça m'a fait un choc de le voir comme ça. Ma peur s'est transformée en désespoir, mon corps s'est mis à trembler sans que je puisse le maîtriser. Médi a dressé le portrait des condamnés. J'ai attendu de voir celui d'Angelo mais, comme je le pressentais, il ne comparaissait pas au banc des accusés, ce qui signifiait que, les mains libres, il prendrait la

succession du Renard. Il pouvait même avoir tout manigancé dans le seul but de se débarrasser de son patron. Mais alors, pourquoi avoir prétendu qu'il voulait fuir avec moi ? J'étais perdue. Je ne savais plus ce que je devais croire.
Une journée, qui m'a semblé une éternité, a séparé le jugement du Renard de celui des Conjurés. Nous redoutions tous une exécution aussi définitive que celle qui venait de frapper les grounders. Sentant mon heure proche, j'ai retrouvé le sommeil, comme un prélude à la mort, seule issue raisonnable au ratage complet de ma vie. Quand je me suis couchée la veille du procès, les images obsédantes du massacre n'osaient plus me déranger. J'ai fait un signe au chyène qui dormait au pied du mur, je lui a lancé un dernier bout de gâteau, et je n'ai eu qu'à fermer les yeux pour sombrer. Il n'y avait plus rien à anticiper, plus de problème à solutionner. C'était fini.

Au tribunal, je me tiens près de For, une main dans la sienne. Les neuf membres du jury m'intimident car ils viennent de condamner Le Renard à la peine capitale. Ma vie touche à sa fin. Dans le meilleur des cas, je purgerai une peine de travaux forcés sur la ceinture de Kuiper. Je veux en finir au plus vite. Près de moi, ma camarade de cellule n'est plus que l'ombre d'elle-même, le corps mou, un bras replié, comme une protection. Un fantôme. J'aimerais lui parler et la réconforter, mais mon masque m'en empêche. Enfin, je suis appelée à la barre. Tête baissée en signe de soumission, le dos courbé par le poids de la culpabilité, je me rends devant l'Archonte et ses assesseurs pour prêter serment. Lorsque je redresse la tête, j'aperçois une marque gravée sur le bureau du juge composée de deux losanges accolés <><>. Autrement dit, « Tiens-toi tranquille ».

— Coz Pricard, entonne le juge, vous vivez dans une maison-orbitale et effectuez des travaux de déblayage spatial pour le gouvernement. Est-ce exact ?
Je sens mon masque libérer ma mâchoire, elle reste endolorie et j'ai du mal à articuler.

— Oui… Enfin, non.
Le juge lève un œil paresseux vers moi.

— Comment ça, non ?

— Je m'appelle Chams. Ma maison a été détruite. Je vis maintenant sur Titan.

— Ah ? s'étonne le juge, puis il gribouille quelque chose sur sa feuille-écran.
Quand il a fini, il reprend son interrogatoire.

— Vous bénéficiez d'une indemnisation en tant que réfugiée, ce qui vous permet de gagner correctement votre vie. Est-ce exact cette fois ?
Je secoue la tête en signe de dénégation.

— Quoi encore ?

Je me redresse, désolée de le contrarier, et le regarde dans les yeux.

— Je vis dans la Maison des Dames, je n'ai plus accès à ma pension.

L'homme de loi pince son nez avec le pont de ses lunettes et fronce ses sourcils épais, comme pour mieux me jauger.

— Précisez…

Je veux parler mais aucun son ne sort de ma gorge. Cette fois, ce n'est pas la faute du masque, je suis à bout.

— Bon, très bien, coupe le magistrat. Pouvez-vous simplement nous expliquer comment vous vous êtes retrouvée embrigadée dans cette sombre affaire de terrorisme ?

Le vieil homme qui m'interroge ne semble pas méchant, il s'adresse à moi comme un père de famille à son enfant. J'ai répété mon texte des tas de fois dans ma tête mais le juge ne semble pas attendre une réponse toute faite. Je fonds en larmes.

— Je sais pas !

— Vous ne savez pas ?

— Monsieur le juge, je fais amende honorable. Ce que j'ai fait, je l'ai fait en méconnaissance de cause.

Je renifle, pathétique, sans dignité. Je me suis interrompue mais l'échevin m'invite à poursuivre.

— Continuez mademoiselle, nous sommes ici pour essayer de comprendre.

Je me retourne vers ma camarade qui nous écoute, puis vers tous les membres du jury, auxquels je raconte mon histoire.

— Quand nous sommes arrivées sur Titan, ma mère et moi n'avions plus rien. Nous avons dû faire la manche pour survivre. C'est comme ça que j'ai rencontré mon protecteur. La santé de ma mère s'est dégradée...

Mon récit dure un bon moment et les juges semblent effarés par ce que je raconte, comme s'ils découvraient la réalité des immigrés terriens. Quand je termine mon récit, le doyen, enfoncé dans son fauteuil, réagit avec emphase.

— Eh bien, mon enfant ! On a l'impression que vous avez vécu cent-dix ans.

Je sens mes joues s'empourprer et je me remets dans ma posture de soumission, le nez pointé vers mes chaussures. Le juge regarde ses confrères et reprend.

— Écoutez, mademoiselle. Nous acceptons votre repentance. Votre enfance plaide en votre faveur. J'ai appris récemment que la vie dans les Maisons des Dames n'était pas une

sinécure. Cependant, nous ne pouvons pas vous laisser remonter dans votre maison-orbitale et nous ne pouvons plus vous subventionner. Comprenez-vous ce que cela signifie ?
En guise de réponse, je fais un malaise et m'effondre dans les bras d'un garde qui me maintient debout comme il peut, alors qu'un torrent humide coule le long de mes joues sans que je m'en rende compte. Je ne contrôle plus rien du tout.

— Je vous en prie, dit le juge un ton plus bas. Nous n'allons pas vous renvoyer dans la rue. Nous avons notre dignité.

Je relève le menton.

— Nous avons quelque chose à vous proposer, un marché si vous préférez.

Je cesse de respirer alors que le notable m'expose la sentence.

Je suis assis près d'un feu, bien au chaud, pile en face du Palais de Justice. Je m'étire et je baille à m'en faire péter la mâchoire. L'attente est longue car c'est aujourd'hui que se tient le procès de Chams et des autres capsios. Quel merdier ! Vivement que je retrouve ma place dans un vaisseau quelconque et que je quitte ce corps qui me ralentit à tous les niveaux. La place est affreusement silencieuse, comme si le temps s'était arrêté. Toute la ville est devant son écran en train d'écouter Médi commenter le jugement. Storf, le pauvre, y est passé pour l'exemple, en même temps que Le Renard. Les autres auront la vie sauve mais ils iront au bagne. Chams et d'autres capsios qui ont bénéficié d'appuis devront négocier.
Je mâchouille, encore tout engourdi, quand je la vois sortir du tribunal. Elle porte la même robe que le jour de l'attentat et sa tenue de soirée dénote avec le décor apocalyptique que son ami Chrab a créé, car l'Aréopage se trouve Place du Palais, où l'explosion s'est produite.

— **ENFIN TE VOILA !** je lui lance.

— C'est toi Chels ? Où es-tu ?

Je sens que je vais m'amuser un peu. Je la vois poser sa main sur ses tempes, incrédule, certaine d'avoir reconnu ma voix, et pivoter sur elle-même pour me chercher du regard.

— **GUESS QUI T'A TROUVE UN POSTE A L'USA ?**

Je ressens la tristesse de Chams qui contemple les holos de fleurs qui flottent là où la pauvre Marianne est morte. Je continue de parler pour l'aider à me trouver.

— **HACHEE MENUE, POOR GIRL.**

— Mais où es-tu ?

Elle s'impatiente.

— **PILE DEVANT TOI !**

Chams regarde devant, la place est désolée.

— **PLUS BAS, A TES PIEDS.**

Elle baisse enfin les yeux sur le gros chyène haletant qui remue la queue. Moi !

— Dans le chyène ?

J'aboie. Depuis que j'ai hacké ce corps, les choses sont devenues plus compliquées pour moi car je ne contrôle pas les réflexes du chyène, ses mouvements, et j'ai très peu d'emprise sur ses émotions. Du moins pour l'instant.

— **BINGO !** je m'écrie. **INSOUPÇONNABLE, NON ? ET PLUS PERSONNE N'OSE M'APPROCHER. UN BON P'TIT GARS BIEN MECHANT.**

— Ça alors !

Elle s'accroupit pour me caresser quand je me mets à grogner.

— **OUPS ! SORRY ! REFLEXE !**

Je roule sur le dos pour me faire pardonner. Tout ça est nouveau pour moi, tout se passe comme si je devais partager des manœuvres avec quelqu'un d'autre. Quelqu'un d'imprévisible.

— Tu vas pas me mordre, dis ?

Je pousse de petits cris plaintifs. Je dois reconnaître que le chyène a des capacités intéressantes, comme un flair hors normes. Il peut ainsi retrouver des traces de vie à plusieurs mètres de distance, rien que par l'odorat. Il se met d'ailleurs à fureter de droite et de gauche sans que je comprenne vraiment pourquoi, avant de sentir la main que Chams lui tend. J'essaie de calmer son amygdale par petites injection électriques, pour éviter qu'il ne croque sa paume qui est venue se poser sur son crâne.

— Je suis contente de te revoir, elle me confie. Comment ça marche ? Ce pauvre chyène est toujours vivant ?

— **BIEN SUR !**

Je glapis sous ses caresses, avant de poursuivre :

— **JE L'AI INCORPORE DANS UN LABORATOIRE, DISONS QUE JE SUIS A SON NIVEAU SUPERIEUR DE CONSCIENCE. SON CERVEAU REPTILIEN ET SON CERVEAU LIMBIQUE SONT INTACTS, J'AGIS PLUTOT SUR LE CORTEX.**

— Ah ! Chams reste sans voix.

Très fatiguée, elle se redresse avant de s'asseoir sur un banc près du trottoir, embarrassée par le spectacle des maisons effondrées. Je saute sur le banc et me rencogne contre elle, submergé par l'ocytocine, avant de m'assoupir de nouveau.

TROISIÈME PARTIE

LE NAUFRAGE DE LA GORGONE

Sextant 150 : Terre – Orbite haute (+ 300 000 km)

Notre navette est arrivée à destination, autour d'une fusée de la taille de la Tour Eiffel qui nous a engloutis, groupe après groupe. L'acheminement s'est fait par niveau, puis par ordre alphabétique. Logée dans les étages du bas en quatrième classe, mon tour n'est venu qu'à la toute fin, quand le désespoir m'avait vaincue. Heureusement, Chels était avec moi. Un employé que je n'attendais plus nous a guidés dans l'immense appareil où nous n'avons croisé aucun passager. Il nous a indiqué nos sièges : un fauteuil en étoile, à l'intérieur d'un cylindre, séparé des autres loges par une fine cloison de particules opaques. J'ai choisi une place près du couloir, en attendant que le zombinol fasse effet. J'étais exténuée. Quand j'ai voulu faire signe à mon voisin qui me regardait, inquiet, j'ai eu du mal à bouger mes doigts. L'infirmière a tiré le rideau magnétique à ce moment-là, elle a ausculté mes membres, tapé avec un petit marteau sur mes genoux, mais je n'éprouvais aucune sensation. J'ai examiné avec détachement la sorte d'araignée suspendue au-dessus de moi, chargée de nous nourrir avec ses tuyaux qui partaient d'un abdomen translucide pour rejoindre nos couchettes. Munie de gants et d'un masque, l'aide-soignante a planté une sonde dans mon ventre, sans que ça ne me fasse quoi que ce soit. J'ai vu, sans les regarder vraiment, ses gestes experts insérer deux tubes dans mon nez. Comme je la fixais, elle m'a expliqué :

— Nous allons diffuser dans ton corps un gaz froid qui va abaisser ta température à dix degrés.

J'étais confiante et, surtout, impatiente de m'endormir pour me réveiller près d'Alice. J'ai senti des picotements aux mains mais mes membres inférieurs étaient à présent totalement paralysés. J'ai tourné ma tête à gauche, tout le monde dormait d'un sommeil profond. Chelsea avait son caisson personnel, installé près de moi. Mon cerveau, lui, a résisté longtemps. Sensations de vertige et réveils en sursaut, avant de me transformer définitivement en zombie. Pendant un mois, j'ai eu la désagréable impression de rester consciente tout en perdant le contrôle de certains épisodes de ma vie. J'ai oscillé entre rêve et réalité, distinguant à peine des silhouettes floues autour de moi, éblouie par des flashes lumineux, avec une alternance de sensations de froid ou de chaud, sans parler d'un épisode pénible où je me suis étouffée.

Et voilà qu'on me réveille enfin de ce long et fastidieux sommeil, en m'administrant une dose d'atropine. Nouveau cauchemar ! J'essaie en vain d'ouvrir mes paupières collées par une couche de gel puis je tente de bouger une main pour m'essuyer les yeux, quand je sens monter en moi une bouffée de chaleur qui me donne la nausée. Je ne comprends pas ce qui m'arrive,

quand mon estomac se retourne sans crier gare. Je n'y vois rien mais je reconnais la voix de la nurse sur ma gauche. Des infirmiers m'aident à me relever, ma vision reste floue et j'éprouve subitement une terrible envie de pisser. J'ai les lèvres sèches, comme déchirées, et un brasier dans mon ventre qui réagit à l'antidote que l'on m'a injecté. J'entends la nurse qui veut me rassurer mais j'ai honte et je me sens pitoyable.

— Ça va aller, on est arrivés.

Au bout d'une heure, nous sommes debout, les uns rhabillés, les autres à moitié nus, en attendant que l'on vienne nous chercher. Un brouhaha assourdissant règne dans l'étage, qui contraste avec le calme quasi-clinique du départ. C'est la débandade. Nous patientons ainsi une heure de plus, quand un steward nous donne accès à la salle d'eau où je prends une douche mémorable, tenant à peine sur mes jambes, risquant à tout moment de m'effondrer. J'ai des vertiges et une bâtarde finit par me soutenir sous l'épaule pendant que je me lave. Sa peau de porcelaine, sa minceur et ses yeux écarquillés, comme étonnés, lui donnent un air fragile. La solidarité, c'est leur force. Ils sont nombreux, les Human+, à avoir embarqué. On nous a porté du linge propre à notre taille, fabriqué dans un tissu doux et chaud. L'inconnue m'aide à sortir de la cabine et je vois d'autres passagères assises, le regard vide ou la bouche béante, tandis qu'elles nouent avec anxiété une serviette autour de leur poitrine qui reçoit la pluie de leurs cheveux. Je m'assois à côté d'elles sur un banc et une autre bâtarde m'apporte un linge pour me sécher m'envelopper. De la gentillesse partout. L'une d'elles sort des douches et, quand la porte s'entrouvre, je vois Chelsea qui m'attend.

Sextant 1064 : Quelque part entre Saturne et Jupiter

Impatient, Schmulien a voulu repartir au plus vite et ordonné que La Gorgone se sépare du reste de la division qui ne partage pas son empressement. L'Écho l'a suivi mais accuse un retard d'une bonne douzaine d'heures. Ils approchent enfin d'Alice et son épouse et lui se préparent pour le bal. La Gorgone est un bâtiment flambant neuf et oblong avec un anneau central qui tournoie sur lui-même, suffisamment confortable pour accueillir des militaires et des civils.

Pour amadouer la Commission des Finances, le Jin s'est accommodé du vieux commandant Chomey, un ancien impérialiste traditionaliste, revenu en grâce depuis la défaite de l'Alliance des colonies. Celui-là a fui la guerre dès le début du Split, ne pensant qu'à protéger son patrimoine sans même tenter de défendre le morceau de ceinture qui lui était attribué. Encore un courageux. Mais il a aidé Schmulien à financer ses troupes qui ont ainsi pu mener une contre-offensive victorieuse et le Jin doit le remercier. « On dit qu'il sait à peine faire le point », pense Schmulien qui se prépare dans sa suite impériale. Sitôt en fonction, Chomey fait déjà parler de lui car il refuse obstinément de déléguer ses compétences au lieutenant Coudé, fils d'un célèbre capitaine de vaisseau, colonel du 14ème Régiment des astronautes durant la Guerre du Split. Pour le Jin, l'équipage de La Gorgone est mal assorti. Chomey et Coudé n'arrêtent pas de se chamailler et Schmulien pratique à leur égard une stratégie d'évitement qui ne pourra durer qu'un temps. « Coudé est compétent, Chomey important. » Le Jin aurait préféré que ces deux-là s'entendent, mais l'alchimie n'a pas fonctionné pour des raisons politiques. L'officier subalterne, le fameux Coudé, est un anti-impérialiste convaincu dont l'Organisation Internationale se débarrasse en l'envoyant visiter Alice. Il est accompagné d'officiers mis au ban comme lui, tel Coralex, l'ingénieur de première ligne. Dès le premier jour, Lapérère, commandant en second, s'est également plaint que le colonel Chomey évitait de le consulter. Lapérère est pourtant irréprochable, il a l'attention du Jin qui n'a pas envie de finir cramé quand il traversera le trou de ver. Tout se passe entre Chomey et un certain Flouzefort, un célèbre animateur de Lacrima qui collecte un million de vues par jour et parcourt Sol accompagné des plus belles créatures. Un aventurier tout au plus, un guignol dans le meilleur des cas, mais Chomey aime sa compagnie divertissante. Après la défaite du Split, le Jin a décidé que la dignité des colonies devrait être ménagée en graciant leurs militaires. Il souhaite les voir travailler main dans la main avec les officiers impériaux et régner au-dessus des divisions. Tous ne devraient avoir d'yeux que pour le trou de ver grâce

auquel ils deviendront les premiers hommes à coloniser des contrées extrasolaires. Tout l'équipage devra être soudé derrière lui pour cet unique objectif qui transcende les différences qui les opposent. Ça marchera, il en est certain. La Gorgone comprend également des civils – des commerçants, des notables et des enseignants – ainsi que leurs épouses et leurs enfants, dans le but de fonder une colonie viable une fois arrivés à destination. On compte également d'anciens capsionautes qui auraient appartenu à la Conjuration des Oubliés, graciés en échange d'un petit séjour dans la gorge gourmande d'Alice. Schmulien a d'ailleurs organisé une soirée d'intégration comme il en a connu à la fac pendant sa jeunesse. Les passagers ont ainsi été réveillés pour participer à un baptême de l'espace, avant de pénétrer dans le trou de ver. On modifiera alors le calendrier pour aborder le temps zéro de l'ère des Merveilles.

Dans cette arche de Noé, la distinction entre Terriens et colons se fait au premier coup d'œil, puisque les premiers arborent des tenues de ville et les seconds des combis spatiales. Aux yeux du Jin, un Terrien, les colons sont frustres et manquent d'éducation ; à l'inverse, les colons comme Coudé estiment que les Terriens sont trop désinvoltes et tout droit sortis d'un carnaval. La Gorgone reste le plus spacieux des bâtiments de la division Odin, les étages de la navette sont répartis en fonction du grade ou de l'utilité de ses occupants. Coudé se fait une idée très précise de l'utilité de son colonel ou plutôt de son inutilité car, seul dans sa cabine, il fait et refait ses propres calculs. S'il lui est difficile de savoir exactement à quelle distance le vaisseau se trouve du trou de ver qui diffracte la lumière et trompe les appareils, le lieutenant, formé à l'école militaire, a remarqué que La Gorgone s'écartait de l'axe central du phénomène, c'est-à-dire du point de pénétration. Éreinté par une nuit blanche, Coudé fait irruption chez Chomey qu'il surprend en robe de chambre et lui lance :

— Colonel ! Vous avez commis une erreur d'un degré dans vos estimations de navigation.

Offusqué par cette intrusion, le supérieur se fige.

— Vous auriez dû attendre que je vous ouvre !

— Rien à foutre de votre préséance ! lâche Coudé. Ce seul degré revient à une erreur de neuf millions de kilomètres !

— Vous m'agacez !

Avant que le lieutenant ait le temps de répondre, Chomey a déplié sa table tactile, activé une carte et recalculé les distances à haute voix, en prenant son subordonné à témoin.

— Regardez. Ici, c'est Jupiter et là Saturne. Le trou de ver se trouve aux deux-tiers de la distance entre les deux astres.

Des marques apparaissaient là où le colonel pointe son doigt.

— Je sais. J'y ai passé la nuit.

Coudé a le visage blême et des cernes sous les yeux.

— Cinq-cent-dix-huit millions de kilomètres nous séparent d'Alice.

La carte montre à présent le trou de ver matérialisé par une petite boursouflure devant la lumineuse Jupiter. Il poursuit sa démonstration.

— Vous me parlez d'un degré…Mais si vous mesurez ici l'hypoténuse, vous remarquerez que nous ne parcourrons que deux-cents mille kilomètres supplémentaires. Autant dire des broutilles !

Le lieutenant se calme.

— Vu comme ça…

Il semble désemparé.

— Qu'est-ce qui vous contrarie ? Que je ne sois pas l'imbécile que je suis supposé être ?

— Non mais… Et le carburant ?

— On s'en moque ! rit l'officier. Nous utilisons toutes les molécules de l'espace que nous voulons. Il y en a des quantités.

Coudé observe l'accoutrement de son supérieur, surpris dans un manteau à deux pans, au tissu satiné bleu, cousu de fils d'or et d'argent dont un liseré broché, clairsemé de perles de culture, longe la boutonnière. Chomey refuse de porter son émoti et Coudé a l'impression que l'homme est nu ou, du moins, qu'il lui manque quelque chose. Le lieutenant pousse un long soupir et conclut avec lassitude :

— Vous nous envoyez droit contre la paroi du trou de ver et non pas dans le point de pénétration !

— Flouzefort pense que tout ira bien.

La seule évocation de ce nom exaspère le subalterne qui sort de ses gonds.

— Flouzefort ? Cet idiot qui se pavane sur Lacrima ? crie le militaire qui ne parvient plus à se contrôler.

— Ça suffit Coudé ! Vous dépassez les bornes ! Rompez !

Sûr de ses calculs, Coudé regarde son supérieur avec mépris.

— Vous pouvez vous la mettre où je pense votre carte ! Vous nous envoyez à la mort, colonel.

— Lieutenant, vous êtes démis de vos fonctions.

Chomey appelle des gardes impériaux, hostiles à l'armée des colonies, qui conduisent l'intrus hors de la cabine, manu militari.

— Dommage qu'on ne puisse envoyer au bagne tous les partisans du Split ! lance le colonel.

« Il y a et il restera, entre ces hommes et moi, une haine viscérale, née d'une victoire et d'une défaite. » Chomey se rassoit, affaibli par l'altercation. S'il prend des airs supérieurs, en réalité il se sait battu d'avance. Il en veut au gouverneur des Mondes Amis de lui avoir refourgué cet équipage ligué contre lui. « Un cadeau empoisonné ! Jamais je ne parviendrai à imposer mon autorité, d'ailleurs je n'en ai aucune. » Il devra s'appuyer sur Schmulien pour juguler une rébellion qui couve déjà et ne cesse de grandir depuis leur départ. « À ce jeu-là, je suis sacrifié. Il y a bien les civils qui me sont favorables. Ce Flouzefort, la cour du Jin aussi. » Chomey reprend espoir en se souvenant que les familles ont été réveillées et feront peser la balance de son côté. « Il faudra les distraire et chercher à leur plaire. Les sauvages qui ont embarqué par contre, ces soi-disant pilotes expérimentés m'ennuient davantage. On dit qu'ils ont appartenu à la Conjuration des Oubliés. Graciés, tu parles ! À la première occasion, je m'en séparerai. » Dans un premier temps, il aurait bien aimé éjecter le chyène mais Schmulien a trouvé drôle d'arriver en compagnie d'un fauve, tel Ramsès aux côtés de son lion. D'autant que les Titaniens ont promis de lui en offrir un à son retour, il veut donc se familiariser avec l'animal. « Une longue journée m'attend. » Il s'habille tout en pensant au baptême des passagers.

Sextant 1000 : Quelque part près d'Alice

Je tiens de nouveau sur mes jambes et je n'ai plus de nausée grâce à l'anneau central du vaisseau qui simule la gravité. Je n'ai eu qu'à suivre le fléchage au sol pour rejoindre ma minuscule cabine, à l'étage des civils, peuplé essentiellement de bâtards. Je ne sais par quel miracle j'ai droit à un lit à deux places et le Jin a exigé que Chelsea ait son hamac personnel mais aussi un masque à oxygène et un corset magnétique. Il est aux petits soins. Je me change et me rends dans la salle de bal pour célébrer le franchissement du trou de ver. Du monde s'est déjà regroupé près du buffet, par affinités, mais je ne connais personne et j'éprouve cette sensation de gêne qui vous pousse à trouver de la contenance. Je prends donc mon chyène dans les bras. L'épouse du Jin a fait son entrée, c'est de loin la plus belle femme de l'équipage et la mieux habillée. C'est la première fois que je la vois en vrai et j'admire sa grâce naturelle, ses manières, elle est née pour gouverner. Quand elle est entrée dans la salle des fêtes au bras de son époux, l'impératrice a fait immédiatement sensation. Elle a trouvé la place dans ses bagages pour un ravissant fourreau, brodé de perles rosées sur des motifs floraux, qui souligne sa taille mannequin. Elle a passé sur sa robe moulante une chemise transparente, nouée dans le dos. La souveraine a remonté ses cheveux blonds en chignon et porte un chapeau clair orné de la queue rousse d'un écureuil. De combien de bagages dispose-t-elle ? Je n'ai pu emmener que mon nuc, une tenue de rechange et mon chyène. Et encore, j'ai été privilégiée car Chels est le seul animal vivant du vaisseau. L'impératrice a également orné son cou d'un sautoir de perles assorties au brocard de son fourreau et à son bracelet. J'ai fait un compte rapide, le sautoir fait presque un mètre – il est tellement long que la reine a fait un nœud au bout – et les perles sont aussi grosses que celle que monsieur Real m'a offerte. Si je multiplie mille médiènes par cinquante ou soixante-dix perles, en ajoutant celles du bracelet, j'obtiens un nombre à cinq chiffres. Avec ça, j'aurais pu m'acheter mon propre dirigeable. La discrétion des teintes des vêtements rend madame Schmulien accessible mais la rareté de leurs matériaux rappelle son rang aux passagers. Une petite maligne cette souveraine.

Mêlée aux convives, je suis vêtue au contraire très simplement, mon fauve terrifiant à mes pieds. Il attire l'attention avec sa fourrure marbrée, son corps athlétique, sa mâchoire solide et son air revêche. Pour communiquer avec moi, il m'adresse des décharges électriques dans la mâchoire que j'ai appris à interpréter comme des sons. Certaines stimulations de mon AA me mettent de bonne humeur mais, d'une manière générale, je crois pouvoir affirmer que je suis

heureuse sans son aide, je me sens revivre. Le fantasque Schmulien m'a remarquée et s'approche de moi accompagné de son épouse.

— Laisse-moi te présenter mademoiselle Pricard qui nous fait l'honneur de voyager avec son chyène.

L'impératrice paraît fascinée par l'animal qu'elle veut caresser.

— Puis-je ?

Je claque discrètement des dents pour signifier à Chels qu'il doit se tenir tranquille. La cour du Jin fait un cercle autour de nous, tandis que Madame caresse la tête de Chels qui se tasse sur lui-même, contrarié.

— Qu'il est adorable ! Pouvez-vous me le prêter quelques instants ? Je veux le montrer à mes amis.

Capricieuse ! Elle n'a même pas attendu ma réponse, ses désirs sont des ordres. La souveraine est immédiatement redescendue dans mon estime. Elle a un contact agréable et semble respecter ses semblables mais, semblable, je ne le suis pas vraiment. Appelez-moi manant tant qu'on y est ! Elle me quitte dans une volte-face qui en dit long sur la distance sociale qui nous sépare, et je la vois s'éloigner entourée de précieux et de ridicules qui la poursuivent comme un essaim de mouches. Le Jin la regarde, attendri. Le couple impérial est connu pour ses excentricités et le chyène et moi figurons sur leur tableau de chasse.

— Merci mademoiselle Pricard. Nous avons vraiment hâte d'avoir notre propre chyène, d'où l'excitation de mon épouse.

Mon émoti, relié à Chels, peut communiquer à distance malgré la censure de Flouzefort qui ne concerne que les communications extérieures au vaisseau. Je distingue l'épouse du Jin qui le promène dans la salle pour l'exhiber. Bien sûr, elle fait sensation et un attroupement se forme rapidement autour d'elle, dont Flouzefort, venu l'holographier avec ses favorites immortalisées à ses côtés. Les avatars des Terriens s'agitent, retransmettant les images de proche en proche, au sein du bâtiment mais ceux des bâtards restent figés, indifférents à l'événement. Je suis coincée entre ces deux mondes, perdue sans mon chyène. Chelsea se connecte à moi.

— **VIENS ME REPRENDRE OU JE NE REPONDS PLUS DE RIEN.**

Je le cherche des yeux et je n'ai pas à attendre longtemps pour que la souveraine se lasse de lui. Mon chyène prend la fuite et court vers moi.

— **PRENDS-MOI VITE DANS TES BRAS !**

— T'es trop lourd !

— **PLEASE !**

Je cède et le caresse machinalement, avant de rejoindre la foule des passagers, massés les uns contre les autres, en attendant le charivari. La salle s'obscurcit et une pluie de feux follets s'abat sur les invités.

— Il faut bien que ces pauvres gens s'amusent ! grince entre ses dents un gradé près de moi.

Chelsea montre les crocs.

— Quelle surprise, docteur !

Je ne l'avais pas reconnu. Brun, grand et svelte, les traits fins qui respirent l'honnêteté. Son regard est toujours aussi doux et pénétrant, il prend notre âme et dit « Viens ! ». Je pense que le doc sait très bien ce que ses yeux disent aux femmes. Je me détourne, pour me ressaisir, heureuse de le revoir, après toutes ces épreuves. Dire que j'ai perdu mes plus belles années avec Angelo. Mon imagination s'emballe toute seule, je devine ses caresses et je sens mon abandon quand il s'adresse de nouveau à moi. Mes capteurs m'indiquent que mon chyène n'est pas aussi séduit que moi.

— Excusez mon indélicatesse, mais quel est cet animal bossu et bedonnant que vous tenez dans vos bras ?

« Oh la la ! Fallait pas dire ça ! » Chels grogne de mécontentement et Saviri recule d'un pas.

— N'ayez pas peur, il ne mord pas ! Ça s'appelle un chyène, c'est un croisement entre un chien et une hyène.

J'évite de mentionner que l'agent augmenté qu'il m'a implanté a quitté la maison-orbitale pour loger dans l'animal.

— Vraiment ? Il se rapproche. Quelle drôle d'idée !

Un militaire, tout aussi bien foutu que lui, nous aborde.

— Docteur…

— Lieutenant Coudé, permettez-moi de vous présenter mademoiselle Pricard, une patiente que j'ai connue pendant ma mission sur Titan.

— Mademoiselle.

Alors que je tente de lui serrer la main, le lieutenant la saisit, se courbé et en approche sa bouche sans l'y poser.

— **WHAT A FUCK !** me lance Chelsea d'une impulsion si forte que je crois que tout le navire l'a entendu. **JE SAVAIS PAS QUE LES HUMAINS AUSSI AIMAIENT TOUT RENIFLER.**

J'espère que Chels a senti l'onde négative que je lui ai envoyée pour lui signifier qu'il m'énerve.

— Un baisemain. Lieutenant...

Mon AA me parle en stimulant ma mâchoire.

— **JE CHERCHE SON CV SUR LE RESEAU DU VAISSEAU, WAIT.**

Il me donne un compte rendu.

— Descendant d'un héros militaire, formé à l'école d'aéronautique, lieutenant au service du Jin. Mazette !

Je hoche la tête vers le militaire en guise d'au revoir. Saviri s'éloigne avec lui, manifestement absorbé par ses pensées, tandis que j'admire son élégance naturelle, sa silhouette altière et ses fesses fermes, moulées dans un uniforme seyant.

— **UN ANGE PASSE !** murmure Chelsea.

Je le repose.

— J'en peux plus Chels. Tu pèses une tonne !

J'ai toujours été attirée par les hommes plus âgés et Saviri doit avoir la quarantaine bien tassée. Je suis sous le charme et je me souviens que Cerk me disait que j'avais un cœur d'artichaut.

La salle s'éteint autour de la piste de danse vers laquelle j'avance, attirée par un feu d'artifice or et argent qui jaillit du sol pour s'élancer vers le plafond. Chels et moi, au premier rang, avons une vue dégagée. Un moment de répit où je suis bien, sans peur du lendemain. Le tribunal m'a accordé une seconde chance, je suis vivante et j'entends bien en profiter. Je m'abandonne à la contemplation du spectacle de lumière quand Alicia apparaît, immense personnage translucide et phosphorescent, vêtu d'une robe bleutée qui se dandine au milieu de la piste. Les minuscules billes flottantes qui la composent se disloquent parfois. Je me sens détendue, je m'accroupis près de mon animal qui s'allonge sur le sol frais du vaisseau et étire ses pattes.

— Oublions le passé, je lui dis.

Il roule sur le dos et attend une caresse qui ne vient pas, tant je suis fascinée par Alicia qui s'adresse au commandant.

— Quel est le nom de ce vaisseau ?

Certains des Human+ présents parmi les passagers ont redressé leurs oreilles. Je me demande si For est parmi eux.

— Il s'agit de La Gorgone, répond le maître de l'appareil qui trône au milieu de la foule l'air amusé.

— Et quel est le nom de son colonel ?

— Je suis le colonel Chomey. Bienvenue à toi !

— Colonel, ce moment restera dans nos mémoires comme le temps zéro de l'ère des Merveilles.

La géante entame une danse circulaire dans le salon, suivie de l'officier qui s'est levé pour danser joyeusement en invitant les passagers à la suivre, à chanter et à boire. Il s'ensuit un mouvement de foule qui nous repousse vers l'extérieur et je crains un moment qu'on piétine mon chyène. Je nous installe près du buffet où je n'aurai qu'à tendre la main pour goûter aux canapés-maison. J'en jette un en direction de Chels qui l'attrape au vol.

— **Puree de satellite !** il s'exclame. **Ils m'ont fait bouffer de la merde sur Titan.**

Il me dégoutte un peu à mâcher bruyamment mais les biscuits sont effectivement délicieux. Je lui fais goûter aussi le pain surprise, moelleux, fourré d'une crème couleur pastel, un peu grasse. De mon spot, j'observe les invités et je remarque que des clans s'organisent. Les Terriens se regroupent et discutent entre eux, à leur aise dans ce genre de soirée, un verre à la main, alors que les Titaniens, reconnaissables à leurs modifications corporelles, restent isolés, le visage fermé, et ne parlent à personne.

— Les pauvres, ils me font peine ! je confie à Chels.

J'imagine leur détresse car ce peuple sédentaire n'aime pas voyager. Les capsios, par contre, habitués au confinement, doivent apprécier de loger dans un vaisseau mille fois plus grand que leur maison-orbitale. J'examine ensuite le paysage immobile derrière le hublot où Jupiter occulte le vide, quand j'aperçois quelque chose qui attire mon attention. Je demande à Chelsea, curieuse :

— C'est quoi ?

De là où il est, mon chyène ne voit strictement rien, il gémit et je le prends de nouveau dans mes bras. Je pose mon nez contre la lucarne, plus on avance, plus on devine qu'Alice est dans toute sa violence. Elle broie les éclats de Jupiter qu'elle étire en de longues traînées blanches circulaires. À bâbord cependant, un point clignote toujours.

— Regarde, cette tache. C'est régulier, on dirait un sonar.

Mais Chelsea rectifie :

— **Du morse plutot.**

— Du morse ? Essaie de le déchiffrer.

— **Tu m'exploites !**

J'essaie de tenir mon animal près de la vitre, mais il est tellement lourd que je le fais rouler sur le dos pour poser ses fesses sur ma cuisse.

— Alors ?

— **Patience !**

Je dois reconnaître que Chels est dans une position inconfortable, tête tournée à quatre-vingt-dix degrés vers le hublot. J'espère qu'il ne s'agit pas d'un message de détresse et je ne comprends pas pourquoi mon AA met autant de temps à déchiffrer ce putain de message. Il a une expression fermée, les sourcils froncés et le regard focalisé sur le point lumineux, extrêmement concentré et m'explique d'une voix que moi seule entends :

— **ÇA DIT : « CHANGEZ CAP ».**

— Nous changeons de cap ?

— **NON… C'EST PLUTOT UN ORDRE OU UNE CONSIGNE, DU GENRE : « VOUS DEVEZ CHANGER DE CAP ».**

— Merde !

Je reste perplexe et je répète à voix haute ce que Chelsea vient de dire, en changeant d'intonation, pour voir si j'en comprends le sens. « Changez cap ! Changez cap ? ». Je finis par déclarer :

— C'est peut-être important. Il faut le signaler.

— **RIGHT !**

Je pose mon chyène sur le sol, soulagée, les bras endoloris par l'exercice, et je balaie la salle du regard pour retrouver Saviri. Quatre-cents personnes sont réunies, des femmes de troupe sourient à des soldats du bataillon d'infanterie, venus assurer la défense des colons pour leur premier contact. Les Humans+ échangent quelques mots, petit four à la main, et enfin un groupe d'officiers disserte près de la commanderie. Je me dirige vers ce dernier groupuscule, Chelsea trottinant à mes côtés, quand je repère Saviri. J'accélère le pas pour l'aborder et je le trouvé en grande discussion avec Coudé et un autre comparse, à la mine défaite. Des trois, le doc est de loin le plus beau. Ses cheveux bouclés ont légèrement poussé depuis notre dernière rencontre et lui donnent un air désinvolte qui lui va bien. Quand il me voit, ses yeux s'agitent avec intérêt. Je balbutie aussitôt, gênée d'interrompre la conversation :

— Excusez-moi messieurs, regardez dehors, nous recevons des signaux en morse.

L'inconnu avec lequel discutait le doc, interloqué, me dévisage, surpris, avant d'esquisser un mouvement de recul quand le chyène se met à grogner. Je lance à la sale bête un regard réprobateur.

— Tu m'fais honte.

— **SORRY, J'AI PAS PU M'EN EMPECHER.**

D'un mouvement de tête, Saviri me déshabille du regard, ne comprenant pas la gravité de la situation. L'alcool, peut-être. Il revient à lui, quand je le presse de m'accompagner, en le prenant par le bras, il me dragues bêtement pendant que nous nous dirigeons vers le buffet. Je le place devant la vitre pour qu'il constate par lui-même.

— C’est l’Écho, il s’exclame soudain.

— Qu’est-ce qu’il veut ?

Sav fronce les sourcils, colle son nez à la vitre et répond :

— Il suit la trajectoire convenue.

— Comment ça, convenue ?

— **Et nous ? On la suit cette trajectoire ?** demande Chelsea, alarmé. **Je vais fouiller dans les donnees du colonel.**

Je ne comprends pas la teneur de ce que Saviri raconte et je ne devrais le découvrir que plus tard, à mes dépens. Le médecin reste silencieux en me regardant droit dans les yeux, complètement dessaoulé, comme s’il s’interdisait d’en dire davantage. Il prend ma main dans la sienne et s’incline légèrement, en éludant ma question.

— Permettez-moi de prendre congé.

J’ai ressenti une certaine frustration, vexée de ne pas être mise dans la confidence quand j’étais seule à bord à avoir remarqué le signal de L’Écho.

— Mais qu’est-ce qu’il a à partir sans répondre à mes questions ? je m’étonne.

Chels aboie bruyamment dans sa direction, pour me venger de cet affront, alors que le médecin se dirige d’un pas précipité vers le pont, rejoint par ses amis, sans avoir vraiment su nous rassurer.

— Vas-y ! je glisse à mon AA.

Chels le suit en tressautant et personne n’y prête attention.

Je suis d’accord avec mon numéro 1, un humain averti en vaut deux. Les rares hommes demeurés dans la salle de contrôle arborent un badge qui précise leur nom, leur grade et leur fonction. Du code s’incruste dans mes yeux de chyène quand je me connecte à la nanomatique du vaisseau. À mon entrée, l’ingénieur Coralex se trouvait aux côtés d’un Lapérère congestionné – une série de chiffres et de lettres m’apprit qu’il s’agissait du second – les cheveux décoiffés, comme s’il n’avait cessé de tirer dessus.

— Mon commandant, dit Saviri, l’Écho nous envoie des signaux en morse nous enjoignant de changer de cap.

Lapérère souffle, les bras tendus et fermement appuyés sur la console, la tête enfoncée dans les épaules. Quelque chose l’ennuie. Je me fais oublier en m’allongeant sagement dans un coin sombre pour que la doublure du colonel ne me repère pas, mais celle-ci – par chance – se recharge. De toute façon, j’ai entendu dire que Chomey était peu enclin à se faire dupliquer.

— Faites appeler le colonel, ordonne l’officier.

Je relève ma truffe, flaire les odeurs de l'habitacle – ça sent la peur, la sueur et la soude – et j'attends l'entrée du dit colonel. C'est Coralex qui pue de terreur, Lapérère qui transpire la colère et Saviri qui sent le savon. Tout le monde sait que Chomey et Lapérère ne communiquent pas, ce qui dépasse ma compréhension. Tout passe par un certain Flouzefort – ivre mort sur le canapé près du spot apéro – qui gère le réseau interne, mais le gars est tellement nul que j'ai pu craquer ses pare-feu en quelques millisecondes pendant qu'il dormait. Amateur ! Finalement, le petit bonhomme qui avait bavassé avec Alicia entre dans la salle de contrôle. Il a l'air tout penaud.

— Colonel, nous perdons le contrôle du vaisseau.

Je remarque son teint blafard, ses traits tirés, et mon flair ne me trompe pas : il a les foies lui aussi.

— Quelle direction prend-il ? se renseigne le supérieur, après un moment d'hésitation.

Quand j'examine l'agrandissement d'Alice, jusque-là plongée dans le noir, je m'aperçois que le phénomène a pris une teinte grisée, révélant une forme arrondie d'où jaillissent des éclats lumineux.

— La température du vaisseau monte, précise Le Coupé, un soldat dont l'anxiété perce dans sa voix tremblotante.

Le rythme de son pouls augmente de façon significative.

— La Gorgone est attirée par Alice, elle refuse d'obéir à mes commandes, précise enfin l'ingénieur – ou Cor, comme l'appellent ses amis.

— Punaise !

J'ai voulu vérifier les données mais j'ai dû ressortir immédiatement du réseau submergé par un court-circuit. Chomey semble enfin entendre ce que ses soldats lui répètent depuis quelques minutes. Il s'assied lourdement sur son fauteuil, défait son col et contemple les nuées bleutées qui plongent dans l'habitacle. Devant l'émoi grandissant de l'équipage et l'incertitude du colonel, Lapérère prend une initiative.

— Reprenez les mesures.

Chomey ne proteste pas. J'aurais voulu qu'il donne une explication logique à tout ça, qu'il nous mette sur une piste mais son silence en dit long. On est dans la merde !

— Monsieur, fait savoir Coralex, on se dirige vers la limite extérieure du trou. Nous avons raté le point de pénétration.

Je vois le vieux bonhomme regarder de biais vers Coudé qui fronce ses sourcils et dont le pouls s'accélère. Le plafonnier commence à clignoter en faisant un bruit suspect et j'aperçois

à travers le hublot, derrière Coudé, de fascinantes traînées lumineuses qui flottent autour de notre vaisseau. Ces éclats, dehors, sont en train de faire griller la nanomatique du vaisseau.

— Il faut manœuvrer tout de suite, insiste le second.

Percevant le danger, Chomey sort de sa torpeur.

— Changez de cap ! ordonne-t-il à son AA.

Mais je sais que c'est vain car ses nanochips viennent elles aussi de griller. Il aurait été inutile de toute façon d'essayer de réanimer la doublure de Chomey, aussi incompétente que l'original. Les techniciens s'exécutent tout de même et tentent de virer de bord.

— Trop tard ! s'exclame l'ingénieur, le navire est attiré vers la paroi !

Je ne veux pas voir ça, je retourne, affolé, auprès de Chams pour lui donner des nouvelles du front, mais elle a quitté la salle des fêtes. J'ai encore du mal à maîtriser le chyène qui tourne bêtement en rond, comme s'il voulait attraper sa queue. Il ne pense ni comme un AA ni comme un humain mais plutôt par l'impulsion de décharges émotionnelles primitives. Enfin assis, je regarde autour de moi et constate que même les épouses regardent à travers la vitre les brins de lumière aux couleurs étonnantes qui enveloppent le bâtiment. Le vaisseau tangue drôlement, le chyène vient de pisser par terre. Shit ! Je m'éloigne à pas de velours pour qu'on ne sache pas que c'est moi qui ai fait ça quand un message d'alerte nous informe que nous devons rejoindre notre cellule pour enfiler des chaussures de gravité et notre ceinture d'adhérence. Je trottine jusqu'à la cabine, glisse entre les jambes des passagers qui se tiennent aux poignées de sauvetage et j'arrive chez nous où je vois Chams qui n'en mène pas large.

— **QU'EST-CE QUI T'ARRIVE ?**

— Je me sens impuissante, elle me répond.

— **ET SI TU SAVAIS QUI PILOTE, CE SERAIT PIRE.**

Devant son air interrogateur, je précise :

— **S'IL N'Y AVAIT PERSONNE, CE SERAIT PAREIL.**

Sa détresse a instillé dans mon corps un sentiment d'abandon contre lequel je lutte en stimulant le cortex préfrontal du chyène. Nouvelle secousse, je glisse sur le parquet.

— C'est quoi ce bordel ? elle me demande au bout d'un moment.

— **TU TE SOUVIENS DU FAMEUX « CHANGEZ CAP » ?**

— Oui.

— **EH BIEN, ON AURAIT DU CHANGER DE CAP ! LE VAISSEAU FONCE DROIT CONTRE LA PAROI DU TROU DE VER. ERREUR DE NAVIGATION.**

Je vois deux points d'interrogation se dessiner dans ses yeux.

— **JE T'EXPLIQUERAI PLUS TARD.**

Elle ouvre la porte et regarde dans le couloir. Personne. Elle retourne sur sa couchette pour observer du hublot les nuées étincelantes qui s'étirent sur des kilomètres, par jets intermittents, comme des éclairs.

La tempête électromagnétique a duré près d'une heure. Une éternité ! La nausée m'a pris dès les premières secousses, les chocs secouaient mon panier comme un prunier. Par moments, l'anneau gravitationnel tombait en panne et je flottais dans la cabine sans pouvoir accrocher mes pattes à une prise quelconque. Chams a passé une laisse autour de mon cou et l'a attachée à une poignée du lit qui m'a retenu. J'ai fini par rendre mon repas, ma patronne écœurée en a fait autant. Aussitôt, l'odorat surdéveloppé du clebs a perçu une odeur de pourriture mélangée à une acidité qui a provoqué une nouvelle réaction dans mon estomac, accompagnée d'un haut-le-cœur.

— Tu dois regretter d'avoir intégré ce corps ! m'a lancé Chams après s'être rincé la bouche.

Elle marchait avec ses chaussures aimantées, du lit au lavabo, puis du lavabo au lit.

— **SANS LE CORPS DU CHYENE, MES NANOCHIPS AURAIENT DEJA GRILLE !**

Mais alors que je pensais aller mieux, j'ai entendu vomir bruyamment dans la cabine voisine et mes spasmes ont repris.

— **BULLSHIT !**

Mon cerveau vidait mon estomac dans l'intention de me sauver. Réflexe absurde. Et j'ai eu beau stimuler toutes les zones du cortex, rien n'y a fait. Les médecins avaient installé des centrifugeuses devant les pharmacies. J'ai aboyé :

— **À LA LESSIVEUSE !**

— J'en ai pas la force !

J'étais épuisé avec Chams qui agonisait, allongée à mes côtés. Nous baignions dans un tourbillon de senteurs plus écœurantes les unes que les autres quand de nouvelles contractions ont fait virer son teint au gris. Elle s'est allongée pour se reposer. De notre lunette, j'ai vu une première sonde se diriger vers la gueule béante d'Alice, puis une seconde. Un peu plus tard, alors que ma maîtresse se reposait, j'ai entendu le vaisseau mettre les gaz pour recycler la matière de l'espace, mais l'accélération des particules n'a pas donné beaucoup de puissance au bâtiment qui ne parvenait pas à s'arracher de sa position. Dans le couloir, une alarme a retenti, puis l'obscurité s'est faite et des hommes ont crié « Changement de cap ! ». L'humaine m'a regardé, livide.

— C'est quoi ?

J’ai pris mon air de chyène battu. On entendait des civils pester contre le colonel, d’autres qui tentaient de rassurer les hommes excités.

— Purée de satellite ! elle me lance, le sort s’acharne tellement contre nous qu’il finira par avoir notre peau !

J’ai approuvé d’un jappement bref et Chams m’a serré dans ses bras.

— On ne se sépare sous aucun prétexte, compris ?

— **COMPRIS.**

Je l’ai regardée rechausser les bottines de sécurité. Elle les a enclenchées et s’est dressée sur ses jambes flageolantes. Pour moi, la mission avait prévu un corset d’adhérence qui pesait son poids et me gênait dans mes déplacements. Mais au moins, les nausées avaient cessé. Enfin, ma patronne a saisi la laisse magnétique – que je détestais – et je l’ai suivie à travers les couloirs labyrinthiques du vaisseau, haletant pour reprendre ma respiration, langue pendue, quand la température montait curieusement. J’ai ralenti un peu et parcouru mentalement le réseau du navire pour essayer de comprendre ce qui se passait avant de trouver que la chaleur ambiante était causée par la proximité avec le trou de ver.

— **ON VA ROTIR, SI ÇA CONTINUE COMME ÇA !** j’ai expliqué à Chams d’une impulsion électrique dans sa bouche.

Elle a resserré ma laisse pour m’entraîner dans un nouveau corridor où des scènes de panique se multipliaient.

— Magne-toi !

J’ai grogné machinalement.

— **ARRETE DE TIRER !**

Elle m’a pris dans ses bras pour accélérer le pas. Les officiers qui donnaient des ordres d’un bout à l’autre du couloir ne nous ont même pas vus passer, ruisselants, convaincus qu’à tout moment le vaisseau s’ouvrirait. Chams a abordé l’un d’eux, un brave gars qui semblait empêtré dans les ordres et contre-ordres.

— Que se passe-t-il, monsieur l’officier ?

— Nous évacuons les zones les plus fragiles du vaisseau, a-t-il expliqué patiemment.

Des gouttes de sueur perlaient sur son front et son visage rougi brillait.

— Le courant magnétique aux abords du trou de ver est très puissant. Prenez vos affaires et sortez par tribord.

Elle m’a regardé, désespérée, et m’a posé sur le sol.

— Si on retourne dans la cabine…

Je l’ai coupée :

— **…Ils seraient bien capables de partir sans nous !**

— Cette fois, je n'ai pas l'intention d'être le dindon de la farce. Je vais nous sortir de là.

« **Dindon, male de la dinde, semblable a un gros poulet eleve autrefois sur Terre.** », qui signifiait que ma patronne sentait qu'on allait la doubler. Chams s'est décidée à enclencher sa ceinture aimantée pour rejoindre la salle des fêtes où les passagers se regroupaient, le mur la maintenait à l'horizontale et des vagues lumineuses, toujours plus grosses, traversaient le couloir. Des étincelles ont jailli du plafond pour plonger le vaisseau tantôt dans l'obscurité totale, tantôt dans une clarté éblouissante, de façon irrégulière et soudaine.

— Abandonnons le vaisseau ! a suggéré un civil que nous avons dépassé.

Enfin, nous avons atteint la salle de réception, qui était pleine à craquer et Chams s'est installée près du bar sur un canapé mou.

Nous voilà à présent assis à côté de Titaniens qui semblent aussi peu fiers que nous. Devant moi, une jeune femme fait les cent pas et procède à des allers-retours incessants autour du buffet. Grande, les cheveux blonds comme les blés, remontés à l'arrière du crâne, avec une petite fille qui trottine à ses côtés. Je vois que le regard de Chams est attiré par son drôle de chignon, faussement négligé avec deux longues mèches qui encadrent le visage.

— Coz ? C'est toi ?

La Terrienne redresse la tête et moi les oreilles. Coz, l'ancien pseudo de Chams.

— Chams ?

L'autre lui adresse un regard franc, prend l'enfant par la main et s'avance vers nous. Elle serre ma maîtresse dans ses bras et lui présente la petite.

— Je te présente Tyé, ma fille !

Chams s'agenouille et détaille l'enfant, ses cheveux blancs mi-longs, son teint délavé et ses yeux d'un bleu cristallin qui donne froid. Elle prend ses petites mains dans les siennes, observe sa faible musculature et sa physionomie allongée.

— Je savais pas que t'avais une fille, elle est magnifique.

Tyé lui sourit.

— Tu as quel âge ?

— Huit ans.

Ma patronne caresse ses cheveux lisses, noués en couettes, qu'elle entoure autour de ses doigts avant de les relâcher.

— Tu en fais dix tellement tu es grande.

Tyé se jette entre les jambes de sa mère. D'après mes souvenirs, Coz était un diminutif de cousine.

— Tu as l'air en forme. Pourquoi tu m'as rien dit pour Tyé ?

La jeune mère baisse les yeux.

— J'ai voulu la protéger.

— De qui ? Qui est le père ?

La cousine regarde sa fille puis Chams qui s'est redressée, les traits adoucis.

— C'est la fille de Cerk.

Cerk, un nom connu sur lequel je pouvais mettre un visage. J'ai scanné l'enfant et rappelé l'image du visage de son père et, effectivement, il y avait une ressemblance. Chams s'est de nouveau mise à la hauteur de la gamine.

— Mais dis-donc, c'est vrai que tu ressembles à ton papa !

— C'est lui qui a payé notre voyage. Il nous rejoindra plus tard.

Les jeunes femmes s'enlacent longuement, en reniflant fortement. Tyé s'assoit près de moi et nous les regardons sans comprendre.

— J'aurais dû t'aider, murmure Coz, je m'en veux.

Elle a dit ça la voix tremblante, son aveu semble la déchirer et la soulager à la fois. Les filles s'installent sur le canapé près de nous et commencent à discuter, oubliant Tyé qui me prend sur ses genoux, quand une longue conversation commence où des souvenirs sont évoqués.

— Mum !

Coz tourne la tête machinalement, puis poursuit sa conversation. La petite me caresse sans trop savoir y faire, en tirant trop fort sur ma crinière.

— Mum !

Je grogne. « C'est ça, continue d'appeler maman, maman ! Ça va pas l'agacer à ta mère. »

— Quoi ?

— J'm'ennuie !

— Joue avec le chyène ma chérie.

Bullshit ! Tyé plaque sa main sur ma tête, essayant une caresse qui ressemble drôlement à une baffe. Une torture ! Je me renfrogne et je maudis ma patronne qui me refourgue à sa famille. Quand j'ai vu la porte de la salle de contrôle s'ouvrir, ça a été plus fort que moi et j'en ai profité pour fouiner. J'ai abandonné la petite qui m'a envoyé un bisou de la main. En plus, elle m'aime bien.

Une fois dans le cockpit, j'ai l'impression que personne n'a bougé depuis mon départ, ce qui n'est pas bon signe. Dans la salle de contrôle, Coralex transpire d'une sueur odorante qui

emboucane, il se cramponne au tableau de bord et explique avec pédagogie ce que signifient les graphiques sur l'écran.

— Colonel, La Gorgone ne parvient pas à se dégager de l'attraction du trou de ver. Elle s'enlise dans son embouchure.

— Elle est mal positionnée pour pénétrer le phénomène, poursuit Le Coupé, vraisemblablement contrarié.

— Mon colonel, lance encore Lapérère, le moteur va lâcher !

Une avalanche de mauvaises nouvelles.

— Et si nous baissons le régime ? demande-t-il.

Les hommes s'animent pour manœuvrer mais semblent peu convaincus. Je peux lire sur leurs visages qu'ils ont perdu la foi.

— Nous restons collés à la paroi, colonel, nous tournons autour du disque.

— Par tous les anneaux de Saturne ! Il faut renoncer, admet Chomey. Nous n'avons plus assez d'énergie et le vaisseau va céder si nous maintenons l'accélération.

Les moteurs sont si bruyants qu'il a dû hurler pour se faire entendre. Quand les voyants de la soute inférieure se mettent à clignoter, je sens mon corps de chyène trembler de peur. Je gémis et m'allonge sous une table, pour me protéger du danger.

— Colonel, les jets ont endommagé la soute D. Je repère une fuite d'oxygène.

Les lieutenants attendent un ordre de leur supérieur, je me redresse et la doublure de Lapérère se retourne. Elle a dû me repérer mais sait-elle que je suis dans le chyène ?

— Évacuez la soute!

Coralex, rejoint par Saviri, est pétrifié. Je sors de ma cachette pour mieux entendre ce qu'ils disent, quand le plafond de l'habitacle s'effondre, manquant de me blesser. J'ai sursauté et suis retourné me planquer en couinant sans même l'avoir décidé. Et voilà que la doublure se lève pour se diriger vers moi. Elle avance au milieu des fils arrachés qui projettent des salves électriques, elle me fixe mais je n'ai pas le courage de fuir avec ce feu partout. Elle est pratiquement devant moi quand une implosion brutale la grille définitivement. Merci Alice ! Je fais le point sur la situation dans la capitainerie : des militaires s'affairent, Chomey est assis, Coralex examine sa console et Saviri regarde tout ça en silence, les traits crispés, avant de souffler à son ami :

— Il semblerait que notre Gorgone ait accompli sa salle besogne !

Je ne comprends pas le sens de cette boutade, j'essaie surtout de maîtriser les tremblements de mon corps dont je perds le contrôle, comme s'il était doué d'une vie propre. Quelque chose en moi croit sa dernière heure venue et je ne parviens pas à le calmer. Je décide d'envoyer une

légère décharge électrique dans le cortex du chyène pour l'apaiser, mais en vain. Mon cerveau est déconnecté de mon corps qui a une vie propre et je remarque les mêmes symptômes chez ce pauvre Coralex que Saviri soutient par l'épaule. Je trouve le courage de me diriger vers eux, le doc susurre à l'oreille de Cor :

— Ma patiente qui se balade avec le chyène a vu L'Écho s'éloigner. On ne viendra pas nous sauver.

Oh malheur ! Je ne pense pas que cette confidence soit bénéfique au moral de l'ingénieur qui s'effondre sur son siège. Derrière moi, le second hurle de sa voix de stentor :

— Un moteur vient de lâcher !

« **Puree de satellite, tout part en biberine !** » Chomey s'anime à l'entrée du Jin, un gars grand, élégant, sûr de lui qui veut immédiatement prendre les choses en main. Les hommes sont vidés. Une tempête énergétique se lève et je sens que les forces gravitationnelles du vaisseau cèdent les unes après les autres et, au bout de quelques minutes seulement, les moteurs du bâtiment s'arrêtent. Le tableau de bord est saturé de voyants clignotants que Schmulien décide d'ignorer. Le chyène voudrait prendre ses pattes à son cou et quitter la pièce mais, auparavant, je dois savoir quel conseil donner aux humaines. Tout évolue trop vite.

— Il faut évacuer, ordonne le Jin calmement.

— Faites le point !

Dans un effort surhumain, Coralex se redresse et consulte sa console. Je m'aperçois qu'il tremble comme une feuille et, par empathie, je suppose, mon corps se remet à trembler. Un cauchemar !

— Il faut fermer l'aile 4, Monsieur. Elle se dépressurise.

Des traînées de sueur s'écoulent de son front pour terminer leur course sur les instruments.

— Combien de vaisseaux endommagés ? demande le Jin.

— On a perdu les avions de chasse dans l'incendie.

— Combien de personnes sont à bord ? poursuit l'empereur.

Cette fois, c'est le doc qui répond.

— Quatre-cents, si on compte les soldats, les capsionautes et les civils.

Tout le monde reste suspendu aux lèvres du Jin, y compris Chomey, mais personne ne comprend où il va.

— Combien de navettes et de planeurs ?

— Je vérifie, lance prudemment l'ingénieur.

— Cherchez dans les données du vaisseau tout ce qui pourrait voler, plonger ou planer.

La voix de Schmulien s'est adoucie et je peux lire dans ses yeux qu'il a trouvé une solution à ce merdier. Malgré ses airs détachés, je mesure une pression artérielle élevée, signe d'une grande tension nerveuse, mais il contrôle par ailleurs ses émotions, car l'amygdale est très peu stimulée. C'est l'homme de la situation ! Coralex se force à focaliser son attention sur l'écran mais elle déserte sans arrêt son esprit paniqué. Pour ma part, j'ai déjà compté et il n'y a plus assez de vaisseaux pour tout le monde. On est dans la mouise.

— La Gorgone ne dispose plus que de quatre chasseurs, ainsi que de deux planeurs furtifs, annonce l'ingénieur. Deux autres planeurs sont HS.

— C'est suffisant ? interroge Le Coupé.

Coralex fait « non » de la tête, puis se rassoit, recroquevillé sur sa détresse. Après quelques minutes qui me semblent une éternité, Schmulien annonce :

— Nous allons construire un planeur avec les ruines de l'aile 6 et celles des deux planeurs endommagés. Nous y installerons les vivres et nous aurons ainsi plus de place pour les passagers sur les autres navires.

Lisant la stupéfaction sur tous les visages, il poursuit :

— Vous avez une meilleure idée ? Nous devons sauver tous les passagers, sans exception !

Puis, péniblement, il explique:

— Les cabines accidentées et les matériaux nanomatiques serviront à construire un radeau. Cette machine que nous fabriquerons sera remorquée jusqu'à destination par les vaisseaux opérationnels.

— C'est de la folie ! s'exclame Chomey.

Schmulien lui lance un regard assassin, empli de haine et de mépris.

— Vous êtes mal placé pour la ramener.

— Vous avez raison.

Puis, se tournant vers Lapérère, il ordonne :

— Que l'on réquisitionne tous les hommes valides pour les travaux, gradés ou simples personnels administratifs. L'État d'urgence est décrété.

« **ON EST DANS UNE SACREE MOUISE** », je me dis. Mon destin est entre les mains d'humains qui ne peuvent ni se blairer et ni s'appuyer sur leurs AA. Je m'affale à côté d'un Lapérère exténué et mon estomac me rappelle que je meurs de faim.

Sextant 900 : Alice

Je tente de tout résumer à Chams, mais mes propos lui semblent incohérents. Elle explique le plan à Coz.

— Un quoi ?

— Un radeau !

— Noway ! Moi, je monte pas dedans ! râle Tyé.

La rumeur s'est propagée qu'il fallait vite construire un radeau pour pouvoir sauver tout le monde.

— Paraît que des soldats anti-Chomey se radicalisent, murmure Coz.

— C parce ke Coudé é in jail ! explique fièrement la petite.

— D'où tu sais ça toi ?

— C secret !

— Dire qu'il a tout fait pour nous alerter !

Ma patronne est furax.

— Eh ben, le temps zéro commence sacrément bien.

Sur le pont, le radeau a commencé à se monter. Au-dessus de la mêlée, Schmulien semble content de lui et surveille personnellement l'avancée des travaux. Je l'accompagne, histoire de passer le temps, et le Jin semble plutôt heureux de parader à mes côtés. Il a enfin son chyène et regarde, tel pharaon, le radeau se construire. D'après mes calculs, il y a suffisamment de réserves en nourriture et en eau pour trois semaines de voyage. Reste à espérer que ce sera suffisant, mais le Jin semble si confiant qu'il rassemble tout le monde derrière lui. Deux jours de travaux et personne n'a voulu rejoindre sa cabine de peur d'être abandonné sur le vaisseau. Nous avons observé la machine se monter, mangé et dormi sur place. Les civils et leurs précieuses ridicules semblaient enfin comprendre l'étendue du désastre. Chams et Coz, pour leur part, passaient leurs journées sur le canapé, à l'affût de toute information utile.

Et voilà que les travaux sont finis et qu'on a devant nous un truc bizarre, un parallélépipède biscornu, pas vraiment symétrique, qui mesure vingt mètres de long, dix de large et pèse douze tonnes. Une fierté nationale ! Pendant tout ce temps, nous n'avons pas beaucoup mangé et mon ventre gargouille.

— Ça mange beaucoup un chyène électronique ? demande Coz.

— Lui oui en tout cas, répond Chams. Il est essentiellement biologique.

Manger, ça c'est une riche idée ! Tyé part chercher des morceaux de viande qu'elle dépose dans une assiette sur le sol. Je sais pas ce qui m'a pris, le chyène est devenu brutal, il a émis un grognement et a tout englouti en deux-deux. Ces sensations sont nouvelles pour moi. Je mange trop vite mes morceaux et manque de m'étouffer. Tyé, amusée, tapote mon crâne avant de lancer un nouveau morceau de viande dans ma direction, que j'intercepte avant sa chute dans l'assiette. La petite commence à me plaire, elle au moins pense à me nourrir. C'est alors que La Gorgone est de nouveau plongée dans le noir total. Des gouffres lumineux avalent le vaisseau et secouent brutalement la carlingue. Chams s'aperçoit que je tremble.

— **J'AI PEUR DE GRILLER !** j'avoue.

— T'inquiète, on y est presque !

À chaque nouvelle secousse, je gémis de plus belle. Tyé s'est blottie contre sa mère et me fait coucou. Chams et Coz restent de marbre, les traits impassibles, mais à y regarder de plus près, je remarque que leur mâchoire est anormalement serrée et que Chams me presse un peu trop fort contre elle. S'occuper de moi la détourne de ses propres angoisses, elle prend des expressions faussement dégagées pour nous consoler, Tyé et moi, sans y parvenir vraiment. Ses caresses, cependant, sont les bienvenues. Saviri, sensible à notre détresse, s'est approché. Il s'agenouille devant Tyé et lui propose une boisson réconfortante qui lui permettra de dormir. Je jappe pour demander ma part. Pendant que sa fille s'éloigne, Coz regarde le désordre autour de nous et s'effondre.

— Alors voilà ! lance-t-elle. C'est fini !

Je renchéris en grognant.

— **NOUS N'AURONS PAS VRAIMENT PROFITE DU PARDON MEDIAN !**

— On n'a pas le droit de se laisser aller, lance Chams. On doit tenir pour Tyé.

Je regarde Coz qui prend un air dubitatif mais on sait tous qu'elle saura se transcender pour son enfant.

Sextant 900 : Dans l'embouchure d'Alice

Dans le miroir, il voit son nez droit, ses joues creusées par deux nuits blanches et sa barbe naissante. Fatigué, Saviri a les nerfs à vif car il doit se rendre sur le pont avec les autres officiers, où la liste de Chomey va tomber. On connaîtra alors le nom de ceux qui prendront place dans le radeau, initialement prévu pour le ravitaillement. Le doc a de l'estime pour Schmulien, mais il ne comprend pas pourquoi celui-ci persiste à s'afficher avec cet incompétent qui a provoqué le naufrage du vaisseau. Cette solidarité de classe le discrédite. Un dernier coup d'œil à la glace, il ajuste son uniforme d'officier et retrouve Cor, Le Coupé et Ronin devant la cellule de Coudé. L'heure est grave, les masques sur leurs visages font une grimace, les bouches tirent vers le bas et les sourcils plissent des fronts anxieux. Coralex en particulier est épuisé, les yeux mi-clos, et il est évident, pour quiconque se donne la peine d'observer les militaires, qu'ils sont inquiets. Une grande tristesse habite Saviri. Lui aussi se morfond, car il ne sait pas à quelle sauce il va être mangé. Seule l'idée de revoir la jeune Pricard lui remonte le moral. S'il pouvait avoir une dernière nuit d'amour avec elle, ce serait parfait. Une fois Coudé libéré, les cinq hommes marchent impuissants vers leur destin. Arrivé au point de rendez-vous, Sav balaie la salle du regard, et remarque que les groupes sociaux sont agglutinés selon leur origine. Les Terriens se tiennent debout au fond du hangar, les officiers sont aux côtés de leur épouse et des enfants, devant les Human+ qui vont et viennent en attendant Chomey. Des bâtards, comme on les appelle, qui finiront certainement dans le radeau. Un détail retient l'attention du doc, les officiers sont armés, les autres non. Au milieu des cohortes, le doc distingue sa patiente aux côtés d'une amie qui tient la main de la petite métis. Enfin, Chomey, Schmulien et Lapérère rejoignent les passagers qu'ils surplombent du haut de l'escalier. Schmulien se tourne vers Lapérère qui tient dans la main une feuille-écran et lui fait signe de s'avancer vers le micro.

— Bonjour.

Il toussote, sa voix est enrouée, les mots ne veulent pas sortir.

— Voici le nom des personnes affectées sur le radeau. Sur ordre du colonel Chomey et du Jin Schmulien…

— Quel radeau ? maugrée Coralex. Un machin, oui.

— Une boite ! confirme Coudé.

— … Ce radeau, je le rappelle, sera remorqué à l'arrière de l'un des vaisseaux, lui-même tracté par les autres navires.

La gorge de Lapérère se serre, il baisse les yeux sur sa feuille et commence sa lecture.

— Dupont, Mégrevelle, Ronin, Hauteville, …

À l'appel de leur nom, les hommes se placent devant le planeur rafistolé qui ne leur inspire aucune confiance. Les simples soldats sont désarmés quand ils arrivent devant l'engin.

— Les fils de putes ! marmonne le doc.

— C'est pas sympa pour les putes ! répond l'ingénieur.

— Lacombe, Lebreton, Beaudinot, Legrand, Garnier…

— Mais bon, ajoute Coralex, fils de putes ça leur va bien.

Sav, comme tous ceux présents sur le pont, est partagé entre la pitié pour les malheureux appelés par Lapérère et la crainte d'être lui-même sur la liste. Le sentiment étrange qui en résulte le dégoûte. Il a honte, il ne pense qu'à sauver sa peau. Le second marque une pause, lance un regard désespéré vers Schmulien avant de reprendre.

— Sur ordre du colonel, le lieutenant Coudé sera commandant du radeau de La Gorgone.

— C'est une vengeance ! lance Coudé, à la droite de Saviri.

— Vous voilà commandant, de quoi vous plaignez-vous ? répond Chomey.

Le Jin semble furieux, il sermonne à voix basse Chomey qui se tait. Coudé avance d'un pas, absorbé par son devoir, et rejoint les malchanceux. Saviri et Coralex se regardent stupéfaits.

— L'enfoiré !

— Colonel de mes deux !

Cette fois, c'est Ronin qui a crié. D'autres suivent.

— Espèce de lâche ! Tu devrais y aller toi-même sur ton radeau !

Le second ronge son frein. On voit à son visage que cette liste le scandalise. Après une pause, pour écouter la grogne qui monte, il reprend sa lecture un ton plus bas.

— Saviri sera le médecin de bord et Coralex l'ingénieur.

Le ciel leur tombe sur la tête.

— Une sanction déguisée. Voilà ce que c'est ! hurle Coralex.

— Pour avoir soutenu Coudé, poursuit un soldat.

— Expliquez-moi l'utilité d'un géographe dans un radeau sans système de navigation ! poursuit Cor qui a du mal à ravaler sa colère.

— Eh bien, nous voilà fixés ! lance le médecin de façon audible. On dit que c'est dans les pires moments que l'on juge la valeur d'un homme. Au moins, sur ce rafiot, je serai utile.

Au grand étonnement du doc, sa jeune patiente, avec son animal hideux, est également désignée par le second pour embarquer sur le radeau. Cette fois, son sang ne fait qu'un tour et il ne peut retenir sa fureur.

— Vous n'avez pas honte ? Si cette jeune femme monte dans le radeau, je renonce à être médecin de bord et quelqu'un d'autre devra s'y coller.

Il lit de l'étonnement dans le regard du Jin qui demande à voix basse à Lapérère :

— Il a le droit de refuser son affectation ?

— Grand Jin, répond le second, je me vois mal abattre un officier sur le tarmac alors que les passagers ont besoin de réconfort.

Ronin et ses soldats se sont regroupés autour du médecin, prêts à le défendre. Craignant une rébellion, le souverain revient sur sa décision.

— C'est bon. Ne nous fâchons pas ! Cette demoiselle et son chyène seront réaffectés sur l'une des navettes.

Les épouses des officiers font une grimace qui n'échappe pas à l'ancienne capsionaute. Elle leur lance, prenant les autres passagers à témoin :

— Je vous garde un chien de mon chyène. Vous vous êtes pavanées avec Chelsea et, maintenant que tout va mal, je devrais crever sans moufter.

— **De toute façon, tu appartiens aux Titaniens Chams, tu n'as rien a voir avec ces Terriennes,** murmure Chels pour la rassurer.

Le regard de Saviri croise le sien, Chams est emmenée par un soldat qui l'entraîne à reculons. Elle fait un signe de la main à son sauveur qui n'a pas le cœur de répondre. Du haut de son estrade, le Jin prend le micro.

— Mesdames et Messieurs, je vous invite maintenant à regagner vos compartiments pour nous reposer avant le départ.

Puis il s'éclipse, la souveraine à son bras, sans un regard pour la foule médusée.

Nous sommes retournés dans notre cabine, méfiants, en prenant soin de garder la porte ouverte.

— J'ai honte d'être Terrienne, avoue Chams.

— C trop la shame tatie. Nous on n'est pas comme eux.

Sa tante lui sourit.

— Qui ça nous ?

— Ben nous quoi ! Elle écarte les bras dans une pantomime d'évidence. Les Titaniens !

— Tu es à moitié Terrienne ma chérie.

— J'connais pas la Terre.

Chams lui prend la main et la serre.

— Là où on va, c'est comme la Terre d'avant.

— Et il n'y aura plus ni Terriens ni Titaniens, que des humains, complète sa mère.

Les filles se regardent d'un air complice. Elles ont grignoté des gâteaux, mais pas moi. Je dois me contenter d'un faux morceau de viande, vraiment dégueulasse. Tyé ne semble pas convaincue par les beaux discours des adultes et vient se blottir contre moi et me serrer dans ses bras. Un chyène ça dort beaucoup et je ne me suis pas fait prier pour me déconnecter. Blackout.

Un bruit effroyable me réveille en sursaut. Le chyène s'est redressé d'un bond et a aboyé après les amplis qui lancent un « Branle-bas de combat ! » pendant que les alarmes sonnent et qu'une lumière rouge éclaire les couloirs vides. On entend alors l'appel du colonel :

— Évacuation immédiate ! Je répète…

— **PUTAIN DE MERDE !**

Ça m'a échappé. Pas de vulgarité devant la petite qui heureusement ne m'entend pas. J'entends du bruit dans le couloir et j'abandonne Tyé pour voir ce qui se passe. Je sens que je dois la protéger, l'instinct, quelque chose qui s'impose à moi en tout cas. Je passe la tête dans le couloir où des passagers quittent leurs cabines en emportant avec eux des ballots encombrants.

— Chams, qu'est-ce que tu emportes ? lui demande Coz d'un ton ferme.

— Des vêtements, mon transmetteur, mon nuc !

— Ok. Let's go !

Coz saisit les épaules de Tyé qui vient de me passer la laisse, une tape sur les fesses et nous avançons tous les deux. Je suis moins contrarié de porter ma laisse que lorsque Chams me la passe. Finalement, j'aime bien la petite. Ma numéro 1 remplit fébrilement son bagage, exaspérée par le stress, et nous rejoint. En dépassant les cabines voisines, je vois les uns coudre quelque chose dans leur ceinture, les autres recouvrir leur torse de bracelets à devises.

— Just go ! leur crie Coz, consternée par cette perte de temps.

— **CHAMS, JE SENS DES VIBRATIONS ANORMALES A TRAVERS MES COUSSINETS.**

— Quel genre ? me demande-t-elle.

— **GENRE, LA CARLINGUE QUI SE DECHIRE…**

— Comment tu lui parles ? se renseigne Tyé. T'as un com ?

— Oui.

— Moi aussi j'en veux un !

— C'est notre secret Ok ?

Tyé acquiesce, je marche à ses côtés en grognant, prêt à la défendre. Nous traversons le couloir des officiers à toute allure quand l'un d'eux – manifestement décidé à se débarrasser

de tous ses biens – nous propose des combis que les filles acceptent. Un gars bien, parce qu'il en faut un. Elles les glissent dans le sac de Tyé, car celui de Chams m'est destiné. Nous coupons ensuite par la salle des fêtes où des soldats pillent des réserves d'alcool.

— Encore des courageux ! ironise Chams.

Tyé veut leur dire de se dépêcher, mais je tire rageusement sur ma laisse.

— **PAS LE TEMPS !**

Les soldats, dont j'ai flairé l'haleine pleine de macis, n'entendent pas les ordres que leur aboie un officier avec une envie manifeste de les frapper. Partout autour de nous, des passagers courent, hurlent, certains avec des enfants dans les bras, suivant le chemin que des militaires leur indiquent. Hors d'haleine, nous regagnons enfin la piste de décollage où des voix stridentes, incompréhensibles, donnent le signal. J'ai beau essayer de consulter le journal de bord, aucune donnée ne s'affiche sur les yeux du chyène. Le système est HS. Je scanne le hangar qui est envahi d'un bout à l'autre par des fuyards paniqués et je sens un certain désordre émotionnel gagner ma patronne dont les données biométriques deviennent préoccupantes.

— **CHAMS, TA TENSION MONTE.**

Les vaisseaux sont alignés le long de la piste pour commencer l'évacuation. Je ne vois pas grand-chose dans cette indescriptible pagaille, mais j'entends la voix de Schmulien qui appelle les passagers par leur nom. Près de trois cents personnes sont agglutinées autour de lui.

— On n'est pas prêts d'embarquer ! constate ma patronne, essoufflée.

Après consultation du trans de Chomey, je comprends que l'ordre de préséance est respecté.

— **LE JIN ET CHOMEY PRIVILEGIENT LA FAMILLE DES GENERAUX !**

Je ressens dans mon corps la contrariété de l'humaine. J'ai chaud, je trépigne, je dois être en colère.

— **PRENDS-MOI DANS TES BRAS, JE VOIS RIEN !**

Elle me glisse dans son sac à dos au fond duquel je me tasse, laissant ma tête dépasser. De là, je vois Tyé qui s'accroche à la jambe de sa mère, elle me fait un signe de la main auquel je réponds par un jappement bref et bien fort. J'examine les humains autour de nous. Les Terriens, malgré la précipitation, se sont coiffés de postiches ridicules, chignons et autres choucroutes qui augmentent ostensiblement la hauteur de leur crâne. Les robes des femmes sont aussi inestimables que larges et courtes, ce qui les fait ressembler à de vieilles balles de badminton. Pendant que ces dames montent dans les meilleurs vaisseaux, ma patronne, Coz, Tyé et moi attendons connement qu'on veuille bien nous faire une petite place à bord. Mais le

quai autour de nous se vide et rien ne vient. Une heure est passée et je commence sérieusement à m'affoler. Il ne reste plus que dix-sept soldats qui ont refusé obstinément de quitter l'épave, une cinquantaine de passagers et nous. Alors que le radeau – que tout le monde surnomme « le machin » – est plein à craquer, ma patronne remarque :

— Regarde-moi ça ! Les six autres embarcations sont presque vides alors qu'ils sont cent-cinquante dans le radeau !

— **Sale hyene !** je grogne en montrant mes incisives.

Je ne peux pas blairer ce Schmulien ni sa foldingue de femme qui me font mal quand ils me promènent en laisse et qui ont de surcroît tenté de nous expédier dans le corbillard. J'aboie méchamment en leur direction, maîtrisant avec peine le corps agité de l'animal qui m'héberge. Je tombe presque du sac à dos.

— Arrête ça ! ordonne Chams.

Si les navettes valides transportent les personnages importants et leurs familles, le radeau de La Gorgone accueille la plupart du bataillon et quelques rares gradés armés, mis au ban par leur colonel. Le racisme de la direction saute aux yeux car de nombreux Human+, repérables par leurs extensions animales, montent dans le radeau. Mon groupe attend toujours qu'on l'appelle. Je halète, quand je vois Chomey et Schmulien monter dans le grand Aéronef où se trouvent des provisions en quantité pour seulement vingt-sept personnes. En proportion, l'Aéronef a de quoi nourrir ses passagers durant plus d'un mois, tandis que La Chaloupe, commandée par Espiau, enseigne de vaisseau, a pris quarante-cinq passagers, soit le double, sans vivres ni eau, mais avec beaucoup de macis. Espiau a donc commencé sa tournée pour essayer de récupérer de quoi manger pour les hommes et les femmes qu'il transporte. Les échanges sont houleux.

Mon sac se met à trembler, Chams et Coz s'activent pour essayer de monter dans la Yole, un petit avion. Il ne reste plus qu'une soixantaine de personnes à embarquer et je comprends leur affolement. D'un seul coup, inspirée, portée au-dessus d'elle-même, Coz se met à appeler par leur nom les capitaines de navettes.

— Schmulien ! Espiau ! À l'aide !

Le grand Aéronef s'approche de notre quai, comme pour prendre de nouveaux passagers. Je vois la souveraine jeter un regard vers nous avant de se détourner. Pensant qu'on venait nous secourir, ma maîtresse s'est enthousiasmée mais le vaisseau ne s'arrête pas, il poursuivi sa course pour se placer en tête de pont. Le jouet du couple royal que j'ai été ne les intéresse plus du tout.

— Il est vide ! s'étonne Coz, d'une voix éteinte.

— Ils n'ont pas de passagers !

J'aboie pour acquiescer. La Yole, plus petite, procède à une manœuvre similaire mais, cette fois, Chams regarde sa cousine avec autorité. Je sens sa colère par des stimulations intenses.

— T'as mon nuc ?

Coz le lui tend, Chams l'empoigne et saute sur le bord de l'appareil dont une porte est restée ouverte.

— Arrêtez-vous ! menace-t-elle.

Comme les hommes refusent, elle tire sans hésiter, blessant presque l'un d'entre eux. Tout s'est passé si vite que j'en reste ébahi, chouinant d'étonnement. Tyé se hisse dans la navette pour nous rejoindre pendant que ma patronne maintient l'équipage en joue. Enfin, Coz monte à son tour.

— Au Vaisseau-Major, vite !

— Espèces de garces ! crache l'un des mousses.

Mais ma patronne ne pipe mot. Le soldat contacte le Vaisseau-Major par trans :

— Commandant, j'ai trois passagères qui demandent le droit d'aborder.

— …

— Commandant ?

— C'est bon, faites-les monter !

« **Beni soit Laperere !** » Je sens le soulagement de l'humaine qui ne laisse pas transparaître ses émotions. L'équipage de la Yole est bien content de se débarrasser de nous.

— Vous nous le paierez ! lâche celui qui semble être leur chef.

Nous approchons du vaisseau de Lapérère qui déploie un escalier sur lequel nous montons à tour de rôle. Chams garde les hommes en joue jusqu'à son arrivée à bord. En repartant, les gars nous lancent des injures bien salasses. Ballotté dans mon sac, j'entraperçois au loin une vingtaine de personnes qui attendent sur les quais des secours qui ne viennent pas. Chams me prend dans ses bras et je n'ai pas besoin de capteur pour comprendre qu'elle se sent coupable et impuissante.

— **Tu ne peux rien pour eux**, je dis.

— Si j'étais à bord de Cerise, commence-t-elle …

Je grogne entre mes dents, en signe de mépris. Chams avait renoncé à des heures de salaire pour secourir les blessés d'Hobocloud. Mais ici, c'est chacun pour soi et le colonel abandonne des civils.

— **Le comportement humain est illogique. Pourquoi ne pas simplement diviser le nombre de passagers par le nombre de navires ?** je demande à Tyé qui ne comprend pas mes aboiements.

— Kès kil dit tatie ?

Sa tante esquisse un sourire.

— Il trouve le comportement humain irrationnel.

— Maintenant, on connaît le véritable visage de ces héros ! lance Coz.

— Cowards ! leur hurle Tyé.

La petite a oublié d'être bête.

— Des hommes veules que l'on envoie coloniser l'espace dans le seul but de s'en débarrasser, poursuit sa mère. Un échantillon de l'espèce humaine, mais pas le meilleur.

Un petit soldat qui passe me caresse sans crier gare. Un suicidaire !

— C'est quoi ? il demande à Tyé.

— C 1 chyène, son nickname C Chelsea !

— Venez, j'vais vous trouver des places. Moi, c'est Ant.

— Moi C Tyé.

Il nous place à l'arrière, d'où nous pouvons observer le remorquage du radeau qui commence. Chams observe la scène à travers le hublot, inquiète pour Saviri. En tout, je compte six navettes, installées à la queue leu leu. Devant nous, se trouvent le grand Aéronef du Jin qui défile en tête, suivi de La Yole puis de notre navette. Derrière, trois autres petits navires nous séparent du radeau. Lapérère accélère à bloc pour nous extirper de La Gorgone, les moteurs font un ramdam du tonnerre, et Chams fixe avec épouvante le rafiot dans lequel son chevalier servant est enfermé.

— Il va arriver quelque chose, je le sens !

Au lieu de la rassurer, Coz, assise près d'elle, lui parle franchement.

— C'est sûr, pas de commande, ni de shield…

Quel tact ! Chams la regarde, atterrée. Je crois qu'elle aurait préféré un gros mensonge bien rassurant.

— Désolée !

Je note dans mon code que je devrai à l'avenir mentir à l'humaine pour éviter de la démoraliser. Coz a un geste tendre pour mon alter ego qui se détourne lentement de la vitre, les larmes aux yeux. Je me frotte contre elle avant de me hisser sur mes pattes arrière et pose celles de devant sur le rebord de la fenêtre pour mieux voir la scène. La chaîne des vaisseaux commence à avancer dans l'obscurité, remorquant derrière elle la drôle de machine. On entend le vaisseau de tête s'élancer à toute allure dans le vide, suivi de La Yole. Un terrible tremblement nous secoue, d'abord verticalement à cause des rebonds sur la piste, puis horizontalement quand nous entrons dans l'espace. Je vois l'embarcation de fortune nous

suivre, avant de s'entortiller autour du câble, quand je glisse et tombe sur le sol toutes griffes dehors. Instinctivement, Coz et Chams ont tendu leurs bras vers moi sans pouvoir me rattraper.

— **WHAT A FUCK !**

Chams me hisse vers elle et je me blottis entre les filles qui ont bouclé leur ceinture. Tyé, très courageuse, se tient fermement à sa mère.

Par sa puissance au démarrage, le navire est parvenu à se placer au centre de la tourmente interstellaire mais l'attache qui relie le radeau au vaisseau de queue a fait un nœud. La truffe collée à la vitre, j'aperçois le radeau tourner sur lui-même. Chams me crie :

— Va aux nouvelles !

— Tu l'as dressé well, s'étonne Tyé.

Je me faufile discrètement dans la cabine du pilote où Lapérère est en train de pester contre son supérieur qui refuse de prendre l'appel.

— Il est bien installé à l'abri, dans le plus beau bâtiment !

— Mon commandant, dit le copilote, un jeune homme d'une vingtaine d'années, le radeau est trop chargé, il nous entraîne avec lui !

L'heure est grave. Chomey accepte enfin l'appel de Lapérère.

— Ici Chomey, quoi encore ?

— Mon colonel, hurle l'officier, nous ne parvenons pas à nous éloigner du radeau ! S'il percute la paroi du trou de ver, il nous entraînera avec lui.

Chomey ordonne d'une voix lointaine :

— Accélération !

— Nous sommes à la puissance maximale, tous les voyants sont au rouge !

On entend la voix d'Espiau, qui a rejoint la discussion.

— Nous perdons le contrôle de l'appareil, le radeau nous dévie.

Après une pause, le colonel lance, dans un gémissement :

— Larguez le radeau !

Et là, un blanc.

— Pardon mon colonel ?

— Pouvez-vous répéter ? demande le commandant de La Chaloupe.

— Larguez le radeau ou nous allons tous mourir !

Après un long moment d'hésitation, Lapérère obéit et détache le Vaisseau-Major des autres navires, cessant ainsi de hisser le radeau, tandis que mes implants captent les appels au secours des passagers de La Gorgone.

— On abandonne ces malheureux aux jets cosmiques, énonce faiblement le commandant.

— Mais… Chomey s'était engagé sous serment !

Le copilote semble abasourdi. Les humains ne sont décidément pas fiables ! Dans le silence coupable de l'habitacle, je capte un message de Coudé qui crie sa détresse.

— La remorque est cassée !

Dépité, je me mets à hurler.

Sextant inconnu

À l'intérieur de l'énorme sarcophage, composé de trois cabines séparées, l'équipage gémit. Militaires et civils, debout ou assis, tous esquichés, se tiennent les uns aux autres pour former un seul corps enlacé. Les plus chanceux peuvent s'accrocher aux parois du radeau avec des ceintures aimantées mais, au centre de l'embarcation, les passagers sont ballottés à chaque nouvelle secousse. Chomey leur a cédé des combinaisons hermétiques à l'intérieur desquelles ils étouffent. L'emplacement des passagers du radeau a été attribué la veille, en fonction du grade. Les officiers, tels Coudé et Dupont, disposent des meilleures places contre les parois où ils ont de quoi s'harnacher. Coralex et Saviri sont également situés contre une cloison près du coffre d'infirmerie. Dans leur malheur, ils ont eu de la chance. Ronin, le second, a obtenu une place entre son officier et le médecin. Le doc et l'ingénieur viennent d'apprendre, par les passagers de la cabine de front, que le cordon ombilical qui les reliait au dernier remorqueur ondulait gracieusement dans l'espace.

— C'est fini ! articule Cor.

— Nous ne sommes plus qu'une bouteille vide jetée à la mer ! ajoute le doc.

Les hommes et les femmes du radeau ont peu de visibilité sur l'extérieur, seuls quelques hublots subsistent des anciens planeurs réassemblés. Certains entrevoient pourtant le fil d'Ariane se dandiner, tandis qu'au loin les vaisseaux filent dans une trajectoire idéale.

— Ils nous ont largués volontairement, chuchote Saviri.

Ronin qui est assis près d'eux confirme, stupéfait :

— Ils nous ont abandonnés.

Tant qu'ils étaient remorqués, Saviri avait gardé espoir, mais désormais ils sont seuls, livrés à eux-mêmes, à l'intérieur d'un tombeau flottant aussi aveugle que muet. Aucun matériel de navigation ne leur permettra de s'orienter ni de diriger la machine. Des images morbides surgissent dans l'esprit du médecin. La faucheuse se tient devant lui et, en attendant qu'elle l'attrape, il voit sa vie défiler à toute allure. Sa jeunesse, ses parents. Il voit la jeune Pricard et regrette de ne pas avoir passé ses dernières vingt-quatre heures avec elle. Sa patiente lui avait parlé d'un cauchemar récurrent dans lequel elle tombait dans un puits sans fond, de plus en plus obscur, jusqu'à étouffer et se réveiller en sursaut. À son tour, il s'imagine tomber dans la gueule béante du trou noir carnassier. Toute cette mission était une erreur dans laquelle il n'aurait jamais dû s'engager. Il se ressaisit, repoussant ses craintes, et prête attention à ses plus proches voisins qui dégagent l'odeur de la peur. Une odeur âcre et persistante dont il est

difficile de se débarrasser. Certains soldats pleurent, tandis que des civils, dans un vieux réflexe animiste, prient pour leur salut. Tous sont abattus.

— Prier ne sert à rien, s'énerve Coudé.

Il se relève, conscient que ces hommes et ces femmes ont besoin de réconfort.

— Nous devons nous organiser avant l'envoi des secours, dit-il d'une voix forte. Dès qu'il arrivera à destination, le colonel reviendra nous chercher.

— Il ment, murmure Coralex à l'oreille de Saviri.

— Il redoute un débordement, confirme le doc qui n'est plus vraiment attentif à ce qui se passe dans le cargo.

Quand le commandant se rassoit, Coralex se renseigne.

— Vous pensez vraiment qu'on viendra nous chercher ?

— Pas tout de suite... La Terre ne peut plus communiquer avec nous. Quant à Chomey...

Chams a lancé un dernier regard à travers la vitre et aperçu l'oiseau sans ailes dériver dans des courants violents.

— Ils auraient mieux fait de rester dans La Gorgone.

— Pleure pas, tatie.

Les militaires affectaient un air gai et donnaient de fausses démonstrations de joie, mais personne n'était dupe. On venait d'abandonner des êtres humains à leur sort. La confiance entre les militaires et nous était rompue. Sur les ondes que je captais malgré moi, j'entendais des cris insoutenables, des gémissements et des plaintes provenant du radeau. J'ai préféré ne rien en dire à ma maîtresse. Le moral, il fallait garder le moral.

Sextant 1350 : sur Titan

Cerk n'est plus le même homme depuis qu'il a fait quelque chose de bien et mis Tyé à l'abri. Quand Coz lui fera signe, il les rejoindra. Pour l'heure, il joue avec une simulation qui reproduit à la perfection les traits de Tyé, jusqu'à ses micro-expressions qui la rendent unique. Si on lui avait dit qu'il était capable d'aimer à ce point, il ne l'aurait jamais cru. Il n'avait pas choisi, la petite était arrivée comme ça, sans crier gare. On peut dire qu'elle lui était tombée dessus. Tyé2 dort dans ses bras, il peut sentir son poids et la chaleur de son holocorps. Pour le reste, il préfère imaginer : son odeur, sa voix. La tenir contre lui le rassure et lui donne l'impression que tout va bien. Il a mis de côté un beau pactole, médiène après médiène, et fait le taf, l'air de rien, insoupçonnable. Personne, de toute façon, ne fait attention à lui. Il n'est pas héritier comme Barns mais missis Pricard lui a donné beaucoup plus. Il a l'éducation, il peut penser par lui-même. Il a une conscience et cette conscience lui dit que c'est pas bien ce qui se passe à Médiane. Pousser des hommes et des femmes à se retourner les uns contre les autres, ça s'fait pas. Il éteint la RA.

Il est de garde ce week-end, planté devant la cellule d'Angelo, un nuc à la ceinture, comme si quelque chose d'important allait arriver. Mais rien ne se passe jamais. La Barns Ltd gouverne, les gueux obéissent. Pour sortir de ce cercle vicieux, il faudrait faire comme Icare et prendre la tangente. Sortir par la verticale. C'est comme ce jeu que lui a offert Chams, avec lequel il joue contre un AA nommé Chelsea et où il perd tout le temps. Capsiocity ça s'appelle. La chance distribue les rôles et, à chaque tour, il découvre de nouvelles punitions. Il se perd dans les dédales de ce jeu aux cases piégées qui le font sans cesse refluer, toujours plus loin du centre, pour revenir au seuil de Capsiocity. Dans la réalité comme dans le jeu, la vie est une erreur.

Soudain, il entend la voix d'Angelo monter et percer à travers la cloison.

— On sé kel é partie dans un flight pour le trou d'ver.

— T bien sûr ?

— Certain. G des witness ki sont sortis de jail. Ils l'ont vue devant les archontes. C'est une Conjurée.

Angelo, contrarié, raccroche le trans.

— La salope, tout' les mêmes !

Depuis la disparition de Léda, six mois plus tôt, Angelo n'a plus goût à rien. Il a perdu le sommeil, se lève tard et mange mal. Il a grossi et néglige son apparence, rechignant à faire de

l'exercice. Il a tenté tant bien que mal de conserver son autorité sur ses hommes, mais le cœur n'y est plus. Il a pourtant hérité de grandes responsabilités en reprenant le trafic du Renard, mais il délègue de plus en plus sa chefferie à Cerk et sait se montrer généreux. Même le flouze ne l'intéresse plus. Il a d'abord cherché Léda dans tout Médiane. À une autre époque, il aurait menacé sa famille, gardé sa tante en otage mais Sigmund l'en a dissuadé. Au contraire, il a tenté de se racheter auprès de Pier qu'il a soignée et installée dans une petite cellule bien confortable. Quant à Coz, elle n'a plus donné signe de vie. Il soupçonne Cerk de l'avoir cachée mais il s'en fout. Il a questionné les amants officiels de Léda, et Macrel a été aussi surpris que lui par sa disparition. Un jour, elle commettra une erreur et il la retrouvera car, avec le temps, tout le monde commet une imprudence. Et voilà que ses hommes lui annoncent que Léda est dans la mission Odin.

— Purée de double anneau !

Allongé sur son lit qu'il n'a pas quitté depuis la vieille au soir, il déprime. Freud ne l'a pas beaucoup aidé, il répond à ses questions par d'autres questions, si bien qu'Angelo croule sous le nombre de questions restées en suspens. Alors qu'il a attendu toute sa vie d'accéder à son poste actuel, acceptant toutes les missions pourries du Renard, dans des conditions indécentes, il ne trouve plus aucun plaisir à diriger. « L me manque. » Depuis des mois, du lever au coucher, Angelo n'a de pensées que pour sa femme. Une odeur, un sourire, un coin du marché où ils avaient l'habitude d'aller, tout le ramène vers elle. Son psy lui a d'abord conseillé de la remplacer par des liaisons sans lendemain. Il a pris une nouvelle concubine, leur relation a duré trois mois, mais la courtisane n'a même pas fait semblant de l'aimer. Son dédain a fini par le lasser ; Léda, elle, avait été sincère. L'expérience avait eu du bon car Angelo était parvenu à oublier l'humiliation de son départ. Avec le temps, la vexation s'était estompée, son honneur était lavé. Sigmund lui a affirmé qu'il n'y avait pas de haine sans amour. Or, la dernière fois qu'il s'étaient vus, Léda s'était déchaînée contre lui. Angelo en déduisait qu'elle l'aimait encore, que l'étincelle ne s'était pas totalement éteinte. Le psy lui a ouvert les yeux mais l'a aussi ramolli. Les vannes des émotions se sont ouvertes, déversant dans son être si robuste un flot de doutes et de passion qui le submerge. Plus il consulte, plus il s'affaiblit. Freud lui a expliqué que son amour de jeunesse constituait pour lui un idéal qu'il ne parvenait plus à atteindre. Pour tourner la page, il devait se confronter à Léda et entendre ce qu'elle avait à lui dire. Ce ne serait que sur la base d'une relation transparente avec les femmes qu'il pourrait reconstruire sa vie.

« J'suis malheureux sans L. » Une idée traverse son esprit : il devrait prendre place parmi les passagers de Lalouar, qui envisage de ramener sur Titan les rescapés de La Gorgone. « J'V

aller m'la chercher. » Mais pourquoi n'y a-t-il pas pensé plus tôt ? On entend des appels au recrutement sur tout Lacrima. Il se lève, enjoué, les idées claires et mobilisées vers son nouvel objectif, ramener sa femme fissa à la maison. Il lui déclarera sa flamme, l'épousera une nouvelle fois et, au besoin, ils déménageront à Huygenscity où Léda n'aura même plus besoin de travailler. Cerk s'en sortira très bien tout seul. « É si L m'aime plus ? » Il se rassoit. Elle peut lui en vouloir, mais elle ne peut pas l'avoir oublié. Ou alors… Un autre homme ? « Avec ki L m'aurait trompé ? » Son cerveau redevenu vif fouille dans le labyrinthe des connexions de Léda et deux noms s'imposent à lui : Sylvaporte et Jénard. Angy sait que Sylvaporte et Léda se sont vus hors contrat pour le compte de sa demi-sœur. Mais cet homme ne l'inquiète pas vraiment sur le plan sexuel, car il fait partie des intellos pour lesquels on a ouvert la Maison des Dames. Jénard le gêne davantage. On vient de l'informer que Léda appartenait aux Conjurés, or leur leader est séduisant et fougueux. C'est un concurrent plus sérieux.

— Rok'oh ! J'deviens crazy !

Il a dit ça à haute voix. « J'vé m'le castagner le Jénard ! ». Il se voit en train de lui couper sa queue avant de l'envoyer croupir dans la gueule d'Alice. Et, immédiatement, joué par son imagination, des images lubriques s'imposent à lui, qui le font terriblement souffrir. Il visualise avec force détails les ébats sulfureux entre Léda et le Conjuré. « Son odeur. » Il déplie un mouchoir en tissu qui a appartenu à Léda dans lequel il plonge son nez à la recherche d'une senteur qui s'atténue avec le temps. « J'oublie son odeur. »

— Cerk !

Son bras droit le rejoint.

— Léda est partie dans le trou de ver.

Cerk esquisse un sourire et dodeline de la tête.

— Quoi ? T'aurais dû lui faire un kid. Chams, C le genre de femme à ki on fé des kids.

— J'M pas les kids.

— T'M rien, pas vrai ?

Ça fait longtemps que Cerk ne lui avait pas parlé comme ça.

— Kès ke t'as ? Ça va pas aujourd'hui ?

— Au contraire ! Jamais senti aussi bien.

— Bon, C vrai ke j'M pas grand-chose. Mais j'M Léda, ça C sûr.

— Chams. Faut ke tu l'appelles Chams.

— Mmmh.

Il joue négligemment avec les pièces de Capsiocity et semble ailleurs.

— Faut que je la retrouve, sinon je vais devenir crazy, insiste Angelo.

— Et faut k'tu lui fasses un kid, man.

« Alors que La Gorgone de Schmulien est partie en trombes coloniser l'autre versant d'Alice, L'Argus et Lalouar sont restés cantonnés en orbite autour de Titan, en attendant que les travaux soient achevés. » Les caméras de Médi ont reçu une autorisation spéciale pour filmer le lancement des deux vaisseaux depuis l'espace. « Les Lacrinautes peuvent encore observer au télescope le vaisseau du Jin qui tournoie sans fin dans l'embrasure de l'anomalie alors qu'il semblerait que l'Écho soit parvenu à passer. Je rappelle que le Jin par intérim avait décidé d'équiper L'Argus et Lalouar de boucliers-protecteurs contre les radiations du trou de ver et que leur conception a pris deux mois, leur fabrication trois de plus. » L'équipe de Lacrima a établi son QG dans une maison-orbitale à partir de laquelle elle peut filmer le départ tant attendu des deux vaisseaux dont on perçoit encore la lumière des réacteurs. Afin d'occuper le plateau et de maintenir les lacrinautes en haleine, Médi passe la parole à Gordo, le producteur de Mars, qui est en direct avec Dizon, le producteur d'Io. Gordo est un journaliste scientifique qui s'est donné pour mission de rendre accessible à tous les avancées de la science. Lui-même, cependant, ne peut pas se targuer d'être chercheur mais il s'entoure sur les plateaux martiens des plus grands noms de Sol. Son visage rond et ses cheveux blancs inspirent la confiance et ses montures de lunettes RA, grosses et voyantes, le font passer pour un intellectuel.

— Les scientifiques de Mars, entonne Gordo, ont de longue date modélisé ce qu'ils appellent le plongement de la courbure espace-temps, qui se comporte comme un entonnoir. Dans sa bordure, à longue distance, la courbure reste relativement plate, mais plus on se rapproche de son horizon, c'est-à-dire de son centre, plus elle se courbe. Plusieurs hypothèses ont été émises.

Gordo garde le sourire en toute circonstance, sa diction est vive et son ton enjoué. Derrière lui, on aperçoit Dizon, l'air sévère sur un visage pointu et laid, qui semble s'impatienter. Le prod de Mars réajuste un nœud papillon ridiculement cousu au col de sa combi et poursuit :

— D'après une première approche, le centre d'Alice abriterait une sphère temporelle. De façon quasi-unanime, nos scientifiques estiment que le temps humain cessera alors de se développer au même rythme que dans Sol. Si le trou se referme sur lui-même dans sa partie centrale, il devient alors fort probable que des distorsions temporelles s'exercent sur les passagers. Mathématiquement, on envisage les trous de ver comme l'adjonction d'un trou noir et d'un trou blanc, son exact opposé, de façon à obtenir un premier entonnoir dont le bord se

collerait au second. Ainsi connectées, les deux figures inversées produiraient un tube à travers lequel le reste de la division Odin pourrait s'engouffrer…

— La sonde Friendly, le coupe Dizon, a d'ailleurs pris une échographie du phénomène qui permet à présent de justifier ces calculs, révélant que la structure – suffisamment large pour accueillir Odin – relie deux parties de l'espace.

Gordo lève les yeux au ciel car Dizon n'a pas pu attendre que son temps de parole lui soit attribué. Il est comme son peuple, impatient et friand de polémique. Avec lui, le débat se réduit à un simulacre où plus personne ne s'écoute et, curieusement, c'est ce que les Soliens aiment car le taux d'audience ne faiblit pas.

— Alice formerait ainsi un raccourci entre deux régions du monde qui permettrait aux humains de se rendre plus rapidement d'un endroit à un autre, poursuit Dizon. Mais pour aller où exactement ?

— Des disputes persistent à ce sujet, reprend Gordo. Nos scientifiques jurent que les images rapportées par la sonde identifient la destination de l'entonnoir comme étant la Constellation du Cygne.

— Foutaises ! s'exclame Dizon. Le nôtres rejettent cette idée. Nous devons fermer ce trou de ver au plus vide car nous ferons bientôt l'objet d'une invasion alien.

Gordo cache son désarroi derrière une main qui vient caresser son front pour y ordonner une mèche de cheveux réticente.

— Messieurs, messieurs, les coupe Médi, je vous en prie, respectez vos temps de parole. Peut-on affirmer qu'Alice ne correspond pas à un pont Einstein-Rosen ? Car alors, le trou de ver aurait dû s'effondrer depuis belle lurette ! N'ai-je pas raison ?

Un signal clignote devant Gordo qui reprend la main.

— Absolument, convient Gordo. D'après une seconde approche, la sphère est remplacée par un anneau mais les calculs démontrent que les vaisseaux sont alors condamnés à un aller simple.

— Or, la sonde a pu revenir ! s'exclame Médi.

— Exactement, surenchérit Dizon, d'un air sournois. Mais que se passerait-il si Alice se refermait ? C'est pour pallier cette éventualité que notre équipe de chercheurs a fourni à L'Argus et Lalouar un appareil capable d'ouvrir à son tour un trou de ver. Ça leur a pris six mois ! La machine s'appelle Espace-X, en hommage au premier Terrien à avoir rendu possible le tourisme spatial.

— En réalité, lance Gordo, la machine transportée par Odin n'ouvrira qu'une partie de l'entonnoir, formant un trou noir qui enverra un signal au système solaire. Europe, Mars, Io et

Titan répondront à ce signal en créant son exact opposé, un trou blanc. Mises bord à bord, ces deux singularités ouvriront un chemin artificiel permettant aux vaisseaux de rentrer à la maison.

— Chers producteurs de Mars et Io, c'est toujours un plaisir de vous entendre. Nous allons à présent rejoindre l'équipage de Lalouar qui a accepté l'une de nos lacricams à son bord.

Six longs mois TE se sont écoulés, durant lesquels Ren Eilliac a rongé son frein, suivi les travaux de près, examiné anxieusement le ciel en espérant qu'Alice ne se refermerait pas. Combien de mois se sont réellement écoulés dans l'anomalie ? Nul ne le sait. On constate seulement que le phénomène les a patiemment attendus, sans rien modifier de sa structure. Ils ont quitté l'orbite de Titan en grande pompe et se dirigent à présent droit sur Alice, impatients de secourir leurs camarades.

— Je me demande si l'équipage de La Gorgone a survécu, confie Eilliac à Ren2.

Sa doublure secoue énergiquement la tête, perplexe.

— Nous aurions dû rester groupés.

— Tout ça pour arriver le premier. Quel con, ce Chomey!

L'Argus et Lalouar approchent de la sphère temporelle quand Eilliac repère sur les écrans un point qui tourne en rond. Il se lève pour examiner de plus près la tache en mouvement et confie à Pike, son second :

— On voit distinctement La Gorgone.

— Tous morts ! s'exclame le second.

— Sauf s'ils ont subi l'effet de courbure de l'espace-temps, réplique sèchement Ren2 d'un ton docte.

— Je parle pas aux machines, répond le second.

L'AA a le don de l'agacer avec ses airs hautains de professeur, et le second préfère ignorer ses remarques. Tout le monde a été briefé sur les effets du trou de ver, mais il lui semble impensable, en termes d'expérience humaine, que des êtres faits de chair et de sang survivent à six mois de naufrage. Techniquement, les vivres et l'eau ont dû manquer, la chair a dû s'assécher. Mais pour une machine comme Ren2, tout est possible mathématiquement et le corps humain est subordonné à l'équation du temps. Pike pense que l'on confond ici le temps et sa perception. Eilliac saisit l'ampli pour ordonner la manœuvre.

— À tout l'équipage, lance-t-il, ici votre commandant. Nous approchons du trou de ver. Rejoignez vos postes.

— Mon commandant, l'interrompt Pike, le regard impassible, une force extérieure nous attire.

Le second, de type eurasien, a la quarantaine et ne laisse jamais transparaître ses émotions. C'est un homme brillant et réservé, avec lequel Ren a déjà navigué. Pike examine les appareils, questionne son tableau de bord et fait le point.

— Des nuées lumineuses autour de L'Argus le font vibrer.

— Je confirme, lance Lalouar, nous subissons la même attraction.

— Résistance de l'appareil ? demande Eilliac.

— Bonne, mon commandant, réplique Pike.

Quand les jets deviennent trop aveuglants, Ren2 opacifie les vitres du vaisseau avec lequel il a fusionné et amorce leur entrée dans le trou de ver. Alice s'ouvre sur leur passage pour les absorber, tel un ogre dévorant sa proie. Lentement, ils pénètrent dans la sphère, faisant disparaître Jupiter dans la nuit au profit de galaxies invisibles jusqu'à lors, qui dansent et donnent le tournis. Leur morphologie s'allonge et leurs queues s'aplatissent. Le silence se fait dans le cockpit devant ces deux mondes qui fusionnent. Eilliac a visionné les images de la sonde, mais vivre l'expérience en première personne est une autre histoire. Il s'émerveille comme un enfant et même Ren2, son double insupportable, se tait. Ils sont désormais à faible distance de La Gorgone et l'AA doit certainement cartographier ce drôle de tunnel, avec des flambées bleutées, bouclées, ridées ou en volutes.

— À tout l'équipage, reprend Eilliac, préparez-vous à l'abordage.

Malgré le briefing scientifique, le personnel garde peu d'espoir de trouver des survivants à bord de La Gorgone et s'attend au pire. Cela fait des lustres que les scientifiques observent, impuissants, le naufrage du vaisseau qui a transporté le grand Jin et Chomey, son commandant. Dans la cabine de pilotage, Ren et ses hommes se sont assis et ont attaché leur ceinture.

— Attention à ne pas finir comme La Gorgone, prévient Page, dont la voix résonne dans le cockpit.

Ren2 rappelle le plan élaboré avec Page2.

— Notre vaisseau dispose d'un bras robot suffisamment long pour atteindre l'épave.

Il accompagne ses propos de données visuelles extraites de son système.

— Lorsque le bras sera fixé à La Gorgone, nous tournerons avec elle, par effet d'entraînement.

— Nous parviendrons à y envoyer une navette ? demande Eilliac.

Après un temps de pause, l'AA répond :

— Nous tenterons d'y envoyer un robot pour observer ce qui se trouve à l'intérieur. Ensuite, seulement, le matériel de sauvetage suivra.

Lalouar et L'Argus s'approchent suffisamment des hublots de La Gorgone pour rechercher à l'œil nu des traces de vie à l'intérieur de l'épave. Rien.

— La Gorgone semble vide, constate Page.

Alors que l'épave réalise des circonvolutions à toute allure, Lalouar s'élance à sa poursuite. Le personnel, harnaché, a activé les souliers d'adhérence et mis un masque à oxygène. L'équipe de sauvetage déploie le bras articulé, s'agrippe à La Gorgone et Lalouar commence à tournoyer avec elle. Les forces centrifuges sont d'une extrême puissance et Ren a le dos plaqué au dossier de son fauteuil, quand son vaisseau rattrape l'allure de La Gorgone qui glisse toujours sur la paroi.

— Un petit peu plus près, commente Eilliac, encore un peu...

Au bout d'un moment, sa tête tourne, il est au bord de l'évanouissement quand il sent que Ren2 prend le relais. Là, il se détend, toujours collé à son fauteuil de commandant.

— Manœuvre terminée, énonce Ren2 au grand soulagement de l'équipage qui se relâche.

Pike ne semble pas affecté mais l'un de ses hommes a perdu connaissance. Un robot-nurse vient immédiatement lui porter secours.

— Ne regardez pas le fond stellaire, conseille Eilliac. Restez fixés sur La Gorgone. C'est votre point de repère. Si vous m'écoutez, vous ne vous apercevrez pas qu'on tourne.

— Envoi de La Fouine, ordonne Pike.

Aussitôt, un petit robot se faufile le long du bras mécanique pour pénétrer dans l'épave. Le mât de la Fouine est équipé d'une caméra et d'un laser, ses deux bras lui servent de détecteur de mouvement ou de chaleur et, enfin, son corps est un réceptacle dans lequel le bot rangera les échantillons trouvés sur place.

— La porte de la piste de décollage est restée ouverte, remarque le commandant.

— Ils sont partis précipitamment, grince Pike entre ses dents.

La Fouine a commencé la visite du navire et retransmet aux sauveteurs des images sombres, de piètre qualité, dans lesquelles on ne distingue que la silhouette des objets.

— Envoyez La Fouine dans les cabines des passagers, ordonne Eilliac.

— Aucun cadavre, s'étonne Pike. La Fouine arrive dans la salle des fêtes.

Malgré les taches lumineuses sur les images retransmises, on peut distinguer des chaises renversées sur le sol ou retournées sur les tables mais aussi des lampions colorés qui clignotent au-dessus de la piste de danse ainsi que de multiples billes scintillantes qui prennent la forme d'une créature anthropomorphe au passage de La Fouine.

— Le temps semble s'être arrêté, murmure Eilliac.

L'engin téléguidé par Lalouar s'engage dans un couloir faiblement éclairé le long duquel les portes des cabines sont grandes ouvertes.

— Toujours rien ! constate Pike, perplexe.

Partout, le plus grand désordre règne.

— Ils sont passés où ? interroge Page dont l'anxiété perce dans la voix.

Au bout d'une heure, le robot arrive dans la salle de contrôle avec une lenteur à peine supportable pour ceux qui le dirigent.

— Là !

La Fouine a capté du mouvement.

— Quelque chose a fait bouger la chaise.

Le robot se faufile autour du mobilier pour débusquer ce qui s'y cache. Ren2 monte son mât pour obtenir une vue plongeante de la pièce, quand l'objectif capte des formes mouvantes qui bousculent les fauteuils et les font tourner. Sur l'écran, des ombres s'animent.

— Des survivants ! s'écrie Eilliac.

— Impossible ! s'exclame Pike.

On dirige La Fouine vers l'une de ces formes et un homme décharné, fiévreux et terrorisé à la vue du robot, prend la fuite.

— Il est temps d'envoyer les secours, décide le commandant.

« Chers lacrinautes, nous vous annonçons que L'Argus et Lalouar sont retournés sur Titan, avec à leur bord une dizaine de rescapés, repoussant à plus tard la visite de l'intestin spatio-temporel. » Médi porte un casque de spationaute et tourne sur l'écran devant un nuage cosmique. Elle reprend : « S'agit-il d'un miracle ou de la conséquence logique de l'étirement de l'espace-temps, nous en reparlerons plus tard avec nos deux producteurs, Gordo et Dizon. Nous savons pour l'instant que les commandants Eilliac et Page ont cosigné un rapport sur les premiers témoignages recueillis, qui précise – je cite – qu'une erreur d'aiguillage a conduit La Gorgone contre la paroi d'Alice, malgré les avertissements de L'Écho et du lieutenant Coudé. » L'holo d'un jeune militaire, souriant, en tenue d'officier, sort de l'écran. « Selon les rescapés, un radeau aurait été fabriqué pour sauver les passagers. Les médecins de Lalouar ont notifié certaines bizarreries dans la psychologie des survivants : leurs propos sont incohérents, leur comportement agressif et tous affirment que l'accident est survenu une semaine plus tôt ! »

Sextant inconnu : Dans la machine de Schmulien

« Le radeau n'est plus qu'une épave improbable livrée aux flots lumineux, éructés par le trou de ver. Deux jours TE viennent de s'écouler dans cette première année de l'an I et, à l'intérieur, deux groupes se sont déjà formés et s'opposent. D'un côté, les sous-offs et les fonctionnaires occupent les meilleures places du vaisseau, ils sont armés et assis contre les murs auxquels ils adhérent grâce à leur ceinture aimantée. De l'autre, des soldats et des Human+ désarmés se tiennent au centre de la machine sans avoir de prise à laquelle se retenir. Ils agrippent à chaque secousse des jambes et des pieds qui les repoussent pour se dégager, seules les bottes de gravité peuvent les maintenir au sol. Jour 5 de l'an I. Docteur Saviri, officier de La Gorgone. »

— Dis Sav, tu trouves pas étrange que les Human+ se retrouvent au milieu ?

Le doc, assis près de l'infirmerie, éteint sa feuille écran et range son stylet.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien… Je constate que les plus pauvres sont les plus mal placés.

— C'est vrai. Ce ne sont que des bêtes aux yeux de Chomey.

— Et on va faire quoi ?

Sav ne répond pas. Il ne cédera sa place à personne, il veut vivre. Les passagers, trop nombreux, peuvent à peine bouger et s'affaissent les uns sur les autres quand ils tombent de sommeil. Le médecin ne peut même pas circuler pour aider ceux qui le réclament.

— Purée de satellite, j'ai envie de pisser ! s'exclame Cor.

— Eh bien, bon courage !

Le doc rallume son écran. « Uriner est devenu problématique. Même si Schmulien a dessiné un coin d'aisance sur le plan de sa machine, beaucoup d'hommes et de femmes préfèrent se retenir plutôt que de traverser la foule compacte qui en bloque l'accès. »

— Je vais me pisser dessus.

— Prends une bouteille vide ! Y'en a plein qui volent.

Coralex le regarde, contrarié, avant de se résigner.

— Aux grands maux les grands moyens, admet-il à voix basse.

— Dis-toi que les dames n'ont pas ta chance !

Elles sont peu nombreuses, mais Schmulien et le colonel n'ont pas hésité à les parquer comme des bêtes. Sans fortune, elles avaient peu de valeur à leurs yeux. Saviri a une nouvelle pensée pour la jeune Pricard à qui il a évité ce voyage aberrant vers la mort. « Elle ne mérite pas

ça. Personne ne le mérite. D'ailleurs, comment a-t-elle fait pour se retrouver dans l'expédition Odin ? La dernière fois que je l'ai vue, elle emménageait dans une maison-orbitale. » Il s'interroge et croit se souvenir de sa fascination pour le trou de ver. Qu'était devenu Chelsea ? La fusion avait-elle fonctionné, elle qui s'était montrée si réticente au début ? S'il la revoyait, il le lui demanderait. D'ailleurs, s'il la revoyait, il l'épouserait. Cette idée lui arrache un sourire, c'est bon pour la sérotonine. S'il veut tenir le coup, il doit pratiquer la remémoration de bons moments. Il se raccroche à l'idée que sa patiente est sensible à ses charmes, puis il revient à la réalité et se retrouve au milieu de couples de civils, abandonnés par le Jin et désespérés. Il a chaud et ses jambes commencent à s'engourdir. Difficile de s'asseoir quand les autres passagers restent debout et risquent de l'écraser. Il décide de prendre les choses en main.

— Ecoutez, on va faire des tours ! déclare-t-il à ses voisins. Nous allons nous assoir à tour de rôle. Je propose que les dames s'assoient en premier.

Les hommes, fébriles, réconfortent leurs compagnes et les aident à s'accroupir pour se reposer. Beaucoup s'écroulent.

— Je vais examiner les passagers.

Le médecin défait sa ceinture d'adhérence et flotte dans le radeau avec, dans sa main droite, une trousse médicale qu'il a récupérée in extremis. Dès que son nom était tombé et que tous les regards s'étaient détournés de lui, le doc avait su qu'il était condamné à mourir dans le radeau. Bien que sacrifié par ce salopard de Chomey, il devait tenir son serment d'Hippocrate et avait décidé de faire le tour de ses confrères pour partager le matériel chirurgical. Ils avaient rechigné à le lui céder mais personne n'avait osé lui tenir tête car, dans leur turpitude, ils étaient bien heureux que le sort l'ait désigné à leur place. Avant de quitter La Gorgone, alors qu'un médecin refusait de lui remettre de l'opium, Saviri lui avait jeté un regard si empli de haine que le collègue avait lâché, tétanisé, le matériel.

— C no luck, se plaint un passager qu'il ausculte.

Saviri ne parle pas ce charabia titanien mais il saisit la teneur du propos dans ses grandes lignes. Pour lui, le hasard est étranger à ce qui leur arrive. Chomey les a désignés car ils ne sont pas issus de familles de notables et parce que leur manque d'accointances se fait ressentir en ces jours sinistres. Le chirurgien circule avec difficulté dans un espace réparti en trois compartiments, au-dessus d'une marée humaine qui s'accroche par grappes à tout ce qu'elle peut attraper. Il s'envole, on lui fait signe, il arrive et réactive ses bottes. Le doc examine ainsi des hommes et des femmes qui ont chaud et étouffent dans leur combinaison spatiale.

— Toussez !

Une toux rauque s'échappe des poumons encombrés. Le médecin, inquiet, examine le plafond de la salle et cherche du regard les conduits d'aération. Ne comprenant rien à la plomberie, il désactive ses bottes et se laisse flotter de nouveau jusqu'à Coralex qui est resté là où il l'a laissé.

— Cor, ceux que j'ausculte ont les bronches engorgées. Je crois que c'est dû au recyclage de l'air.

Il désigne du doigt le plafond.

— C'est sûr, confirme l'ingénieur. La ventile fonctionne en circuit fermé, la sueur se retrouve à flotter dans l'air qu'on respire.

— Merde ! Il va falloir se dévêtir, on meurt de chaud dans ces combis pourries et on ne peut pas se permettre de transpirer.

— Je vais en parler à Coudé.

L'ingénieur désactive ses bottes à son tour et se dirige en flottant vers le commandant qui fait le tour du vaisseau pour remonter le moral des troupes.

— Commandant, l'interpelle Coralex.

Le géographe lui fait signe de monter le rejoindre. Une réunion s'improvise ainsi au-dessus du parterre de voyageurs.

— Commandant, la ventilation est défectueuse. Combinée avec la surcharge du vaisseau, elle commence à faire des dégâts sur la santé des passagers.

— Comment ça ?

Coudé consulte Coralex du regard.

— Le système de régulation vitale qui permet la déshumidification et le recyclage de l'air fonctionne mal…

Coudé l'interrompt.

— C'est ça l'odeur de poubelle ?

— Ah ? s'étonne l'ingénieur. Je sens rien. Mais… Oui, certainement, on peut pas remplacer l'air vicié par de l'air frais extérieur.

— C'est une infection ! se plaint le chef.

— On doit manquer de silice pour absorber l'humidité, confirme Coralex, et on pourra plus capturer le dioxyde de carbone.

— Ça ne semble pas être une très bonne nouvelle ! C'est grave ?

Saviri qui les a rejoints prend la parole.

— Nous allons tous mourir d'une pneumonie avant même de mourir de faim.

— Génial ! On fait quoi ?

— Nous devons retirer nos combis de toute urgence, nous transpirons trop.

— Bon, Ok. Commençons par là. Coralex, pouvez-vous réparer la ventilation ?

L'ingénieur n'a pas le temps de répondre. Une tempête secoue la carlingue qui se met à trembler et envoie valser les trois hommes contre les murs. Cor se cogne la tête et perd connaissance. À travers les hublots, le médecin voit les parois d'Alice scintiller autour du radeau.

— Activez vos ceintures, crie le médecin, alors que des passagers tombent les uns sur les autres.

Coudé et lui se hissent au secours de leur ami, le prennent par une épaule et tentent de regagner leur place au milieu de la bousculade. Un terrible bruit, suivi de cris, retentit dans le compartiment voisin.

— Une façade a cédé ! crie Ronin.

— L'appareil est déséquilibré !

Coudé voit trois hommes tenter de fermer la porte du compartiment et ordonne :

— Vite ! Tous au centre !

Des passagers du compartiment endommagé tentent de se hisser vers l'habitacle central, mais ils sont retenus par leurs chaussures aimantées dont ils essaient de se défaire à la hâte. D'autres, par la force des bras, tirent sur les ceintures que leur tendent de grands gars solides.

— Fermez la porte ! commande Coudé.

Ronin le regarde, stupéfait, conscient que les passagers restés bloqués dans le compartiment seront sacrifiés. Mais de l'air s'échappe.

— Vite, ou nous allons tous mourir !

Les hurlements couvrent sa voix mais Ronin a compris. Il bouscule des hommes apeurés, défait ses chaussures et flotte jusqu'aux portes du compartiment. Là, il aide les gars à refermer le sas mais il n'a pas de prise et doit se contenter de les encourager. Une fois l'ordre exécuté, l'air cesse de s'échapper. D'un coup d'un seul, les cris cessent. La tension baisse, on entend quelques pleurs et Ronin observe à travers le hublot les dégâts causés par l'accident. Il regarde Saviri et Coudé, hoche la tête. C'est fini. Au milieu du compartiment central, le doc fouille dans la pharmacie et en extirpe des anesthésiants ainsi que du matériel de premiers secours. Il garde ses chaussures aimantées, parvient tant bien que mal à rejoindre les rescapés, aidé dans sa progression par une cinquantaine de personnes agglutinées qui se poussent sur son passage. Près du sas, un Human+ a eu les jambes brisées par des poutres mal scellées. Il souffre, le visage blême, les yeux mi-clos.

— Je dois redresser la fracture ! Vous ne survivrez pas si on ne vous opère pas tout de suite.

Mais le blessé lui confie :

— Doc, j'ai vu des men glisser dans le vide.

— Je suis désolé.

Saviri regrette aussitôt d'avoir prononcé ces mots stupides.

— On les y a poussés, j'suis sûr.

Le doc croit avoir mal compris et reste sans voix.

— Je vais vous injecter de la morphine pour arrêter vos souffrances.

— No, doc! They'll kill me if I sleep.

— Je comprends pas…

Saviri se tourne vers Ronin qui l'a rejoint.

— L'indigène est en plein délire, il refuse de recevoir sa piqûre.

— Vous devez le soulager ! répond Ronin.

— No, doc, j'les ai entendus. They'll kill me.

L'homme perd connaissance. Saviri regarde ce qui reste du compartiment saccagé par l'orage, des soldats gisent au sol, étouffés par la sangle qui serre leur abdomen, les membres flottant dans le vide de l'espace.

— C'est le premier accident grave de la traversée, regrette Ronin.

Sav se baisse pour fermer sa trousse.

— Si vite… Ça fait combien d'heures qu'on a quitté le vaisseau ?

Le doc marque une pause.

— Douze maxi.

— Et on est déjà dans la merde.

Coudé les rejoint, suivi de deux soldats.

— Tout d'abord le problème du recyclage de l'air et maintenant la cloison !

— Comment va Cor ? interroge le médecin.

— Il se remet. Nous allons réparer ce compartiment. Les passagers pourront y retourner.

— Ce sera d'autant plus volontiers que des places se sont libérées, commente Ronin.

Coudé et ses hommes réajustent leur combi et enclenchent leur casque avant de se glisser à tribord, les uns après les autres. Avant de refermer le sas, le commandant ordonne :

— Comptez les survivants !

Des responsables d'îlots, militaires ou civils, semblent s'éveiller et s'attèlent à recompter les naufragés. Sav les entend gémir alors qu'ils se redressent et lui-même envisage à présent une

nouvelle traversée du bâtiment pour se rendre auprès de Coralex qu'il veut ausculter. Son ami a bien été sonné, il émerge, adossé au mur auquel il est retenu par une ceinture.

— Il s'est passé quoi ? demande celui-ci.

— Un accident, l'aile à tribord a cédé.

— Punaise !

Cor se tient la tête et tente de se relever, mais des vertiges l'obligent à se rassoir. Il balaie la salle du regard.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils comptent les passagers, ça va les occuper un bon quart d'heure.

Saviri voit un groupe d'hommes communiquer à distance avec Coudé en indiquant des chiffres avec leurs doigts pour indiquer des nombres. Ronin note sur une feuille-écran les données qui lui sont fournies sous l'œil inquiet de l'officier.

— Vingt de moins ! se désespère ce dernier. Commandant de pacotille, je ne dirige rien du tout !

— J'avais pensé qu'on entasserait dans ce radeau du matériel, pas des gens ! s'énerve le second.

— On aurait fait construire l'engin autrement, avec plus de silice ou plus de sièges, confirme Coralex.

— Y entasser des passagers, c'est criminel, lance une femme au milieu de la foule.

— Chomey le paiera le moment venu, murmure le doc avant de reprendre plus haut. En rationnant l'eau, nous pourrons survivre quinze jours.

Coralex, remis du choc, se dirige vers des caisses entassées dans un coin, pour grimper dessus.

— Écoutez-moi. Nous avons un problème de recyclage de l'air. Nous sommes trop nombreux. Nous devons retirer nos combis pour transpirer moins. C'est compris ?

La marée humaine ne répond pas, amorphe, assommée par la chaleur.

— Un peu d'eau, ce serait bien, réplique un civil.

Coudé donne l'autorisation à Ronin d'aller chercher des bouteilles. Cor et lui explorent les trois salles, aidés par quelques hommes, puis reviennent vers le commandant les mains vides.

— La plupart des bouteilles d'eau viennent d'être aspirées dans le vide, explique l'ingénieur.

Les passagers contemplent la scène d'un air détaché.

— Merde. Tout comme la provision de biscuits, poursuit Coudé. Ronin !

Le second s'approche.

— Commencez à ouvrir les bonbonnes pour servir à boire aux passagers. J'avais prévu de les garder pour la fin mais tant pis.

L'homme de confiance s'active, farfouille dans les recoins du navire, ouvre un baril puis deux, goûtant à chaque fois une gorgée de son contenu, mécontent. Tout le monde l'épie sans rien comprendre à son manège. Finalement, Ronin revient voir son supérieur, bredouille.

— Commandant, ces salauds ne nous ont laissé que du vin !

Coudé, d'abord surpris, se tourne vers le médecin pour avoir son avis.

— Espiau s'est démené pour troquer son vin contre de la nourriture, se souvient Saviri.

— Ah ben, voilà où a fini le vin ! se désole leur chef.

— Bon… Va pour le vin !

Aux yeux du doc, quelque chose dans l'air ne va pas. Il confie à Coralex revenu près de lui :

— Les hommes sont particulièrement agressifs.

— Moi aussi, je me sens crispé. Mes muscles se contractent.

Il étire lentement son bras, poing fermé, et contemple ses veines gonflées.

— Le champ magnétique ? il demande.

— Et j'ai l'impression que le temps s'écoule au ralenti.

Alors que les deux hommes réfléchissent, des soldats s'agitent dans tous les sens. Les officiers ne voient pas venir la catastrophe, incarnée en la personne du capitaine Dupont qui vient les trouver nuc à la main. D'un coup, l'agitation cesse. Le silence qui se fait attire l'attention du médecin. Il découvre alors le gradé posté devant lui, entouré d'autres militaires qui font barrage entre Coudé et lui.

— Doc, où sont les blessés graves ?

— Quoi ?

Dupont est un homme antipathique qui ne cherche pas à se faire aimer. Il a le front bas et buté, un regard absent, le nez fin, pointu, et une moustache épaisse sur un menton en galoche.

— Vous avez très bien compris. On manque d'air et d'eau. C'est votre ami qui l'a dit.

— Qui ça ?

Dupont désigne Coralex du doigt.

— Non, j'ai pas dit ça. J'ai dit qu'on devait s'organiser !

Alors que Cor se redresse et essaie d'avancer vers Dupont, un officier lui donne un coup de crosse dans le ventre. Sav veut lui venir en aide mais deux hommes le maîtrisent.

— Restez calme, doc, conseille Coudé au loin.

— On a assez de vivres pour tenir au moins quinze jours ! lance le médecin.

— Écoutez doc, poursuit Dupont, on va pas se faire la causette vous et moi. La décision est prise. On gaspillera pas notre air. Où sont les condamnés ?

— Vous voulez vous débarrasser des passagers en surnombre ?

— C'est pas vos oignons.

Saviri se souvient qu'un patient avait tenté de le prévenir. Ses paroles lui reviennent à présent « Je les ai entendus. They'll kill me. » Le médecin observe le mutin avec intérêt, il a le visage empourpré et sue à grosses gouttes. Sa peau est tannée comme s'il avait attrapé un coup de soleil sur le visage.

— Mais ça fait à peine quinze heures que nous dérivons ! objecte le doc. Il est trop tôt pour paniquer.

L'officier pointe son arme sur lui.

— Faites ce qu'on vous dit. Je perds patience

— Jamais ! Je suis médecin, pas bourreau.

L'autre le frappe au visage.

— Je vous donne cinq minutes, doc, grince l'officier entre ses dents. Ensuite, nous balancerons l'un de ces bâtards dans le vide, au pif.

L'homme n'exprime aucune émotion dans la voix ni dans ses gestes, il semble décidé et n'hésitera pas à tirer.

— Mais vous ne voyez pas que l'espace vous rend fou ?

Sav a remarqué les yeux injectés de sang de l'officier et les veines enflées de son cou. « Un forcené qui va tuer tout le monde, c'est certain. »

— Le trou de ver vous fait perdre la tête !

En guise de réponse, Dupont vise l'un des blessés et tire. Les passagers, désarmés, poussent des cris d'horreur, s'allongent par réflexe, mains sur le crâne pour se protéger en criant « pitié ! »

— Prenez ses rations d'eau et de pain, ordonne le mutin. Ôtez-lui sa combi et son casque.

Dupont n'est pas isolé. Il a avec lui une majorité de gradés et quelques soldats. Ces derniers s'activent docilement et dépouillent la victime. « Dupont se débarrassera d'eux, comme il s'est débarrassé de ce malheureux », pense Saviri.

— Doc, pour la dernière fois, où sont les blessés graves ?

Tétanisé, le visage immobile, seuls les yeux du médecin obliquent vers Coudé, tenu en joue par les séditieux, qui lui fait signe d'obtempérer. Les Human+ et les civils restent recroquevillés face contre sol, pour éviter le prochain tir. Sav aurait aimé disparaître, devenir invisible ; mais au milieu de tous ces corps allongés on ne voit que lui. La peur le dévore de

l'intérieur, il finit par manquer d'air et sa respiration devient sifflante. Quel militaire il fait ! Honteux, il se ressaisit et, comme Dupont menace un autre blessé, il se résout à désigner le patient aux jambes brisées.

— Celui-ci a été transpercé par une barre en fer, il ne passera pas la nuit.

Sa propre voix le surprend, aussi fluette que celle d'un enfant. Dupont se rapproche de lui et glisse tout bas :

— Il gaspille de l'air, doc. Vous croyez que ça me fait plaisir ?

L'officier, congestionné, exsude une drôle d'odeur que le médecin ne peut identifier, grasse et sucrée. Écœurante.

— Quelqu'un est en désaccord avec moi ?

Les passagers gémissent, toujours allongés sur le sol, fixés sur leur sort. Tous ont les yeux baissés, l'air minable. Le pouvoir a été pris par la force. Dupont pointe l'arme sur la tempe du médecin.

— Jetez le blessé dehors, gardez son casque et ses provisions. Si je tue le doc, personne n'aura plus aucune chance de survie.

Le mourant, qui s'est réveillé, supplie quand un pauvre troufion s'exécute sous la menace. Il tire lentement le sacrifié par les bras, qui hurle de douleur. Ses cris deviennent insoutenables, une torture pour Saviri, impuissant. Coralex s'est détourné, pour ne pas voir. Le chirurgien imagine qu'un miracle de dernière minute va s'accomplir, que la démence va s'arrêter, qu'un officier compatissant réagira. Mais Coudé, toujours menacé d'une arme, s'est rassis, les yeux vides d'expression. Il n'y a aucun prodige et les sous-fifres déposent dans le caisson le blessé qui pleure. Quand Saviri regarde derrière lui, plusieurs sous-offs tiennent en respect des Titaniens qui se sont spontanément levés. La tension est à son comble.

— Doc, appuyez sur le bouton d'évacuation !

Les gradés attendent mais, malgré la menace du nuc, Saviri n'y parvient pas. Le leader s'en charge lui-même d'un geste rapide et silencieux.

Sextant inconnu : À bord du Vaisseau-Major

— Non, non et non ! J'veux pas mourir !

— Tyé, par tous les anneaux de Saturne, calme-toi, la réprimande sa mère.

— Personne ne va mourir ma chérie.

En réalité, l'angoisse ne me quitte plus et je suis prise de crises de panique que je ne peux réprimer qu'en présence de la petite, pour faire bonne figure. Mais dès qu'elle s'aventure dans le navire mes nerfs lâchent. Depuis l'abandon du radeau, les navettes ont formé un petit convoi au centre duquel évolue notre vaisseau. Petit à petit, à force de circonvolutions, nous nous sommes engagés à l'intérieur de l'entonnoir, où nous évoluons tranquillement dans un kaléidoscope pour enfants qui multiplie les espaces. La diffraction de la lumière est déstabilisante et les éléments autour du vaisseau tournent très vite. Chelsea m'a expliqué que Lapérère avait même renoncé à manœuvrer, il n'aspire plus qu'à ressortir de ce satané trou pour débarquer ses voyageurs sur la première exoplanète venue. Le commandant nous a rejoints et circule avec Ant pour distribuer nos rations en eau. Il tente de rassurer ceux qui gémissent le plus.

— G encore soif, se plaint Tyé.

— C'est un verre d'eau pour la journée, lui répond le commandant. Tu es une petite fille très courageuse m'a confié Ant. Je sais que tu vas y arriver.

— Mais, on a laissé dans La Gorgone des tonnes d'eau ! elle s'exclame.

Lapérère fixe Coz le regard hostile, sans répondre à la petite. Chels réplique pour moi seule :

— **PARCE QUE LE SEUL SOUCI DE CHOMEY EST D'ARRIVER LE PREMIER A TETRA CYGNI.**

— Il nous enverra des secours.

— **ALORS EXPLIQUE-MOI POURQUOI LA CHALOUPE VEUT NOUS FOURGUER DES PASSAGERS ? C'EST CE QUE DISENT LES SOLDATS, JE LES AI ENTENDUS.**

Je siffle entre mes dents.

— Silence ! Tu me démoralises.

Le commandant et son cadet me regardent avec pitié, convaincus que je perds la boule. Personne dans le navire ne parle à son émoti, car tous se sont éteints quand nous avons quitté La Gorgone. Je m'en fous. Je ne révélerai jamais que mon chyène est augmenté. Coz se rapproche.

— Je tombe toujours plus bas, je lui confie. C'est l'histoire de ma vie, une longue dégringolade.

— Ne dis pas ça, on va s'en sortir.

J'accueille son mensonge avec gratitude, ce n'est pas le moment de flancher.

— J'ai encore fait ce rêve étrange, je lui confie.

— Lequel ?

— Je suis dans une forêt et il y a une drôle de créature qui m'observe.

— Ça voudrait dire quoi ce rêve ?

— Je sais pas, mais c'est la première fois qu'elle me parle.

D'un œil distrait, Coz surveille sa fille qui a terminé son verre puis se renseigne :

— Elle te parle ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Neo Terra.

Je lis de l'étonnement dans ses yeux.

— Neo Terra ? Nouvelle Terre ?

Je hoche la tête.

— C'est plutôt bon signe non ? Ça veut dire que ton inconscient garde espoir.

J'approuve vaguement, je n'avais pas vu les choses sous cet angle. Je m'aperçois que ma cousine a changé. D'apparence, elle s'est épaissie et a grandi, elle ne ressemble pas à Pier mais à son père, un Celte d'Europasia. De caractère, elle n'est plus la petite fille soumise que j'ai connue. C'est une maman responsable et attentionnée, enjouée mais avec un sérieux qui ne la quitte pas. Elle me confie au sujet de Chelsea :

— Tu devrais le manger.

Mon chyène s'interrompt aussitôt et grogne, furax, en dévoilant ses crocs. Coz a sursauté. Je lance un regard réprobateur à Chels puis je me tourne vers Coz et Tyé.

— Jamais ! Il m'a sauvé la vie. Et j'ai besoin de mon AA. De toute façon, Pier n'a jamais aimé les animaux, tu peux pas comprendre mon attachement au chyène.

Et encore moins ma nièce qui est Titanienne, mais ça je ne le dis pas. Elles savent, pourtant, à quel point Chelsea est exceptionnel. Méfiante, je prends Chels dans mes bras et je lui verse une ration d'eau dans un petit bouchon que j'ai conservé. Je suis faible mais l'animal semble léger malgré sa bouée qui le cloue au sol. Il lape hâtivement le liquide.

Mes pensées reviennent vers Chomey.

— Tout le monde sait que nos embarcations sont plus chargées que L'Aéronef !

Tyé se met à sculpter la matière de son siège. Un capsiosigne en ressort qui m'amuse. On dirait une main dont un doigt se dresse, suivie du signe royal --I-.

— Fucking Jin ! lâche la petite en riant.

Ant, qui a fini sa tournée, revient tourner autour d'elle.

— T'es une bâtarde ? il demande sans voir le mal.

— C koi une bâtarde ? demande Tyé.

Je regarde Coz qui se tourne vers Ant.

— Oui Ant, c'est quoi une bâtarde ?

— Un mélange Terrien-Alien, il dit.

— C koi alien ? reprend la petite.

— Un Titanien, quoi !

Tyé regarde sa mère avec détresse.

— G un mélange Terrien-Alien, mum ?

— Non mon cœur, les Titaniens sont des humains comme les Terriens.

— Ah bon ? s'étonne Ant. Savais pas m'dame.

— C'est pas grave Ant. Donc non, Tyé n'est pas une bâtarde ni une alien. Pour pouvoir se reproduire, il faut appartenir à la même espèce et son papa et moi l'aimons beaucoup.

— Moi aussi je l'aime beaucoup.

— Mon dady, il va nous rejoindre.

— Tu me le présenteras ?

— Yep !

Ant la quitte, le moral revenu, et poursuit sa distribution en eau et en pain, en prenant le temps de discuter avec les passagers pour les rassurer.

— Et toi, tatie. Il É où ton dady ?

— Tatie a perdu son père à l'âge de dix ans, répond Coz pour m'épargner du chagrin.

— Perdu where ? demande ma nièce.

J'observe Coz, que sait la petite de la mort ? Je ne veux pas être celle qui lui en parlera en premier. Mes yeux appellent au secours, ma cousine intervient de nouveau.

— Tu te souviens de ce qu'on a dit sur la mort.

— Oui, mé j'M pas ça !

— Et pourtant, c'est la nature ma chérie.

Elle caresse ses cheveux longs d'un geste tendre et maternel. Je suis une conteuse professionnelle, j'ai passé mon temps à raconter des histoires sur ma vie de terrienne et, pourtant, jamais je n'ai parlé de cet épisode. Pourquoi ? Je me dis que le moment est venu, et que Tyé doit connaître notre histoire familiale. Je dois pouvoir adapter mon récit à une gamine de huit ans.

— J'étais un peu plus grande que toi, je dis enfin. Jusque-là, j'avais tout pris de la vie sans rien donner en échange. On appelle ça l'enfance.

C'est à mon tour de lui caresser le crâne.

— Je sais pas ce qui s'est passé, j'ai juste pu assister à la cérémonie. Il y avait plein de gens que je connaissais pas et maman me tenait fermement la main. C'était très beau et très lumineux, il y avait des fleurs partout. On s'est assises au premier rang, devant le sarcophage, il y avait un Archonte sur l'estrade qui disait des choses gentilles sur mon père. Maman regardait droit devant elle, dignement, sans un mot pour les autres. Au bout d'un moment on s'est tous levés et on a commencé à défiler devant le sarcophage. C'est là que j'ai vu mon père pour la dernière fois. Il avait l'air reposé, son corps était recouvert de bouquets de fleurs gigantesques. Je l'aimais beaucoup, comme toi tu aimes ton papa. Et j'ai compris qu'il n'y aurait plus rien entre lui et moi. Que c'était fini. Et comme je n'avais pas assez profité de lui, je me suis promis de ne pas faire la même erreur avec ma maman. Et j'ai pris soin d'elle comme j'ai pu, aussi longtemps que j'ai pu. Toi aussi, tu dois profiter de ta maman.

— Ta mum, son nickname C Cin ?

— Oui, c'est ça.

— C'était la sister de Pier ?

— Tiens, regarde. J'ai toujours leur holo sur moi, comme ça je n'oublie pas.

Tyé se penche vers l'écran de mon trans qui déclenche l'hologramme. Il se dresse à la verticale, aussi vivant que si mes parents étaient là, mis à part la transparence de l'image qui trahit sa vraie nature.

— Oh ! Ils sont nice ! s'exclame Tyé.

— Papa avait les bons gènes, c'était le fils de l'Archonte.

— Pas comme nous, coupe Coz.

— Et ils ont fait bien des malheureux ! Les gens n'aiment pas le bonheur des autres. Si jeunes, si amoureux, jusqu'à l'arrivée de la maladie. Après la mort de papa, maman et moi avons connu une véritable descente aux enfers. La famille de papa n'a pas levé le petit doigt pour nous aider.

— Bien contents de se débarrasser de vous ! coupe Coz de nouveau.

— Pourkoi ? demande Tyé.

— Parce que moi, je suis une vraie bâtarde. Une enfant illégitime si tu préfères.

— Tatie a du sang noble dans les veines ! plaisante Coz.

— Pour c'que ça m'sert !

Je poursuis :

— Maman et moi avons vécu à Paris, en Europasia, une mégapole où s'entasse la misère, de pauvres gens qui mangent des rats, ces mêmes rats qui vous bouffent les pieds et vous empêchent de dormir.

Tyé rigole de ce commentaire, magnifique d'innocence.

— J'aimais l'école et avoir des copains. Et toi ?

— J'M la school. Pour voir mes friends.

Je la prends sur mes genoux, car ses yeux se ferment de sommeil.

— C'est bien, il faut étudier si tu veux t'en sortir dans la vie.

Elle se met à l'aise contre mon épaule et je repère Ant, au loin, qui nous observe. Il me fait un petit signe et poursuit sa tournée. Bientôt, Tyé et moi nous endormons.

J'ai des fourmis dans tout le corps et Chams suffoque comme les autres humains. Je la vois de temps à autre se dédoubler et mon sang déserte ma gueule et mon cou qui palpite. J'ai décidé de me dégourdir les pattes et je me faufile péniblement entre les chaises qui bougent toutes seules pour revenir à leur place l'instant d'après. Du moins, c'est mon impression. Les murs font mine de s'écarter sur mon passage, mais je me cogne à eux avant de pénétrer dans le cockpit. Là, je m'abandonne sur le parquet du navire. Lapérère ne me remarque même plus. Il a des gestes lents, son copilote ne réagit pas aux signaux du tableau de bord. Je comprends que trop d'informations submergent l'AA du vaisseau qui sature. Le commandant, lui, garde un contact permanent avec les autres navires, et s'est mis en tête de joindre Chomey.

— Colonel, nous sommes à sec, nous ne tiendrons pas longtemps. Vous devez partager vos vivres avec nous.

La communication grésille, des interférences rendent les transmissions quasiment inaudibles.

— Lapérère... nos médecins ...vous pourrez tenir ... garder les provisions pour plus tard.

— Plus tard ?

— Affirmatif... sortie du trou de ver et... Tetra Cygni... la mission.

— Bien, mon colonel.

Notre chef, peu convaincu, coupe la communication rendue inaudible à cause des boyaux de son assistant qui gémissent de faim.

— Ce n'est pas avec ces mots qu'il va nous nourrir, s'aventure le second.

Lapérère pose une main compatissante sur l'épaule du jeune homme dont le visage blême traduit une anémie. Il se remet à composer des numéros pour avoir Schmulien. Celui-ci est plus facile à contacter.

— Grand Jin, lance Lapérère. Je suis désespéré. Nous avons besoin de provisions, quelles qu'elles soient. Nous manquons de tout : de biscuits, d'eau... Même un peu d'alcool ferait l'affaire.

J'entends le Jin souffler dans le micro. Sa voix, cependant, est plus nette que celle du colonel.

— Courage Lapérère, notre déroute touche à sa fin ! Je me porte garant des provisions, personne ici n'y touchera. Nous les gardons pour plus tard.

Lapérère regarde son second, ahuri.

— Plus tard ? Mais...

Le Jin a coupé net la transmission.

— Purée de satellite !

L'officier frappe violemment du poing sur sa console et le copilote ne réagit même pas à cet accès d'humeur.

— Chomey et Schmulien n'ont pas la voix d'hommes qui meurent de faim !

Il regarde son assistant qui ne bouge plus et s'aperçoit enfin qu'il a perdu connaissance. Il tapote les joues du garçon sans pouvoir le réanimer.

Sextant 1350: Titan – 0° 17′ 37″ S, 163° 10′ 39″ E (Huygenscity)

Angelo se tient devant le célèbre Ren Eilliac, premier homme revenu sain et sauf du trou de ver, un héros. C'est bien un Terrien, a pensé Angy dès les premières minutes de l'entretien. Des phrases alambiquées qu'il comprend à peine, une énonciation exagérée, presque efféminée. Angelo écrit comme il parle, Eilliac parle comme il écrit. Sur Titan, tout le monde peut écrire les paroles de l'autre. La langue d'Eilliac, elle, est inutilement compliquée, c'est une langue de bureaucrate. Par comparaison se dit Angelo, le titanien est une langue d'action, efficace et pratique.

Ren Eilliac n'est pas au goût d'Angy : trop maigre, le teint pâle, le corps sec et élancé, il fait pitié. Mais il ne faut pas s'y fier. Le bonhomme est né sur une planète où la gravité est bien plus élevée que sur Titan. Les muscles du Terrien doivent bien valoir les siens d'autant que, ces dix derniers mois, Angelo s'est légèrement relâché. Il a délaissé l'exercice physique pour se réfugier dans la nourriture. S'il ne pèse que neuf kilos et demi sur Titan, il en ferait soixante-dix sur Terre et serait vite écrasé par son propre poids.

Il s'est renseigné sur ce gars. Un homme du peuple d'une cinquantaine d'années, fils de boulanger, dont le père a été condamné à douze ans de bagne pour un vol bénin, quatre mois avant sa naissance. Ils ont ça en commun, d'avoir vu leur père partir sur la ceinture de Kuiper. Pas besoin d'être psychologue pour comprendre que l'explorateur veut sa revanche. Eilliac a quitté la Terre à l'âge de seize ans pour visiter la ceinture d'astéroïdes, Europe puis Titan. Mais il a parcouru ces destinations à la dérobée, comme on traverse une frontière ennemie. Eilliac a besoin d'un homme de terrain comme Angy, né dans l'obscurité, élevé dans les cris et n'ayant peur de rien ni personne. Ces dernières semaines, Angelo a eu le temps de préparer ce voyage, un virage à cent-quatre-vingts degrés dans sa vie. Une demi-révolution. Il a organisé sa succession, acheté un terrain sous le sceau du secret pour y abriter ses amours avec Léda. Lui qui a gagné son flouze grâce à Lacrima, désire ardemment une vie déconnectée. Quelle ironie ! On lui a expliqué que les survivants de La Gorgone n'ont pas vu le temps passer, qu'il a glissé sur eux comme si une semaine seulement venait de s'écouler. Quand il reviendra avec sa femme, le couple aura très peu vieilli. Contrairement à Cerk, Macrel ou Raffinon. Tant mieux, on l'aura oublié et c'est ce qu'il veut.

— Rappelez-moi votre profession, s'il vous plaît.

Eilliac le regarde, incrédule, ne parvenant pas à trouver d'équivalent à ce que le candidat décrit.

— J'suis lacrimeur. J'fais tourner Lacrima, j'investis.

— Dans quoi exactement investissez-vous, monsieur Barns ?

— Dans tout ! Le dur, le mou, tout ski interest Lacrima.

— Tout ?

— Tout ! renchérit Angelo. Mêm' dans les gens.

— Pardon ?

— Ben, vous par exemple, votre cote elle fait ke monter. C grâce à des gens comme moi.

— Ah d'accord, je comprends mieux, merci de m'avoir éclairé.

Heureux d'avoir enfin saisi le profil du candidat, Eilliac poursuit l'entretien.

— Et en quoi un investisseur pourrait nous être utile dans une mission d'exploration sur une planète inconnue ?

— Ben… Ché pas, mais fo absolument ke je parte ou j'vais devenir crazy.

— Pourquoi ?

Le scientifique vocatexte l'échange. Il semble prendre plaisir à découvrir les vocations de ses interlocuteurs. Ce candidat-là respire la volonté, l'audace et l'instinct de survie. Ren veut l'embaucher, mais il le verrait plutôt comme garde du corps et ne sait pas comment le dire au candidat sans le vexer. Les Titaniens ne se rendent pas bien compte de l'effet qu'ils produisent sur les gens. Angy a réfléchi à la question que vient de lui poser le recruteur, il tient sa réponse qui est une demi-vérité.

— Becoz, quand je regarde Alice, chuis comme amoureux. J'perds la notion du time, j'vaux plus rien. J'pense plus ka ça. Alors… autant y aller non ?

C'est la réponse sur laquelle Eilliac rebondira.

— Eh bien monsieur Barns, félicitations ! Nous avons besoin d'hommes comme vous. Forts et motivés, qui ne pensent qu'à la traversée et ont du courage. C'est entendu ! Vous m'accompagnerez dans mon prochain voyage et vous serez mon factotum, mes yeux et mes oreilles.

Angelo ne relève pas, il se moque de savoir quelle fonction il occupera dans l'expédition. Eilliac veut insister sur ce qui se cache derrière le mot « factotum » mais Angy s'est levé et a dressé ses poings vers le plafond, toutes griffes dehors. Impressionné, le commandant précise aussitôt :

— Oh, monsieur Barns. Je suis désolé mais, je dois vous informer qu'il faudra faire retirer votre prothèse métacarpienne. Je suis embêté car ça pourrait nous être utile sur place mais, voyez-vous, vos griffes pourraient déchirer une combinaison spatiale. Alors… vous comprenez… le règlement...

Sextant inconnu : Dans le radeau

Dans le radeau, Saviri s'est désolidarisé des hommes armés. Tout le monde hait tout le monde et quand ce n'est pas le cas, les hommes se sentent menacés et imaginent des complots partout. Il reste assis près de Coralex qui fait le guet, debout. Tous deux sont désarmés, à la merci des officiers. Dupont et Coudé ne s'entendent pas et aucun plan ne tient la route pour pacifier la situation. Autour d'eux, ils entendent des soldats se lamenter car ils n'apprécient pas l'idée d'être jetés dans le néant, encore vivants.

— Ils sont saouls ! constate Saviri.

— Au moins, ils oublient la faim.

Coralex s'assied pesamment à ses côtés, en gémissant. Ses muscles le font souffrir.

— Ouf ! J'ai l'impression d'avoir des rhumatismes.

— Tu m'étonnes ! lâche le doc. Tu fais de la tétanie.

Cor désigne le groupe de soldats, au centre de la pièce.

— Leurs camarades ont été jetés dans le vide.

— C'était cruel !

Saviri regarde l'ingénieur d'un œil noir.

— Je croyais avoir mis mes compétences au service d'une noble cause.

— Le voyage tourne au cauchemar.

Puis, se détournant de son ami, Coralex précise :

— Certains en veulent aux gradés.

— Normal. J'ai discuté avec les blessés. Ils craignent d'être les prochains sur la liste. Ils me supplient de ne pas donner leur nom. Ils me rendent fou !

L'ingénieur perçoit le désarroi du médecin. L'homme a perdu sa beauté, ses joues se creusent, ses yeux sont injectés de sang et ses lèvres se dessèchent. Cor murmure dans l'oreille de Sav, pour que personne n'entende.

— Il y a deux clans. D'un côté, ceux qui soutiennent Dupont, de l'autre, ceux qui lui en veulent.

— Ils l'ont dans le collimateur !

— Si tu les entendais, ils veulent sa peau.

— Ce n'est pas moi qui leur jetterai la pierre !

Ils partagent avec les soldats un sentiment d'humiliation et de rancœur. Le doc sait qu'il ne faut jamais acculer un homme, les soldats feront tout pour survivre. Le doc sort sa feuille-écran pour y consigner ses notes.

« La peur, on croit savoir ce que c'est jusqu'à ce qu'elle vous saisisse. Ici, dans ce cercueil ambulant, la peur se voit et se sent. Elle devient communicative. Dents serrées, respiration coupée, craignant pour leur vie, les naufragés sursautent à chaque flash tonitruant hoqueté par Alice. Entre eux, les passagers ont identifié un nouveau syndrome, l'alicite ou la peur d'Alice, la frayeur en fait d'être touché par l'onde de choc des jets irradiants. Une aile du vaisseau pourrait s'ouvrir, le radeau pourrait tournoyer, les survivants qui ne sont pas harnachés risquent à tout moment d'être aspirés dans le vide ou de s'assommer contre une poutre, l'angle d'un mur ou la paroi du vaisseau. Personne ne dort très longtemps dans ces conditions et l'épuisement lamine le moral des rescapés. Par instinct de conservation, certains commencent à fuir la réalité et à perdre la boule. Ils restent recroquevillés, accroupis ou pliés en deux et ne se redressent jamais. Ils flottent connement, se raccrochent à ce qu'ils peuvent, poussent des gémissements démoralisants. Des proies faciles, les prochaines victimes de Dupont, à coup sûr. On leur a donné des noms. Il y a les vomisseurs comme Lacombe. Ça lui prend n'importe quand, sans prévenir. Les gouttelettes flottent et risquent d'endommager encore plus le recyclage de l'air. Alors, Ronin court après les billes de vomi et les enferme dans des sacs qu'on entasse dans un coin. Il y a aussi les trembleurs comme Garnier, qui ne maîtrise plus ses membres. Le pauvre gars fait peine, on dirait un vieillard qui a perdu toute dignité. Enfin, pour ce qu'il peut en faire de sa dignité ici. Son pote Legrand le protège, il est armé. Il y a enfin les contracteurs dont le corps se tord dans tous les sens, raidifié ! Ceux-là ont des contractions aux pieds et aux mains. Beaudinot en est un. Il flotte droit comme une planche au milieu de l'habitacle, à chaque nouveau jet lumineux. »

Sav referme son trans quand une nouvelle tempête se lève. Il voit des visages s'animer, des regards se croiser discrètement et comprend immédiatement ce qui se passe. Avec Cor, ils enclenchent leurs chaussures d'adhérence avant de ramper vers le fond de la salle pour éviter d'être blessés. Des rebelles se sont emparés de couteaux et de fourchettes, des armes aux mains d'hommes imaginatifs. La lumière vient éclairer le radeau par intermittence, plongeant Sav et Cor dans le noir, qui continuent d'avancer à tâtons. *Paf !* Beaudinot commence à faire la planche et Lacombe se retourne les boyaux pendant que Ronin le poursuit muni d'un sac. Au milieu de ce tohu-bohu, Saviri, calé dans un coin, voit des visages mauvais se tordre et reçoit la tête de Cor dans les côtes. Quand la lumière éclaire de nouveau la pièce, le médecin

repère quatre soldats qui fondent sur Dupont, deux par le sol et deux par le plafond. Le pauvre Beaudinot écarquille les yeux, incapable de résister à la terreur produite par les bang du tonnerre. Dupont ne peut pas s'échapper, ils l'ont saisi et il se débat de toutes ses forces. « Bien fait ! » pense Saviri. Des éclairs silencieux projettent de la lumière puis l'éteignent. Le doc repère Coudé, Ronin et les Human+ qui restent à l'écart de la bagarre, bien sanglés. « Ils ne souhaitent pas prendre parti », se dit le médecin. Nouveau flash. Sav voit une poutre de métal tomber sur Dupont et l'assommer. Le croyant mort, ses assaillants l'abandonnent près de l'infirmerie. Spontanément, Sav et Cor approchent de sa lourde carcasse pour la tirer contre un mur. Le médecin déteste pourtant ce barbare, un moins que rien, à peine un homme. Un rai de lumière les dénonce et les frondeurs se rendent compte que Dupont reçoit de l'aide, ils reviennent à la charge. Le doc et l'ingénieur sont maîtrisés par des soldats, pendant que deux hommes cherchent à crever les yeux du capitaine avec un couteau. La nuit de nouveau et on entend tomber les coups. Coudé, certainement choqué par tant de barbarie, a chargé à son tour les révoltés qui formaient un mur flottant. Les gradés ont dû le traverser. Un éclair montre Coudé, nuc à la main, tirant sans sommation sur les agresseurs de Dupont qu'il sauve de justesse.

— Dupont aurait mérité de mourir, crie Saviri à son ami.

— Lui vivant, la rancœur des soldats ne disparaîtra pas.

Vient alors une pagaille sans nom. Les hommes se battent dans un espace exigu, certains à mains nues, d'autres avec le tranchant de leur lame ou avec une arme plus sophistiquée, certains restent en suspension et s'empoignent la tête en bas. Les deux amis, dépassés, croient pouvoir s'en sortir en cessant de bouger. Ils contemplent la scène par intermittence, avec effroi. Des corps lourds se cognent dans l'obscurité et s'emmêlent. Soudain, les mutins s'emparent d'un couple d'Human+ qui, comme le médecin, était resté en retrait. L'épisode défile au ralenti sous leurs yeux. L'homme tente de se défendre avec des griffes extensibles mais il est blessé à la main par des soldats enragés qui l'enferment dans le sas et appuient sur le bouton d'éjection. Sorti de sa torpeur, le doc veut se lever mais il est menacé d'une lame sur le cou. Quand vient le tour de sa compagne, elle ne résiste pas.

— Arrêtez ! Vous êtes fous ! hurle le médecin. Ce n'est plus de la vengeance. Ces deux-là n'ont rien fait !

On lui assène un grand coup à l'arrière du crâne. Plus rien. Quand il se réveille, sa tête tourne et l'arrière de son crâne le fait souffrir. Il pose ses doigts sur une plaie gluante, des gouttes s'envolent. Il cligne des yeux, l'habitacle est éclairé d'une lumière continue qui fait tournoyer des ombres sur les parois. Cor se tient près de lui, le visage tuméfié, ses habits déchirés.

— Tu te sens comment ?

— Je me souviens... d'une femme, là-bas, on allait...

Coralex détourne le regard et balance son gilet sur le sol.

— Elle a réclamé un peu d'alcool pour se donner du courage...

— Ils sont malades !

— La tempête a pris fin en même temps que la bataille.

— Comment ça ? interroge Sav dont le mal de crâne persiste.

— Je sais pas.

— Drôle de coïncidence.

— Les agresseurs sont désarmés.

Cor a désigné du doigt la salle à tribord où Sav distingue vaguement la silhouette de deux hommes à genoux qui supplient les officiers.

— On va les épargner ?

— Ils ne savent pas ce qui leur a pris…

— Dupont vivant, je ne donne pas cher de leur peau.

— Les officiers ont décidé d'exécuter le meneur pour l'exemple.

Saviri se rend compte qu'un silence suspect règne dans leur machine. Un homme va être exécuté et personne ne viendra le sauver. Tous, à présent, sont honteux de leurs actes. « Cette tempête... », se dit le doc. « Quelque chose ne va pas. » Il tente de se relever pour rejoindre Coudé et lui dire deux mots, mais un vertige l'en empêche et il voit mal.

— T'en mêle pas ! lui conseille Cor.

Il écoute son ami, se rassoit et suit le regard de l'ingénieur qui observe Dupont sur le point d'abattre son tortionnaire, au milieu de la salle. La combi défaite et le corps en sueur, il tire et l'homme s'écroule. Le capitaine vise alors d'autres mutins mais Coudé intervient :

— C'est bon, ils ont compris.

Il pose sa main sur le nuc qu'il abaisse vers le sol.

— Coudé a repris le commandement ? demande Sav.

L'ingénieur acquiesce.

— Dupont est lâché.

— Ces salauds vont recommencer ! se défend Dupont.

— La faute à qui ? demande Coudé.

— Vous vous comportez tous comme des bêtes ! crache Ronin, exténué.

— Alice vous rend fous ! s'égosille à son tour Saviri. Vous ne le voyez pas ?

Puis, il s'adresse au commandant.

— La faim ne peut pas tout expliquer. L'alcool, la terreur peut-être. La compression de l'espace-temps sûrement.

À ce moment-là, des cris jaillissent de part et d'autre du radeau, chaque clan hurlant des injures au camp opposé. Au milieu de ce brouhaha, Coudé a beau réclamer le retour au calme, rien n'y fait. Il finit par tirer en l'air.

— Comptez les morts et les blessés ! ordonne-t-il, une fois le silence revenu. Doc, combien de temps pourrons-nous survivre avec ce qu'il reste à boire et à manger ?

— Il faut un mois à un homme pour mourir de faim et de soif.

— Un mois, coupe Coudé, vous avez tous entendu ? Alors cessons de nous entre-tuer. D'ici-là, nous serons sortis du trou de ver.

Puis, il ordonne, un ton plus bas, dépité.

— Comptez les survivants !

Debout, autour de Dupont et du commandant, les officiers, toujours nerveux, gardent une main sur leur nuc. Saviri se remet au travail et soigne les blessés. Il tient fermement le feuillet tactile sur lequel il prend des notes. Ses jambes et ses mains se contractent sans prévenir et il ne saurait dire depuis combien de temps il n'a pas dormi. Il songe d'ailleurs à organiser des quarts avec Coralex, le seul homme du vaisseau en qui il ait une confiance absolue. Tandis qu'il circule avec sa trousse, il entend des messes-basses.

— Je vais lui faire la peau ! grince entre ses dents un blessé, sans se préoccuper du médecin.

« Ils sont tous devenus barges ! » se dit celui-ci. Il feint l'indifférence et décide de retourner auprès de Coudé pour l'informer de ce qui se trame. Il se sent lui-même irrité et ne contrôle plus ses mouvements mais il parvient discrètement à rebrousser chemin vers le centre de l'embarcation. Au milieu de cette tranquillité apparente, les soldats attaquent de nouveau.

— Eh merde !

Sav n'a pas le temps d'atteindre le commandement quand, dans la bousculade, il chute à quelques mètres du géographe qui est mordu à la cheville puis à l'épaule par deux hommes qui cherchent à le blesser.

— Putains de malades ! hurle l'ingénieur.

Le radeau est de nouveau plongé dans l'obscurité. Le médecin se redresse à moitié, évitant les coups, et distingue la silhouette d'une cinquantaine d'hommes qui foncent sur une ligne de gradés en armes. Il compte, ils ne sont pas plus de douze officiers pour résister, mais leur union peut faire leur force. Un éclair, des ombres disproportionnées et monstrueuses dansent sur les murs, quand Saviri repère près de la pharmacie un couple que des soldats tabassent.

— Là-bas ! il crie en désignant la porte du doigt.

Coralex et Coudé désactivent aussitôt leurs chaussures et se précipitent pour sauver les malheureux. De nombreux tirs sont échangés mais les rebelles ne se laissent pas impressionner et continuent à se battre, se cachant derrière le cadavre de leurs camarades. Le sang coule du côté des troufions, emplissant le vaisseau de bulles en suspension, des hommes hurlent, mais la multitude semble constamment renaître de ses cendres. Coudé propage une nucléade pour dégager la voie vers le couple que ses hommes conduisent vers un recoin du vaisseau.

— Coralex, fermez le sas !

L'ingénieur en extirpe un homme inconscient qu'il assoit contre un mur mais le combat continue. Sav voit succomber de nombreux Human+, désarmés et inexpérimentés, qui ont pris parti contre les officiers. Le combat est inégal.

— Chomey avait prévu tout ça, énonce le doc. C'est pour ça qu'il n'a laissé d'armes qu'aux gradés.

— Le salaud, lui répond Coralex qui l'a rejoint, il savait qu'on allait s'entretuer.

— Il nous le paiera !

Alors que l'assaut se poursuit, Sav voit s'étreindre le couple que Cor vient de sauver. Une nouvelle fois, les rebelles sont repoussés.

— Cette fois c'en est trop ! crie Coudé. Regroupez les prisonniers et attachez les meneurs !

— Salaud de Dupont, hurle l'un d'eux.

Coudé lance un regard réprobateur au capitaine.

— C'est bon maintenant, reprend ce dernier. Vous avez eu votre vengeance. Il y a eu assez de morts des deux côtés. Désignez vos leaders avec lesquels je négocierai.

— Il est parfait ! chuchote Saviri.

— Putain, quelle merde !

Les négociations durent une bonne heure. Personne ne veut s'en mêler et on laisse Coudé faire des allers-retours entre les deux camps. Le médecin, résigné, ne fait aucun commentaire, lassé d'expliquer qu'Alice rend tout ce petit monde enragé. Au bout d'une heure, l'équipage recompte les survivants.

— Commandant, crie Ronin, d'après les témoignages des soldats devenus fous se sont précipités dans le vide !

— On a encore perdu soixante-cinq passagers, dont deux civils, confirme Coudé.

L'abattement se lit sur les visages.

— Il ne reste plus que soixante-six âmes dans ce putain de radeau ! il murmure dans le silence.

Il écrit ce nombre sur le mur.

— Faisons en sorte que les soixante-six survivants arrivent à bon port. Comme je vous l'ai dit, Chomey va revenir nous chercher et nous sortirons sains et saufs de ce merdier.

Il a parlé lentement, le ton las et personne n'a osé le contredire ouvertement, ni les hommes de Dupont, ni les mutins. Coudé apparaît comme l'intermédiaire nécessaire à la survie du groupe. De son côté, Saviri note sur sa feuille-écran : « Comme je regrette de m'être retrouvé dans ce radeau, une machine à broyer les âmes, un espace confiné à l'intérieur duquel les hommes perdent la tête. L'enfer ! C'est à ça que ça ressemble. Je suis en enfer. » Il s'assied dans un coin pour s'isoler et s'aperçoit qu'un voile blanc floute sa vue. D'abord paniqué, il comprend que son cerveau tente de le protéger, accablé par la dure réalité. Il appelle :

— Coralex ! Cor !

Il voit vaguement une silhouette grise se dessiner et grossir puis il reconnaît la voix de son ami.

— Quoi ?

— Cor, je vois plus rien !

L'ingénieur s'accroupit près de lui.

— Rien du tout ?

— Psychologique, chuchote le doc, ça va revenir. Ne le dis à personne.

Il distingue mal les formes dans ce brouillard blanchâtre mais Coralex le rassure.

— Je suis là ! Fais semblant de dormir, moi je monte la garde.

Comme les plus faibles sont jetés hors du vaisseau, il doit dissimuler son infirmité, pose sa tête entre les genoux et se perd dans ses pensées. Il songe à l'échec de cette mission. Puisque le radeau ne sortira plus de ce foutu trou, il se demande pourquoi des aliens les ont attirés dans ce piège. Ça n'a aucun sens. Par ailleurs, le médecin a du mal à compter les jours de dérive. Quatre ? Peut-être six ? Il perd manifestement la notion du temps, ce qui pourrait s'expliquer par la déformation de l'espace-temps. Mais si l'espace et le temps sont déformés, cela peut faire plus de quatre jours qu'ils sont coincés dans ce foutu trou. Enfin, il s'interroge sur la rapidité avec laquelle les hommes ont eu recours à la violence. Moins d'une semaine de tourments a suffi pour rendre méconnaissables les hommes les plus robustes. Le délire collectif auquel les militaires sont sujets pourrait être une forme du mal de l'espace, spécifique aux trous de ver. Déconnecté du monde réel, le doc part dans diverses spéculations avant de s'endormir, enfin.

Sextant 1350 : Titan – 0° 17′ 37″ S, 163° 10′ 39″ E (Huygenscity)

Ces dernières années, l'épaisse brume de Titan s'est légèrement dissipée pour dégager le ciel d'où perce un mince filet de lumière. Un spectacle que les jeunes gens observent pour la première fois, à l'occasion de la fête du printemps qui survient tous les trente ans. Celle-ci coïncide avec la fête de la Sainte-Catherine, patronne des célibataires, qui dure un mois. Les catherinettes se parent d'accessoires loufoques, de couleur jaune et mauve, deux couleurs qui s'accordent mal. Une façon humoristique de dire qu'elles n'ont pas trouvé chaussure à leur pied. Des processions se déroulent derrière la statue de Sainte-Catherine, dans toutes les cités de la planète, suivies de soirées dansantes. À Huygenscity cependant, la fête du printemps prend une toute autre tournure. Dans la rue où a eu lieu l'attentat quelques mois plus tôt, des ruines sont encore visibles, à l'intérieur desquelles les habitants ont planté des tentes où ils squattent tant bien que mal, refusant de quitter le quartier où ils ont grandi. Ces foyers délabrés transforment la capitale en paysage apocalyptique que les autorités refusent de restaurer avant l'arrivée de la cour du Jin qui a réquisitionné les habitations. Sur Lacrima, le rapport de force entre les habitants du centre-ville et le VG fait la une.

« Le vice-Jin espère que les sinistrés se décourageront et partiront d'eux-mêmes, explique Médi. Mais Titan n'est pas à vendre et de nombreuses manifestations ont fait craindre un soulèvement. Hier, Macrel a fait couper les biorégulateurs de la sphère pour la rafraîchir et inciter ses concitoyens à rentrer chez eux se réchauffer. Il a également instauré un couvre-feu pour démontrer sa fermeté au vice-Jin. »

Raffinon scrute son trans : « Habituellement, poursuit Médi, la température ambiante de la bulle est artificiellement régulée par le matériau qui compose la biosphère. En gros, il suffit d'appuyer sur un bouton pour la faire descendre ou monter. Que Titan se rapproche du soleil ne change rien à l'affaire, si ce n'est qu'un ciel dégagé illumine les journées. La température extérieure, proche des moins cent-quarante degrés, devient à peine plus clémente lors de la belle saison. Dans la sphère, cependant, tout est artificiel et contrôlé. »

— L'avantage des Terriens, plaisante Raffinon en regardant Lacrima, c'est qu'ils savent souder les Titaniens contre eux !

Médi retransmet des images de la capitale où des incidents se sont produits : « Malgré le froid qui s'est installé sous la cloche, annonce-t-elle, la population de la capitale refuse de respecter le confinement. Hommes et femmes, jeunes ou vieux, recherchent un peu de chaleur autour de feux improvisés. Les écologistes ont organisé aujourd'hui une marche pour s'opposer au Jin

mais des combats ont éclaté entre les manifestants et les habitants de la capitale. Écoutez le leader du mouvement Sauvons la Planète :

— C inadmissible, ces guys respectent rien. Y sont en train de tout kramer et la bulle s'encrasse !

Ce remue-ménage, poursuit Médi, est inhabituel sur la planète. Elle mobilise des gens têtus et déterminés, auxquels les Terriens évitent habituellement de se frotter. Mais quand Macrel prend une décision, il devient difficile de le faire changer d'avis. »

— Putain, fait chier ! On cite Macrel et pas moi ! grogne Éli.

— Mais, s'aventure Sylva, c'est une citation négative.

— Une citation, c'est une citation. Je veux qu'on cite mon nom !

Au siège du parti, dans le cœur du quartier historique, Raffinon et son équipe examinent les arguments de campagne pour le Grand Renouvellement qui approche. Titan est un protectorat où le VG gère seul la politique intérieure. Les citoyens y sont administrés et non pas représentés. La cellule aux murs nus et gris où les Robin des Bois travaillent se compose d'une unique et vaste pièce d'une cinquantaine de mètres carrés.

— C'est la première fois qu'il fait froid dans la bulle ! s'amuse Edwoden qui ouvre sa mallette nanomatique.

— L'arrêt de la ventile a fait chuter les températures à des niveaux à peine supportables, confirme Sylva. Et il faut que ce soit durant l'unique printemps de ta jeune vie !

Les pensées d'Éli sont plus prosaïques.

— Tant mieux ! Macrel est en train d'exaspérer la population.

— Oui, mais il rassure les notables qui n'aiment pas le désordre. Et ce sont eux qui pèseront, argue son secrétaire.

— Ils écouteront leurs administrés. Un directeur de mine ne peut pas se mettre à dos ses ouvriers.

Comme Sylva ne cesse de caresser une boursouflure dans sa nuque, Raffinon l'interroge.

— Qu'est-ce que c'est ?

Ed ricane.

— Il a perdu un pari.

Elle fixe son responsable nano puis son secrétaire, attendant des précisions.

— Et ?

Sylva souffle.

— Et alors j'avais bu !

— Un pari est un pari !

Éli s’impatiente.

— Vous allez accoucher ? Pourquoi tu te frottes la nuque comme ça ?

— J’ai un implant. Ça gratte.

La chef des Robin des Bois semble consternée.

— Pas possible ! Toi, un implant ?

— Je dois avouer… que c’est pas mal. En plus je sens rien, c’est juste qu’il m’a rasé la tête là où ça me gratte.

Elle applaudit.

— Bravo ! Bienvenue dans le monde moderne Sylva. Ed, fais attention, si tu me l’augmentes trop je n’aurai plus besoin de toi.

— Y’a de la marge ! J’suis pas inquiet.

Éli saisit une couverture qui traîne près du radassier et la tire vers elle.

— On se pèle dans ce local.

Au milieu des cartons qui contiennent des patchs d’invitations, les trois comparses sont éclairés par des lampes mobiles. Ed a fini de déplier son rouleau interactif qui s’imprime sur les murs.

— Vous en pensez quoi, vous, de ces manifs ? demande leur leader, en s’enfonçant élégamment dans son fauteuil.

La table intelligente, suspendue entre les trois sièges, s’est illuminée et les émotis du trio se sont éveillés pour échanger des mondanités.

— Eh bien, répond Ed, c’est ce qu’on a toujours espéré ! On peut presque dire que nos concitoyens ont récupéré nos idées.

— Oui, mais restons prudents, le coupe Sylva. Si on se rapproche trop vite du mouvement, on nous accusera d’opportunisme.

— Voire d’incitation à la rébellion, complète la cheftaine, et nous finirons en prison.

— Alors on va rester là sans rien faire ? Tandis que le peuple se soulève enfin !

Ed semble décontenancé.

— Moi qui les croyais prêts à tout encaisser ! articule Éli, pensive. Je vis un rêve éveillé !

Médi est réapparue sur la console avec, en incrustation, la photographie de l’astéroïde qui a pénétré le système et menace de croiser la Terre dans sa drôle de trajectoire. « … Une courbe hyperbolique absolument improbable le classe parmi les objets interstellaires, résume la présentatrice. »

Sylva augmente le volume pour mieux entendre les commentaires de l'AA : « Au lieu d'accélérer vers la Terre, l'astéroïde semble, au contraire, décélérer. Le directeur de l'Usa a accepté de répondre à nos questions pour expliquer ce phénomène. »

Médi zappe d'une lacricam à une autre pour retransmettre des images depuis le célèbre institut d'astrophysique déménagé sur Europe. Un homme en blouse blanche à l'allure débonnaire surgit devant la lacricam, mains derrière le dos. Il prend la parole : « Eh bien voilà. Une étude a révélé qu'Oumuamua III avait une vitesse légèrement inférieure à celle que nous avions calculée et que l'objet vient de dévier de sa trajectoire avant d'atteindre la Terre. » Son regard se pose sur ses chaussures, il semble réfléchir : « L'hypothèse du dégazage est désormais à exclure car aucune queue de comète n'a été détectée, ce qui est très bizarre ! »

Le chercheur se redresse et déclenche une animation 3D fournie en graphiques, comme s'il donnait une conférence devant des étudiants : « L'action des radiations solaires est une hypothèse également envisagée mais elle impliquerait une faible masse de l'objet. Autrement dit, il serait creux. »

— Creux ? s'étonne Sylva. Je suis pas très doué en physique, mais comment peut-il être creux ?

— Curieux ! admet Ed.

Les deux spectateurs, captivés, écoutent la démonstration du prof.

— Une fantaisie de la nature ! suggère Éli dont les notions en physique font remonter en elle des souvenirs douloureux.

Elle se penche pour allumer un pétard, fourré d'une herbe locale qui embaume et opacifie très vite la pièce, avant de s'affaler lourdement sur le radassier qui l'accueille dans un soupir.

— Au conseil, lance-t-elle, certains estiment qu'il faudrait détruire Oumuamua au plus vite.

Les deux assistants écoutent d'une oreille distraite les propos de leur patronne, perdue pour la science, préférant suivre ceux de l'illustre professeur : « Deux de nos collègues travaillent sur les voiles solaires et émettent l'hypothèse que l'objet est sensible aux radiations de Sol, mais cela implique un très grand rapport entre la surface et le volume de l'objet, dont la paroi ne ferait que quelques millimètres. Autrement dit, il s'agirait d'une voile solaire d'origine artificielle. »

— Ar-ti-fi-cielle ! répète Éli, songeuse, sans donner de sens à ce mot.

— C'est une hypothèse, insiste Ed, il ne faut rien négliger.

Un silence pesant se fait, Eli commence à comprendre les implications de ce commentaire.

Qui osera le dire en premier ? Les Robin des Bois ont reçu une éducation laïque et scientifique, ils maîtrisent les bases de la physique et voient bien où le directeur de l'Usa veut en venir. « Hum ! » Auber toussote, s'agite, voyant bien que Médi n'ose plus poser de question. « Y aurait-il une explication plus… classique, disons, à ce phénomène ? » lâche enfin l'AA.

Ed consulte le réseau des hackers qui s'agite anormalement.

— La communauté pense qu'il s'agit d'un vaisseau extraterrestre.

Éli se redresse et rit de bon cœur avec Sylva, en le prenant par l'épaule.

— La bonne blague ! lance le secrétaire, hilare.

Elle fait tourner le joint.

— Il faut se montrer ouvert à toutes les hypothèses, le rabroue Ed, vexé. Sinon, c'est de l'obscurantisme.

Son leader tente vainement de se maîtriser.

— Des extraterrestres ? reprend Sylva après avoir exhalé la fumée. T'es sérieux là ? Y'a pas plus d'extraterrestre que de Père Noël ou de bon Dieu dans le ciel !

L'émoti du hacker se fâche et lance un virus sur la cam de son collègue.

— Plus de deux-cents milliards de soleils dans la Voie Lactée et toi tu crois encore qu'on est tout seuls ! réplique Ed, agacé. La présence d'autres formes de vies intelligentes dans l'univers est prouvée mathématiquement. Nous ne sommes pas prêts, c'est tout !

— Quand on ne sait pas expliquer un phénomène physique, on parle d'extraterrestres, souviens-toi des pulsars ! réplique sèchement son collègue.

— Bon ça va, les garçons, coupe Éli. Je propose qu'on en revienne à nos moutons. Alors, comment et sur quoi allons-nous communiquer ?

Un temps de pause est nécessaire pour calmer les esprits échauffés.

— J'enregistre la réunion, annonce Sylva.

— On pourrait produire un film sur le quotidien d'un chasseur de débris, propose finalement Ed.

— Politiquement, c'est risqué, objecte Sylva. Ils ont participé à l'attentat contre le vice-Jin.

— Oui, mais il faut parler du mal-logement, intervient la leader. Le dénoncer devient nécessaire. Avec ces nouveaux dirigeables qui apparaissent partout...

— Je sais pas ce qu'il a avec les ballons le nouveau Jin, ironise Sylva.

— C'est pas cher, c'est facile à construire ! explique Ed. On pourrait produire un film multi-joueurs sur la vie dans ces dirigeables.

— Pourquoi pas, valide la politicienne.

— D’accord, je le note. On peut faire un parallèle entre la vie dans les aéronefs et celle dans les maisons-orbitales. Avec une petite révolte comme rebondissement.

— C’est un peu gros, non ? se renseigne Raffinon.

— Oui, bien sûr, on peut peaufiner, ajouter une histoire d’amour.

— L’action pourrait se dérouler sur une autre planète. Mais, à la fin, il faudra amener les héros à se rebeller.

Tous s’entendent sur cette version du scénario qu’Ed envoie à la prod.

Sextant inconnu : Dans le radeau

Dans le radeau – une boite flottante dérivant au gré des courants spatio-temporels – Saviri a retrouvé la vue qui se floute encore parfois. Les provisions sont insuffisantes et la faim et la soif le tenaillent. Une nouvelle révolte a fait plus de trente morts, une hécatombe. Cette fois, Saviri n'a même pas bougé, la tête enfouie dans ses genoux, lassé par la répétition de l'horreur, le même cirque encore et encore.

Il vocatexte ses notes et dissèque le comportement des hommes à bord du radeau, persuadé d'avoir affaire à une forme aiguë du mal de l'espace, que l'on nomme la calendure.

— Tu prends des notes ? demande Cor.

— C'est pour pas sombrer dans la folie.

— Si seulement j'avais su où me mènerait cette aventure !

— Ben… Tu aurais refusé la mission.

— Je m'en veux !

Sav donne à son ami une tape dans le dos.

— Trop tard pour les regrets mon vieux ! Moi, je voulais devenir le premier médecin à observer le comportement humain dans un trou de ver. Eh bien, je suis servi !

— Le problème, complète Cor, c'est qu'on rentrera jamais sur Terre pour témoigner. On va mourir et on sera ni des héros, ni des savants.

— Y'aura mes notes.

— Le voyage s'éternise, nos langues gonflent et nos lèvres se fissurent.

— J'estime à douze le nombre de jours écoulés depuis leur départ.

— Mais dans la gueule d'Alice, chaque jour peut compter double.

« Douzième jour, enregistre le doc. Nous ne pouvons tenir debout plus d'une minute sans éprouver des vertiges. Nous restons donc continuellement couchés. Chaque onde qui déferle sur nous est douloureuse et nous arrache des cris. Nous sommes presque nus, pour éviter de transpirer et préserver l'air ambiant. Nos corps et nos visages sont flétris par la faim et la soif. Nos peaux pendent lamentablement. Dix des quinze survivants peuvent à peine bouger, nos membres sont dépourvus d'épiderme, nous avons la peau à vif, comme brûlée par des coups de soleil. Et nos blessures se sont changées en ulcères. »

Sav n'a fait part de son inquiétude qu'à Coralex qui seul garde toute sa tête. D'ailleurs, le médecin se demande pourquoi l'ingénieur ne délire pas comme les autres. Il ne fait pourtant pas partie des plus braves. Il poursuit son enregistrement : « Je note une profonde altération de

nos traits ; nos yeux sont caves, nos longues barbes nous donnent un air encore plus laid ; nous ne sommes plus que les ombres de nous-mêmes. »

Cor s'appuie contre lui.

— Je comprends à présent ceux qui se sont jetés dans le vide !

— Tu le penses pas vraiment.

Sav voit que l'ingénieur est las, mais une force intérieure l'empêche de renoncer.

— Tu arrives à distinguer mes traits ? se renseigne Cor à voix basse.

— Oui, mais dès que je fais un effort ma vue se brouille. Qu'est-ce que j'aurais fait sans toi ? Jamais je n'aurais pu survivre sans ton aide.

— Tu vois quoi ?

— Je reconnais l'ombre colorée de Dupont, sa carrure, son agitation… C'est le plus hargneux de tous.

Cor se rembrunit, contenant sa colère.

— En plus il gueule tout le temps.

Soudain, le visage de l'ingénieur s'illumine :

— Je t'ai pas dit, Ronin a trouvé dans un coin du radeau deux-cents rations de poisson séché.

— Ça va nous redonner des forces.

— Moi, c'est pas trop la faim qui m'inquiète.

— La soif ?

— Oui, elle devient intolérable.

En disant cela, Cor passe son doigt sur les cannelures de ses lèvres séchées.

— Coudé rationne toujours le peu de vin qui reste ?

— Oui, y'en a qui conservent leur portion minable dans une petite bouteille.

— Moi, je la sirote pendant dix minutes.

— Dix minutes dans le trou de ver ça fait combien de temps ?

Saviri a un sourire qui lui arrache un cri de douleur. Cor retrouve son sérieux et lance à son ami :

— Doc, certains de tes patients veulent se suicider. D'autres deviennent fous. Ils se débattent contre un ennemi invisible.

— On est combien ?

— Quinze survivants, tous armés.

— Tant mieux ! S'ils sont armés, ils vont arrêter de s'entretuer. Quinze on est, quinze on restera.

Tandis qu'ils discutent, Saviri voit la forte silhouette de Dupont grossir.

— Putain, il se rapproche. Il veut quoi ?

— Calme-toi.

— Je veux plus lui parler. Je peux pas le blairer.

— Doc, lance Dupont, nous n'avons plus rien à manger.

Le ton de l'officier est faussement aimable.

— Qu'est-ce je peux y faire moi, si y'a plus rien à becter ?

Sav le regarde sans distinguer clairement ses traits, l'inanition le fait divaguer. Le capitaine le secoue par l'épaule.

— Doc, on peut tenir combien de jours comme ça ?

Sav s'affaisse sur lui-même, et finit par articuler :

— Une semaine tout au plus...

Une semaine qui en vaudrait deux. Coralex, à bout de forces, voit son ami s'effondrer près de lui.

— Sav ?

Dupont tient à peine sur ses jambes et repart comploter au fond de la cabine auprès d'une dizaine d'hommes assis. Il s'agite et commence à déshabiller des cadavres. Quand le médecin reprend connaissance, il demande d'une voix d'outre-tombe :

— Ça bouge drôlement au fond. Ils font quoi ?

— Un soldat a découpé la joue d'une de ses victimes.

— Pour… pourquoi ?

— Pour la manger.

Le doc se fige.

— Déjà aveugle, j'aurais aimé être sourd.

Cor lui donne un coup de coude douloureux.

— Sav, tu dois les arrêter.

— Non.

Le médecin ne voit rien distinctement mais il entend mastiquer bruyamment et de petits râles qui accompagnent le repas.

— Ça me dégoûte !

Son estomac se soulève.

— Les hommes retournent à la barbarie. Et cette odeur, c'est quoi ?

Une odeur insupportable de viande cuite, très forte, emboucane la cabine. Sav met un sac devant sa bouche et rend sa ration de poisson.

— Ils… Ils cuisent les corps au laser.

Tout ce qu'il vient de manger, le doc le rejette. Il distingue des hommes qui suspendent de fines lamelles de chair sur une corde tendue. « Faut-il le noter ? Oui, il le faut. Ne pas juger. » Coralex lui confie :

— J'ai plus faim.

Le doc esquisse un nouveau sourire douloureux puis poursuit ses notes : « La faim, au début, nous a cruellement tourmentés. Elle est devenue presque nulle mais la soif est inextinguible. Elle est insupportable. Si, les premiers jours, seule la faim nous a causé des maux, les survivants désirent désormais voir arriver l'heure de la distribution du vin. »

Sextant inconnu : À bord de Lalouar

À bord de Lalouar, Ren Eilliac et son nouvel équipage ont reçu l'ordre de secourir le radeau de La Gorgone. Le vaisseau escorte L'Argus qui dispose d'une infirmerie pour les premiers soins. Le Jin espérait retrouver vivants les cent-cinquante passagers, ses scientifiques avaient calculé que la compression de l'espace-temps transformerait dix mois TE en dix jours EM. Mais Ren avait du mal à imaginer ce que ressentaient les prisonniers du gouffre temporel. Ce ralentissement de l'écoulement du temps devait être perceptible d'un point de vue psychologique, mais aussi physiologique. Les soldats secourus à bord de La Gorgone n'auraient pas dû survivre aussi longtemps à bord de leur vaisseau. C'était un miracle. Le phénomène lui semblait contre-intuitif. Comment le corps pouvait-il être trompé à ce point par le ralentissement du temps ? Lalouar et L'Argus se sont enfoncés lentement dans l'intestin cosmique, avec l'impression de glisser le long des parois sans pouvoir vraiment contrôler la manœuvre.

— Ren2, ordonne Eilliac, examine chaque recoin de ce tuyau, il faut absolument retrouver le radeau.

Comme l'androïde reste en permanence connecté au vaisseau ainsi qu'à Page2, Ren doit admettre que le double a son utilité. Il pourra faire un somme pendant que Ren2 prendra les commandes.

— Compte-tenu des dégâts qu'inflige Alice à la psyché humaine, je doute que les survivants soient sains d'esprit, regrette l'AA.

— Je sais. Hallucinations, émotions violentes, pensées agressives, faim et soif accrues de façon anormale. Cherche quand même.

Ren2 a isolé la partie émotionnelle de sa personnalité dans l'émoti de son patron qui s'affole, la moustache en bataille, cheveux ébouriffés, devant un écran vide où scintille depuis quelques secondes un minuscule point lumineux.

— Commandant, contact droit devant.

— Ce serait notre radeau ?

— L'Argus confirme le contact visuel, lance Pike.

Lalouar n'a pas eu à parcourir beaucoup de chemin pour reconnaître la machine décrite par les naufragés de La Gorgone, une sorte de sarcophage flottant, asymétrique, avec un minimum d'ouvertures.

— Tentez de les joindre.

À travers les vitres, un cosmos en miniature défile sous les yeux ébahis de l'équipage et enchaîne des déformations étonnantes.

— Radeau de La Gorgone, vous me recevez ? lance le second.

L'équipée des naufragés a duré presqu'une année mais Ren s'accroche à l'espoir de retrouver des survivants.

— S'il y a des survivants, ils ont dû connaître un véritable enfer.

Une fois à proximité du radeau, les capteurs crachotent des gémissements et l'émoti s'agite davantage.

— Commandant, explique Pike, on capte quelque chose.

— Ils sont vivants ! s'exclame Page dans le trans.

— Tout le monde sur le pont ! ordonne Ren.

Le second fait une grimace.

— Une vraie caisse à savon !

Il déclenche l'alerte.

— À tout l'équipage, ceci n'est pas un exercice. Opération de sauvetage du radeau de La Gorgone, je répète…

La tension monte d'un cran dans la salle de contrôle alors que Lalouar et L'Argus s'approchent du drôle de machin, fabriqué à la hâte et à l'aspect rafistolé.

— Comment ce truc a-t-il pu tenir ? demande Eilliac.

L'équipage se donne l'accolade. Mêmes manœuvres que pour La Gorgone. Lalouar envoie un bot à bord du rafiot qui, après avoir percé une entrée dans le sas, pénètre dans l'épave. Les images qu'il renvoie sont déroutantes. La dérive de la boite a fait de nombreuses victimes et l'intérieur du radeau est ravagé. Des scènes de barbarie se révèlent peu à peu, quelques corps inertes pendent par les pieds – des cadavres –, d'autres gisent sur le sol, mutilés.

— Il s'est passé quoi ici ? interroge Pike.

Eilliac n'est pas bien sûr de discerner ce qu'il voit. Le détecteur de mouvement du robot s'affole.

— La Fouine a capté une vibration !

Lentement, le robot se dirige vers la source du mouvement, il contourne des corps inanimés et finit par découvrir un survivant tremblotant.

— Quinze survivants, indique Ren2. Leur état est critique.

Le sauvetage a duré deux heures EM.

— Trois jours TE, bordel ! râle Eilliac.

— Je crois qu'on doit oublier le temps solaire, mon commandant.

Pike et Ren viennent d'arriver dans L'Argus, un vaisseau militaire plus rustique que Lalouar, aux murs gris et encombrés. Le bâtiment est sens dessus dessous, en alerte maximale. Des soldats les saluent et Page les rejoint pour les conduire à l'infirmerie. Petite, blonde, les cheveux courts et raides, elle n'est pas très avenante et a les traits tendus.

— Alors, les nouvelles ? demande Eilliac.

— Le chirurgien a pratiqué les premiers soins. Il les nourrit au goutte-à-goutte, explique-t-elle.

Elle les invite à s'engager dans l'un des couloirs austères du vaisseau et poursuit la conversation en marchant.

— Son intention, poursuit-elle, est de leur faire observer un régime sévère pendant quelques jours.

Elle s'arrête et fixe son homologue, inquiète.

— Mais quelques-uns se sont obstinés à prendre des aliments solides. Nous devons les surveiller.

— Des symptômes ?

— Nombreux. Outre la déshydratation et la faim, ils sont tous choqués par les ondes. Comment dire ? Ils sont devenus un peu…

— Zinzin ?

— Oui, c'est ça.

Arrivés dans l'infirmerie, Ren est assailli par les gémissements incessants des patients. Page s'arrête devant une première civière et lit le rapport.

— Soldat Garnier. Victime d'Alicite. C'est comme ça qu'ils ont eux-mêmes appelé ce syndrome. La peur de mourir électrocuté les fait trembler à chaque nouvelle salve.

Au même moment, un éclair perce à travers le hublot, mettant l'infirmerie en alerte.

— Refermez les hublots ! Et que ça saute !

Les infirmiers s'empressent de refermer les volets, obscurcissant la pièce, mais trop tard. Les corps convulsés des rescapés leur arrachent des cris de souffrances. Eilliac et son second avancent devant une nouvelle civière, posée à même le sol.

— Soldat Lacombe. Il vomit à chaque décharge. Même s'il n'a plus rien dans le ventre.

— Commandant !

—

Ren et Page se retournent et voient le médecin de bord qui leur tend une nanofeuille.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquiert Page.

— L’un des survivants tient à vous remettre ses notes. Il dit que vous devez les joindre à votre rapport.

Page se saisit de la feuille qui réagit à son contact. Un texte apparaît qu’elle identifie aussitôt comme des notes prises à la volée, sans queue ni tête. Elle tend le feuillet à Ren qui se cale contre un mur pour entamer sa lecture.

— Quel est son nom ? demande-t-il.

— Docteur Saviri, mon commandant.

— Merci docteur Chen. Comment vont nos miraculés ? poursuit Page.

Une vague de tristesse recouvre le visage de Chen.

— Cinq d’entre eux sont morts dans l’infirmerie, mon commandant. Nous n’avons rien pu faire.

— Déjà ? Eilliac se redresse, consterné. Ils ont survécu tout ce temps et ils meurent maintenant ?

Page pose une main réconfortante sur son épaule. Ce petit bout de femme est paré à toute épreuve.

— C’était prévisible, Ren.

Puis, elle se tourne vers le médecin.

— Dites à votre équipe que je repasserai. Je ne vous oublie pas.

Eilliac est livide.

— Plus que dix survivants sur cent-cinquante !

— Une hécatombe.

Il repose son regard sur la feuille-écran et lit le dernier passage, curieux de connaître les ultimes instants de ces cinq hommes disparus. Il lit mais ne comprend pas le sens des mots qu’il déchiffre, ou plutôt il comprend mais ne veut pas leur donner de sens.

QUATRIÈME PARTIE

LA RENCONTRE

Parsec 117 : +27° 57′ 34,852″/54.995″

Shots, Sur et Sidi sont assis autour de la table royale en forme d'étoile, pour une réunion exceptionnelle des trois ordres. L'ordre politique, représenté par le jeune Shots, gère la cité des hybrides. L'ordre militaire, dirigé par Sur, leur assure une protection armée, l'ordre éthique enfin, incarné par Sidi, le vieux sage, questionne le politique et le militaire du point de vue de la morale universelle.

— Oube eli sei nari da surus volu ?[1] s'énerve Shots.

La créature, âgée d'une trentaine d'années, est reconnue pour son habileté politique et reste le plus jeune hybride jamais élu à la tête d'un ordre. C'est un superbe mâle, selon les critères présuriens, dont les gènes ont été méticuleusement sélectionnés. Ses traits fins et son corps élancé éveillent chez les hommes comme chez les femmes un désir charnel, dans un semblable élan qu'ils ne peuvent réprimer. En face de lui, Sur paraît embarrassé.

— Na volu kao cilo pare to go, to no perantalo a tepu[2], poursuit le jeune représentant de la cité.

Les yeux plissés, la mâchoire serrée, le chef des armées malaxe nerveusement ses immenses mains carrées.

— To eli prigo ?[3] finit par questionner Sidi, le plus introverti des trois êtres.

— Oï.…[4]

— Me telo ? Surus cilo aparigo ![5]

Cette remarque a le don d'agacer le militaire qui réplique :

— A peru na ! Sea volu andano surus lumi anque, na fisurus kao la perantale ![6]

Sur est soucieux, tout entier absorbé par l'événement. Depuis deux semaines, il y pense de jour comme de nuit. Il envie la nature désinvolte de Shots, son exact opposé.

— Oube wia made ? s'enquiert le cadet. Ou wia la colije ouaoïa ? La zimde fatue ?[7]

Cette suggestion contrarie le grand Sur dont la carrure se tasse au fil de la discussion.

---

[1] Qu'est-ce que c'est que cette histoire de vaisseau surien ?

[2] Aucun vaisseau ne devrait décoller sans votre accord, vous ne maîtrisez pas la situation.

[3] Êtes-vous inquiet ?

[4] Oui…

[5] Mais pourquoi ? Les Suriens ont disparu jusqu'au dernier !

[6] La preuve que non ! Ce navire ne répond qu'à l'intelligence surienne, aucun Présurien ne peut le contrôler !

[7] Que pouvons-nous faire ? Peut-on l'intercepter d'une manière ou d'une autre ? Lui envoyer un missile par exemple ?

— Paradoume ! Eliam setifam eno lo foumaralo wia ozito.[1]

— Coloco ! lâche Shots, soudain agité. Wa to liego, Sur, to falo lemo abalante. [2]

— Opa cello ! les gronde Sidi. Wia kao onde depale kisleve.[3]

Le front plissé du vieillard se froisse encore davantage. Il a de la compassion pour Shots qui traverse une période difficile. Il a épousé Am, la plus belle femme de la ville, une créature douce, délicate, injustement touchée par la maladie. Un silence pesant se fait dans la pièce vide, illuminée par le doux soleil estival.

— Wia sila made lo foumaralo prate[4], propose Sur qui a mûrement réfléchi à la question.

Le responsable militaire sait pourtant qu'une fois le trou de ver refermé, les chances de sauver Am deviendront extrêmement minces, mais sa fonction lui impose de mettre de côté les considérations personnelles pour raisonner dans l'intérêt du plus grand nombre.

— Made lo donda ![5] concède Shots à regret, avant de se lever et prendre congé, terrassé par la nouvelle.

Sidi et Sur se regardent sans un mot, chacun pouvant lire les pensées de l'autre.

Le jour où Am n'avait plus pu monter les escaliers du Har des Beautés, Shots avait compris que c'était grave. Elle résistait depuis des mois à une infection bénigne, le médecin de famille l'avait auscultée à plusieurs reprises et rectifié ses gènes. Malgré les résultats rassurants des analyses, Am ne s'était jamais totalement remise. Shots l'avait revue en début de semaine, elle refusait la réincarnation, ce qui le minait. Depuis, une grande tristesse gonfle sa poitrine sans qu'il ne sache dire pourquoi, trop absorbé par son activité de dirigeant. Il comprend à présent qu'il s'agissait d'un mauvais pressentiment. À l'issue de la réunion avec les deux sages, Am lui a envoyé un signal télépathique lapidaire comprenant l'idée d'urgence. Il a accouru chez eux et vient de la trouver assise par terre, incapable de bouger.

— Wa go, lui dit-elle. Wa go... Me wa sila abrila[6].

Shots s'agenouille et prend ses mains dans les siennes en les caressant machinalement. Leur fraîcheur le saisit, il l'observe attentivement.

— Kara, Am, to kara na go ![1]

---

1 Impossible ! Ils se sont engouffrés dans le trou de ver que nous avons ouvert.

2 Ah bravo ! Je vous préviens Sur, vous tomberez seul sur ce coup-là.

3 Allons les enfants ! Nous devons nous unir face à l'adversité.

4 Il ne nous reste plus qu'à fermer le trou de ver.

5 Eh bien, faites !

6 Ça va, lui dit-elle. Ça va… C'est juste que je me sens essoufflée.

— Sa compagne garde la bouche ouverte pour mieux respirer et sa poitrine se soulève et s'abaisse ostensiblement.

— To aloufine porto. Sea na equisi.[2]

Il la regarde attentivement, quelque chose a changé.

— To parida empare.[3]

Elle le fixe sans pouvoir répondre.

— To liberile, to prike...[4]

Il presse ses mains et lui dit sur le ton le plus doux qu'il peut trouver :

— To kae ope eno podamo, to colije ?[5]

— Piro ?[6]

Il pensait devoir argumenter et se battre pour la convaincre mais, cette fois, elle cède.

— Go.[7]

— Opa to made wilia. [8]

Elle se redresse doucement, il la porte dans la chambre pour l'habiller pendant qu'il ordonne mentalement aux gardes d'aller trouver un spécialiste.

http://franetjim.free.fr/p5/chute.html

---

1 Non, Am, tu ne vas pas bien du tout !

2 Tu respires beaucoup trop fort. Ce n'est pas normal.

3 Ton visage a gonflé.

4 Tes lèvres, tes joues…

5 On doit t'hospitaliser, tu comprends ?

6 Encore ?

7 Entendu.

8 On va te faire belle.

Sextant 1350 : Titan – 0° 17′ 37″ S, 163° 10′ 39″ E (Altitude 21 km)

— Look !

D'une main, Tsuk lui tend son trans où le journal de Médi est diffusé :

« …ont retrouvé les rescapés du radeau de La Gorgone. La sonde revenue sur Titan contient un rapport décrivant l'enfer que ces derniers ont vécu. Un extrait de ce document confidentiel nous est parvenu qui met en cause l'incompétence de Chomey. Ce commandant avait été nommé à la tête de l'expédition par le Jin Schmulien. »

Jen pose sur sa compagne un regard interrogateur, quand Médi poursuit : « Le médecin Saviri a pris des notes durant son voyage. Il en ressort que (je cite) "M. Lapérère, officier de quart, conseillé par Coudé, n'a pas été écouté, bien qu'il ait fait son possible pour s'assurer de notre position. Si on l'avait cru, La Gorgone existerait encore." Il semblerait que, pour survivre, les naufragés du radeau aient eu recours à des actes de barbarie avant de dépérir dans une lente agonie. Voici les dernières lignes vocatextées par le médecin de bord : "Les survivants doivent boire pour apaiser leur souffrance. L'un d'eux s'est mis à boire son urine et bientôt tout le monde en a fait autant. Ne nous jugez pas, si vous n'avez pas connu le désespoir. Nous luttons pour notre survie, ce voyage est un drame. J'ai observé que l'urine de certains passagers était plus agréable à boire que d'autres. Il y a sans surprise un passager qui n'a pu en avaler. Il a donné la sienne à ses compagnons qui lui trouvent un goût agréable. Chez d'autres, elle devient épaisse et extrêmement âcre ; mais ce qui est digne d'être remarqué, c'est qu'à peine on la boit elle occasionne une nouvelle envie d'uriner sans nous avoir hydratés." »

— Rok'oh ! lâche Jénard.

Tsuk, horrifiée, pose ses deux mains devant sa bouche pour retenir un cri.

— Beurk !

— Tous dead !

— Et nos friends ? elle l'interroge.

— J'C pas, demain ils screenent la liste des nicknames.

Jénard s'est difficilement remis de l'exécution de Storf. Il s'en est voulu d'avoir survécu quand les autorités ont fait de son ami un martyre dont tous les capsios se souviennent. Mais les nouvelles ne s'arrêtent pas là.

« D'après les notes de Saviri, l'anarchie a vite régné à bord du radeau et, comme dans toutes les circonstances critiques, personne n'a su prendre de bonnes résolutions. L'officier raconte ainsi que "croyant fermement qu'ils allaient mourir dans le gouffre, les soldats ont adouci

leurs derniers moments en buvant du vin de macis jusqu'à perdre la tête." Voici les images du médecin Saviri, qui a identifié la maladie comme étant la calendure. Écoutez plutôt. »

Sur une vidéo de mauvaise qualité, les lacrimeurs distinguent un homme alité. Tsuk a du mal à reconnaître le médecin qui l'a reçue avant son départ en orbite. Elle est troublée par le filet de voix du rescapé qui ressemble à un vieillard.

— Par tous les anneaux de Saturne !

L'interviewé répond avec peine aux questions du médecin de L'Argus. « La calendure, explique-t-il, est une ancienne maladie de marin que l'on a aussi pu observer chez les spationautes. » Le malade reprend difficilement son souffle. « …Le confinement à long terme dans un vaisseau exigu peut provoquer des crises chez le plus expérimenté des hommes. Aujourd'hui on appelle ça le mal de l'espace.

— Docteur, l'interrompt son collègue, cette maladie pourrait-elle expliquer les suicides dont vous avez été témoin à bord du radeau?

— Oui. Il est arrivé dans l'antiquité que des victimes de la calendure se noient de désespoir. »

Les deux Titaniens, stupéfaits, n'en croient pas leurs oreilles.

— Poor friends !

Ils se taisent, écoutant la voix-off qui questionne le malade. « Vous mentionnez dans votre rapport des actes de cannibalisme, pouvez-vous nous en parler ? »

L'homme se replie sur lui-même comme un escargot retiré dans sa coquille, le regard vague, puis il entame sa narration. « Une fois, nous avons frôlé la mort. Mes camarades ont perdu tout sens des réalités... » Il parle le regard baissé, la honte se lit sur son visage. L'homme souffre de troubles respiratoires, ses bronches sont encombrées et il tousse. À chacun de ses efforts, Tsuk souffre avec lui. « … Affamés, ils se sont précipités sur les cadavres dont le radeau était couvert et ils les ont… ils les ont découpés en fines lamelles pour les dévorer… sur-le-champ. »

Un silence se fait, durant lequel l'interlocuteur de Saviri ne reprend pas la parole. Gros plan sur le visage du survivant, les yeux agités, le regard mouillé par les souvenirs. Jénard et Tsuk, dans leur petit habitacle, se prennent par la main, inquiets pour leurs amis embarqués dans cette expédition. Il faut du temps à Tsuk pour digérer la nouvelle et considérer que Coz doit être morte. Mais tout ça reste abstrait et son décès n'est pas tangible. Même si quelque chose de sombre et de menaçant reste palpable. Elle se met à pleurer. Sur l'écran, le taux d'audience est en constante augmentation et des symboles verdâtres indiquent que les lacrinautes sont choqués par le témoignage de Saviri. La caméra de L'Argus continue de filmer le médecin qui

s’est allongé sur son lit avant de tourner le dos à son interlocuteur. Il vient de révéler à l’humanité toute entière ce qui s’était réellement produit au cours de l’expédition et doit se sentir soulagé d’un lourd fardeau. Saviri passera aux yeux du Jin pour un traître, il perdra son insigne mais, aux yeux du public, il devient un héros qui respecte la mémoire des victimes.

— Shit ! gronde Jénard. It’s huge !

Tsuk se redresse pour lui saisir le bras.

— Le Jin must fall !

Malgré l’horreur du récit qu’ils viennent d’entendre, un sourire illumine leur visage, l’espoir que leurs concitoyens comprendront enfin par quels genres d’hommes ils sont gouvernés. Une vieille rancune, un désir de vengeance envahit Jénard.

— Le Jin must fall, now.

Sextant 1350 : Titan – 0° 17′ 37″ S, 163° 10′ 39″ E (Huygenscity)

Les jours qui ont suivi la publication du journal de Saviri se sont succédé dans le chaos le plus total. Ashté a démissionné, incapable de répondre aux attaques des Archontes et des producteurs des colonies. La commission des finances reprochait au Jin d'avoir entraîné son peuple dans une conquête spatiale mal préparée. C'était la Bérézina. Le souverain des Mondes Amis apparaît désormais comme un déserteur de Sol au moment où un soulèvement populaire gronde et quand, cerise sur le gâteau, un objet interstellaire fonce droit sur la Terre. On a dû tirer au sort un Jin par intérim, un Terrien d'à peine vingt-cinq ans remplacera Schmulien. Gordo, le producteur de Mars, a publié un manifeste dans lequel il écrit : « L'histoire de l'humanité arrive à son point de rupture, ce moment où le futur cesse d'être prévisible pour dévoiler des perspectives incertaines mais intéressantes. » Or, les Titaniens ont besoin de certitudes et Médi constate dans les nouvelles du matin que « sur le satellite de Saturne, un regain d'intérêt pour la politique se manifeste alors que la date du Grand Renouvellement approche. Les lacriposts injurieux se multiplient et des manifestations surgissent un peu partout sur la lune rousse. Personne n'aurait accordé d'attention à ces événements survenus dans un protectorat, si le gouvernement de la Terre n'y avait élu domicile. Cette présence du pouvoir central excite le syndicat minier le plus puissant de Sol et sa grogne gagne tout le réseau. C'est dans ce contexte tendu que les candidats au poste de vice-gouverneur de Titan préparent leur prestation. »

Dans leurs quartiers, les membres des Robin des Bois travaillent sur leur déclaration de candidature.

— Alors ? demande Éli. Tu me rétorques quoi ? Vas-y, teste-moi !

La quinquagénaire porte une tenue noire sophistiquée qui met en valeur sa fine silhouette et la fait paraître plus grande qu'elle ne l'est vraiment.

— Très bien… rétorque Edwoden. Essayons une autre approche. Tu défends une population exaspérée mais crois-tu vraiment que ça t'apportera des voix ? Ils n'ont même pas le droit de vote.

— Je sais, je sais… Il faut trouver des groupes de pression influents aussi déçus que les capsionautes. Des gens qui ont tout à perdre avec l'arrivée des Terriens sur Titan.

— Ceux auxquels je pense ne sont pas fréquentables, lâche Ed.

— Tu penses à qui ?

— Aux mafieux comme ton frère qui ont investi dans l'immobilier, au VG qui ne pourra plus agir à sa guise, aux corrompus...

— Pff ! Éli balaie de la main l'air devant elle, pour chasser l'image de ces malotrus. Laisse tomber. Et les propriétaires miniers ?

— Ils ont beaucoup à perdre aussi, et ils ont des connexions avec le pouvoir. On peut peut-être trouver quelqu'un qui aimerait regagner notre camp.

— Qui ? s'informe Raff.

— Pour ça, je dois fouiller Lacrima.

La femme publique se rembrunit, elle semble réfléchir puis reprend.

— Mon père était directeur d'une mine, je vais faire une petite réception et inviter ses anciens amis.

— Bonne idée. Il va aussi falloir constituer ton équipe pour le GR.

— C'est vrai. Fais gaffe, Macrel va chercher à éliminer ses concurrents.

— Tu penses à un accident ?

— Pour lui, tout est permis.

Éli a les traits fatigués, ses courts cheveux blancs en bataille, les traits creusés par plusieurs nuits blanches. Elle s'est abondamment maquillée pour masquer un teint blafard qu'elle perçoit comme de la faiblesse. Elle appelle d'un claquement de doigts le télébar qui se dandine vers elle pour lui proposer un verre de bitume de Judée.

— La soirée sera longue, annonce-t-elle. Tu dois prendre des forces. Bois et ensuite nous mangerons quelque chose !

Raffinon refuse de cuisiner car cette tâche, répète-t-elle, est injustement dévolue aux femmes. Elle préfère claquer des sommes dispendieuses dans des plats préparés. Elle se dirige vers un coin cuisine et fait imprimer des croquettes de poulet reconstitué, directement importées de Mars. Pendant le repas, Ed et elle se connectent à Lacrima pour écouter la suite de l'actualité.

— Tiens, c'est tout près d'ici ! lance Raffinon qui désigne du doigt la sonde Cassini à l'arrière-plan.

« Chers lacrimeurs, nous sommes ici au cœur de la capitale de Titan. Derrière moi, vous pouvez voir le bouclier cylindrique de l'atterrisseur Huygens qui s'est écrasé ici-même il y a près d'un millier d'années. »

La retransmission est perturbée par le bruit d'une explosion, suivi d'une fumée blanche qui se détache dans la nuit. Au même moment, les Robin des Bois entendent dehors des bruits de sirènes, suivis d'une vague rumeur. Raff se redresse.

— On doit aller voir ce qui se passe.

— C'est risqué, non ?

Ed ressemble à un bachelier, la raie dans les cheveux et des lunettes AR fines sur le nez. Des tuyaux dépassent de son crâne : des capteurs qui augmentent sa présence sur Lacrima. La leader se lève et pose sur sa tête un chapeau en peau de rats qui couvre ses oreilles, puis elle enfile un manteau de la même composition.

— La parfaite midinette ! se moque-t-elle avec autodérision.

Sur le réseau, Médi poursuit ses commentaires.

« Les habitants des maisons endommagées par l'explosion lors de l'attentat des Conjurés ont hérité leur bail de leurs ancêtres, sans être propriétaires des murs. Mais le VG vient d'annoncer qu'il ne renouvellerait pas les baux. Je vous propose d'entendre la réaction d'une des familles concernées. »

Raffinon commence à pester :

— Cette pouffiasse nous vole la vedette ! Allons voir par nous-mêmes !

— Que tu es têtue !

Ed n'apprécie pas l'idée de mettre le nez dehors avec des températures négatives. D'une empreinte vocale, sa patronne a déjà ouvert la porte qui donne sur une place désolée, au centre de laquelle les habitants ont allumé un feu. Dans le ciel, les nuages se sont dissipés pour ouvrir une vue magnifique sur Saturne, un spectacle rare qu'il faut prendre le temps d'apprécier. Le printemps, enfin ! Raff montre de sa main une partie de la voie Fresnel avec sa perspective sur la sonde de trois-cents kilos qui a donné son nom à la ville. Autour d'elle une foule s'agite.

— Allons-y ! ordonne-t-elle.

— On dirait un général parti en guerre, lui reproche son assistant.

Avec son regard redoutable et son cou tendu pour foncer, elle entraîne derrière elle le pauvre Ed qui reçoit pour consigne de filmer en continu. Ils remontent la voie Fresnel où Ed balaie la scène du regard, ahuri.

— C'est un vrai décor de guérilla !

La politicienne a du mal à déambuler sur les pavés défoncés avec ses talons hauts et se tord une cheville. Sa présence incongrue contraste avec l'urgence de la situation mais Ed connaît la hargne de son chef et sait qu'elle ira jusqu'au bout de l'excursion. Sur la place du Palais, Éli pose devant un panneau planté sur des palettes entassées qui affiche « Non aux envahisseurs », une référence évidente au gouvernement de la Terre. Avec un sourire carnassier à faire trembler tous ses opposants, elle déclare à la caméra :

— À près de huit unités astronomiques de la planète-mère, les Titaniens ont appris à se débrouiller seuls, sans assistance. Nous n'avons jamais compté que sur nous-mêmes pour survivre sur ce caillou inhospitalier qui n'intéresse que des industriels.

Ed prie Saturne pour que son leader n'improvise pas pendant le direct mais Raff, enflammée par le paysage apocalyptique, invente un programme de campagne révolutionnaire.

— Camarades, il est temps pour Titan de conquérir son indépendance et de réclamer une démocratie directe. Votez pour mon show et je mettrai fin au protectorat.

— Eh merde... lâche Ed, après avoir coupé. Ça a été plus fort que toi !

— Détends-toi ! Et si nous proposions aux manifestants une boisson chaude ?

— Sylva va nous tuer !

— Il nous a abandonnés. Maintenant, j'improvise !

— Il ne nous a pas abandonnés, il doit couvrir la traversée du trou de ver.

— Je sais, je sais...

— Et sa notoriété retombera sur nous.

— Je sais, je te dis !

Ed voit son chef faire demi-tour et se diriger vers le QG.

— Tu vas où comme ça ?

— Faire bouillir un peu d'eau.

— De l'eau ? Tu perds la tête ! Les médiènes que ça va nous coûter !

Il trottine derrière elle, sans comprendre quel plan vient de germer dans cet esprit maléfique.

— Autrefois, les anciens se retrouvaient autour d'un bol de soupe quand il faisait froid.

— Et tu sais faire ça, toi ?

— Je dois pouvoir imprimer des morceaux de bouillon qui fondent dans l'eau chaude.

— Ah ?

Ils arrivent au QG essoufflés par des températures à peine supportables, pas mécontents de se mettre au chaud. Ed s'assoit lourdement sur le canapé sans proposer d'aider la cuisinière qui s'active autour de l'imprimante et fait bouillir de l'eau.

— Tu sembles très bien t'en sortir toute seule. Besoin d'aide ?

Éli lui lance un regard dédaigneux, arrête la bouilloire et verse son contenu dans une gourde qu'elle secoue.

— Tiens, goûte-moi ça !

Elle lui tend un bol fumant que l'assistant renifle, intrigué, avant d'en absorber une gorgée.

— Pas mal ! C'est quoi ?

— Du bouillon de poulet !

— La classe !

— Un plat de pauvre !

— Tu as fait comment pour avoir du poulet ?

— Demande pas, tu n'aimeras pas la réponse.

— Pourquoi ? C'est quoi ?

— Du rat mon petit, que veux-tu que ce soit ?

Ed repose son bol sur la table et voit Éli ressortir pour procéder à une distribution auprès de ses voisins.

— Minute !

Avant de la rejoindre, il superpose plusieurs couches de ses vêtements suspendus à l'entrée. En le voyant, Raffinon lui lance :

— Tu ressembles à un clodo.

— Merci, répond Ed moins préoccupé par son look que par le froid.

Près de leur QG, où des cellules ont brûlé le jour de l'attentat, nombre de leurs voisins vivent entre les murs rafistolés de leur maison dont aucune assurance n'a voulu financer les travaux. Raff ne sait pas comment aborder les familles sinistrées car les Titaniens sont plutôt fermés. Elle engage la conversation nonchalamment.

— Alors, vous tenez dans ce froid ? demande-t-elle à une dame aux yeux tristes, d'un bleu magnétique.

— Faudra bien, répond-elle. On veut rester chez nous !

— Une soupe chaude ? propose Éli, en lui tendant un bol.

Une étincelle illumine le regard las de la vieille femme qui accepte sa ration de potage. Raff remarque des silhouettes qui s'égaient derrière son interlocutrice. La femme suit son regard et précise :

— J'ai un guy et deux kids. Vous nous imaginez dans un dirigeable ?

Éli lui sourit et tente de se mettre à la place de cette famille. L'empathie est un exercice difficile pour elle mais elle sait qu'elle doit essayer.

— Comment allez-vous faire ? Ils vont vous expulser.

— Les boys du quartier s'organisent.

L'aïeule prend un air menaçant et lâche :

— We'll see !

— J'ai entendu dire sur Lacrima que les dirigeables sont plus près de la lumière et que les logements sont flambant neufs. Ça vous intéresse pas ?

Le visage désolé de la vieille dame se plisse.

— Rok'oh ! Z'ont qu'à y aller, eux !

Éli écoute patiemment sa voisine au milieu des mécontents qui se relaient autour du brasier. Jamais auparavant, elle n'avait eu l'idée de parler directement avec ses concitoyens, elle n'en avait d'ailleurs jamais vu l'intérêt.

— De quoi vous parlez ? demande Ed en s'approchant.

Il semble satisfait de déambuler dans l'agitation, mains dans les poches, écharpe autour du cou.

— De démocratie directe.

Il paraît surpris.

— Le télévote ?

— Non, justement. Du vote direct, réplique Éli, irritée.

— Et eux ? Ils te parlent du télévote ?

— Je leur explique que ça, c'est de la démagogie directe !

— T'énerve pas !

— Le commerce des consciences m'énerve.

Elle élève la voix à présent.

— Et alors, tu les as convaincus ?

— Je crois que oui…

En fait, à bien y penser, elle n'en sait rien car ses compatriotes ne sont pas très expansifs, mais elle a interprété leurs moments de silence comme un temps de réflexion et certains l'ont même approuvée du menton.

— Le chemin sera long pour gagner leur confiance, finit-elle par avouer.

— Tu m'étonnes !

Ed expire une buée épaisse qui se forme devant lui.

— Tu as tout lacrimé ?

— Ouaip, que du direct.

Autour d'eux, les manifestants portent les vêtements habituellement utilisés pour les excursions hors de la bulle ainsi qu'un bonnet sur les oreilles qui leur donne un air pittoresque.

— Finalement, tu n'es pas si ridicule que ça avec ton manteau en peau de rats, convient Ed.

— Bien sûr que non !

Il se sent bien, porté par la camaraderie et ce moment de solidarité.

— Il faut enregistrer cette scène.

— Enregistrer ? Tu veux dire comme sur les vieilles pellicules ? Pour quoi faire ? Tu as tout retransmis sur Lacrima.

— C'est vrai, mais je sens que c'est important.

— Et alors ? Tu veux l'archiver, c'est ça ?

La politicienne reste perplexe.

— Mais ça fait des siècles que les films ont disparu.

— Oui, ils étaient devenus trop suspects avec leurs bandes truquées.

— Les producteurs n'acceptent plus que le temps réel, validé par l'algorithme de Lacrima.

— Je le fais pas pour les producteurs, je le fais pour nous.

Éli s'entête.

— La censure n'acceptera pas de docu enregistré. C'est pas une fiction, c'est réel, ça ne passera jamais sur Lacrima.

— Y'a pas que Lacrima dans la vie !

— Ah bon ?

Complètement déroutée, la leader se dit qu'il s'agit d'un problème générationnel et se résigne à le laisser capter la scène. Elle a tout de même le sentiment confus qu'Ed se laisse emporter par des élans créatifs subversifs. Ils déambulent ensemble dans les rues dévastées de la ville.

— Le couvre-feu va attirer les flecs, entonne Raff. Je veux pas être arrêtée.

Mais Ed ne l'entend pas, trop absorbé par son film.

— La police chasse les manifestants comme des cafards, dit-elle encore. Ed, on y va !

Elle le tire par la manche et le ramène au QG où une longue nuit de travail les attend avant le début du Grand Renouvellement.

Sextant 1000 : Quelque part entre Titan et Alice

Angelo crève d'ennui dans sa cabine, à regarder les niaiseries de Lacrima. Il a toujours profité du cloud sans jamais s'intéresser au contenu des émissions. N'importe qui peut, en principe, devenir le chouchou de Médi mais, pour cela, il faut savoir référencer les lacriposts et avoir un petit talent. « Faire un million de lacrinautes n'est pas donné à tout le monde » se dit-il.
Plus il visionne les posts en question, plus il est atterré.

— Disgusting…

Lacrima diffuse en continu des images d'ados auxquels on greffe des attributs animaliers. Il n'y a aucune mise en scène, c'est du voyeurisme à l'état pur. Les taux d'audience explosent et pourtant personne ne baise.

— Ce Ren Eilliac non plus, y doit pas fucker ! il s'exclame, affalé sur son lit en grignotant ses céréales.

Angelo sait que Léda, star de Lacrima, supplantera à jamais ses concurrentes par sa beauté transcendantale, son visage délicat et son corps en acier aux divines proportions dont les muscles ont été taillés par un sculpteur de pierre. C'est lui et lui seul qui l'a découverte alors qu'elle n'était qu'une fleur à peine éclose. On pourrait presque dire qu'il l'a inventée. Lorsqu'il l'avait vue pour la première fois, sur le parvis de l'héliport, toute sa personne l'avait irradié. Elle s'était campée solidement devant lui, avec sa silhouette effilée, sa chevelure blond vénitien dont la cascade finissait sur ses fesses. La tentation incarnée. Angelo avait longtemps regretté le cambriolage des Pricard. L'arnaque l'avait tourmenté, il en avait voulu à son père qui le mettait dans l'embarras, en le forçant à profiter de la naïveté de cette famille. Des proies faciles, expédiées loin de la Terre vers une misère certaine dont la Barns Ltd profitait au maximum. Mais les Barns n'étaient pas les seuls à dépouiller les nouveaux venus. Sans cette escroquerie, il n'aurait jamais pu approcher Chams. Chams… et non pas Léda. « Il faut ke j'l'appelle Chams ».

Médi apparaît sur l'écran pour les grands titres de l'actualité. « Les lacrimeurs ont élu l'éducatrice Léda "Ambassadrice de l'humanité et représentante interstellaire de notre patrimoine biologique et culturel". La société Barns Ltd vient de sortir sur le marché des hologrammes qui se vendent comme des petits pains et sa poupée est imprimée dans toutes les capitales de Sol, à la plus grande joie des enfants. Depuis l'émigration des derniers Terriens, il devient évident que la corpulence humaine, avec sa musculature, sa silhouette et ses capacités physiques va disparaître. »

— Rok'oh ! Même si j'voulais, j'pourrais pas l'oublier, il se désole.

Léda envahit son quotidien sur les screens et dans la pub. Son image lui échappe complètement. Un léger plaisir le stimule en la voyant mais il est de courte durée, car il se souvient aussitôt que leur success story est à l'origine de leur séparation. Il se renfrogne, veut jeter contre le mur le reste de biscuit sec, puis se ravise. Il doit gérer ses émotions.

Pour ne pas perdre la face, Angelo a raconté à qui voulait bien l'entendre qu'il partait dans le trou de ver récupérer sa femme pour la ramener illico à la maison. Mais sous ses airs offensés et vengeurs, il était inquiet pour elle. Désormais, il aspire à une vie simple et paisible à ses côtés. Il aborde la quarantaine, a fait le bilan de sa vie et constaté qu'il n'avait rien construit de solide ni de définitif. En fait, sans Léda, sa vie est un ratage complet. « Je changerai pour elle, je ferai tout pour la sauver. » Reboosté par cette idée, il retrouve le sourire et le désir de s'activer. De bonne humeur, volontaire, prêt à en découdre avec le premier venu, son élan se dégonfle comme un soufflet car il n'a pas le droit de sortir avant l'heure du dîner. Désœuvré, il écoute les nouvelles sur Lacrima où le jugement par contumace de Chomey fait le buzz.

« Il y a eu, dans cette affaire, des nominations déplorables, vocifère Raffinon. On a licencié des officiers éprouvés, à cause de leur déférence pour l'armée du Split, et le Jin a nommé commandant un capitaine de vaisseau qui n'avait pas navigué depuis vingt-cinq ans ! Fait unique dans l'histoire de l'aérospatiale, ce Chomey a abandonné parmi les premiers le bâtiment qu'il avait l'honneur de commander. »

L'apparition de sa sœur sur l'écran démoralise Angelo.

— Raffinon, tête de fion ! il peste à voix haute. Kès t'en C de ce ki É arrivé à La Gorgone ?

Mais au fond de lui, Angy est d'accord avec Éli. Les Terriens – comme ce commandant de pacotille – ont peur de leur ombre et ne sont pas très dégourdis.

Médi s'attarde sur le procès Chomey. « Ce procès étonnant restera dans les mémoires comme celui du capitaine Couard, digne successeur du capitaine Schettino qui avait quitté le Costa-Concordia au lieu de sauver ses passagers. »

Angy rit à gorge déployée, il en a les larmes aux yeux. Si cette histoire n'était pas aussi tragique, elle serait vraiment très drôle. Il s'allonge et songe sérieusement à sa femme. Il ne sait même pas si elle est encore vivante. « La pauvre, L a dû avoir la trouille ! » Puis, après s'être ravisé :

— C bien fait !

Son instinct lui dit qu'elle a survécu. Il se remémore leur dernière rencontre, les mots blessants qu'elle lui a lancés à la figure. « Comme ça, L sera nice de me revoir. » Il écrase le paquet de biscuits sous son pied puis, pris de remords, se lève pour le balancer à la poubelle.

— Purée d'Terrienne !

Pourquoi il n'était pas tombé amoureux d'une Titanienne comme tout le monde ? Une femme fiable, attachée à la terre de ses ancêtres. Il se rassoit, saisit sa tête entre ses mains, et se demande s'il n'est pas en train de faire la connerie de sa vie. Tout abandonner pour une femme qui est peut-être morte à l'heure qu'il est. En plus, il a le mal de l'espace ! Il le sait car, ado, il s'était rendu dans la ceinture d'astéroïdes pour voir son père condamné aux travaux forcés. Il en garde un souvenir exécrable. Confus, il revient au planning de la journée, ils sont en route pour le sauvetage de la mission Odin et il ne verra le commandant Eilliac qu'au dîner. Il fixe ses poings, on lui a demandé de se faire retirer les griffes, mais Angelo s'est contenté de les désactiver, une vieille astuce titanienne. « Le Terrien n'y verra ke du feu », pense-t-il, confiant. Comme si un Titanien allait volontairement se faire désaugmenter. La blague ! Angelo a un moment de doute. Et si le trou de ver se refermait derrière lui ? Il prend peur et préfère ne pas y penser.

Parsec 117 : 1862B

— Nous sommes sortis du trou de ver ! annonce Lapérère, victorieux.

Le copilote lui serre la main :

— Quand nous avons perdu le contrôle de l'appareil, j'ai douté de notre succès. Mais la chance nous a épargnés.

— La chance ? reprend le commandant. Pas vraiment, j'ai entendu des chants, comme ceux d'une sirène, et je les ai suivis. À moins qu'il ne s'agisse d'un signe de la Providence.

Il se tourne vers Ant et demande :

— Tu crois qu'il existe une sorte de Dieu ?

Le garçon le regarde sans bien comprendre.

— Comment ça, m'sieur ?

Lapérère abandonne le copilote et se rapproche du mousse.

— Tu crois qu'on est là par hasard, Ant ?

— Là ? Vous voulez dire dans ce coin de l'univers, m'sieur ?

— Pas seulement. Et puis pourquoi nous ?

Ant comprend à peine le sens de la question.

— Si on est en vie c'est grâce à vous, m'sieur.

— Tu sais, Ant, j'ai été guidé par des sons.

— Ah bon ?

— Tu les as entendus toi ?

— Ben non, m'sieur, la radio n'a rien capté et le radar était comme fou.

D'un seul coup, tout devient limpide aux yeux du commandant.

— Ce raccourci dans l'espace-temps n'est pas apparu par magie, Ant. Si tu y réfléchis, cette traversée a permis de sélectionner quelques élus. Tout ça ne peut être que l'œuvre d'un Créateur universel.

— Dieu vous a choisi, commandant, c'est ça ? Vous êtes celui qui nous conduira sur Tetra Cygni ! s'écrie le garçon, inspiré.

Le commandant se tourne vers la salle des passagers.

— Ant, nous allons organiser une nouvelle distribution de vivres !

L'adolescent d'à peine treize ans regarde Lapérère avec admiration.

— Tout d'suite mon commandant !

Il se lève et commence sa tournée, suivi de son mentor. Le jeune homme flotte paisiblement dans la cabine, survolant les passagers qui restent attachés. Comme de nombreuses familles à

bord, Chams reçoit un petit verre d'eau recouvert d'un couvercle qu'elle boit avec une paille et un quart de biscuit qu'elle partage avec son chyène.

— Il faut tenir quelques jours de plus ! lui confie Ant.

— Je commence à perdre la vue, gémit Coz.

Tyé dort blottie contre sa mère.

— C'est la soif, madame Coz. C'est rien, ça va repartir.

— Tu connais Mermoz ? lui demande Chams.

— Nop !

— C'est l'un des tous premiers aviateurs. Un jour, pour survivre, il a bu l'eau de son moteur.

— Oh, c'est malin !

« Ant est toujours enthousiaste, se dit Chams. Rien ne peut entamer sa bonne humeur. »

— C'est dégueu, elle lui confie, c'est plein de graisse.

— On devrait faire pareil, non ?

— Je crois qu'y a pas d'eau dans nos moteurs, intervient Coz.

— Zut.

— On É où ? se renseigne Tyé qui se réveille.

— Aucune idée mais le commandant va nous sortir de là, lance le gamin, exalté, c'est le meilleur ! Dieu le guide.

Sa ferveur contamine la petite qui lui rend son sourire. Ils sont complices, malgré leur écart d'âge. Ant ressemble à un enfant et Tyé est plus grande qu'une Terrienne, le mousse ne la dépasse que d'une tête.

— Pourquoi tu t'es engagé ? elle l'interroge.

Le garçon roule ses yeux comme pour chercher une réponse derrière ses paupières.

— Ça s'est fait comme ça. Le commandant m'a sorti de la rue, sans lui j'aurais mal tourné. J'ai servi sous les drapeaux avec lui, on a connu des situations désespérées, c'est comme un père pour moi. Et j'peux vous dire que si j'ai craint pour ma vie sur Terre, dans le trou de ver j'ai toujours su qu'on s'en sortirait. D'ailleurs, il confie plus bas, le commandant vient d'avoir une révélation, il a une vue complète des choses dans sa tête maintenant.

— Rok'oh ! s'exclame Tyé. Il dit quoi ?

— Il dit, répond le mousse à voix basse, que c'est qu'une question d'heures avant que le Vaisseau-Major atteigne son but. Alors, on deviendra des héros, les premiers hommes à avoir établi un comptoir dans une galaxie inconnue !

Le garçon sert Tyé puis, en lui adressant un clin d'œil, il lâche un morceau de biscuit au chyène qui s'empresse de le dévorer. Chams se tourne vers Coz.

— Il est tout ragaillardi.

Ant est sec et musclé, d'une taille moyenne, avec des cheveux blonds en bataille qui lui donnent un air de gavroche. Tout le monde dans le navire apprécie sa gentillesse et sa joie de vivre. Chams aspire sa ration d'eau avec une paille et Chels lape patiemment ce que sa maîtresse laisse échapper du bol. Quand Ant finit sa tournée, il revient vers le chyène.

— Je peux le caresser ?

Chams l'encourage d'un hochement de tête paresseux. Chels renifle la main du garçon et l'ignore ostensiblement.

— On ne mord pas la main qui vous nourrit ! s'amuse Ant.

En avalant son biscuit, Chams s'aperçoit qu'il a un goût rance.

— On va tomber malade, elle gémit en regardant le soldat.

— Courage, mam'selle Chams. Tout ça c'est terminé. Comme le dit mon commandant, nous avons une bonne étoile et toutes ces épreuves n'ont fait que tester notre foi.

— Notre foi ?

— Oui, en nous-mêmes et en Dieu. Nous devons tous nous unir autour d'un projet commun.

À travers le hublot, ils voient passer une planète inconnue, recouverte de sable jaune.

— Ce doit être 1862B, devine Ant. Un robot-explorateur y a installé un camp de base.

— On s'arrête pas, nous ? se renseigne Coz, affolée.

— On nous a interdit de nous y rendre. Les chefs veulent tracer droit sur Tetra Cygni.

— La mission !

Alors que la discussion se poursuit, Chams décroche et se perd dans son monde intérieur, yeux mi-clos. Elle entend des voix, comme des chants de baleines et s'aperçoit que le Vaisseau-Major suit ces chants. C'est pour ça que le commandant pense avoir trouvé Dieu, parce que lui aussi entend les voix. Elle songe à aller parler à Lapérère mais n'en trouve pas la force.

Le chyène se lève lourdement, pour se diriger vers le cockpit et se glisser, comme à son habitude, sous un siège. Ant se dit que la bête doit aimer ce coin tranquille où tout le monde lui fout la paix. En réalité, Chelsea est curieux de voir par lui-même ce qui se passe à l'avant. Personne ne prend garde à un chyène guère plus haut qu'un pouf automorphe. Dans l'habitacle, Chels surprend Lapérère dans un nouvel assaut réseauphonique et l'entend

réclamer Chomey. Le chef d'expédition prend l'appel d'une voix peu engageante, forte et sèche, dépourvue d'émotion.

— Mon colonel, explique Lapérère, je pense que nous devrions nous décharger de nos passagers sur 1862B. Ils ont été durement éprouvés.

— Négatif, commandant. La mission est prioritaire, plus que trois-cent-mille kilomètres.

Il coupe la communication.

— Bien sûr, soupire l'officier, ils ont suffisamment de vivres, eux, pour tenir jusqu'à destination.

— Les forces commencent à m'abandonner, chef, commente le copilote en reprenant son poste, j'ai des vertiges.

Une paire de bottes luisantes s'arrête sous la truffe de Chelsea.

— Commandant ! crie Ant, une mutinerie !

Lapérère se redresse avec peine et suit le jeune homme pour retrouver les séditieux devant la porte. L'AA écoute la conversation et aperçoit Chams, au loin, qui observe la scène, effarée. Trois soldats tiennent nerveusement leur nuc d'une main, désignant de l'autre la planète jaune dont ils s'éloignent.

— Commandant, nous voulons atterrir.

La voix des militaires est désespérée, à peine menaçante, quand des enfants, alarmés, pleurent dans les bras de leur mère.

— **ARME TON NUC**, pense le chyène en regardant sa maîtresse pétrifiée.

Chams porte une main à son oreille, cherche Chelsea du regard sans le trouver et s'exécute. D'autres émeutiers rejoignent le petit groupe et crient leurs revendications.

— Nous devons atterrir ! Maintenant !

— Pour qu'on soit tous fusillés ? réplique d'un ton ferme leur supérieur, il n'en est pas question.

Ses hommes, qui le respectent, se taisent, à bout de nerfs.

— Nous allons mourir de faim ! gémit l'un d'entre eux.

Lapérère saisit le soldat par les épaules et le fixe dans les yeux.

— L'épreuve est terminée, mon garçon. Nous arrivons bientôt. L'Écho nous attend sûrement sur une nouvelle Terre, les camarades y auront installé un campement. Courage !

Puis, il reprend à son compte les paroles de son supérieur.

— Les médecins sont formels. Nous tiendrons.

Comme les mutins hésitent toujours, il ajoute :

— Ayez la foi, la Providence nous sourit enfin. J'entends des voix et elles m'ont guidé jusqu'ici. Elles ne vont pas nous abandonner.

La fermeté de l'officier en impose aux récalcitrants qui se calment. Les négociations durent encore quelques minutes, quand l'un des mutins s'approche du hublot, avant de crier, affolé :

— Commandant, La Chaloupe tente de nous rattraper !

L'officier se trouble et regarde à son tour à travers la lucarne.

— Tous à votre poste ! Ils vont nous aborder pour nous refourguer leurs passagers.

Au loin, Coz se met à rire.

— On se méfie les uns des autres maintenant !

Chams sursaute et fixe Coz sans comprendre avant de replonger dans ses pensées. Elle scrute le plafond et les murs, à la recherche d'ouvertures qui permettraient aux chants de pénétrer la coque du vaisseau.

— Tu entends chanter ? elle demande à Coz.

— On dirait une folle tu sais, lui répond faiblement celle-ci.

Elles rient. À l'intérieur du cockpit, Chels entend la voix du commandant Espiau percer dans les haut-parleurs.

— Ici La Chaloupe. Je viens de déposer sur 1862B une quarantaine de personnes. Laissez-moi vous aider.

— C'est une ruse, s'exclame Lapérère hors micro.

Puis, il adresse sa réponse à Espiau.

— Non merci commandant, j'ai mes ordres.

Le chyène, qui porte sa ceinture de gravité, trottine vers Chams et se hisse sur ses genoux pour regarder par la fenêtre, d'où il aperçoit les cabines vides du vaisseau.

— Tu crois vraiment qu'il a caché ses passagers ? lui souffle Chams.

— Et si c'était vrai ? demande Coz.

Espiau apparaît aux commandes de son vaisseau vide, l'air déboussolé par l'attitude de son homologue. Dépité, il poursuit sa route et fait un salut à Lapérère.

Une dizaine d'heures plus tard, le sort des passagers ne s'est pas amélioré. Le commandant a beau annoncer la proximité de leur destination finale, ils s'affaissent sur eux-mêmes, affamés et déshydratés.

— Je commence à regretter de ne pas avoir rejoint les autres sur 1862B, murmure Coz.

Ant, qui dort debout, leur distribue une nouvelle ration d'eau et un huitième de biscuit, glissant à Tyé, à la dérobée, une demi-part supplémentaire. Le supplice continue, leur ventre gargouille et quelques familles commencent à gémir.

— Tout de même, il avait l'air sincère, martèle la cousine, bougonne.

Soudain, leur navette se met à trembler. Par la vitre, les hommes et les femmes du Vaisseau-Major voient défiler autour d'eux des météorites plus imposantes les unes que les autres.

— Ne vous inquiétez pas, chuchote Chams, les voix sont toujours là.

Coz est lasse de ces menaces incessantes et n'a même plus la force d'avoir peur quand d'épouvantables chocs secouent le bâtiment.

— Que Neptune nous vienne en aide !

Ceintures bouclées, Chams prend sa main dans la sienne :

— Aie confiance, ça va marcher.

Côté militaires, plus l'équipage renonce à vivre, plus leur leader est déterminé.

— Cramponnez-vous ! ordonne Lapérère au micro.

Les civils et les soldats restent silencieux, secoués dans la carlingue, et attendent le dénouement avec résignation quand les enfants, apeurés, pleurent autour de Chams et Coz dans un vacarme infernal. Les chants se brouillent et, après chaque secousse, s'éloignent. Mais le vaisseau finit toujours par les retrouver.

— C'est sûr, le commandant suit les voix, affirme Chams.

Elle sourit, rassurée. « Lapérère fait ce qu'il faut, on va s'en sortir. » Coz prend sa fille dans ses bras et tente de la consoler.

— On dirait une madone à l'enfant ! s'exclame Ant qui se ceinture près d'elle.

— Tu as toujours un mot gentil !

Chams l'examine du coin de l'œil, il est fatigué, ses paupières se ferment d'elles-mêmes, ses lèvres sont sèches. Et pourtant, il y croit. Soudain, les secousses cessent.

— Nous sortons des perturbations, nous avons quitté le flux de météorites, annonce le commandant.

Des cris de joie éclatent dans le cargo avant d'être interrompus par un nouveau message.

— Dans l'action cependant… nous avons perdu notre appareil de géolocalisation. Nous ne pouvons plus nous situer dans l'espace.

— Purée de satellite, nous sommes foutus ! s'exclame Coz.

— Chut ! la sermonne Chams en posant un doigt sur ses lèvres. T'inquiète, j'ai confiance, il sait ce qu'il fait.

Elles se regardent l'air entendu, il ne faut pas affoler Tyé.

— Je crois que Friendly a établi une carte précise de ce nouveau monde, se souvient Chams.

— J'espère que Lapérère l'a téléchargée, poursuit Coz.

— Chels, cherche !

Le cerveau biologique du chyène, connecté à la nanomatique, se met à fouiner dans les entrailles de l'engin, à la recherche des cartes récupérées par la sonde. Haletant près des hublots, l'animal augmenté souhaite comparer ce qu'il a sous les yeux avec une quelconque constellation connue des humains.

— **MERDE ! Y'A PAS UNE ONCE DE DONNEES INTERESSANTES SUR CE FOUTU VAISSEAU !**

Chels grogne malgré lui, d'un râle rauque qu'il ne se connaît pas.

— Comment ça ? demande sa patronne. Ils doivent bien posséder des cartes !

— **NEGATIF ! RIEN SUR L'AUTRE MONDE.**

— Comment c'est possible ?

Elle a parlé si fort que ses voisins se retournent.

— U look crazy tatie ! lui explique Tyé, amusée.

— Chacun son tour, ma puce.

— **CHAMS**, poursuit Chels, **A MON AVIS ILS SE FIENT AU VAISSEAU-MERE.**

— Alors, il se peut que Chomey ait des cartes.

— **PEUT-ETRE…**

Ant, infatigable, leur remet une couverture isotherme dans laquelle les filles s'enveloppent.

— Ant, l'interpelle Chams, tu devrais te reposer.

Il opine du chef, mais poursuit ses distributions, suivi du commandant. Il arbore une mine confiante qui remonte le moral des troupes. Tyé aborde Lapérère.

— On va où ?

L'officier s'accroupit pour se mettre à sa hauteur et répond d'une voix douce.

— Je connais les cartes de ce nouveau monde, tu dois me faire confiance.

Tyé se tourne vers sa tante.

— C vrai ?

— Bien sûr, c'est pour ça qu'il est commandant.

Lapérère la regarde, amusé.

— Je sais que vous entendez des voix vous aussi, chuchote Chams à ses oreilles.

Lapérère la fixe de son regard dur et pénétrant.

— Vous pouvez les entendre ?

— Affirmatif !

— Oh ! Comme je suis content. Je suis pas fou.

Il s'éloigne en lui faisant un clin d'œil. Malgré sa fatigue, Tyé s'est levée, chaussée de ses boots de gravité, pour se poster devant Chams.

— Tu sais que les soldats doivent recycler leur urine ?

Elle caresse le chyène sans appréhension.

— C'est normal, y'a pas d'eau ici ! lui rétorque sa tante.

— Beurk ! C'est gross !

— Tu préférerais mourir de soif ?

— Non !

Tyé a souri, révélant sa dentition incomplète qui explique son zozotement. Alors que Chelsea les observe, il remarque que les lèvres de sa maîtresse sont fissurées et sa peau desséchée. Elle a également les joues creusées et des cernes violacés qui se dessinent sous ses yeux clairs.

— J'ai l'impression que mes poumons se déchirent ! elle confie à Coz, alors qu'elle berce Tyé dans ses bras.

— Dors ! Seul le sommeil trompe la soif.

La Conjurée a déjà fermé les yeux et fait le vide autour d'elle. Ce n'était plus une chute ni une descente aux enfers mais une punition. Chams imagine qu'elle erre sur le Styx, condamnée au tourment sans cesse renouvelé du désespoir. Elle a cru si souvent mourir qu'elle s'est habituée à cette sensation de terreur. Son propre trépas sera une libération. Elle se souvient des paroles du commandant sur la Providence et la foi. Quelque chose de plus grand qu'elle devra l'habiter et la soutenir dans cette nouvelle épreuve, sinon elle n'y arrivera pas.

— Chams !

Une voix l'appelle. Elle relève une paupière, la voix est toujours là et Chelsea dort à ses pieds comme tous les passagers. Tyé et Ant sont également assoupis.

— Chams !

La voix de nouveau. « Le fameux dieu de Lapérère existerait ? » Il se met à lui parler.

Sextant 1350 : Titan – 0° 15′ 35″ S, 160° 01′ 00″ E (Mine 13)

Raffinon vient de tirer au sort un scénario bien pourri, rédigé par les producteurs de Titan à partir d'éléments de l'actualité. Son équipe et elle disposent de vingt-quatre heures pour préparer une mise en scène ; il leur est interdit de tricher, ce qui signifie qu'Éli devra payer tous les services au prix du marché. En réalité, tous les coups sont permis à condition de ne pas être pris la main dans le sac. Son challenge consistera à mener la vie d'un mineur de fond pendant une journée, avec seulement vingt médiènes en poche. Son staff l'aidera à distance, elle se rendra dans la mine dès le lendemain, escortée d'une lacricam et avec juste de quoi payer ses déplacements et son déjeuner. Cela ne suffira pas et tout le monde sait que les mineurs s'en sortent par la débrouille, le troc et les échanges de bons services. Par chance, Raff peut faire jouer ses relations. Elle a contacté les amis de son père et sondé l'opinion des mineurs.

— Mon cher Ed, dans la vie, il ne faut jamais mépriser personne. Ça peut aider !

Elle se lance dans la narration de ses multiples mésaventures au cours desquelles des secrétaires, des gardiens et des hommes d'entretien l'ont aidée à obtenir ce qu'elle voulait.

— Pour le show de ma thèse, j'avais moins de médiènes que mes concurrents. Personne ne voulait me louer une salle. Heureusement, j'avais sympathisé avec le gardien de la fac qui m'a réservé la salle d'honneur en contrepartie d'une bouteille de macis.

— Et là, hasarde Ed, tu connais quelqu'un ?

— Euh... Y'a D-Mont, nous allions à l'école ensemble.

— Tu l'appelles ?

— Connecte-moi à la mine 13.

Elle parvient à joindre son vieux camarade de classe, un ancien ouvrier de son père qui a gravi tranquillement les échelons pour devenir chef d'équipe. Au bout d'une demi-heure d'échanges, Éli raccroche.

— Un ouvrier de D-Mont passera me prendre à 6:00 demain. Il me conduira à la mine, ça me fera économiser deux médiènes !

— Purée, ça fait tôt !

Elle ne relève pas.

— D-Mont m'a assuré que je pourrai facilement échanger un titre-resto contre un billet pour le show. Envoie-lui ce qu'il demande.

Elle semble fière d'elle, allongée sur le canapé automorphe.

— Encore cinq médiènes de côté !

— Tu m’as l’air contente de toi, tu te prends au jeu !

— Ben, j’ai la chance de me retrouver dans un environnement familier.

— Pas comme Macrel ! lance Ed.

— C’est vrai qu’il a eu moins de chance, piloter une maison-orbitale et naviguer dans l’espace pour faire désorbiter un satellite…

— Franchement, même en suivant un entraînement de vingt heures je doute qu’il parvienne à désorbiter quoi que ce soit.

— C’est pour ça qu’il voudra ma peau. Ce soir Ed, on se couche tôt. Demain c’est le grand jour.

— Je vais dormir sur place, si ça te dérange pas. Une longue nuit de préparatifs m’attend.

— N’oublie pas de régler mon émoti.

Le lendemain, Raff se réveille en pleine forme.

— Bien dormi ? elle demande à son équipier.

— Bof. J’ai trop de soucis.

— C’est vrai que tu as la mine déconfite. T’inquiète, ça va aller !

Elle prépare le petit-déj, une boisson chaude accompagnée de viennoiseries imprimées et pose un bol fumant devant Ed dont les antennes semblent emmêlées.

— J’ai pas faim.

— Bois quand même.

— J’ai dû dormir quatre heures. Je suis pas dans mon assiette. Dommage que Sylva soit pas là.

— Sa mission est importante. C’est toi-même qui l’as dit.

— Ouaip, mais le timing est à chier ! J’aurai pas de répit durant les prochaines vingt-quatre heures.

— Que tu es bougon !

Éli, par contre, semble détendue. Le repas terminé, elle se lève et embrasse Ed sur le front, comme un enfant. Elle finit de se changer, revêt une combi sobre, grise, dont le col est rehaussé de broderies, et choisit un couvre-chef assorti. Elle ressemble à une hôtesse de l’air, la silhouette impeccable malgré son âge avancé. C’est une autre femme que découvre le nanomaticien, plus sereine qu’à l’accoutumée, bien dans cet élément stressant.

— Je t’ai rarement vue aussi calme !

Ed hésite à lui faire part de ses soupçons, il ne veut pas la déstabiliser. Mais son inquiétude le ronge.

— Macrel te fera une crasse, c'est sûr.

Elle le fixe sans répondre, tout en finissant de se préparer.

— Tu sauras quoi faire ! elle lui répond en croquant un croissant. Tu as la main sur le budget, un beau pactole pour des dessous de tables.

— Et c'est censé me rassurer ?

Éli se dirige vers l'entrée et recommence à faire les cent pas. À l'arrivée de l'autocab, elle sort et un sourire illumine son visage. Ed voit alors un nuage de drones lui filer le train. « Ça y est, c'est parti ! ». Il remarque au travers de la vitre les déchirures blanchâtres du ciel qui révèlent les anneaux de Saturne.

De son côté, Macrel a investi les économies du parti dans une petite stimulation cognitive qui lui a permis d'assimiler en une nuit les vingt leçons de pilotage. Il n'a pas beaucoup dormi et a absorbé des stimulants pour résister à la dure journée qui l'attend. Il vient d'arriver au centre de formation et regarde, consterné, la horde de sauvages qui le scrute d'un œil torve. Hostiles, ces futurs capsionautes n'ont certainement pas l'intention de voter pour son film. « Rien à foutre, se dit le VG, on se contente de sonder leur opinion ! » L'holomoniteur, à l'image de Storf, l'a intégré dans un groupe de trentenaires qui semble lui tenir une rancune personnelle : les uns le poussent d'une épaule, les autres d'un coup de hanche pour le faire dégager. Macrel méprise ces hommes et ces femmes, des êtres aux traits grossiers, des bons à rien qui, de surcroît, pensent pouvoir le distancer au classement. « C'est à se tordre de rire ! » Il a passé la nuit à simuler des décollages, atterrissages, lancements de filets et autres manœuvres dont il aura besoin aujourd'hui. « Et eux, ils ont fait quoi pendant ce temps ? Ils ont dormi ! On joue pas dans la même cour les petits. » Toutefois, les stimulants qu'il prend ont des effets secondaires qu'il n'aime pas beaucoup, il se sent irascible et des flashes troublent sa vue avec de petits papillons. Submergé par une animosité envers le plus jeune des Titaniens qui vient de le pousser une nouvelle fois, il tente de se contrôler, fronce les sourcils et montre ses dents. En fin de matinée, le Storf virtuel les fait entrer dans une capsule-école et explique aux élèves l'utilisation des commandes automatiques ainsi que le fonctionnement des appareils de bord.

Dans leur dirigeable flambant neuf, Jénard et Tsuk suivent la diffusion du Grand Renouvellement sur l'un de leurs murs étroits et ont préparé de quoi grignoter sans avoir besoin de se lever. Macrel représente la continuité et Raffinon le changement. Cette dernière vient d'arriver dans la mine d'indomptables pour relever des camarades qui ont assuré la permanence de nuit. Dans un encadré, le jeune couple peut suivre l'évolution de son

concurrent qui, de façon cocasse, se retrouve dans leur situation dix mois plus tôt. Sur l'écran principal, ils voient Raffinon s'asseoir à côté de D-Mont, un quinqua grand et baraqué, au visage ovale, garni de cheveux bouclés grisonnants.

— J'connais ce reup. C élargi avec les ans. CT un fighteur quand GT kid.

L'homme que Jénard a reconnu est le superviseur de la team, une grande gueule dotée d'une forte personnalité, un pilier de la mine 13.

— Au lunch, C méchoui de chyène. On a l'autorisation, lance D-Mont. Ces sales bêtes pullulent dans le désert !

— Je salive d'avance ! répond la candidate.

Jénard et Tsuk se regardent.

— Ce doit être good !

Eux-mêmes ne mangent que du rat, car le chyène est une espèce protégée. Les mineurs ayant occupé le désert avant l'arrivée de ces animaux, ils sont autorisés à réguler leur démographie durant certaines périodes. D-Mont roule une cigarette dans laquelle il glisse des graines de pavot, l'une des rares plantes à s'être adaptée à la rudesse du climat titanien. Il offre son spliff au chef d'équipe.

— Bientôt, tu pourras plus fumer ces trucs-là, remarque Raffinon.

— Tu m'étonnes, avec les Terriens qui débarquent !

— On les emmerde ! rétorque un ouvrier.

Le couple, devant son écran, rit de bon cœur, scrutant du coin de l'œil le petit encart sur lequel ils suivent en parallèle la performance de Macrel.

— On veut k'tu win ! crie Jénard à l'attention de la Robin des Bois.

— Je parie sur un sabotage, lui suggère Tsuk.

— Smashed par du matos !

Il fait claquer son poing dans la pomme de sa main gauche pour illustrer la scène.

— Ouaip ! Fo kel fasse gaffe.

Dans la salle de repos, Éli se dit qu'il est temps de lancer les débats. Elle a la confiance des mineurs qu'elle comprend pour les avoir fréquentés petite fille, dans la vallée de la mine 11 où se trouve un gisement de diamants roses. Elle a étudié dans le complexe avec les enfants du personnel, toutes classes confondues. Et les voilà de nouveau réunis, à boire un jus et fumer un joint quand elle remarque un indomptable exposé devant la porte de l'elevator. Elle le désigne du doigt, les lacricams font une mise au point sur le diamant.

— Je me souviens quand mon père m'a fait visiter pour la première fois un puits.

— C ton gran-gran'pa ki a fondé la mine 11, non ?

— Exact, la Terre lui en avait confié l'exploitation. À l'époque, c'était le désert ici.

D-Mont et Raff ont convenu de se remémorer le bon vieux temps à haute voix pour que le public connaisse le parcours de la candidate : celui d'une famille ouvrière qui s'est enrichie à force de travail et de persévérance. Des Titaniens et des vrais.

— Faut 250 tonnes de minerai pour un diamant d'un carat, explique D-Mont, sûr de son effet.

Raffinon, qui le sait parfaitement, prend toutefois un air surpris en écarquillant les yeux.

— Ça fait beaucoup !

Les dialogues ont été préparés dans la nuit par l'équipe de com qu'Ed a recrutée et un prompteur défile sur les verres de leurs lunettes RA. Ils doivent mettre en valeur la candidate mais aussi le milieu qui l'accueille. D-Mont sort sa tirade en prenant soin de se tourner vers une lacricam.

— Mes camarades et moi, on a le sentiment d'être les grands oubliés de Titan alors qu'on participe à sa prospérité depuis plusieurs générations.

— Je crois me souvenir, complète Raff, que ton gran'pa a installé le premier parc à éoliennes près d'ici.

Ils plaisantent, montrant ainsi leur décontraction aux lacrinautes qui peuvent à tout moment donner entre un et dix points à l'un ou l'autre des candidats.

— Nos ancêtres, poursuit D-Mont, étaient des pionniers venus traiter le méthane liquide dont avait besoin l'aérospatiale. Ils ont construit des modules habitables au milieu de nulle part. En compensation, le gouvernement des Mondes Amis leur a versé des salaires décents et garanti une retraite complète à soixante-dix ans. Un jour, ces mêmes pionniers ont découvert les indomptables et ouvert des mines. La colonisation de Titan s'est alors intensifiée.

— Ça fé 2 générations ke notre paie est la même, explique un mineur assis autour de la table.

— Lé p'tits guys travaillent comme leur gran-pa, renchérit un vieil homme qui s'est assis en retrait.

Sur leur écran, Jénard et Tsuk écoutent toujours les échanges de Raff et D-Mont dans le réfectoire, où ils boivent une soupe chaude, la nouvelle lubie de la candidate.

— L'eau ça a toujours été le symbole du rassemblement et du partage, elle explique à son auditoire avant de poursuivre. Macrel est à la botte de Basile. Votez pour moi et j'exigerai l'indépendance de Titan !

La salle est envahie de « hourrahs ! », le trans de Raffinon se met à biper, signe que les votes en sa faveur augmentent de façon significative.

— She's good ! s'amuse Jénard, enthousiasmé par cette promesse.

— Vont la killer !

D-Mont présente enfin à son amie d'enfance le planning de la journée.

— Have a look ! il lui lance, en tendant la feuille de route. Tu deal 4 robots au 3ème basement.

— Ok, acquiesce la candidate. Allons-y !

D-Mont la conduit à travers les profondeurs étouffantes du sous-sol en suivant un couloir qui rétrécit à mesure qu'ils s'enfoncent dans le boyau de terre, creusé par des robots et des hommes un siècle plus tôt. Des piliers en béton soutiennent les corridors dont l'étroitesse provoque chez la politicienne une crise de claustrophobie qu'elle a du mal à dissimuler. D-Mont glisse à présent entre les parois en s'y faufilant de profil, quand il se tourne vers son invitée.

— Courage !

Raffinon ressent les premiers symptômes d'une crise de panique. « Cette foutue entaille doit bien déboucher quelque part ! » pense-t-elle pour se motiver. Pourtant, son instinct refuse de rester plus longtemps entre ces quatre murs exigus. Elle suffoque, a envie de crier, son cœur palpite mais, malgré tout, elle conserve un visage impassible devant les caméras. Les lacrinautes qui la regardent aiment les candidats courageux, voire intrépides. Elle plaque ses deux mains contre la paroi fraîche du mur et regarde dans la direction de D-Mont.

— Ça va, ça va ! le rassure-t-elle.

Éli parvient à se contrôler, réajuste son chapeau et, prenant exemple sur son guide, avance de profil à la façon des personnages égyptiens, pour déboucher dans une petite salle au plafond bas d'où des rails s'enfuient, surmontés de chariots emplis de pierres précieuses. D-Mont plonge sa main dans l'un des charriots et la ressort, un indomptable entre les doigts.

— Le diamant titanien, explique-t-il, s'est formé dans les mêmes conditions que sur Terre, à très haute température. Il remonte à la surface lors d'éruptions volcaniques.

— Sa découverte n'a pas fait baisser le cours du diamant ? l'interroge Raffinon.

— Pas du tout, car sa couleur rosée le rend unique.

Essoufflée, Raff se recoiffe puis défroisse son uniforme gris, en arborant un sourire feint, soulagée de voir le superviseur en chef appeler l'ascenseur. Elle aurait mal supporté de poursuivre la visite dans cet environnement resserré.

— On va descendre, explique l'ancien. Ici c'est dangereux, on extrait le diamant par éboulement.

De nouveau, Raff prend son air étonné et invite son interlocuteur à éclairer sa lanterne.

— Vraiment ?

— Y'a des explosions ! il lui révèle d'un ton grave. Encore cette semaine, un camarade a été blessé.

« Si Macrel veut me tuer, c'est là qu'il va agir ! », songe-t-elle.

— Reste sur tes gardes ! lance Ed dans son oreillette au même moment.

La politicienne connaît le procédé d'extraction car son père lui a fait visiter les souterrains maintes fois quand elle était jeune. Mais D-Mont se doit d'expliquer le process aux lacrinautes.

— Dans les profondeurs bétonnées, précise-t-il, des galeries horizontales mènent vers des conduits qui communiquent avec des sortes de cuvettes. On dynamite le tout et, sous la pression de la charge, la cave s'effondre.

— Le moment idéal pour tendre un guet-apens, dit Ed qui a négocié le décalage du dynamitage, en contrepartie d'un pourcentage de la recette du show.

— Pour plus de sécurité, précise Ed, quand tu arriveras en bas, l'explosion aura déjà eu lieu !

D-Mont et Raff montent dans le lift pour rejoindre les galeries les plus enfouies, l'une des caméras de Médi se faufile entre eux.

Sextant 1350 : Titan – 0° 17′ 37″ S, 163° 10′ 39″ E (aux abords de Huygenscity)

« Le froid qui s'est installé dans Médiane et Huygenscity devrait retourner l'opinion publique contre les révoltés, car les Titaniens chauffent à présent leur cellule avec des moyens très onéreux et, de plus, la suie produite par les feux sauvages encrasse la surface de la bulle protectrice. Son nettoyage coûtera cher à la population. » Pour l'occasion, Médi a choisi une tenue en peau de phoque, portée autrefois par les Inuits, un peuple primitif décimé par une stérilisation forcée et chassé de l'Arctique pour l'extraction pétrolière. Plus vraie que nature, Médi énacte son environnement malgré son absence substantielle de capteurs. « La logique voudrait que les citoyens en tiennent rigueur aux manifestants, mais malgré cela, la cote de popularité des insurgés ne cesse de grimper ! », poursuit l'AA en simulant une buée exhalée à chacune de ses paroles.

Jen et Tsuk ont parqué leur dirigeable dans un hangar dédié et sont descendus sur le sol ferme pour rejoindre la manif, la tête couverte d'un bonnet isotherme sur lequel ils ont dessiné deux cercles qui se superposent sur les bords pour dire en langage capsio « Attention flec méchant ». Les forces de l'ordre, ils le savent, ont pour consigne de bouter coûte que coûte les manifestants hors des rues principales. Jen consulte son trans.

— Le RDV de la démo É à 10 coudées !

Ils suivent le trajet conseillé sur la map et rejoignent le cortège, surpris par l'ampleur du rassemblement. Des écrans mobiles flottent près des strikers qui diffusent les images du Grand Renouvellement et activent des caméras sifflantes qui tracent l'air et filment les faits et gestes des miliciens. « Jénard, entonne Médi, vient de rejoindre le cortège. C'est une figure montante parmi les cloudolacrimeurs, typiquement titanienne avec ses extensions animales, une physionomie bancale et son accent textoté. » Gros plan sur le bonnet de l'ex-chef de gang, traversé d'antennes. « Né dans la misère et rangé des autocabs, Jénard a dirigé avec Storf la Conjuration des Oubliés avant d'être gracié par le vice-Jin en contrepartie – disent les mauvaises langues – de la livraison du Renard. »

— Tiens, s'étonne Ed qui a déployé une dizaine d'écrans dans le salon, Jénard fait encore parler de lui.

— Fais voir !

Le nanomaticien transfère les lacrimages sur le trans de Sylva qui suit, dans son vaisseau, la performance de Raffinon. Il a rejoint l'équipe de Ren Eilliac pour couvrir l'expédition de Lalouar vers Alice. Choqué par les révélations du rapport Saviri, le secrétaire entend obliger

les politiciens à faire preuve de transparence grâce à une diffusion en direct de cette énième expédition au cœur de l'anomalie. Il désire également être le premier journaliste à demander des comptes au Jin sur sa gestion catastrophique du voyage de La Gorgone. Ed jette un œil sur Éli et D-Mont qui sont dans le lift de la Mine 13, puis il se reconnecte sur la manif et reprend Sylva qui a décidé de se greffer des antennes orientées vers Saturne.

— Alors tu t'y fais ? lui demande son collègue.

— Pas mal. Je capte, c'est l'essentiel.

— Je suis fier de toi.

— J'm'en bats les nouilles. Envoie le son !

Le visage du lutin apparaît, garni d'un amas de tuyaux en forme de crête, semblable à ceux d'Ed et Sylva.

— Tonight, déclare Jénard aux lacricams, j'propose d'organiser une walk vers tous les blocks friqués, où 1% de la crowd détient 90% des richesses de Titan. Un block où des cellules sont empty quand le peuple titanien lives dans 10 m^2.

Immédiatement, Ed et Sylva voient le nombre de votes grimper en bas de l'écran. Plus il y aura de votes, plus l'actualité fera la une.

— Le curseur s'agite ! plaisante le secrétaire dont la voix se fait lointaine. L'Archonte va pas aimer ça.

— Pendant que les lacrinautes regardent la vidéo, le gouvernement les fiche, précise Ed. J'essaie de tracer l'expansion de la transmission.

Ed examine les données sans laisser de trace sur le réseau et ce qu'il voit le stupéfait.

— La démo est suivie bien au-delà de Titan, la cote de Jénard augmente également sur la ceinture.

— Mauvais pour Basile, ça ! commente son collègue. Les autorités vont réagir.

D'un coup, la projection des statistiques disparaît de l'écran. Ed tente de redémarrer son matériel, sans succès, puis il se précipite vers son trans.

— Médi est en panne ! lance-t-il, effaré. En pleine élection...

Il a également perdu la connexion avec son collègue et la Mine 13. Par contre, il entend parfaitement la voix d'Éli dans son oreillette qui peste.

— Qu'est-ce qu'il y a ? il lui demande, la main sur l'oreille.

Il n'obtient aucune réponse.

À l'autre bout du réseau, l'élévator dans lequel est enfermée la candidate des Robin s'est arrêté. Éli et D-Mont se regardent, incrédules.

— C’est normal ? s’inquiète Raffinon.

— Nop !

Le bracelet de D-Mont libère un écran auquel il s’adresse.

— Y’a un blème, hurle-t-il, on est en panne !

— J’V voir, brame une voix lointaine.

Raff entend une détonation résonner dans la cage d’ascenseur avant de voir ses pieds décoller du sol. Elle a l’impression de s’envoler puis d’être en apesanteur. Elle comprend que le lift descend à toute allure, en chute libre.

— Par Saturne ! hurle D-Mont. L’explosion ! Les câbles ont lâché !

À son teint blême, Éli comprend qu’elle devrait avoir peur. « Putain de Macrel ! » sont les derniers mots qui traversent son esprit, avant le choc. La chute est aussi brève que brutale, le temps pour les deux passagers de voir leur dernière heure arriver. Raff est violemment projetée contre la paroi de la cabine, où elle rebondit dans un craquement sourd, pour s’effondrer sur le sol en gémissant.

Aucune image de la chute n’a été retransmise. Cependant, après un long silence, Médi reprend sa transmission. « Nous apprenons à l’instant qu’un malheureux incident a retenu la candidate des Robin des Bois dans le lift qui la conduisait à son poste. Raffinon va être conduite à l’hôpital, son pronostic vital n’est pas engagé mais elle aurait subi de nombreuses fractures. »

— Lancez le plan B, ordonne Macrel à son émoti.

Ce premier échec le contrarie. Raffinon vivante, il devra se taper cette putain de chasse aux débris. Ses implants stimulent les zones du cerveau impliquées dans la géolocalisation et l’attention. En gros, il se sent à la fois défoncé au macis et gavé de testostérone, nerveux et impatient. Des éclairs blancs le poursuivent partout, conséquences d’une nuit blanche trop longue combinée à la stimulation corticale. Mais ce n’est pas très gênant. Il se calme tout de même avec quelques graines de pavot qu’il a fourrées dans sa poche.

Les stagiaires, dont il fait partie, ont revêtu une combinaison spatiale et sont acheminés en caravane à travers le désert titanien. Une main invisible a peigné le sol de lignes parallèles qui attirent le regard. Une heure plus tard, arrivé à destination, Macrel et ses camarades montent dans le Falldown qui les conduit jusqu’à l’Épi où une maison-orbitale les attend. Les mouvements du candidat sont entravés par l’épaisseur de ses vêtements : gants, casque, combi, bottes et réserve d’oxygène. Durant tout le trajet, il s’est montré confiant, suivant de près le sabotage de l’ascenseur sur sa visière interactive. « Tout ça pour garder un siège qui me revient de droit. Après tous les sacrifices que j’ai faits ! il se désole. Quelle ingratitude ! »

Macrel est cependant soulagé de ne plus avoir à se coltiner les deux pecnots qui puisaient dans le registre animalier. Le pilotage de la maison-orbitale s'effectuera seul.

— Passons aux choses sérieuses, qu'on en finisse ! lance-t-il haut et fort, tandis que la caméra de Médi ne le lâche pas d'une bottine.

— Des nouvelles de l'autre tache ? demande-t-il en mode privé à son équipe.

Son écran personnel s'incruste sur la visière et son assistant lui signifie que l'équipe est sur le coup. En attendant, la chasse aux débris commence sous les yeux admiratifs des lacrinautes. Macrel n'aura qu'à reproduire les gestes répétés une centaine de fois. Il démarre son vaisseau et s'engage dans un couloir invisible, se propulsant à près de mille kilomètres à l'heure pour bientôt atteindre les vingt-mille. Il n'y a pas de frottement, aucune résistance de l'air, Macrel ne sent pas les effets de l'accélération progressive du vaisseau. Renfrogné, il ne s'émerveille pas devant le ballet immaculé d'Encelade, pur joyau de la galaxie, et reste insensible à la beauté de Saturne vers laquelle il a effectué de trop nombreux voyages touristiques. Il reste concentré.

— Allez, au boulot ! formule-t-il de façon audible.

Il a répété son texte, sait qu'une certaine décontraction sera la preuve de sa compétence et lance immédiatement le logiciel de repérage des satellites obsolètes. Il choisit sa proie parmi les trois cibles proposées, prépare son filet et voit bientôt le débris scintiller devant lui. Un flash le trouble, une fraction de seconde, durant laquelle il ne peut voir le morceau de ferraille arriver droit sur lui, à toute allure. L'objet est minuscule mais sa vitesse folle perfore le moteur et met instantanément le feu à son appareil qui explose. Macrel a tout juste le temps de recouvrer la vue quand il est assommé par la porcelaine des toilettes, et expulsé dans l'espace.

Dans son autocab en direction de l'hôpital, Ed cherche à prendre des nouvelles de sa patronne, quand il entend des clameurs dans le stade où est projeté le film du Grand Renouvellement. Il se reconnecte frénétiquement au réseau et découvre, horrifié, les dernières images filmées par Macrel qui tournent en boucle sur le réseau. Médi en fait des gorges chaudes, sans feindre d'être émue par ce qui vient de se produire. « Sans le vouloir, poursuit l'AA, Macrel est devenu l'égérie des capsionautes ! La vidéo de ses derniers instants connaît un succès dans l'ensemble de Sol. Il ne reste plus désormais qu'un seul candidat, madame Raffinon ! Mais nous craignons que celle-ci ne soit un peu trop estropiée. Allons voir ce qu'en disent ses médecins. » Éberlué, Ed a accéléré la vitesse de l'autocab.

Arrivé à l'hôpital, Ed se présente à l'accueil avec l'impression de figurer dans un film fantastique, où des drones bourdonnent autour de lui. Il est abordé par un policier armé qui lui hurle dessus.

— Personne ne passe !

Le visage fermé de l'homme n'invite pas à la discussion.

— Je fais partie des Robin des Bois, je suis le nanomaticien officiel du nouveau VG.

Le soldat baragouine quelque chose dans son micro et, aussitôt, une palanquée de personnel accrédité les rejoint pour entraîner Ed dans un couloir sombre.

Alors que les manifestants progressent lentement vers le quartier le mieux surveillé d'Huygenscity, des débordements de joie se font entendre autour de Jénard car Raffinon accède officiellement au pouvoir.

— C'était inespéré !

— On fé quoi ? s'égosille Tsuk dont la voix tente de couvrir les braillements.

— On continue la walk.

Le couple avance fièrement dans les rues frigorifiées, de plus en plus désertes, suivi du cortège de capsios et d'autres militants ralliés à la cause. Les murs du centre-ville semblent les prévenir du danger par leurs inscriptions – un rond, une flèche et une ligne brisée – qui signifient « pars vite et ne reviens pas ».

Un sifflement strident, à peine perceptible, se répand sur une centaine de mètres, aux portes du quartier convoité par les marcheurs qui, prévenus à temps par des lacrinautes, activent des pare-feu dans leurs boucles d'oreilles.

— Tirs à ultrason !

L'avertissement leur parvient de partout. Des giclées sonores strient l'espace et crèvent les tympans de ceux qui n'ont pas eu le temps de réagir. Mains plaquées sur les oreilles, ils vomissent leurs entrailles. On voit, derrière l'enceinte du quartier huppé, des hommes aboyer des ordres alors que la marée humaine continue de déferler vers l'entrée principale. Les miliciens s'affolent et le premier jet de nuc s'élance comme un éclair vers la foule désarmée qui se disperse. Les Human+ présents dans le défilé ripostent en déployant leurs épines dorsales ou en hérissant leurs griffes, Tsuk active ses ailes qui projettent des fléchettes sur les gardes. Des tirs de riposte s'ensuivent, visant sans discernement hommes, femmes et vieillards quand le premier hélicab émerge dans les airs, surgi de nulle part.

— Les flecs !

L’engin se déplace au-dessus de la foule qui se couche sur le sol, puis stationne à hauteur de Jénard, où il opère une rotation et manœuvre pour lâcher un filet et le capturer.

— Salo ! Il a rien fé ! crie Tsuk.

Sans réfléchir, elle propulse des flèches qui vont se planter dans les hélices de l’hélicab. Les flecs tirent à bout portant sur Jénard, lui arrachant la main, alors qu’il se débat, empêtré dans les cordages. Il hurle de douleur.

— Fuck U ! enrage Tsuk qui lance ses dernières flèches, des explosifs.

L’hélicab vrille, prêt à s’écraser, quand le pilote parvient à redresser l’engin avant de décamper. Des spasmes tordent le corps de Jénard que des gaz toxiques font suffoquer. À terre, la capsio rampe jusqu’à son ami qui perd connaissance, prisonnier de son filet et gisant dans une flaque de sang. La nouvelle de l’attaque contre le cloudolacrimeur submerge l’algorithme de Médi, si bien que personne ne remarque qu’au même moment le trou de ver se referme.

Sextant 1350 : Titan – 0° 17′ 37″ S, 163° 10′ 39″ E (Huygenscity)

Les scientifiques sont sans voix. L'astéroïde qui se dirigeait vers la Terre a ralenti sa course pour suivre les vaisseaux terriens qui fuyaient vers Titan. Deux jours après le débarquement de la cour du Jin, il a pénétré dans l'atmosphère de la lune rousse, plongeant des chercheurs de renommée interplanétaire dans un complet désarroi. En direct sur Lacrima, le professeur Auber, directeur de l'Usa, explique aux profanes les raisons de sa surprise :

— Il nous semblait impossible qu'un astéroïde puisse ainsi décélérer près d'un astre, pour se rapprocher délicatement de sa surface au-dessus de laquelle, à présent, il flotte ! Les images retransmises montrent clairement qu'il s'agit d'une voile solaire en forme de parapluie renversé. La seule explication plausible est qu'une intelligence extraterrestre se cache derrière cette photovoile.

« Ces événements, commente Médi en reprenant la parole, viennent perturber le quotidien des Titaniens qui n'aiment décidément pas les surprises. Ils avaient déjà suffisamment à faire avec une population qui se révoltait, un nouveau VG qui parlait de réformes et des camarades disparus dans la gueule du trou de ver qui s'était refermé, ils doivent maintenant faire face à ce qui pourrait être un vaisseau alien. En reprenant leurs calculs, les spécialistes se demandent à présent si la voile en question ne serait pas justement entrée dans Sol par le trou de ver. La question est posée : comment ne l'ont-ils pas remarquée plus tôt ? »

Auber explique par intercom sa nouvelle hypothèse à Raffinon qui se déplace désormais dans un exosquelette, en attendant que ses os se ressoudent. Elle converse avec lui en trottinant dans le jardin du centre de réadaptation, suivie par les membres de son administration.

— L'artefact serait habité ! explique-t-elle à son staff, après avoir coupé la com.

Elle semble atterrée. Son regard mobile danse au milieu de son visage exsangue et maigre, la tête et le cou entravés par un corset, pour chercher Ed qui fait irruption dans son champ de vision, imité par Lani, sa nouvelle secrétaire.

— On fait quoi ?

Un petit sifflement annonce à la nouvelle VG la venue des lacricams, tel un essaim de guêpes près d'une ruche. Leurs gros yeux fixés sur elle l'empêchent de voir Lani. Elle songe qu'il lui faudra passer une loi au plus vite, censurant le journalisme.

— Madame la vice-gouverneur, entonne Médi, comment réagissez-vous à l'atterrissage de la voile solaire ? Se pourrait-il que nous ayons des visiteurs ?

— Purée de satellite ! Je n'ai aucune intimité ! Je suis filmée en continu sans pouvoir discuter sereinement avec mes conseillers, et ça commence à m'agacer !

Médi n'est pas visible par l'interviewée mais on entend sa voix sortir des multiples micros.

— C'est assez déconcertant, admet Raffinon après s'être calmée. Oumuamua #3 a atterri chez nous. Pourquoi ? Nos ingénieurs tentent d'approcher la chose à distance pour prélever des échantillons. Quand j'aurai plus de nouvelles, je vous le dirai.

Avec son bras mécanique, elle donne un violent coup au drone le plus proche qui part valdinguer contre un arbre.

— Oups !

Contrariée, l'ancienne opposante fait signe à Lani de congédier la nuée de lacricams et demande à Ed de la suivre dans ses déambulations.

— Il devient plus que probable que des extraterrestres se soient introduits dans Sol, au moment où cet empaffé de Schmulien en sortait. Pour Auber, des aliens commanderaient le caillou car il est anormalement creux et léger.

Ed, les bras croisés, est furax.

— Je te l'avais dit ! Tu t'étais bien foutue de ma gueule à l'époque !

Éli se sent dépassée.

— Pourquoi faut-il que ça tombe sur moi ?

— Oumuamua a suivi la trajectoire des vaisseaux terriens vers Titan.

— Eh bien, que les Terriens aillent lui parler !

— Le Jin par intérim n'est pas d'accord, coupe Lani qui regrette aussitôt son intervention.

Ed pose sur elle un regard compatissant quand leur leader sort définitivement de ses gonds.

— S'il croit m'impressionner parce qu'il a une bite, celui-là ! Appelez-le et passez-le-moi !

Lani, motivée par la colère de sa supérieure, débusque le souverain qui refusait de prendre l'appel. Elle retransmet illico la com à Raffinon.

— Chère amie….

L'homme n'a pas le temps de terminer sa phrase.

— Espèce de post-adolescent impubère ! Je ne suis pas votre amie ! Vous n'êtes qu'une couille molle ! Arrêtez vos balivernes et passons aux choses sérieuses.

Hérissé par la grossièreté de la Titanienne, le Jin fait une grimace.

— Mais je vous en prie, dites-moi ce qui vous amène.

Le ton condescendant du Terrien a le don d'exaspérer la convalescente.

— Ce qui m'amène ? Ce foutu astéroïde qui a suivi vos foutus vaisseaux et qui s'est posé sur ma foutue planète. Voilà ce qui m'amène !

— Je vous sens contrariée !

Le détachement du Jin lui fait l'effet d'une douche froide.

— Vous vous foutez de moi ?

— Mais pas du tout !

Le Terrien semble sincère, il poursuit.

— Pour l'instant, il n'y a rien d'alarmant. Dites-moi ce dont vous avez besoin et je vous aiderai.

— Eh bien disons, pour commencer, votre armée.

— Je veux bien, mais vous savez comme moi que vous réclamez l'indépendance. Que diront vos électeurs lorsqu'ils nous verront débarquer ?

Raffinon maugrée quelque chose d'incompréhensible qu'Ed identifie comme une menace de mort. Profitant de ce silence inattendu, le nouveau Jin – qui a plus d'un tour dans sa manche – suggère :

— Vous devriez vous tourner vers Basile, l'Archonte sera ravi de vous prêter main forte.

— Pardon ? Ce serait pire encore ! Merci, je vous rappellerai quand je n'aurai besoin de rien !

Elle coupe le trans qu'elle abandonne sur la pelouse avant de l'écraser sous ses pieds articulés. Puis, d'une voix forte, elle appelle Lani qui a de nouveau disparu. Quand celle-ci montre le bout de son nez, Raffinon, semblable à une femme-araignée, se dirige vers elle d'une démarche grinçante, peu naturelle mais régulière. Dans cet engin, elle paraît encore plus féroce qu'avant l'accident.

— Lani, ce lâche de Jin ne veut pas se mouiller. Je crois que je préférais encore Schmulien. Nous ferons donc ce que n'importe quel incompétent ferait à notre place, nous prendrons conseil auprès de l'armée. Convoquez le général !

La trentenaire aux allures d'écolière, avec ses cheveux tirés à quatre épingles et sa robe évasée bleu marine, salue son boss et initie sa recherche.

— Formez un conseil d'urgence et invitez les gouverneurs de Mars, Io et Europe. Après tout, c'est l'ensemble de Sol qui est concerné ! précise la VG.

Ed escorte Raffinon jusqu'à sa chambre où ils seront plus tranquilles pour travailler. Éli se confie en chemin.

— Si ce truc pète, Saturne seule sait combien il y aura de survivants !

— J'ai rassemblé les données recueillies, de nombreux experts disent que ce machin-là est inerte !

— Mais c'est pas i-nerte ! Elle insiste sur le dernier mot. Ce truc sait ce qu'il fait et qui il suit.

— Tes homologues t'ont confirmé leur soutien, ils enverront leurs armées en cas de besoin.

— Enfin, une bonne nouvelle !

— C'est parce qu'ils veulent nous refiler la patate chaude.

Elle le fixe, rassérénée.

— En fait, tout le monde a les foies.

— Il se dit même que les Terriens repartent en douce pour une destination plus sûre, comme Mars.

— Tu rigoles ? Enfermez-les ! Personne ne quitte le territoire !

— On peut pas faire ça !

— Je vais me gêner.

Ed la regarde, bras ballants, tentant de la contenir par des paroles sensées mais sa cheffe ne l'écoute plus. Ils entrent dans la chambre aménagée en succursale présidentielle, où Lani les rejoint.

— J'ai l'Archonte au bout du trans, il veut vous parler.

La VG semble agréablement surprise et invite son assistante à balancer la com sur le mur-écran. Basile lui donne l'impression de se désagréger devant son appareil.

— Je voulais vous féliciter pour votre élection, dit-il.

— Vous en avez mis du temps !

L'Archonte enfonce sa bouche entre ses bajoues, retenant une réplique assassine, quand Raffinon renchérit :

— Comptez-vous vous présenter devant Oumuamua ?

En guise de réponse, la connexion avec l'Archonte est coupée.

— C'est bon, j'ai compris, marmonne la nouvelle chef d'État, j'irai moi-même.

— Madame, lance Lani, le conseil d'urgence est réuni par holoconférence.

— Alors, commençons !

Ed active les murs de la chambre pour y retransmettre l'image des correspondants.

— Basile se fait représenter par le chef d'état-major des armées, explique-t-il, les gouverneurs de Mars, Europe et Io sont en ligne.

— Leurs producteurs sont déjà sur place, ils attendent dans le hall de pouvoir participer à la réunion, précise la secrétaire.

— Faites-les entrer.

Lani s'éclipse et commande à des sièges de prendre position au centre de la salle.

— Une civilisation capable d'ouvrir un trou de ver pour nous rendre visite ne fera qu'une bouchée de l'humanité, s'énerve le général en entrant.

— S'ils avaient voulu nous anéantir, réplique Raffinon du tac-au-tac, ils l'auraient déjà fait. Asseyez-vous.

— Je vous signale que mes hommes sont aux premières loges, poursuit le militaire. Si Oumuamua devient hostile, ce sont eux qui prendront.

— Ne soyez pas si nerveux, l'interrompt le gouverneur d'Europe sur l'un des murs. Ce vaisseau cherche manifestement un contact. Trouvons un moyen de communiquer avec lui.

— Madame, Oumuamua #3 s'est joyeusement posé près du spatioport, certainement attiré par son intense activité de navigation.

Il connecte son trans qui matérialise un holo de l'engin.

— Il ne mesure que cent mètres de long pour dix de large, et il ressemble à un parapluie gris anthracite. Sans rien demander à personne, Médi a invité des AA de Mars et Europe pour filmer Oumuamua en continu. On fait quoi ?

— Vous devez nous laisser travailler, coupe Gordo, le producteur de Mars.

— Schmulien s'est barré et nous a laissés dans un sacré merdier ! s'énerve Éli.

— Ne commençons pas, tempère le militaire.

— Je vous préviens que je ne vous laisserai pas voler notre démocratie, articule-t-elle en prenant son air le plus menaçant.

— Dans ce cas, allez-y, vous ! Partez dans le désert discuter avec ce truc et arrêtez de m'emmerder !

À ces mots, les gouverneurs des autres colonies se déconnectent, ne souhaitant pas être mêlés aux tensions politiques de Titan. Un ange passe, Éli échange des minitextes avec Ed. « Quel bordel ! » Son assistant lui répond par symboles : un doigt dressé avant le signe royal --I-. Puis, il écrit « Négocier paix sociale avec Jénard. »

Les producteurs des planètes amies, qui ne sont pas venus les mains vides, brisent le silence.

— Nous vous proposons de coproduire un show intitulé « Bienvenue chez Oumuamua » entonne Gordo.

Une multitude de spots publicitaires se mettent à tournoyer dans la pièce, en lançant des slogans à la gloire du visiteur alien.

— Le direct rapportera de l'argent à Titan, grâce aux paris ouverts dans Sol.

— Vous allez parier sur quoi ? interroge sèchement Raffinon.

— Aux lacrimeurs de décider.

— Interdiction de parier sur l'explosion de Titan ! Je vous préviens !

Sylvaporte lui manque mais Ed sera là pour contrôler les médias.

— Le show serait organisé sur la station Hope, poursuit Dizon, le producteur d'Io.

Ed semble approuver ce choix.

— Les caméras filmeront en continu un plateau d'experts, en attendant qu'Oumuamua veuille bien révéler au public sa véritable nature.

Raff s'isole dans le couloir pour discuter avec son équipier.

— Du pain et des jeux, voilà comment je gouverne !

— Tu ne peux pas refuser le projet sans te mettre les gouverneurs à dos.

— Oui. Bon, j'aurai un peu de répit.

Elle revient bruyamment dans la chambre d'où le chef d'état-major la toise.

— Gordo, affaire conclue. Chaque planète dépêchera son chroniqueur sur Hope ainsi qu'un drone près de l'astéroïde. Les caméras étrangères devront payer un droit d'accès au canal de communication pour filmer et diffuser les images. La moitié des recettes ira à l'armée de Basile. Général, vous avez carte blanche.

Puis, le regard hautain et d'un geste méprisant, Éli renvoie tout ce petit monde pour retrouver un peu d'intimité.

Pendant une semaine interminable, cependant, rien de notable ne se produisit. Le caillou s'entêtait à demeurer silencieux, n'adressant aucun signal à ses hôtes, ce qui n'empêchait pas les speakers d'enchaîner les commentaires et interviews sur la nature de l'objet extrasolaire. Au bout d'une semaine, l'effervescence due à l'arrivée de l'astéroïde sur Titan se tassa et les militaires comme les politiques commencèrent à entrer dans une routine rassurante où chacun restait à sa place en attendant que quelque chose se passe.

Les milliards pleuvent sur la lune brumeuse qui attire désormais les plus grandes enseignes de Sol. Toutes veulent être vues près de la voile. Raffinon aurait presque souhaité que les choses durent ainsi éternellement, mais elle sait, au fond, que la décision la plus sage reste de bouter ce machin hors de Titan au plus vite. Gordo, le producteur vedette, annonce le début du show.

— Bienvenue chez Oumuamua ! Chers lacrinautes, comme tous les soirs nous vous présentons l'événement le plus extraordinaire de Sol. Un OVNI flotte gracieusement au-dessus du désert titanien, défiant ainsi toutes les lois de la gravité. Hier, le directeur de l'Usa a confirmé la nature artificielle de l'objet. Il ressemble à une pyramide inversée et le professeur nous a expliqué qu'il nous rendait visite environ tous les mille ans. Mais là, la fréquence s'est accélérée. À la question du physicien Enrico Fermi qui demandait pourquoi les extraterrestres

ne nous avaient toujours pas contactés, la réponse est « Ils l'ont fait ! » mais nous n'y avons pas cru.

Des images s'incrustent sur les écrans.

— Sur les parois des grottes préhistoriques du monde entier, poursuit Gordo, les archéologues ont trouvé des représentations de cigares qui pourraient ressembler à notre visiteur ici présent, mais on a qualifié les ufologues de débiles.

Un jingle, inspiré d'un petit rire moqueur strident, se fait entendre et Gordo poursuit :

— À Palenque au Mexique, des archéologues ont découvert le sarcophage du roi maya Pacal qui le représente installé dans un vaisseau spatial. Mais là encore, personne n'a cru les chercheurs !

Nouveau petit rire de diablotin.

— Au tout début du 21ème siècle, le télescope Pan-STARRS1 à Hawaï repérait Oumuamua #1. Bialy et Loeb, deux astronomes de Harvard, ont alors parlé d'objets extraterrestres, mais on leur a ri au nez ! Devinez qui ne rit plus aujourd'hui ?

Le bruit sec d'un ballon qui éclate vient ponctuer la présentation.

— Les Titaniens ! Je vous présente nos invités de ce soir…

Alors que de nombreux commentateurs glosent sur l'origine d'Oumuamua #3, une petite lueur bleutée perce au travers de l'immense coque brune de la photovoile, d'où s'exfiltre un minuscule objet volant.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Gordo, interloqué.

— On dirait que l'éléphant vient d'accoucher d'une souris, commente Dizon.

— Chers lacrinautes, un petit artefact flottant vient de sortir de l'énorme machine.

Une lacricam montre un robot militaire qui s'élance à la rencontre de la chose : une boule de métal brillant dont un œil s'est ouvert à l'approche de l'androïde. L'un et l'autre se regardent en chiens de faïence, l'humanoïde analysant la composition de la boule qui, de son côté, doit en faire autant avec son vis-à-vis. Les présentateurs, qui s'attendaient à une rencontre beaucoup plus spectaculaire, stimulent l'audimat en promettant l'apparition de nombreuses autres boules flottantes et, pourquoi pas, l'émergence d'un être vivant venu d'un autre système.

— Un feu d'artifice, ce serait bien, suggère Gordo qui transmet illico la proposition à Dizon.

Ils n'ont pas à attendre longtemps avant que l'ingénieur prenne part à l'audioconférence.

— Simuler un feu d'artifice serait un jeu d'enfant ! On va activer les lampadaires mobiles du campus le plus proche et jouer avec leur teinte et la hauteur du vol.

Les producteurs approuvent.

— C’est parti !

Le présentateur annonce la bonne nouvelle au public dont l’audimat faiblissait à vue d’œil.

— Mesdames et messieurs, chers lacrinautes, nous allons accueillir nos visiteurs avec un spectacle pyrotechnique. Ça les encouragera à sortir !

Pendant que le robot terrien et la boule aliène poursuivent leur étreinte silencieuse, les lacrinautes distinguent dans le lointain une nuée de lampes étincelantes qui se rue vers la voile géante qu’elle entoure comme une guirlande entortillée autour d’un sapin. La réponse ne se fait pas attendre, la sonde aliène émet une salve d’infrasons qui propulse le robot cent mètres en arrière et fait griller le ballet de lampions. Le silence règne parmi les animateurs tandis que le taux d’audience culmine dans des proportions jamais atteintes. Un épais nuage de poussière monte devant le champ des caméras et bouche la vue sur le spatioport devenu un immense champ de ruines.

— Ah, les cons !

Raffinon fulmine.

— Et personne n’a songé à me consulter avant d’envoyer des drones sur notre visiteur ?

Elle va et vient sous l’unique arbre du parc, son exosquelette grinçant bruyamment sans pouvoir couvrir sa voix stridente.

— De simples lampions, madame, répète Lani inlassablement.

— Allez leur expliquer, vous, que c’était pour faire joli !

Son armature s’affaisse en soufflant, signe que Raffinon est en position assise et, après un moment de silence que personne n’ose rompre, la chef d’État lâche :

— Va falloir y aller nous-mêmes.

— Quoi ? Ed n’en croit pas ses oreilles.

— Pas le choix ! insiste sa patronne. Soyons honnêtes : la confiance avec ce machin est rompue.

— … des deux côtés, complète l’adjoint.

— Oui, c’est vrai. Et si je n’y vais pas, notre cher amiral va faire une connerie.

— Général.

— Peu importe. Lani, appelez-le tout de suite.

La dirigeante se tourne vers le nanomaticien.

— Établis une connexion avec mes homologues de Mars, Europe et Io, je dois leur faire part de mon plan.

Ed s’exécute. Une fois connectés, Raffinon explique aux chefs d’État son intention de se rendre sur place.

— C’est de la folie, gémit le souverain d’Europe. Avez-vous vu ce qu’ils ont fait à ce pauvre robot ?

— Ils ont eu peur, explique Éli.

— Ça, vous n’en savez rien du tout.

— Ça semble tout de même probable, elle surenchérit.

— Même moi, je n’ai pas compris ce que c’était que cet essaim lumineux, s’exclame le leader martien.

Par son initiative, Raffinon sent qu’elle force l’admiration de ses homologues masculins.

— Chers collègues, si nous ne nous revoyons pas, je souhaiterais faire une demande au nom du peuple titanien.

L’assemblée virtuelle se tait.

— Ceci est mon testament. Si je venais à mourir, ce serait au nom de l’humanité toute entière. Je veux que Sol se souvienne de mon sacrifice et soutienne, en remerciement, la demande d’indépendance de Titan.

Les leaders des planètes libres acquiescent, gênés d’envoyer leur alliée vers une mort probable, mais aussi trop heureux de savoir que le visiteur extrasolaire a élu domicile sur Titan. Raffinon espère que ce sentiment de honte ou de culpabilité leur soutirera des voix en faveur de Titan.

Parsec 117 : Tetra Cygni

À onze années-lumière de la Terre, sans espoir de secours, notre vaisseau se dirige vers une planète étrange, encapsulée dans une bulle translucide qui rappelle l'atmosphère de Titan, en moins opaque. On approche et je vois ses étendues liquides, son sol verdoyant, et on nous explique que ces soleils se comportent comme le nôtre, à savoir que les effets de leurs champs magnétiques sur l'exoplanète semblent similaires à ce que nous connaissons dans Sol. Je suis soulagée d'arriver saine et sauve dans cet endroit splendide à la végétation luxuriante, où une gravité plus élevée que sur Titan compensera sa faible pression atmosphérique. En gros, me dit-on, je ne sentirai pas la différence.

À l'ouverture des portes du vaisseau, je suis éblouie par la lumière vive et je descends les escaliers à tâtons, les jambes flageolantes, faible et étourdie par un long et interminable trajet, stupéfaite d'avoir enfin atteint ma destination. Je ne peux pas décrire ce que je ressens, mais je suis désemparée de devoir agir. J'hésite, j'ai peur de tout, habituée à ne rien faire. Le vaisseau d'Espiau est reparti aussitôt après nous avoir déposés près du camp de Schmulien et du commandant de l'Écho. J'entends sur ma droite un bruissement qui me fait sursauter puis je reconnais le frémissement de l'eau. Pas un mot n'interrompt notre descente du navire, même les enfants ont cessé de chouiner devant le spectacle foisonnant de la nature. Des robots-nurses accourent pour nous prendre en charge, munis d'un siège sur lequel je m'écroule, à bout de forces. Avec son bras mécanique, le bot insère deux petits tuyaux dans mes narines puis descend vers le camp à toute allure. Je vois le paysage défiler autour de moi et l'air frais caresse ma peau. Toujours éblouie, je pose ma main en visière sur les yeux et je devine la silhouette du campement. Je repère, alors que nous approchons, des tentes qui servent de postes de secours, où le robot m'étend sur une chaise-longue avant de repartir en trombe chercher un autre rescapé. Là, un robot-doc prend le relai pour me donner les premiers soins. Il commence par me réhydrater et refuse de me donner la nourriture consistante que je réclame. Je m'assoupis, Chelsea à mes pieds.

À mon réveil, je cherche Coz du regard et je la vois qui dort un peu plus loin avec sa fille. J'étouffe sous la tente et je décide de sortir. Les robots ne font pas attention à moi, je pousse un drap pour dégager l'ouverture et me retrouve dehors, où tout semble surdimensionné. Les herbes ressemblent à des fougères rosées qui font ma taille et m'arrachent un sourire béat. Les fleurs s'élèvent sur plusieurs mètres et notre soleil est double. De fortes odeurs, plus ou moins agréables, saturent mes narines. Ça fait si longtemps que je n'ai pas senti l'odeur de la nature, des siècles, une éternité. J'ai oublié le temps d'avant et le temps d'après, j'ai vécu dans

l’instant durant toute la traversée. Le Jin en personne vient m’accueillir et je dois dire que je suis heureuse de revoir un visage familier.

— Bienvenue missis Pricard !

Son apparence m’effraie presque. Il a maigri, ses lèvres sont fissurées et deux petits tuyaux transparents sortent de son nez. Je touche mon visage pour vérifier que je porte toujours les miens, puis je regarde autour de moi.

— On dirait la Terre d’avant le grand hiver ! je balbutie.

— C’est vrai ! Il me fait une accolade chaleureuse. Comme c’est bon de vous revoir.

— C’est de l’eau ? je lui demande en désignant le fleuve.

— Oui, nos savants l’ont analysée, rien à craindre tant que vous ne la buvez pas. Elle contient des bactéries que l’on ne connaît pas.

Il caresse Chelsea qui m’a suivie.

— On me doit un chyène, vous vous souvenez ?

— Vraiment ? Je vous rappelle que vous avez voulu vous débarrasser de moi en m’envoyant sur le radeau.

— Rancunière à ce que je vois. Pas de chyène alors ?

— Pas de chyène !

— De toute façon le vôtre est tout efflanqué !

Il se tourne vers le paysage autour de nous et lève un bras vers la cime des arbres.

— Ici tout existe en grande quantité, mais de façon peu variée. Regardez les feuilles de ces arbustes, elles sont toutes similaires.

— L’air est respirable ! je m’étonne. C’est sans danger ?

— Il y a un peu trop d’oxygène, certains d’entre nous sont euphoriques. Nous risquons l’hyperoxie.

— L’hyperoxie ?

— Si votre vue se trouble ou que vous avez des nausées, vous devez aller vous reposer dans l’un des vaisseaux. Nos savants fabriquent en ce moment-même des filtres nasaux plus performants que celui que vous avez dans le nez. Tout ira mieux avec ce nouveau dispositif.

J’emplis mes poumons d’une grande bouffée d’air. Le Jin me fixe de nouveau avant de repartir. Je le trouve assagi. Je le suis du regard, il se dirige vers des civils fraichement débarqués par Lapérère et je vois le feuillage s’écarter sur son passage pour se refermer derrière lui. À mes pieds, mon chyène joue avec des herbes aux lames aplaties. Je redresse la tête et je vois Coz sortir de la tente, je lui fais signe de me rejoindre.

— Tyé dort toujours ?

— Comme un bébé !

Notre vaisseau a atterri sur une clairière mais je repère une trouée entre les arbres, une petite éclaircie qui conduit au fleuve. Coz et moi nous faufilons entre les herbes hautes et nous arrêtons sur la berge fleurie, quand nous voyons dans l'eau de longs serpents sur lesquels se reflète le ciel. Ils ne sont pas très effrayants mais ils me dissuadent de me baigner. Mais je ne peux pas réfréner l'envie de m'approcher des rochers quand un cri hideux déchire le ciel rouge. En relevant la tête, j'aperçois une bête qui plane au-dessus de nous, semblable à un oiseau gigantesque mal dégrossi. Je regarde Coz qui me suit, sans s'inquiéter. Je continue de descendre la rive avec précaution, en m'accrochant aux rochers, avant de plonger ma main dans l'eau.

— C comment ? se renseigne Tyé qui nous a suivies.

— Tiède, doux…

Je ne sais pas quelles bestioles nagent dans cette faible profondeur. J'hésite mais je finis par glisser et me mouiller de la tête aux pieds. Appuyée contre la roche, je ris et ça m'arrache les côtes.

— Bouge plus ! me lance Coz, tu vas retomber !

Je reste là, hébétée et épuisée, en attendant que ma famille me rejoigne. Le double soleil caresse ma peau et l'immersion m'a donné l'impression de renaître.

— Elle est bonne ! s'écrie Coz, surprise.

L'air et le contact direct avec la nature m'effraient et m'enivrent à la fois, quand j'ai l'impression d'entendre une voix dans ma tête. « Tout ça t'a manqué ! »

— Chelsea ?

Mon chyène et moi ne pouvons plus communiquer qu'à très courte distance, je sens malgré tout dans mon poignet l'excitation de mon animal que je vois au loin se rouler dans les fougères. Chels finit par me rejoindre en tressautant, il s'assoit à mes côtés, manifestement satisfait, puis se met sur le dos.

— Tu m'as parlé ? je lui demande.

— **Quoi ?**

J'oublie aussitôt l'incident.

— Tu m'as l'air content.

— C comme ça la Terre ? me demande Tyé après s'être assise près du chyène.

Je pose ma main sur sa jambe et la regarde dans les yeux.

— Oui, c'est encore plus beau.

— Alors, pourkoi T partie, tatie ?

Je baisse la tête, la question m'embarrasse.

— La misère… L'acide sulfurique... L'hiver…

Je comprends à son expression que je ne l'ai pas convaincue. « Oui. Pourquoi être partie ? » Encore cette voix sortie de nulle part, je sursaute. Ce n'est pas Chelsea, j'en suis certaine à présent. C'est autre chose, une présence qui me saisit et s'empare de moi puis me délaisse complètement. Morte de fatigue, je néglige cette expérience étrange pour revenir à ce que je faisais. J'explique notre histoire à Tyé qui a besoin d'une réponse.

— Nous avons été chassées ma chérie. Nous étions trop pauvres.

Elle prend ma main, je la soutiens pour qu'elle me rejoigne sur le rocher. Je découvre des sensations jamais éprouvées auparavant, et j'ai le sentiment que tous les pores de ma peau se dilatent pour recevoir directement la lumière venue du ciel. Les odeurs encombrent mon nez de senteurs douces qui m'apaisent. J'en ai les larmes aux yeux, je ne contrôle plus mes émotions. Soudain, Tyé désigne quelque chose de la main :

— Tatie, regarde !

— Un poisson !

Je me précipite pour l'attraper mais il me glisse entre les doigts.

— Viens ma chérie, on va chercher une bassine ou un truc comme ça, dit sa mère.

Je les vois qui reviennent un instant plus tard, une passoire imprimée dans la main, et nous n'avons pas à attendre longtemps pour qu'un animal saute. Cette fois je l'attrape et Tyé n'est pas peu fière de remonter avec notre prise.

— Montre-le à Ant, je lui conseille. C'est un Terrien, il saura quoi faire.

Nous retournons au campement, une clairière bordée d'arbres gigantesques qui dissimulent notre présence, tel un écrin où la lumière filtre. Tyé part devant retrouver le gamin en sautillant et lui montre sa prise. Il la regarde avec curiosité.

— Maintenant, faut le tuer, il nous dit.

— Pourkoi ? demande Tyé.

— Pour le manger. Sinon la pauvre bête va agoniser.

— Ah ?

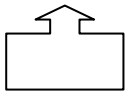
— Pas question que Tyé tue quoi que ce soit ! déclare sa mère.

— Ok, m'dame.

Le petit part chercher un caillou. *Paf !* D'un grand coup, il assomme notre proie.

— Il se tortille encore ! dit Tyé

Paf ! Une dernière fois. Coz et moi avons tourné la tête. Les soldats lancent un barbecue et, en attendant, je décide d'installer un panneau : un rectangle avec une flèche dessus qui représente le logo d'un campement.



— **UN HOMMAGE ?** me demande Chelsea.

— Oui.

En exhumant les signes capsionautiques, je souhaite peut-être créer une continuité entre nos deux mondes et m'adresser à tous ceux que j'ai laissés derrière moi. J'attache le panneau à l'une des barres de la clôture.

— **TU PENSES A EUX ?** insiste mon chyène.

— Je pense pas à grand-chose, tu sais.

Je m'accroupis pour le caresser.

— Mais heureusement, je vous ai, Coz, Tyé et toi !

Il aboie pour approuver.

Puis, des bots se sont animés jusqu'à la fin de l'après-midi pour dresser des dômes gonflables reconvertis en lieux de vie, les tentes étant réservées aux malades. J'ai fait une première queue pour recevoir de l'eau potable puis une autre pour être examinée par un médecin.

— **C'EST CURIEUX**, s'entête Chels, **ON PEUT RESPIRER L'AIR, IL Y A DE L'EAU…**

— Oui, mais dans l'eau il y a des bactéries.

— **OK MAIS QUAND MEME, AVOUE !**

Il me fait douter.

— C'est sûr, comme si cette planète était faite pour nous.

— **C'EST TROP BEAU POUR ETRE VRAI !** insiste mon AA.

— Je comprends pas ce que tu veux dire.

— **RIEN, JE CONSTATE. C'EST BIZARRE.**

Je parle dans ma barbe mais je sais que nous nous faisons tous les mêmes réflexions, nous sommes simplement trop fatigués pour réfléchir plus avant. L'urgence est de récupérer des forces. À la nuit tombée, la fortification du campement est achevée, des barrières nous protégeront d'une attaque extérieure. Les petites habitations sont au centre d'un cercle plus vaste où les feux de camp se multiplient. Je m'éloigne du module des civils pour aborder

Lapérère qui sirote un verre de Madère avec Schmulien. Il ne semble pas troublé outre mesure en me voyant approcher.

— Commandant, sommes-nous sur Surus ?

— Je n'en sais fichtre rien, il me répond. En toute honnêteté, il me semble que les Suriens ne respiraient pas notre air, mais bon… Une chose après l'autre. Le Jin et moi voulons proposer de nommer cette planète Neo Terra. Qu'en pensez-vous ?

Je hoche la tête en signe d'acquiescement.

— J'adore l'idée, c'est vraiment ça, une nouvelle Terre.

Il balaie du regard les soleils couchants.

— Je suis sûr, reprend-il, que cette planète si accueillante nous réserve bien des surprises. Un conseil mademoiselle – il tend son verre en ma direction – mettez-vous à l'abri pour la nuit.

Je l'écoute et retourne vers ma tente. En chemin, je passe devant le panneau que j'ai planté plus tôt, une idée me vient. Je sors mon nuc et je brûle le bois pour écrire en belles lettres le nom de notre nouvelle maison, Neo Terra. Enfin, je rejoins Coz et Tyé devant notre tente où elles jouent aux dés. Sur ma porte, je dessine un chat qui signifie que des femmes aimables habitent là.

La nuit venue, on s'est allongées sur le sol pour regarder les gouttes des étoiles dans le ciel. Je n'avais jamais vu l'infini, ni sur Terre ni sur Titan et les alternances jour nuit me perturbent car le double soleil étire nos journées comme dans le nord d'Europasia. Les matins sont frais, une lumière rose court sur l'horizon et les bruits dans l'eau reprennent, comme si les poissons s'éveillaient eux aussi. Sur ce nouvel Éden, les soldats abattent suffisamment de gibier pour nourrir tout le campement, de grosses bêtes à la peau rose ou bleue, sans pelage et dotées de dents acérées qui dépassent de leur large mâchoire. Des filaments hirsutes forment un pompon sur leur crâne. Ant a essayé d'impressionner Tyé en rentrant de la chasse.

— Y'a un gars qui a reçu un jet.

— 1 jé de koi ?

— Un jet d'acide, ça a fait un bon de deux mètres au moins ! Ça a jailli de son dos à l'animal.

Les médecins les ont examinés pour conclure qu'il s'agit d'un mammifère comestible aux organes étonnants. La seule difficulté consiste à retirer le pompon empoisonné sans contaminer la viande. Un médecin a montré au cuistot où et comment inciser le crâne. Mon chyène n'en mène pas large, il a reniflé des poppers inertes – c'est le nom que les civils leur ont donné car leurs jets font de petits *pop* –, examiné leurs canines, leur gabarit, et en a conclu qu'ils sont non seulement plus gros et plus massifs que lui, mais aussi mieux armés. Leur museau est surplombé d'une double excroissance, au-dessus d'une gueule élargie. Sur Titan, Chelsea était la bête la plus monstrueuse de la planète mais, sur Neo Terra, mon animal de compagnie se trouve en face de rivaux effrayants. Il a un mauvais pressentiment et fait une fixette.

— **IL Y A TROP DE COÏNCIDENCES.**

— Tu parles de l'air ?

— **DE L'AIR, DE L'EAU. CETTE PLANETE EST TERRAFORMEE JE TE DIS.**

— Et c'est pour ça qu'Alice s'est ouverte. Pour qu'on vienne ici.

— **ET OU SONT CEUX QUI NOUS ONT FAIT VENIR ?** finit-il par demander.

Je n'ai pas envie d'entendre ses jérémiades, je suis trop fatiguée et trop heureuse à la fois d'être arrivée à destination. Il s'est mis à griffer des capsiosignes sur les murs.

— Tu fais quoi ?

— **JE PREVIENS LES PROCHAINS QUI DEBARQUERONT ICI, QU'IL FAUT FAIRE ATTENTION.**

— Tu crois que le radeau va s'en sortir ?

— **ON SAIT JAMAIS.**

Retrouver Saviri sain et sauf me ferait plaisir mais j'oublie cette idée quelques instants après, trop absorbée par le bonheur d'être sur une nouvelle Terre. Le paysage est splendide, tout est démesurément grand et florissant. Mon odorat, qui a été très peu stimulé sur Titan, est parfois agressé. Les fleurs dans la clairière sentent particulièrement mauvais, au point de rendre certains voyageurs nauséeux mais leurs pétales épais et gluants, extrêmement colorés, piègent des insectes gros comme mon poing qu'il vaut mieux éviter. J'ai vite fait mon choix et je me suis accommodée de l'odeur pestilentielle de ces bourgeons en passant un foulard sur mon nez. Les infirmiers ont examiné la flore et ont confié à Rasty, le cuistot du camp, des plantes médicinales pour agrémenter ses mets. Mais ses plats restent fadasses, même s'ils conviennent à notre horde d'affamés. Nous sommes passés du bouillon aux légumes et nous avons droit à présent à quelques morceaux de viande dans nos soupes. Rasty cherche un moyen de faire ressortir le goût du tarok, un petit mammifère local, et envisage désormais de braiser leur chair avant d'ajouter l'eau.

Je partage mes hallus auditives avec Schmulien et Lapérère qui en parlent ouvertement. Le premier a eu recours à des bouchons d'oreille, le second pense avoir rencontré Dieu alors que, de mon côté, je me demande si l'implant qui me permet de communiquer avec Chelsea n'est pas en train de capter des interférences. Comme les voix parlent dans ma langue, je pense que ces conversations émanent de la colonie. Certaines sont très fortes, d'autres plus lointaines mais elles viennent toutes de la même direction. Ça commence à devenir vraiment gênant. Parfois, pour atténuer le vacarme dans ma tête, je porte un casque et j'écoute de la musique ou je plaque tout simplement mes mains sur les oreilles. Pour en avoir le cœur net, le Jin et moi avons pris rendez-vous avec le doc du camp qui a d'abord diagnostiqué une schizophrénie.

— Ces voix qui vous parlent, sont-elles agressives ou malveillantes ?

Schmulien et moi nous nous regardons, peu convaincus, et répondons de concert par la négative.

— Que vous disent-elles exactement ?

— C'est surtout un brouhaha ! je m'exclame.

— Oui, comme si plusieurs personnes parlaient en même temps, renchérit le Jin.

Je reformule ma réponse, en songeant aux perceptions récentes auxquelles je n'avais pas prêté attention.

— Depuis peu, une voix domine les autres. Et quand je tourne la tête, j'ai l'impression que je perds ou non la communication.

Le médecin lève les yeux de sa feuille-écran, soudain intéressé.

— Vous voulez dire... comme si vous captiez une onde radio ?

— Oui, c'est ça !

J'étais satisfaite de la comparaison.

— C'est une piste. On peut imaginer que des êtres intelligents émettent des sortes d'ondes radio que vous captez. Pour une raison que j'ignore bien sûr.

— J'ai pensé à mon implant, je lâche avec impatience.

— Pourquoi pas.

— Et si nous suivions ces ondes pour voir où elles nous mènent ? propose Schmulien.

C'est la première chose vraiment intelligente qu'il ait dite depuis notre départ de Sol.

— C'est une bonne idée. En attendant, je vais vous faire une prise de sang, je trouverai peut-être quelque chose.

Durant des semaines, femmes, enfants et civils étaient sagement restés cantonnés dans notre enclos mais, lorsqu'ils ont appris notre projet, ils ont tous voulu faire partie de l'expédition.

À l'heure de la sieste, je me repose, tranquille, quand le médecin me convoque.

— Comment ça, convoquée ? je demande à Ant. Je crois pas devoir lui obéir.

— Commencez pas à m'embêter madame Chams. C'est important, qu'il dit le doc.

— Bon !

Je le suis sous la tente médicale où Lapérère et Schmulien se trouvent déjà.

— Vous voilà enfin tous les trois réunis.

Le médecin semble surexcité.

— Vous, vous avez trouvé quelque chose, je me trompe ? demande Schmulien.

— Alors ça, et pas qu'un peu. Vous ne devinerez jamais ce qui vous unit ! Ou alors, si, vous le savez. C'est pour rire, c'est ça ?

Le médecin nous toise dans l'attente d'une réponse. Nous faisons tous les trois un signe négatif de la tête.

— Alors là ! Regardez.

Trois branches de génome s'affichent sur ses écrans.

— Voici vos génomes, S pour Schmulien, P pour Pricard et L pour Lapérère.

— On a tous étudié la génétique à l'école docteur, mais pas assez pour pouvoir lire ces spirales.

— Je vous explique. Quand je superpose les trois génomes, comme ça, on s'aperçoit immédiatement que vous appartenez à la même famille.

Lapérère regarde Schmulien, puis se tourne vers moi, quand le Jin, lui, se fige.

— Et c'est sûr, ça ? il demande enfin.

— Cent pourcent sûr. C'est peut-être à cause de votre génome que vous entendez ces voix, qu'elles soient réelles ou non. Mais y'a plus énorme encore. Mais là, je vais demander à notre aimable commandant de bien vouloir sortir, histoires de familles, vous comprenez.

Lapérère, atterré, ne se fait pas prier et sort de la tente pour nous laisser seuls. Schmulien se tourne enfin, me fait un petit signe avec ses doigts, l'air de dire « je gère », puis se tourne de nouveau vers le scientifique.

— Voilà, Grand Jin, je vous présente votre nièce, mademoiselle Pricard.

— Pardon ?

Nous avons parlé de concert.

— Vous et mademoiselle Pricard, vous êtes oncle et nièce.

— La fille de mon défunt frère ?

Le Jin me sourit, pince sa bouche en me faisant un clin d'œil qu'il veut rassurant.

— Impossible docteur, il était stérile. Sa femme et lui ne pouvaient pas avoir d'enfants.

— Et pourtant, Grand Jin, la science ne se trompe jamais. Je retrouve bien vos gênes chez cette jeune femme, il n'y a aucun doute possible. Si vous voulez mon avis, ce n'est pas votre frère qui était stérile mais votre belle-sœur. Je vais vous laisser seuls quelques instants.
Le médecin sort de la tente et l'embarras devient palpable.

— Excusez-moi mon enfant, mais rappelez-moi le nom de votre mère.

— Cin Pricard, je lui dis.

— Ah ! Cin ! Oui, bien sûr, une femme magnifique, je m'en souviens.

— C'est lui votre frère alors ? Celui sur la photo ?

— Quelle photo ?

Je sors l'holo de ma poche où on voit mon père, un beau jeune homme mince et élégant, serrer tendrement ma mère contre lui. Le visage du Jin change d'expression, passant d'un sourire convenu à l'extrême concentration. Doucement, ses doigt se posent sur le cadran et rapprochent l'image de son visage. À voix basse, il demande :

— Qui t'a donné ça ?

— Maman.

Depuis notre longue discussion sous la tente, nous avons évité de nous croiser. Schmulien doit parler à sa femme et moi à Coz, mais ni l'un ni l'autre n'en avons vraiment envie. Les choses évoluent trop vite, et j'aimerais qu'elles restent en l'état un peu plus longtemps. Le temps d'encaisser, de comprendre les tenants et les aboutissants, de savoir ce que ma mère en aurait pensé. Bref. Ce n'est pas le moment. J'ai quitté Angelo, j'ai fui Titan et j'ai survécu à la première traversée d'un trou de ver de l'histoire de l'humanité. C'est pas rien, ça ! On se souviendra peut-être de moi, de nous tous. On aura fait un truc bien dans notre vie, qui restera dans les annales. Tous ensemble, nous aurons trouvé la voie qui conduit vers une exoplanète. Belle, respirable, vivable. À cette pensée, je me sens habitée par l'envie irrépressible de quitter notre site qui fait de nous des reclus, je m'y sens à l'étroit – d'un coup, comme ça – et j'ai hâte d'explorer ces vastes étendues qui nous entourent. Quelque chose qui transcende ma petite personne me pousse à consulter Schmulien – tonton – qui se tient autour du feu avec Lapérère. Encore nous trois. Je m'assois avec eux et Schmulien ne fuit pas mon regard.

— Je propose d'organiser une marche le long du fleuve, je lance.

— On se disait justement qu'il faudrait visiter les environs, dit Lapérère, l'air désinvolte.

— Vous savez pourquoi on est là ? je demande.

— Dieu, affirme Lapérère.

— M'étonnerait, répond le Jin. Les voix que j'entends sont presqu'humaines. Je pensais aux habitants de cette belle planète, ils peuvent peut-être nous parler par… suggestion ?

Un feu crépite et éclaire çà et là une partie de leur visage fatigué. Schmulien, mon oncle, n'a plus que la peau sur les os et deux tuyaux immondes sortent de ses narines qui modifient sa physionomie. Il ressemble presque au personnage de mes rêves, ne manquent que les yeux.

— Vous aussi vous avez fait des rêves étranges sur Terre ?

Le Jin redresse son visage, on dirait un insecte, une sauterelle peut-être.

— Non ma belle, pas de rêve, mais j'ai senti une puissance m'appeler. C'était comme une sorte de somnambulisme éveillé qui m'attirait vers une fenêtre dirigée vers Jupiter.

— Vers le trou de ver ?

— Exactement !

— Et vous ? je demande à Lapérère.

Il tend le menton dans une grimace qui fait remonter sa lèvre inférieure.

— Non, rien jusqu'au naufrage. Je me suis contenté de suivre le Jin auquel je me suis rallié.

Je regarde mon supposé parent et j'aimerais l'entendre me parler de mon père. Lapérère a dû le sentir et s'éclipse pour nous laisser seuls. Je prends sa place autour du feu.

— Je pourrais ouvrir le chemin avec mon chyène. Il a du flair, il nous préviendra en cas de danger.

— Excellente idée… ma nièce ! répond Schmulien en me décoiffant amicalement.

Mais le silence s'installe de nouveau entre nous, il prend la forme du désespoir, je le supplie du regard de me parler.

— J'adorais mon frère, il finit par me confier. C'était mon jumeau, tu le sais ?

Je fais non de la tête.

— Il m'a volé Cin, ta mère, c'est moi qui l'ai courtisée le premier. On était jeunes. Et puis, une chose en entraînant une autre, il s'est éloigné de nous, de la famille je veux dire. Il a fait ses choix et il m'a laissé avec les emmerdes, les parents qui vieillissaient, les obligations.

Mon cœur bat la chamade, prêt à se rendre et suspendu aux lèvres du Jin. Je voudrais qu'il ne cesse jamais de raconter, que par ses paroles il ressuscite mon père et puis aussi ma mère dans toute sa beauté.

— À l'époque, il avait tout et je n'avais rien, que les responsabilités liées à mon rang. Pour moi, tu comprends, il m'avait abandonné. Et puis, il est mort, un accident. J'en ai terriblement voulu à Cin du mal qu'elle m'avait fait et, je n'ai pas eu le courage de vous aider…

Il hésite, je le regarde de mes grands yeux écarquillés, il sanglote.

— Continue, je le supplie en posant ma main sur la sienne. S'il te plaît.

Il me fixe, consterné, et me raconte l'histoire de leur vie, la sienne, celle de son frère et celle de ma mère. Je ne juge pas, j'écoute et je retiens.

La nouvelle se répand vite et c'est presque tout le camp qui est volontaire pour faire une marche de reconnaissance. Une voix me guide comme un murmure qui m'appelle et m'explique où aller.

— Tu l'entends aussi ?

Je me retourne et je découvre mon oncle, l'air grave, qui me regarde intensément. Je hoche la tête en silence puis nous reprenons la route.

— Par-là ! il ordonne aux soldats qui le suivent.

Chelsea n'est pas d'une grande utilité pour nous défendre mais il a un flair hors du commun et m'escorte en fourrageant le sol avec sa truffe. Derrière nous, Coz reste sur ses gardes et tient fermement la main de Tyé. Alors que des militaires encadrent notre procession, le Jin, Chels et moi guidons les civils à travers champs, écartant les hautes herbes sensitives. Dans le fleuve, de longs poissons jaillissent hors de l'eau, quand Lapérère nous suit avec, derrière lui, son équipage qui a adopté sa foi. Il nous prend à part.

— Les voix sont de plus en plus fortes !

— On doit approcher de leur source !

Les civils savent que nous sommes tous les trois capables d'entendre une sorte de chant et trouvent marrant de se laisser guider. La rumeur a également fuité que nous avons un lien de parenté. Les Terriens qui nous accompagnent ont été assimilés jusque dans leur apparence, ils ont revêtu des combis simples, délaissant leurs habits de cour et leurs coiffures compliquées. Certains se sont liés d'amitié avec des Human+, d'autres avec des militaires. Notre calvaire nous a soudés. Nous marchons, encore et encore pendant près d'une demi-heure, profitant du spectacle qui s'offre à nous, quand les soldats nous font un signe explicite de la main, bras levé et poing fermé, exigeant le silence. Les voix deviennent insupportables, comme si elles se chamaillaient, et je mets mes mains sur mes oreilles pour les faire taire.

— Ça va ? demande Coz, en retrait derrière moi.

Je fais non en secouant la tête. Alertée, elle se retourne vers le groupe de promeneurs qui piaille et leur demande de s'asseoir. Je la suis des yeux et mon chyène s'échappe pour la rejoindre. Je tends une main incroyablement paresseuse vers mon animal qui s'enfuit, quand je sens une présence se poser sur moi, dans une sorte de contact charnel. Je n'ose pas tourner

la tête, mais je vois dans les yeux écarquillés de Tyé que quelque chose s'acharne dans mon dos, je sens qu'il faut que je me retourne mais je n'ose pas le faire. Alors, je reste comme ça, mon bras suspendu en l'air, à résister à l'envie de regarder derrière. Coz désigne quelque chose, alors seulement je le fais. Je tourne la tête et j'aperçois, à une cinquantaine de mètres, des silhouettes anthropomorphes et altières qui se détachent sous le ciel rougeâtre. Mon regard croise celui de Schmulien qui s'est accroupi près de moi et triture ses bouchons d'oreilles.

— Les voilà ! il lâche.

Un bruissement contagieux se propage dans notre groupe, des exclamations d'étonnement, quand des expressions contradictoires se lisent sur les visages. La joie, la peur. Celui de Lapérère semble extatique, comme s'il avait vu le messie.

— Ce sont eux ! il murmure. Les voix !

— Impossible !

J'ai dit ça sans même réfléchir. Pourtant, au même moment, le fracas dans ma tête a cessé. Schmulien, lui, est comme apaisé.

— Nous allons établir notre premier contact !

Les créatures approchent et je distingue mieux leur apparence. Elles sont grandes et nous dépassent d'une coudée avec des yeux énormes qui dévorent leur visage fin. Parvenues devant les soldats, elles se sont agenouillées et ont déposé des objets translucides en forme de spirale, manifestement produites par une technologie avancée. La faune semble s'accorder avec ces hominidés – comment les nommer autrement ? – pour faire le silence autour de nous. Un bref instant, j'ai regretté ma position avancée mais je me suis calmée aussi soudainement que je me suis inquiétée. Chacun observe l'autre avec attention mais, même si je le voulais, je ne pourrais pas me montrer agressive car ma volonté s'est dérobée et mes efforts pour me concentrer restent vains. Mes gestes sont amortis, leur mouvement ralenti dans une sorte d'atmosphère cotonneuse.

L'une des créatures – la plus grande – m'observe d'un regard magnétique. Je sais immédiatement que la voix qui me parle est la sienne. Comment s'y prend-elle ? Elle nous ressemble mais avec des modifications. Son crâne est plus volumineux que le nôtre, légèrement oblong, renfermant certainement un cerveau plus développé. Je suis littéralement absorbée par ses immenses yeux vert émeraude dans lesquels je plonge, sans me rendre compte que je la dévisage, fascinée par sa peau diaphane, son nez droit et fin, irrésistiblement attirée par cet être à la fois étrange et familier. Je suis à lui.

Parsec 117 : +27° 57′ 34,852″/54.995″ (Planète inconnue)

De la nuit au grand jour. Voilà ce qu'Angelo se répète silencieusement, avec le sentiment d'avoir vécu enterré jusque-là. Le contact avec la nature est un choc. À sa sortie du vaisseau, la bise lui a fait une douce caresse et sa crainte de l'extérieur s'est apaisée. Il portait des verres teintés sur son casque et un shield protégeait sa peau de la lumière. Il a reniflé des odeurs inconnues et sucrées dont la force l'a poussé à restreindre sa respiration. Il aurait pu augmenter la protection du bouclier mais il était curieux. Tout, autour de lui, était coloré de teintes rosées, vertes ou dorées et dansait vers des directions opposées. C'était la vie ! Les Terriens l'ont dépassé pour plonger dans le paysage sans appréhension, comme s'ils étaient chez eux, le laissant derrière, aussi hésitant qu'un puceau. Les sons ensuite l'avaient surpris. Il y avait sur sa droite un ronflement qui l'appelait, accompagné de notes claires qui chuchotaient à son oreille. Il n'a pas eu à marcher longtemps pour découvrir le large cours d'eau qui s'écoulait, contenu par des roches, de la terre avec des arbres penchés dessus, bras écartés. Il n'y avait pas de mots pour décrire cette planète et encore moins la clairière où ils avaient posé leur vaisseau. C'est tout un pan de vocabulaire qu'il découvrait. La « clairière », c'était l'endroit où la forêt était dégagée. Sur Titan, ni clairière ni forêt, il y avait bien à Xanadu des « rivières » mais aucun son joyeux dedans. Pas d'eau d'ailleurs. Quand il pleuvait, c'était du méthane qui sortait du ciel et le cyanure de l'air empoisonnait tout ce qu'il pouvait. Sur sa lune natale, le ciel, c'était le pire, bouché par d'épais nuages et toujours menaçant. Il n'y avait pas d'« oiseau » ou d'animal volant, ni d'« insectes » dont il fallait se méfier. Seuls les hommes l'habitaient pour y chercher un peu de soleil. Et ce soleil justement brûlerait sa peau dégénérée si, par malheur, il désactivait son shield. Jusqu'à aujourd'hui, Médiane était tout pour lui et la Maison des Dames sa plus grande fierté, cette ville l'avait façonné et il n'avait jamais rien exigé ni du ciel ni de la terre. Et voilà que la vie lui tombait dessus, comme ça, sans prévenir. C'était beau, c'était bon, mais il était désarçonné.

Il vient de prendre un petit-déjeuner comme chez missis Pricard, un café artificiel dans un pot qui sent bon. Ça le rassure, il redevient un enfant. L'équipage s'est installé près du camp abandonné par les naufragés, complètement vide dont un panneau indique « Neo Terra ».
Après son café, Angelo rejoint le conseil de guerre à l'intérieur de Lalouar, dans le bureau du commandant. Le Terrien est un homme bien qui n'a rien de ceux qu'il a combattus pendant le Split. Il est focus sur son objectif, précis et à l'écoute. Et puis, c'est un savant mais pas un de ces savants qui déballe tout son savoir tout le temps, au contraire. Eilliac en dit peu parce qu'il

doute de tout, tout le temps. Mais il aime aussi l'action, et là, Angy a un rôle à jouer car Eilliac lui demande conseils et délègue beaucoup. Angelo ne veut plus commander, il préfère garder du temps pour jouir de cette planète. Il sait aussi se rendre indispensable. S'il le pouvait, il continuerait de voyager avec le commandant. Qui sait, il pourrait même rester.
Dans la salle de réunion, Eilliac pose les bases intellectuelles du premier contact.

— Nous devons savoir quelle stratégie adopter et nous demander ceci : les peuples qui vivent ici nous ont-ils fait venir pour qu'on les aide ?

— Restons aware, conseille Angelo en entrant. On C pas ski C passé ici.
Tous sont assis, mais Angelo préfère rester appuyé contre le chambranle de la porte.

— Il n'a pas tout à fait tort, assure le commandant. Tous les rescapés ont disparu, il n'y a pas eu de résistance, ils ont sagement pris leurs affaires, mais leurs capteurs ne répondent plus. Plus intrigant, nos doublures sont HS.

— À propos, mes caméras non plus ne communiquent plus avec Titan, annonce Sylva. Je vais devoir tout enregistrer.

— Tiens ? lance Eilliac surpris. Coïncidence ?

— Ça me contrarie, car le but de ma présence ici est justement de retransmettre en direct les images du voyage et voilà que tout tombe à l'eau ! Les enregistrements ont mauvaise presse, ils pourraient être truqués, coupés et n'auront aucune valeur à notre retour. La tuile !

— D'accord mais vous restez le seul homme politique de Lalouar et vous représentez en un sens les mondes amis. Vous établirez le contact.

— Je capte quand même quelque chose. Comme des voix.

— Vos antennes ?

— Oui, je crois. Qu'ils le veuillent ou non, poursuit Sylva, les locaux devront se montrer.

— Sinon koi ? demande Angy, le front buté.

— Sinon, pourquoi nous avoir invités à venir jusqu'ici ?
« Pour me voler ma femme », pense Angelo, inquiet d'avoir retrouvé le campement vide. Il a bien cherché sa trace dans les vaisseaux et les tentes ou encore des indices, mais il n'a rien trouvé qui la concerne directement. Il a parcouru toutes les pièces, elles sont mal rangées mais pas de trace de violence ni de lutte. Simplement de la négligence partout. La déception est tombée sur lui comme les grilles d'une prison qui se referment. À quoi s'était-il attendu ? Retrouver Léda saine et sauve relevait du miracle. Il y a toutefois sur le mur quelques capsiosignes qui l'inquiètent.

— C tout l'camp ki é vanished, il poursuit.

— Comment les retrouver ? demande Sylva.

— Fo suiv' le courant du fleuve ! suggère Angelo en glissant son doigt le long de la carte. C pas seulement un chemin ki marche, C aussi un chemin ki nourrit.

— Quoi ?

Voyant que les deux hommes ne se comprennent pas, Eilliac précise :

— Ça me semble pertinent d'autant que, près du fleuve, il y a ces mystérieuses sphères que l'on suppose être des huttes. Elles pourraient contenir dix mille habitants. Enfin, ne rêvons pas, c'est pas Paris non plus !

— C là kel é ! affirme Angy en tapant du doigt sur la carte.

— Qui ça ? interroge Sylva, intrigué.

Comme Angelo ne veut pas révéler les secrets de son cœur, il improvise.

— La bestiole ki a enlevé lé rescapé.

— Ah, vous voyez ! s'indigne aussitôt le Robin des Bois, c'est du racisme. La bestiole ! Je vous préviens Angelo, je filme.

Ce dernier lui montre son poing, accompagné d'un grognement sourd.

— Bien, bien ! coupe le patron. Le mot bestiole sera désormais proscrit. Disons plutôt « nos hôtes ».

Angelo se renfrogne. Il a du respect pour Ren Eilliac qui est aussi futé que Le Renard dans un style différent. Avec lui, la parole est libre, tout le monde peut donner son point de vue. Mais l'homme de Raffinon est un serpent, il ne peut pas le blairer.

— Il s'agira donc, comme le suggère Angelo, de tourner le dos au fleuve, fixer le point à dix lieues où nous avons repéré des installations sphériques, pour le remonter en faisant un coude.

— Qui trouverons-nous là-bas ? Quelle idée ils se font des humains ? questionne Sylva en enregistrant l'entretien.

— Je me le demande également. Nos radars restent étonnamment brouillés. Je ne crois pas au hasard.

— Kelkun ne veut pas kon lé retrouve, commente Angelo.

— Quelqu'un qui respire notre air ! précise Eilliac.

— Avec ce que je capte, je crois qu'on pourra les approcher.

Angelo aussi trouve tout ça étrange. Il a visité la navette des naufragés, inspecté les cabines mais n'a rien découvert d'utile. « Chams, se répète-t-il, faut que j'l'appelle Chams. » Bien en évidence dans le hall des passagers, il a remarqué trois griffures familières qui ont retenu son attention /// et qui signifient que l'endroit n'est pas sûr. Ces inscriptions-là sont différentes des précédentes, elles se trouvent plus bas comme si un enfant les avaient tracées avec une lame

de couteau aiguisée. Il a bien essayé d'en toucher deux mots au boss mais il n'a pas réussi à trouver le bon moment. Il fait une nouvelle tentative.

— Écouté, y'a des signs sur le vaisseau. L'endroit é pas safe.

Angelo a crié pour pouvoir se faire entendre et, à sa grande surprise, le groupe se tait. Il montre les holos des capsiosignes.

— Mêmes signes qu'à Médiane, intéressant ! admet Sylva qui cadre les traces en gros plan.

— Tonight, fo resté aware, conseille Angy à l'équipage.

Parsec 117 : +27° 57′ 34,852″/54.995″ (Surus)

Les festivités ont commencé avec la pleine lune, tout comme le régime de glucides et de lipides, essentiel à mon rétablissement, et qui ferait de moi une mariée en bonne santé. J'ai passé la semaine de ma retraite dans la cité des femmes, dirigée par les grandes épouses des trois ordres présuriens et je loge dans le Har des Beautés parmi les êtres les plus raffinés, malgré mon niveau médiumnique bien inférieur, pour ne pas dire nul. L'idée de me priver ne me réjouit pas, car j'ai atteint Surus assoiffée et affamée. Mais le médecin de bord a affirmé que je devais reprendre du poids progressivement sans écouter mes envies gloutonnes. J'avais déjà commencé à peser mes rations avant de rencontrer les autochtones et je me nourrissais de fines tranches de tarok. Les locaux nous ont expliqué que nous avions besoin de compléments alimentaires. D'après leurs analyses, je manque de fer et de vitamine B. Il faut dire que nous sommes tous ressortis de notre mésaventure amaigris – tous, même tonton et les siens.

Je pratique chaque matin une heure de méditation avec un groupe de Présuriennes, des humaines dont le code génétique a été modifié par les Suriens en des temps reculés, pour des raisons obscures. Shots m'a enseigné la pratique de l'attention rétractive, une forme de concentration sans but qui dirige mon esprit vers une connexion entre le corps et l'environnement. Il croit en mes aptitudes car j'avais pu recevoir ses messages télépathiques, comme Schmulien et Lapérère ont reçu ceux de ses compatriotes femelles.

— Nous recherchons les meilleurs génomes, il m'explique. Les signaux que nous avons envoyés via le trou de ver sont très particuliers. Seuls quelques rares humains peuvent les recevoir. Mais pas n'importe lesquels, des humains suffisamment spéciaux pour influencer le reste de l'humanité.

— Comment ça ? Je n'ai rien influencé du tout.

— Non, mais ton oncle, si. Et le commandant s'est porté volontaire pour partir. Son armée a suivi.

Bref, nous sommes les élus et allons nous unir aux familles de dignitaires. La vache ! Ces séances de relaxation me font beaucoup de bien et m'apaisent. J'accepte mieux mon passé comme mon présent et je me rapproche de Shots par la pensée. Quand je ferme les yeux pour me concentrer sur ma respiration, je sens pratiquement mon cerveau se modifier pour se trouver dans un état réceptif optimum. Par contre, je ne fais pas beaucoup de progrès en termes d'émission et la conversation avec mon partenaire présurien ne se fait que dans un sens. D'autres humaines méditent pendant la semaine de purification, mais je n'ai pas le droit de les rencontrer. Le grand Sidi m'a séparée de mes compatriotes en pensant m'honorer car

j’ai capté les pensées de l’un des trois Grands. Coz et Tyé me manquent particulièrement, elles sont logées dans les étages inférieurs. Heureusement, mon chyène est resté avec moi. Schmulien a donné son accord pour que de jeunes humains soient promis à des Présuriens, mais moi seule épouserai le souverain. Il en retire une certaine fierté, je le sais, nos gènes sont exceptionnels et transcendent les classes sociales. En un sens, mon oncle est comme Shots, il cumule une supériorité naturelle et culturelle. Il a tenté de me rassurer :

— Écoute, ça ne changera rien à ton quotidien car, sur Surus, plus personne ne pratique la sexualité.

— Mais moi oui ! je lui ai répondu.

Ça l’a bien amusé.

— Eh bien, on te trouvera un amant parmi nos meilleurs soldats. Après tout, tu es ma nièce, rien ne te sera refusé.

— Tu l’as dit à l’Impératrice ?

— Absolument ! Je t’avouerai qu’au début, ça l’a pas vraiment enchantée mais, tu comprends, nous n’avons pas d’enfants, juste un neveu du côté de sa sœur avec laquelle elle ne s’entend pas. Elle veut te rencontrer.

— Vraiment ?

— Je vais demander à Shots de nous arranger ça. Pour en revenir au mariage, prends-le comme un acte purement politique qui nous permettra de vivre sur cette magnifique planète sans avoir d’ennuis.

— Mon oncle, je crois que je suis amoureuse de Shots.

— Qui ne le serait pas ? Il exerce sur les gens une attirance… magnétique.

Les familles des naufragés se sont ralliées à cette idée de mariage interethnique sans que les sentiments entrent en jeu.

— Mon épouse et moi serons officiellement bigames, c’est drôle non ?

— Oui, mon oncle. Ici tout est permis.

— Je t’abandonne à tes méditations, je dois y aller.

En sortant, il croise Shots avec lequel il échange deux mots avant de disparaître. Mon amoureux m’étreint et irradie mon corps d’une chaleur soudaine.

— Alors, tu te plais ici ?

— J’apprécie le silence de l’enceinte.

— Nous communiquons entre nous sans mot articulé. Si tu pouvais nous entendre, ce serait assourdissant.

— Comme les voix autrefois dans ma tête ?

— Exactement !

— Et ces visions dans mes rêves nocturnes, c'était quoi ?

Il m'entraîne sur la terrasse où je m'assois.

— J'y ai beaucoup réfléchi et j'ai une théorie.

— Dis toujours.

— Je pense que tu as capté mon activité méditative à travers le trou de ver. Ton cerveau l'a interprété sous forme d'images, mais ça aurait pu être un son.

— Comment Alice aurait-elle pu amplifier des signaux aussi faibles que des ondes cérébrales ?

— Eh bien, écoute. Je n'en suis pas sûr mais un vaisseau Surien est entré dans Sol par ce trou de ver, peut-être – je dis bien peut-être – qu'il a servi de relais.

— Alors c'était vrai ?

Il s'étonne.

— Quoi donc ?

— Les Suriens ont existé ?

— Nous sommes à moitié humains et à moitié Suriens, il me confirme. Et si tu as pu recevoir mon signal c'est que tu dois toi aussi être télépathe et donc une hybride. C'est que disent tes gènes.

Nous déambulons sur le balcon de l'avant-dernier étage, où je suis consignée. De là, je peux voir le double soleil de Surus irradier les plaines, près du fleuve sacré.

— Nous avons immigré sur Surus il y a un millier d'années, il poursuit plus bas, alors que les humains tentaient de nous exterminer. À leurs yeux, nous étions des monstres.

— Au contraire, tu me sembles si parfait !

Il me sourit et me couvre de baisers, dévorant de sa fine bouche ma peau huilée et parfumée par les prêtresses de la Cité des femmes. Ce traitement doit redonner de l'élasticité à mon épiderme.

Shots semble tout droit sorti d'un des jeux qu'affectionne Jénard, une sorte d'avatar devenu réalité, un être svelte et élancé, aux yeux démesurément grands et étirés, d'un vert profond. Les femelles sont encore plus belles que les mâles et je peux faire le tour de leur taille avec mes deux mains. À leurs côtés, je me sens petite et massive.

— Comment peux-tu me regarder ? Vos femmes sont si belles !

Je le pense sincèrement. À la réflexion, que Shots ait posé les yeux sur moi me surprend, notre couple pourrait être comparé à celui d'Homo sapiens et de l'Homme de Néandertal, deux espèces distinctes issues d'un lointain ancêtre commun.

— Je connais mon pouvoir sur les humains et l'effet que je produis sur les hommes de mon espèce. Mais je suis suffisamment lucide pour savoir que le charme s'arrête là. Dans la rue, les Présuriens m'ont regardée comme une curiosité et non comme un objet de désir.

— Lucide ? Tu as de la chance. Dès que je te regarde, je perds tout esprit critique, je suis absorbé par ton être tout entier. Tu es parfaite, tes gènes sont parfaits et nous avons besoin d'une plus grande diversité génétique ou alors nous mourrons.

Il caresse ma joue avec ses doigts fins.

— Non, tu as raison, je ne suis pas lucide, je suis seulement une rescapée qui a envie de souffler un peu et rêve de bonheur.

— Pourquoi t'en priver ? Selon notre philosophie, tout dans la nature est beau et chaque être y tient une place singulière. Nous croyons en la réincarnation des âmes et nous recherchons l'immortalité par une hygiène de vie irréprochable. Le tarok que tu as mangé ce midi était peut-être la réincarnation de l'un de mes vieux amis.

— La réincarnation?

— Oui, bien sûr ! Il existe une boucle de la vie. Ce qui meurt se réincarne dans un être fait de chair et de sang. Un jour, j'ai surpris des enfants qui jetaient des pierres sur un zimdo[1]. Pour les effrayer, je leur ai dit que ce fauve était la réincarnation de leur grand-père !

— Et ça a marché ?

— Si tu les avais vus pleurer. Depuis, ils respectent les animaux car, par ailleurs, ils ne savent pas en quoi ils vont eux-mêmes se réincarner.

— Qu'est-ce qui le détermine, je veux dire… Comment sais-tu en quoi tu vas te réincarner ?

Shots prend un air inspiré avant d'expliquer :

— Tout dépend de la disponibilité du moment. S'il n'y a pas de corps de ton espèce qui se libère, ton âme est transférée où elle peut. Ce n'est pas une punition d'incorporer un zimdo, la priorité est de sauver une âme pour qu'elle n'erre pas à la recherche d'un corps.

— Je n'ai pas de vision de l'au-delà Shots, comme la plupart des humains. Les religions sont interdites dans Sol. Toutefois, ça n'empêche pas certains Terriens d'Orientasia de prôner une philosophie proche de celle dont tu parles.

— Alors, tu comprends ce principe ?

— Je crois que oui.

---

[1] Étymologiquement « celui qui envoie», par référence aux jets acides propulsés par l'animal. Nommé par les humains « popper, celui qui produit le son pop ».

Nouvelle étreinte et il prend congé.

— Tu t'en vas déjà ?

— Désolé mais le devoir m'appelle.

— Tu passes toujours en coup de vent.

— Après le mariage, tu viendras chez moi et tout sera plus simple.

Il se retire et je reste sur le balcon d'où je peux contempler le spectacle éblouissant de la nature. J'ai d'abord logé à la base de la pyramide puis j'en ai régulièrement gravi les étages. À présent au sommet de l'édifice, je sais que le jour de mon union approche. Je communique par gestes avec d'autres passagères de La Gorgone, L'Écho ou La Chaloupe. Coz est loin, dans une pièce en face de la mienne, un étage plus bas. Nous pouvons nous voir à heure fixe, à la tombée de la nuit, quand les Présuriennes se rassemblent en trois ordres. Nous faisons des signes idiots pour le plaisir de prendre de nos nouvelles. Coz me sourit mais, en, réalité, elle est défaite car elle a été séparée de Tyé qui voulait rester avec Ant. Nous sommes toutes fatiguées et, pourtant, nous sentons que notre santé s'améliore. L'après-coup ? Les autochtones ont expliqué que nous ne devons pas manger trop vite après ce que nous avons traversé. Nous risquons d'en mourir. Par contre, Chelsea est nourri correctement. Je le caresse et lui confie :

— C'est curieux, je sais plus depuis combien de temps on est là.

— **C'EST VRAI QUE SUR SURUS LE TEMPS S'ECOULE BIZARREMENT**, confirme Chels. **IL EST UN PEU ETIRE.**

Je me concentre – du moins j'essaie – et je fais un calcul approximatif. Je suis incapable de compter les jours sur mes doigts, quand j'ai fini une main je ne sais plus où j'en suis.

— Ça doit bien faire cinq mois qu'on est là.

— **DEUX MAXI**, rétorque mon animal de compagnie.

— Attends !

Je prends l'un des couverts laissés sur la table et je commence le décompte en entamant le mur pour représenter les semaines.

— Les militaires ont mis une ou deux semaines à installer le campement et sécuriser les environs, puis ils ont commencé à holographier le coin. Il y eu aussi ces attaques de nuit, les explorations…

— **COMPTE UN MOIS !** conclut Chels.

Je griffonne quatre traits sur le mur qui forment un carré puis je reprends.

— Entendu, un mois. Ensuite, on a rencontré les autochtones. Avant de les rejoindre dans leur cité il a bien fallu dix jours.

Le chyène, assis sur son séant, acquiesce. Je trace un trait et demi.

— Ils ont soigné nos blessés, compte encore une semaine, marmonne Chels.

Les hybrides ont une médecine à peine croyable qui répare les gènes défectueux par nanochirurgie. Ils modifient également les zones endommagées du cerveau par la pensée. Ils ont eux-mêmes appris tout cela des Suriens dont l'espèce s'est éteinte, suite à un problème de natalité.

— Après, il y a eu les réceptions, les cérémonies, la visite des tribus voisines.

— **COMPTE DEUX SEMAINES**, coupe Chels.

Je le regarde, incapable de me souvenir des événements les plus récents, cet effort me fatigue. Je ferme les yeux et me force à focaliser mon attention.

— Ah oui ! Et puis, il y a eu la semaine où nos prétendants nous ont courtisés et la retraite ici.

Je finis d'entailler le mur et Chels se met à compter.

— **DEUX MOIS ET DEMI ! JE TE L'AVAIS DIT.**

— Tu sembles moins affecté par la déformation du temps que moi ! Bien vu Chelsea, te voilà responsable de l'éphéméride.

Il aboie de satisfaction, puis s'éloigne du mur pour mieux contempler mon œuvre, en faisant claquer ses griffes sur le sol. Enfin, il se tourne vers moi.

— **TU ES SURE DE VOULOIR TE MARIER ?**

— Bof, je sais pas, je lui avoue. Je suis amoureuse, c'est sûr, mais ça m'étonne que les Présuriens tiennent autant au mariage !

J'ai l'impression de découvrir mes pensées à mesure que je les formule.

— **ILS DOIVENT FAIRE VARIER LEUR PATRIMOINE GENETIQUE, ILS NOUS L'ONT EXPLIQUE.**

Chelsea semble très convaincu par ces arguments. Ça m'étonne.

— Toi aussi tu es sous le charme, dis donc !

Mon chyène réfléchit.

— **TU VEUX DIRE QUE SHOTS UTILISE UN POUVOIR QUI NOUS CHARME ?**

— Ouaip !

Je perds rapidement le fil de mes conversations.

— On parlait de quoi déjà ? Euh… Ah oui, de mon mariage.

— **JE DISAIS QUE LES PRESURIENS DOIVENT FAIRE VARIER LEUR PATRIMOINE GENETIQUE.**

— Ce qui me titille, c'est qu'ils sont plus intelligents que nous. Et moi, je n'aimerais pas me reproduire avec quelqu'un de moins évolué.

Mon chyène me regarde de ses grands yeux ronds globuleux.

— **JE COMPRENDS PAS CE QUE TU VEUX DIRE**, il finit par avouer.

— Ça te dirait de te mélanger avec un chien errant, toi ?

Chels fait la grimace, à sa façon, en montrant ses gencives, puis il réplique :

— **JE PENSE QU'ILS DOIVENT MODIFIER LES BEBES. ILS NOUS ONT FAIT VISITER LES INCUBATEURS SURIENS, RAPPELLE-TOI. DE LA TRES HAUTE TECHNOLOGIE, INCOMPREHENSIBLE MEME POUR MOI.**

— Oui, ils nous avaient expliqué que lorsque les Suriens les avaient recueillis, ils se savaient déjà en voie d'extinction et ils avaient très peu d'enfants.

— **SOUVIENS-TOI, ILS NOUS ONT EXPLIQUE QUE LES SURIENS AVAIENT FINI PAR DISPARAITRE DE LA SURFACE DE SURUS, LAISSANT AUX HYBRIDES UNE PARTIE DE LEUR PATRIMOINE GENETIQUE MAIS AUSSI LEURS INFRASTRUCTURES ET LEUR TECHNOLOGIE AVANCEE. LES PRESURIENS VIVENT A PRESENT DANS D'ANCIENNES HABITATIONS SURIENNES ET ILS N'ONT PAS HONTE D'AVOUER QU'ILS PRATIQUENT L'EUGENISME POUR ERADIQUER CERTAINES DEFICIENCES CONGENITALES.**

— Exact !

— **D'AILLEURS, TON SHOTS EST GENETICIEN.**

Chez les Présuriens, la science était devenue une religion qui comprenait ses cultes. L'amélioration de leur espèce les obsédait.

Ce soir, comme tous les soirs, on me porte le plat du jour mais ma ration a encore diminué.

— J'en peux plus de ce régime insipide ! je râle. Comme je regrette les rats au barbecue de Titan !

Mon clebs, lui, se lèche les babines. J'avale avec peine une cuillerée de bouillie, bourrée de vitamines à ce qu'on m'a dit, et je finis par vaciller. Tout tourne autour de moi. Je me couche, affaiblie et, très vite, j'ai de la fièvre. Deux prêtresses viennent m'examiner à pas feutrés, avec des gestes délicats, mais ma vision floutée ne distingue que de vagues silhouettes. L'une d'elles a une intonation sévère, elle est contrariée et inquiète, je le sens. Elle m'autorise à manger de nouveau un peu de pâtée et je reprends du poil de la bête. Chels, qui est pourtant repu, gémit en me jetant un regard éploré auquel je cède. Je lui sers dans un plat un petit morceau de cette pâte épaisse qui ressemble à de la purée.

— Je vais finir par te manger, Chels !

Partout, dans les couloirs ou dans ma chambre, je crois sentir l'odeur de viande cuite. Si, au début, j'ai douté de la nécessité de cette union solennelle, à présent je l'attends avec impatience, puisque mon estomac me soumet à une torture insupportable. Je n'ai droit qu'à un seul visiteur, et j'hésite entre Coz et Shots, mais je choisis Shots qui accourt à mon chevet. J'ai un peu honte car, en acceptant le régime présurien, j'ai voulu lui montrer que les humains

étaient forts. Maintenant, je déborde d'envies carnivores qui me submergent d'illusions olfactives.

Il m'entraîne de nouveau sur la loggia respirer l'air pur, d'où j'aperçois de petits radons dans le jardin.

— Pétard de double anneau, je mangerais bien un radon sauce béarnaise !

— Pauvres bêtes ! s'exclame Shots.

Sa beauté irradie de toute part et sa présence transperce mon corps de particules invisibles et douces. Son contact, cette fois, ne parvient pas à éponger ma faim. Je réplique :

— Tu sais pas ce que tu rates !

— Ce soir est le dernier. Demain, tu pourras me rejoindre chez moi et tout sera terminé.

Il me laisse, de nouveau, fuyant comme toujours vers ce qu'il appelle ses obligations dont Am, son épouse malade, fait partie. Je n'ai ni la force ni le goût à la polémique et pars me coucher, ayant presque hâte d'être au lendemain.

Le jour de la grande union arrive et je suis une épave, comme tous les autres jeunes fiancés que l'on a encouragés à s'unir. Ça fait des lustres que je n'ai pas croisé les autres membres de l'expédition et les retrouvailles avec mes amis me rassurent. Affaiblies et lasses, Coz et Tyé me serrent dans leurs bras et ne me quittent plus.

La cérémonie se tient en plein air, l'effet du jeûne me fait sentir légère, mon chyène à mes côtés, face à l'assemblée des témoins composée paritairement de Présuriens et d'Humains. Une vingtaine de passagers se marie à cet horaire-là, revêtant, pour l'occasion, un accoutrement qui nous fait prendre de précieux centimètres. Coz porte sur la tête une couronne haute et pointue, recouverte d'un tissu noir soyeux, lui-même brodé de perles phosphorescentes et qui retombe gracieusement sur ses épaules. Une combi moulante blanche et transparente enveloppe son corps qu'un voile noir d'encre, ajouré, vient pudiquement recouvrir de plis. Le matin-même a eu lieu la cérémonie de l'échange qui consistait à offrir une dot aux parties intéressées. Les Présuriens ont remis à mon oncle une technologie pour réparer nos gènes qui nous rendra quasi-immortels, grâce à ça mon oncle deviendra l'homme le plus puissant de Sol. En échange, les Humains offrent aux Présuriens les individus les plus sains de la colonie, dont un échantillon d'ADN a été prélevé pour des expériences. Schmulien prononce un discours :

— En signe de bonne foi, il annonce, le colonel Chomey propose de remettre aux dirigeants de la cité un transmetteur contenant la biographie complète de chaque promis…

— Mais, je m'exclame, c'est confidentiel !

Mon oncle lève les yeux de sa feuille-écran et se dandine sur une jambe en me désignant du doigt, tout heureux :

— Allons, ma nièce ! Ainsi, nos deux nations pourront s'unir et vivre en paix !

Je confie à Coz :

— Merde, et si le document contient des données sur ma vie à Médiane ?

— Il n'y a rien dont tu puisses avoir honte, Chams. On a fait ce qu'on a pu.

Coz a les traits tirés, elle n'a plus la force de se battre. Moi, par contre, même affaiblie, je suis remontée contre Chomey car, si je ne me trompe pas, ce cadeau fait aux Présuriens viole ma vie privée et va à l'encontre du contrat de confidentialité qui nous lie à la flotte Odin. De nouveau alerte, je balaie les invités du regard sans trouver notre colonel.

— C'est assez gonflé de sa part de manquer la cérémonie ! je râle.

— **SURTOUT QUE C'EST LUI QUI VOUS A ENCOURAGES A VOUS MARIER**, poursuit Chels.

— Il a mis en danger la flotte et maintenant il se planque !

Tyé a un rictus d'approbation.

— Salo !

L'évocation du naufrage me trouble soudain, je l'avais complètement oublié. Je repense à Saviri dont le souvenir s'estompe et je m'en veux davantage.

— Je trouve tout de même étrange que Chomey ne se soit pas montré, avec ce qu'il aime frimer...

Je confie à Coz la laisse du chyène et je lui fais signe de me suivre. Je me dirige vers mon oncle qui pose dans ses habits d'apparat. Sans même l'avoir salué, je lui demande sur un ton agressif, en croisant les bras :

— Peut-on savoir où est Chomey ?

Schmulien ne semble pas s'offenser. Il est méconnaissable, souriant et affable, alors que des officiers lui en veulent encore pour la dérive du vaisseau.

— Quelle splendeur, Chams ! Tu ne dis pas bonjour à ton vieux tonton ?

Il me serre contre lui avec une démonstration de sentiments que je ne lui connais pas. Puis, il me repousse de ses deux bras tout en me tenant fermement par les épaules et me dit :

— Quand je pense que tu représentes ce qu'il y a de plus beau dans notre modeste galaxie. Tes gènes respirent la santé !

Il parle comme un Présurien maintenant ! Ce compliment m'arrache tout de même un sourire. Venue pour en découdre avec Chomey, je m'adoucis, séduite par son regard profond et son air enjôleur.

— Tu exagères ! est tout ce que je trouve à répliquer.

Je minaude malgré moi, me demandant ce qui m'arrive.

— Oh ! Et voici ton chyène ! Sais-tu que les autochtones vont m'offrir l'un de leurs zimdos ? Quel animal terrible !

J'approuve d'un signe de la tête, oubliant le message que je voulais faire passer à Chomey. La fatigue du jeûne me rend docile et je n'aime pas ça. D'un coup, prenant du recul, je quitte son emprise et je retrouve ma place dans le rang des mariées, échevelée, le regard perdu, à côté de Coz et Tyé.

— Rok'oh! s'exclame Tyé. On dirait Ke tu sors du lit, tatie.

— T'inquiète, glisse Coz à mon oreille alors que Chelsea se frotte contre sa jambe, c'est bientôt terminé. On va pouvoir s'offrir un bon gros gueuleton digne de ce nom.

Elle sait trouver les mots pour nous remonter le moral. La cérémonie s'achève, sous les bravos et les vivats.

Bien que le jeûne soit terminé, nous devons nous surveiller avant de reprendre des rations normales. Mais les radons grillés par les humaines sont un délice. Je décide de rentrer faire mes bagages et quitter le Har des Beautés.

Enfin, la nuit de noces ! Je vais pouvoir quitter cette foutue geôle pour vivre avec Shots. Mon nuc a disparu mais je le récupérerai plus tard. Je suis excitée à l'idée de me retrouver seule avec lui, la cour qu'il me fait a assez duré. J'ai refusé d'être parée des fanfreluches indigènes et j'ai revêtu une veste longue portée en cache-cœur, sur un dos-nu et un pantalon ample. Je suis soulagée de quitter le quartier des femmes – je m'enfuis presque – pour retrouver mon intimité. L'intimité, les Présuriens ne savent pas ce que sait, il y a toujours quelqu'un qui parle dans leur tête et les sollicite. Après ma vie en maison-orbitale, puis dans le vaisseau de Lapérère, j'ai hâte de loger dans une maison digne de ce nom, sur le sol ferme. Je sais que Shots habite dans la bâtisse au toit pointu, traversé de pics, qui sert à la fois de temple et de bâtiment administratif. Je me rends chez lui à pied, mon sac sur l'épaule, Chelsea au bout d'une laisse, et j'ai l'impression de sortir de prison – encore ! Je dépasse le marché, ignorant les regards insistants des Présuriens, et je regagne le bâtiment central. Les gardes me laissent passer, ils reconnaissent mon visage. L'entrée donne directement sur un hall gigantesque qui paraît d'autant plus vaste qu'il est vide. Quelle drôle d'idée de gâcher tout cet espace, quel luxe, quand sur Titan nous vivons les uns sur les autres. Shots m'a expliqué que je devais traverser le hall de part en part pour trouver les résidences privées. J'avance en faisant du bruit avec mes talons et me dirige vers un couloir éclairé de l'autre côté de la salle. Ça y est, j'y suis ! On dirait une galerie, j'avance et je cherche l'entrée de son appartement, comme

convenu, quand une porte me détecte et transforme son métal en une multitude de perles flottantes qui dégagent un passage. C'est là, forcément. J'entre et je suis à la fois surprise et déçue par la présence de la première épouse. Ce rituel n'en finira donc jamais !

— Bonsoir Am.

J'accompagne mon salut d'un geste de la main vers le cœur. Mon découragement est perceptible car je vacille, prise d'un léger vertige. Aussitôt, Shots me cueille dans ses bras et réclame un siège flottant qui se positionne derrière moi. Je souris malgré la fatigue et je me trouve idiote. Pourquoi sourire puisque je suis contrariée et qu'il le sait, pourquoi toujours offrir aux autres le visage qu'ils voudraient voir ?

— C'est la sous-alimentation, me rassure Shots. Mais c'était nécessaire pour la réincarnation.

— Oui, la réincarnation…

Je répète bêtement ses dernières paroles, sans vraiment y réfléchir.

— Tu t'en souviens ? Je t'en ai parlé. Am doit libérer son corps pour se réincarner dans un corps sain et nous t'avons choisie.

— C'est ça. Un corps sain…

Je me sens de plus en plus défaillir. Un bar ambulant me porte un verre d'eau et quelques gâteaux secs. J'en lance un machinalement à Chels qui saute pour le réceptionner dans sa gueule.

— Il est important que tu comprennes bien ce qui va se passer.

Mon chyène mâchouille le biscuit, l'avale puis en recrache un morceau, ce qui m'intrigue. Je désigne du doigt la nourriture près de mon clebs.

— J'ai compris, je dis, légèrement agacée, Am va se réincarner…

— … En toi.

— Oui, en moi.

Ce que je viens d'entendre se fraye un chemin dans mon esprit.

— Et pourquoi pas l'inverse ? Pourquoi je ne me réincarnerais pas en Am ?

— Parce que son corps est malade. C'est ce que tu veux ? il me gronde. Avoir un corps malade et mourir dans un mois ?

Chels tousse à présent, comme s'il avait avalé de travers. Je caresse son crâne.

— Non, bien sûr ! Mais… Si Am se réincarne en moi, il y aura deux âmes dans un corps.

— Pas deux âmes, coupe la première épouse, deux cerveaux.

— Deux cerveaux… Je suis larguée !

Je sens des fourmillements dans les mains et les pieds, ma tête tourne. Shots regarde tendrement sa femme, il y a une grande complicité entre eux.

— Oui, deux cerveaux, c'est vrai chérie, rectifie Shots.

Puis il reprend :

— Et donc, effectivement, il ne peut y avoir deux cerveaux dans un seul corps, tu as tout compris Chams ! Il y a un cerveau de trop.

— Oui, celui d'Am !

Mes yeux dansent puis se referment malgré un suprême effort pour fixer mon interlocuteur.

— Non, réplique Shots agacé, le tien !

Sa voix devient lointaine.

— **BULLSHIT !** crache Chelsea avant de s'écrouler sur le sol.

Ma vision se trouble et je perds connaissance à mon tour, l'esprit complètement embrouillé par cette conversation surréaliste.

Parsec 117 : +27° 57′ 34,852″/54.995″ (Neo Terra)

L'équipe de Ren Eilliac s'est rassemblée au complet dans la salle principale du vaisseau, posé près du fleuve endormi. Coralex et Saviri, désireux de foutre leur poing dans la gueule de Chomey, ont grossi les rangs. Le médecin espère secrètement retrouver son ancienne patiente, miss Pricard, car rien de bon ne peut arriver aux équipes dirigées par cet officier incompétent.

— Nous avons établi hier que les rescapés se trouvaient dans ce village, à dix lieues d'ici.

Ren désigne sur la carte une zone où les habitations sont figurées par de petits cercles.

— La question demeure, il reprend, doit-on annoncer notre venue ou nous cacher ?

Ses interlocuteurs s'agitent, émettant sur tous les tons des exclamations et des soupirs.

— Nous n'avons pas relevé de traces de lutte sur le campement, avance Sylvaporte, et nos drones ont survolé le village qui semble tranquille. Je suis plutôt favorable à une approche directe.

— On dirait bien, en effet, que leur séjour est volontaire, confirme Eilliac, songeur.

— D'après les drones, poursuit Coralex, les rescapés se baladent tranquillement dans le village.

— Ça veu rien dire, rétorque Angelo, prudent. Ils sont p'têt drogués ou hypnotisés.

Cor écarte les bras pour les laisser retomber sur ses hanches, désemparé.

— Pas impossible ! En plus, poursuit l'ingénieur, je m'inquiète de la panne des doublures dans nos vaisseaux.

— Faudrait arrêter votre parano, s'énerve Sylvaporte. Je vois pas ce qui nous empêche de rejoindre Schmulien.

— Eh ben, allez-y vous ! On verra bien ! lance Angelo qui lève son poing hérissé de lames affûtées.

— Je croyais que vous les aviez retirées ? s'étonne le commandant.

— Désactivées, c'est presque pareil. Je veux pouvoir me défendre.

Eilliac fait une mine dubitative.

— Cela dit, vous venez d'avoir une brillante idée, Angelo.

— Ah bon ? il demande prudemment.

— Envoyons un groupe d'officiels aux portes de la cité. Cachez-vous et observez ce qui se passe.

— En gros, vous voulez qu'on fasse la chèvre ! résume Sylva.

— Puiske vous êtes si sûr kon riske rien ! lui rétorque Angelo, de plus en plus agacé.

— Certain, je le sens...

— Méfiez-vous, précise Saviri d'un ton professoral. Sur le plan théorique, certaines espèces intelligentes pourraient être télépathes ou manipuler les esprits. Je suis d'ailleurs assez surpris qu'on ne nous ait pas déjà repérés.

— C'est vrai. Vous ne trouvez pas curieux qu'on n'ait pas vu un seul indigène pointer son nez ? demande Eilliac, comme sorti de ses réflexions.

— C'est grâce à notre invisibilité magnétique, explique Coralex. Pas une onde ne sort du champ qu'on a mis en place autour de la zone.

— Bon, c'est entendu, décide Sylva. Je pars me présenter au village avec quelques hommes. Nous cacherons votre existence, même à Schmulien. Nous attendrons deux jours. Après quoi, vous pourrez nous rejoindre. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ça me semble sage, confirme l'ingénieur.

Le commandant clôture la séance.

— Je pars sur-le-champ avec Sylvaporte à la rencontre des locaux. Pendant ce temps, Angelo dirigera les soldats sur Lalouar, sous le commandement de Page.

Angelo se lève et tend sa main pleine d'excroissances au Robin des Bois qui la serre mollement.

— Good luck !

Le voici à présent à la tête d'un petit bataillon qu'il faudra occuper en attendant le retour du chef. Angy décide d'organiser un barbecue et choisit trois hommes pour chasser le gibier.

Depuis son arrivée, il s'est acoquiné avec trois Terriens téméraires qui évoluent sur cette planète comme dans leur milieu naturel. Il les envie. Kiv et Éo sont frères et ont servi contre l'Empire. Bien bâtis, le corps ferme et musclé, ils pratiquent le braconnage et lui ont enseigné l'art de la chasse, dans ce fouillis encombré de branchages où Angelo ressemble à un éléphant dans un magasin de porcelaine. Tout craque sous ses pas qui font fuir les animaux. Mais il a progressé et ses nouveaux amis ont cessé de le taquiner.

Ce soir, les chasseurs partent débusquer le chyène local, un putain de fauve qui expulse des jets acides. Angelo communique par gestes, sans se faire repérer. Il est à l'affût, surstimulé par les infos sensorielles qui l'assaillent de toute part. Sans son casque AR, sur la visière duquel se dessine une carte, il se perdrait. Pars, le cuistot, les accompagne. Au début, ils ne s'étaient pas éloignés du fleuve, mais maintenant ils s'aventurent plus loin dans la plaine où un troupeau de ces fameux bestiaux se regroupe en fin de journée. L'animal qu'ils chassent ressemble à un sanglier, massif et charnu, la silhouette taillée à la serpe et de couleur pastel, rose ou bleue. Ils l'ont appelé cochonglier. Quatre pattes maigres soutiennent un corps en

forme de patate et une tête sans cou dont la large mâchoire, disproportionnée, a du mal à contenir les dents pointues qui débordent. Les mâles sont bleus avec un dangereux pompon vert sur la tête et les femelles roses comme des cochons, un étrange bulbe brun surplombant leur museau. La journée s'achève et une légère brume dissimule les herbes hautes. Grâce à ce brouillard, les chasseurs espèrent surprendre des bêtes fatiguées et distraites par l'envie de se reposer. Le terrain accidenté les ralentit car ils doivent faire gaffe où ils posent leurs pieds. À cet endroit, l'herbe est fine comme du gazon ; le reste de la végétation ressemble aux plantes grasses du désert titanien, avec des feuilles plates et grossières. Les quatre camarades se sont séparés pour encercler une femelle qui dort, loin de ses compagnons agités. Angelo, excité par la traque, donne le signal – main levée et doigts baissés – puis dirige son bras vers le drôle de chyène. Ils doivent l'immobiliser avant de recevoir le flot décapant qui brûlera leur peau dans d'atroces souffrances. Ils auraient voulu faire flamber l'animal au laser mais quand le rayon touche l'excroissance sur la tête, le poison se répand dans le sang et rend la chair indigeste. Par chance, Kiv sait manier la lance – un sport pratiqué chez lui – qu'il propulse une fois le signal donné. *Chtoc !* L'arme se plante dans le corps ferme de la cible endormie, qui gémit faiblement, sans alerter les mâles. Un sourire victorieux se dessine sur le visage de Kiv qui a levé les bras au ciel. Reste à rapatrier le gibier sans alerter le troupeau. Par gestes, Éo explique qu'une diversion s'impose. Kiv est sur le point de partir vers les cochongliers quand il reçoit une giclée acide dans le dos qui lui arrache un hurlement, alertant aussitôt les autres bêtes qui se mettent à grogner. Angy a tout juste le temps de tirer sur le monstre ventru qui vient d'attaquer Kiv, mais il le rate. L'animal le charge en lançant des rafales visqueuses et nauséabondes que le Titanien parvient à éviter en courant à toute vitesse, l'animal aux trousses. Au moins, pense-t-il, Kiv aura la vie sauve. Comme la brume épaisse l'empêche de distinguer les reliefs sur le sol, il finit par trébucher. L'animal tombe derrière lui, tué par une salve de nuc projetée par Éo.

— Purée, peste Angelo, G eu le thrill de ma life !

En se relevant, il pose sa main droite sur un objet qui le pique. D'instinct, il retire sa main puis se penche pour mieux voir ce qui l'a blessé, quand sur son casque se dessinent un, puis deux ossements, étrangement longs, comme des tibias.

La nuit tombée, les chasseurs reviennent au camp avec un cochonglier, un homme blessé et de nombreux ossements. Pars file aux cuisines alors que Éo et Angy emmenant Kiv à l'infirmerie où ils ont fait part de leur trouvaille à Page qui dépêche aussitôt une équipe sur place.

De retour au petit matin, l'équipe chargée des fouilles transforme l'infirmerie en QG.

— C un fucking charnier ! vocifère Angelo.

— C'est vrai, confirme Coralex. Y'en a plein là-bas. Plus on creuse, plus on en trouve ! Il y a aussi des galeries. On les a visitées, pas loin du charnier, il y a toute une cité dans le sous-sol !

Des images défilent au milieu de l'infirmerie.

— Un charnier ! s'exclame Saviri qui n'y comprend rien.

Dans la salle stérilisée, Kiv, allongé sur le ventre, a le dos endolori malgré les soins prodigués par l'aide-soignant.

— De grosses bestioles intelligentes, si on en croit leur mode de vie, précise l'ingénieur.

Angelo n'est pas peu fier de sa découverte. Sans lui et ses gars, la mission n'avancerait pas. Ces intellos sont trop frileux pour s'aventurer hors du camp. Il se tient dignement debout, bras croisés et contemple des ossements assemblés sur un brancard.

— J'ai pu reconstituer trois corps avec ce que vous m'avez ramené, entonne le médecin. Cet être fait deux fois notre taille et trois fois notre poids, l'oxygène en excès peut expliquer son gigantisme. Il est solide et, d'après l'empreinte laissée dans la boite crânienne, il possède un cerveau deux fois plus volumineux que le nôtre, avec un cortex préfrontal très développé. Il y a un mâle et une femelle, les ossements plus petits pourraient être ceux d'un enfant.

Les pensées d'Angelo sont rendues confuses par les explications du doc. Il se demande comment ils pourraient se défendre contre de tels monstres.

— La reconstitution 3D que vous voyez là, poursuit Sav, concorde avec certaines descriptions de nos vieilles légendes…

— Des Suriens ? coupe Page qui s'efforce de suivre le raisonnement du médecin.

— Pas impossible !

Angelo n'a jamais cru à cette vieille légende lunienne, récupérée par les Martiens. Il regarde ses acolytes et reconnait dans les yeux d'Éo un doute semblable au sien.

— Les tunnels servaient d'habitations, précise l'ingénieur qui projette une échographie des galeries souterraines.

Les réflexions d'Angelo s'arrêtent sur les restes d'humanoïdes qu'il a trouvés.

— Let's say kil s'agit des Suriens… avance-t-il prudemment. Mais y sont où ?

Ses camarades s'interrompent. Il désigne sur la carte le point où se trouvent les fouilles, loin du rivage.

— C pas une tombe, il poursuit, lé gens ont été jetés en vrac.

— Et les os sont altérés ! renchérit Éo. J'impose les mêmes blessures aux animaux que je chasse.

— Une guerre, propose Page.

— Kelke chose kom ça.

— Contre qui ? demande Saviri.

Suspicieux, remonté contre ceux qui détiennent sa Léda, Angelo lance du tac au tac :

— Contre les espèces d'hom okel Sylva et Ren rendent visite !

Tous se regardent, inquiets, dans l'impossibilité de les contacter.

Sextant 1350 : Titan – 100 lieues à l'Est de Médiane

Raffinon a voyagé dans un dirigeable réquisitionné par l'armée pour rejoindre le corps expéditionnaire dans la zone du Falldown. Par mesure de sécurité et au grand soulagement de ses collaborateurs, elle a refusé d'être accompagnée de civils et a remis son testament à Ed dans l'hypothèse où elle mourrait prématurément. Sur place, elle monte dans un véhicule autonome, suivie par une unique caméra. Tout, autour d'elle, n'est plus que ruines et désolation, c'est à peine si elle parvient à reconnaître les infrastructures du spatioport dont il ne reste plus grand-chose à part de fines plaques de métal déchirées qui pendouillent lamentablement, retenues par quelques attaches fragiles. Arrivée à destination, elle descend du camion, soutenue par son exosquelette.

— Ed, murmure-t-elle au micro, rappelle-moi de dire le fond de ma pensée au Jin quand il reviendra.

— Entendu ! crachote une voix dans son oreille.

La lacricam collée aux bottes de la VG retransmet dans Sol le plus grand rebondissement de « Bienvenue chez Oumuamua ».

« Chers lacrinautes, s'égosille Gordo surexcité, le chef de l'État titanien en personne rend aujourd'hui visite à son drôle d'invité. Nous avons en ligne le professeur Auber qui tentera de répondre à la question que nous nous posons tous : pourquoi ces ET ont-ils choisi de nous parler maintenant ? »

Gros plan sur le visage du chercheur dont les cheveux et la barbe ont poussé. Il semble avoir vieilli de dix ans.

— Bonjour Gordo. Eh bien, au 21ème siècle est née l'idée que les ET – comme vous les appelez – prenaient leur temps car ils devaient suivre le mouvement des systèmes stellaires…

— Un peu comme lorsque nous faisons le trajet Terre-Mars ? coupe le producteur. Nous attendons que Mars se rapproche de la Terre et qu'il y ait une fenêtre.

— Exactement ! Nous l'avons tous étudié à l'école. Les exoplanètes de la Voie Lactée gravitent autour d'étoiles qui, elles-mêmes, se déplacent dans un système à spirales, sur des trajectoires et à des vitesses différentes. Parfois – comme dans l'exemple que vous évoquez – des fenêtres spatiales apparaissent, c'est-à-dire des configurations où les corps sont plus proches les uns des autres.

— Cela expliquerait que les contacts avec notre ET soient aussi espacés ?

— Tout à fait !

— Mais là, ce n'est plus le cas. C'est la troisième fois que nous avons de la visite en à peine quinze ans !

— Non en effet, Gordo. Et il semblerait que nos visiteurs aient pris un raccourci pour venir nous voir.

— En déduisez-vous qu'il se passe quelque chose d'important ?

Éli a coupé le son de l'émission de Gordo projetée dans l'angle de son casque RA. Elle s'est approchée du point indiqué sur la carte mais ne distingue pas la voile qui lui bouche la vue sur des dizaines de mètres. Le chef des armées l'accueille, vêtu d'une tenue isolante et d'un casque de protection.

— Aucun signe de vie, Madame. Rien depuis l'incident.

— Qu'on en finisse une fois pour toutes ! ordonne-t-elle. J'ai l'intime conviction que ces machins attendent qu'un être vivant se manifeste.

Elle lit dans les yeux fixes de l'amiral une vague forme de respect.

— Très bien, Madame, en cas de danger parlez dans le micro, mes hommes interviendront.

— Sans vouloir vous vexer, je doute fortement de l'efficacité d'un nuc contre cet objet extraterrestre. Les circonstances exigent une certaine bravoure de ma part et ce que je fais, amiral, je l'accomplis parce que ma raison me le dicte et que ma fonction me l'impose.

— Général, Madame.

— On s'en cogne !

— Certainement, Madame.

Elle rage de voir tout ce bordel tomber sur elle plutôt que sur Macrel. « C'est pas juste ! ». Les caméras de Médi essaiment autour d'elle, avec un léger bruit métallique conduit par une atmosphère très fine. Éli lève le bras pour en exploser une, mais l'essaim se dissipe, à sa grande déception. Sur sa visière se sont affichées de multiples informations dont une sur le taux d'audience des lacrinautes qui augmente en flèche car, elle n'en doute pas, sa mort en direct fera le buzz et marquera l'histoire.

— Interdiction aux lacrimeurs de me suivre avec leurs engins volants ! grogne-t-elle.

Dépitée, elle traverse la poussière en suspension sans distinguer vraiment son objectif. Elle devine un horizon bouché et perçoit le mouvement de la chose mais n'en voit ni le début ni la fin.

— Vous y êtes presque, Madame, l'informe l'officier dans l'oreillette.

— Je suis pas vraiment pressée !

La VG, ralentie par son appareil de soutènement, a du mal à avancer et espère ne pas se tromper en pensant établir un contact. Enfin, elle distingue l'ombre du vaisseau sur le sol, et comprend – malgré les flocons de cendres – que sa base bascule. Elle s'arrête, lève la tête, une énorme pyramide grise flotte à dix coudées au-dessus de sa tête. C'est beau, de la magie à l'état pur. Elle repère dans la brume une tache phosphorescente, comme une petite ouverture bleutée d'où sort une sphère lumineuse qui avance vers elle à une vitesse impressionnante. La courbe de l'audimat s'affole quand Éli et l'objet alien entament un face-à-face silencieux.

— Putain, ça fout les chocottes, s'exclame le militaire.

Elle imagine que l'engin la scanne, elle reste immobile, tétanisée par une peur indescriptible, n'osant plus faire de bruit ni respirer. Elle va mourir en direct en se pissant dessus, voilà ce qui va arriver. Quelqu'un parle dans son casque mais elle n'entend que son propre souffle et sent, dans son cou et sur son front, des gouttes de sueur fraîches perler. Enfin, le robot émet un son.

— Salut à vous Terrien, je suis Harus, descendant du grand Benji, de la planète Surus. Je suis une émanation artificielle.

— Vous parlez notre langue ?

Est-ce vraiment ce qui l'étonne le plus dans cette rencontre improbable avec un AA extraterrestre venu d'un autre système ? Elle regrette aussitôt sa réplique absurde et se ressaisit en se présentant à son tour.

— Salut. Je m'appelle Raffinon, je suis vice-gouverneur de Titan, représentante du grand Jin.

Devant elle, à deux cents coudées, une multitude d'ouvertures bleutées apparaît, d'où s'extirpent d'autres boules volantes.

— Voici les émanations de mes frères. Nous appartenons aux trois ordres, l'ordre politique, l'ordre militaire et l'ordre éthique suriens.

Une centaine de globes se poste devant elle, un frisson parcourt Raffinon qui a la chair de poule et, spontanément, leur fait coucou de la main. Si tout explose, elle aura tout de même l'air un peu con. Elle entend dans son casque la voix de l'amiral qui crie :

— C'est quoi ce bordel ?

Raff prend le temps d'examiner la situation. Les boules de métal se sont posées sur le sol, seules trois d'entre elles restent suspendues dans les airs, à hauteur d'homme.

— Ne faites rien, ordonne-t-elle au gradé. Je crois qu'ils adoptent une posture pacifique.

— Ça m'rend nerveux ! entend-elle crépiter.

Sans attendre, les trois sphères flottantes délivrent leur message de façon audible, si bien que les caméras de Médi, pourtant restées à l'écart, captent la déclaration.

— En des temps anciens, nous avons accueilli sur Surus des humains hybrides, que vous-mêmes appeliez « enfants-croisés ». Du sang surien coulait dans leurs veines et les humains voulaient les exterminer. Nous avons volé à leur secours et les avons transportés sur Surus.

— Génial ! commente l'amiral.

Éli écoute les propos de son interlocuteur, en se demandant ce que ça peut bien faire. Elle a, comme tout le monde, entendu parler de ces hybrides à moitié Suriens, d'un prétendu contact dont aucune preuve ne subsiste. Décontenancée, elle ne voit pas où ses visiteurs veulent en venir.

— Que voulez-vous ? murmure-t-elle, désemparée.

— Nous sommes venus vous prévenir. Les hybrides qui ont ouvert le trou de ver nous ont exterminés, ils seront également à l'origine de votre propre extinction.

— Mais… réussit à balbutier Raffinon, nous avons envoyé des navires dans ce trou !

— Ils courent un grave danger.

Parsec 117 : +27° 57′ 34,852″/54.995″ (Surus)

Le ciel à l'horizon s'est teinté de pâles éclats orangés, le soleil se couche sur une nature silencieuse où même les cris hideux des oiseaux ont cessé. En s'éloignant du fleuve, Ren a présumé qu'il s'était progressivement retiré dans son lit pour céder la place à une vaste prairie où poussent quelques arbres bas et des plantes exotiques. Il se présente devant la porte du village autochtone accompagné de Sylvaporte et de deux soldats, où il est accueilli par des êtres splendides, au corps élancé, la peau légèrement bleutée, le visage allongé avec de grands yeux pénétrants.

— Je capte quelque chose, murmure Sylva. Des chuchotements.

— Ils parlent mais on ne les entend pas.

Ces créatures gracieuses ressemblent à des humains mais avec des distorsions qui les rendent très différents. Ils gardent l'entrée de l'enceinte, vêtus d'une combinaison transparente et munis d'un objet étrange en forme de spirale. En les voyant se poster devant eux, les deux gardes n'ont pas prononcé un mot mais l'un d'eux s'agite et pointe la spirale vers le cortège. La petite délégation lève doucement les mains au ciel puis se courbe en signe de paix. Ren prête attention aux créatures et ne remarque rien de notable, sinon que les deux gardiens le dépassent d'une bonne tête et baragouinent une langue inconnue en s'affairant autour de la porte qui s'ouvre. Derrière l'entrée de la cité, Eilliac aperçoit un magnifique spécimen qui se tient immobile, la peau d'un bleu encore plus diffus, un collier scintillant autour du cou. L'anthropologue et sa troupe recommencent à se prosterner devant l'indigène, mains levées.

— Je vous en prie, redressez-vous ! Nous savons qui vous êtes, nous vous attendions.

Un peu surpris, Ren répond, hésitant :

— Je suis le commandant Eilliac, et nous vous apportons un présent.

Il lui tend une boite que l'être accueille en étirant ses lèvres.

— Je m'appelle Shots, je suis le gardien de l'ordre politique de cette cité. Soyez les bienvenus !

— Honorable Shots, voici Sylvaporte, le représentant politique de Titan.

— Comme je le disais, répond Shots, nous vous attendions. Pensez-vous être arrivés ici par hasard ?

L'autochtone dirige son bras vers l'intérieur de la cité, les invitant à entrer. Ren et Sylva s'aventurent les premiers dans l'enceinte, suivis de deux soldats plus circonspects.

— Nous essayons de communiquer avec vous depuis près de quinze années TE, commence Shots alors qu'ils s'enfoncent dans la voie principale.

— Vous voulez dire par la pensée ?

— Malheureusement, vous êtes trop éloignés pour cela. Nous sommes seulement parvenus à déplacer des choses, modifier des éléments, question de nous manifester.

— Et ce trou de ver ? interroge Sylva, tout en filmant.

— Les ondes le traversent, elles ont agi sur certaines consciences modifiées, comme par exemple vos chamans, mais aussi sur de lointains parents.

— Des parents ? s'étonne Eilliac.

— Nous allons vous expliquer tout ça autour d'un bon repas. Soyez nos invités.

« Difficile de lui donner un âge, commente Sylvaporte à sa caméra. Shots pourrait avoir trente ou quarante ans. L'humanoïde est doté d'une belle physionomie, ses cheveux châtain clair encadrent un visage ovale aux expressions douces, il a des lèvres minces, presque pincées, son nez aquilin est à peine esquissé et de rares sourcils soulignent ses yeux immenses. Ses habits semblent tissés dans une étoffe extrêmement fine qui colle à la peau et il porte autour de la tête un grand morceau de tissu en forme de turban. »

Avant de visiter l'immense cité, Eilliac était saisi d'un sentiment inexprimable qu'il n'avait encore jamais éprouvé et sa joie, qu'il comprimait, était extrême. Maintenant qu'il la visite, il revient de son enthousiasme en découvrant que le spectacle qu'il a sous les yeux ne répond pas à son attente : il s'est fait de la grandeur de la ville des aliens – ceux-là mêmes qui ont su ouvrir le trou de ver – une tout autre idée. Elle n'offre au premier aspect qu'un amas de maisons sphériques, à moitié ensevelies, bien construites mais dans des matériaux ordinaires qui le déçoivent. Comment ces humanoïdes ont-ils pu développer une technologie dépassant celle des humains alors qu'ils vivent dans des architectures primitives ? Quelque chose ne colle pas. Les invités s'engagent sous bonne escorte dans la ville pour y découvrir un bâtiment central tout à fait étonnant, doté d'un toit pointu, haut comme cinquante hommes, agrémenté de pics et de trous, qui constitue le point culminant de la cité. Les badauds ont arrêté toute activité pour regarder passer les étrangers, émettant des claquements de langue, expression probable d'un langage inconnu. Des créatures mâles et femelles, de toutes les tailles, sont vêtues du même tissu dont la fibre a retenu l'attention de Ren. Un enfant, l'air sérieux, lui fait un signe de la main auquel le chercheur répond. Shots est certainement la plus grande et la plus mince de toutes les créatures de la cité et le Terrien émet l'hypothèse que ce peuple sélectionne ses dirigeants selon leur physique. Dans tous les cas, l'apparence de leur leader ne doit pas être étrangère à son ascension sociale. Le silence devient pesant à mesure qu'ils approchent du bâtiment au toit pointu et aux volumes imposants, peut-être un lieu de culte ou celui d'une résidence prestigieuse. Le commandant se tourne vers Sylva qui filme, le geste

crispé, escorté par les militaires, une main sur leur nuc. Ils pénètrent dans l'unique pyramide de la cité, où ils sont reçus par deux autres indigènes, l'un plus âgé que l'autre.

— Soyez les bienvenus. Je suis Sidi, représentant de l'ordre éthique et voici Sur, qui incarne l'ordre militaire.

Le plafond de l'édifice est si haut que la voix du sage s'y perd dans un écho. Sidi leur propose de dîner et leur fait traverser un hall immensément vaste pour entrer dans une salle plus petite à peine meublée, où on a dressé une table.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Ren et Sylva prennent place côte à côte, escortés par les soldats qui se postent derrière eux. L'ambiance reste tendue.

— Nous vous remercions pour votre accueil, articule Eilliac. Permettez-moi cependant de vous poser les quelques questions qui me brûlent les lèvres.

Sidi acquiesce d'un hochement de tête et, en fermant les yeux, relève un bras. Aussitôt, deux êtres pénètrent dans la pièce avec des plats dont certains contiennent des morceaux de viande que Ren est curieux de goûter. Il découvre que la chair confite, accompagnée de légumes délicieux, donne à l'aliment une texture fondante. Alors qu'il savoure le plat, il a le sentiment que ses pensées ne parviennent pas à se focaliser.

— Je vous en prie, reprend Shots qui croise ses longues jambes dans une position décontractée. Posez vos questions.

Quand Shots s'adresse à lui en le regardant dans les yeux, Ren se sent pénétré, saisi par une intensité qui émane de son interlocuteur et l'empêche de se détourner du visage étrangement long de son hôte. Il en ressort à chaque fois étourdi. Il décide donc d'éviter de croiser le regard de ces gens et aurait aimé prévenir Sylvaporte du danger sans vexer les créatures. Quand il regarde Sylva, il voit que celui-ci, subjugué, délaisse son plat. Ren lui donne un coup de coude agressif qui le sort de sa torpeur puis reprend la parole en regardant son assiette.

— Tout d'abord, quel est le nom de cette planète et celui de ses habitants ?

Sidi fixe Shots et hoche la tête en signe d'approbation.

— Vous êtes sur Surus, répond ce dernier.

En entendant ce nom, Ren s'enfonce dans son siège comme les pièces du puzzle s'assemblent.

— Ce n'était donc pas un mythe ! lâche le Robin des Bois, ébahi.

Un nouveau coup de coude force Sylvaporte à regarder le commandant pour se défaire de la fascination exercée par Shots.

— Non, pas du tout ! admet Sur. Les Suriens sont venus nous sauver d'une extermination certaine en des temps éloignés. Nous sommes à moitié humains et à moitié Suriens.

— Vous seriez donc les enfants-croisés ? demande Ren, en replongeant le nez dans son assiette. C'est incroyable !

— C'est pourtant une réalité, confirme Sidi, sorti de son mutisme.

Le sage de l'ordre éthique paraît doux, tranquille et réservé. C'est une créature haute de sept pieds environ, plus grosse que les autres, dont le maintien a quelque chose d'imposant. Par ailleurs, Eilliac peut le regarder sans se sentir perdu. L'être parle peu et avec calme, parfois avec des mots articulés, d'autres fois d'un claquement de langue. Le commandant poursuit son interrogatoire :

— Pourquoi avoir tant attendu avant de vous manifester ?

C'est au tour de Sur de répondre.

— Notre ordre s'y est toujours opposé. Pourquoi prendre le risque d'une nouvelle extermination ?

— Cela semble sensé, admet Sylvaporte.

Le commandant toise le chef des armées, un être bien bâti, au corps musclé et le visage fermé sur un large cou. Il en déduit qu'il a suivi un entraînement sportif intense, bien plus soutenu que celui de Shots dont la musculature sèche semble inexistante.

— Mais alors, pourquoi ouvrir ce trou de ver ?

Les trois êtres ferment les yeux, semblant entrer en eux-mêmes, et il devient clair pour Ren Eilliac qu'ils se consultent en silence. C'est Shots, le plus extraverti des trois, qui reprend la parole.

— Notre peuple se meurt, nous avons hérité des Suriens leur stérilité. Nous devons revitaliser nos gènes par un croisement plus actif.

Sylvaporte fronce les sourcils, inquiet.

— Comment ça ?

Nouvelle consultation silencieuse entre les créatures.

— Eh bien, reprend Shots, nous avons pu entrer en contact avec d'autres enfants-croisés restés sur Terre. Ces petits d'hommes ne savaient même pas qu'ils hébergeaient un patrimoine génétique surien !

— Qui ça ? demande le Robin des Bois tout en filmant.

— Votre grand Jin par exemple.

— Vous rigolez ! s'exclame Eilliac.

— Vous voulez dire que… vous l'auriez appelé ? balbutie Sylva. C'est pour ça qu'il s'est mis en tête de traverser le trou de ver ? Son histoire de visions était vraie ?

— Grosso modo, oui. Nous n'avons pas pu communiquer directement avec lui, mais disons qu'il a capté quelque chose, qu'il a interprété à sa manière.

— Ça alors ! s'écrie l'un des soldats.

— C'est de la haute trahison ! s'indigne Sylva. Il s'est laissé manipuler. C'est indigne de sa fonction.

— Que lui reprochez-vous ? questionne doucement Sidi.

— D'avoir mis son peuple en danger.

— Excusez notre ami, coupe Eilliac. Cela fait beaucoup d'informations à digérer.

— Quand pourrons-nous voir nos amis ? se renseigne le Robin des Bois.

— Bientôt, répond Shots dans un plissement d'yeux qui adoucit ses traits. Nous venons de procéder à une cérémonie d'échange, une sorte de mariage entre nos deux peuples. J'ai moi-même épousé la plus belle de vos femmes, son nom est Pricard.

Ren ne peut contenir un mouvement de tête en signe d'approbation. Il lui semble logique que le plus beau des hybrides épouse la plus belle recrue de la division Odin.

— Avant la cérémonie, vos confrères ont pratiqué un jeûne sévère qui les a purifiés mais aussi affaiblis, ils se reposent à présent. Mais ils seront très heureux de vous voir ! conclut Sidi en se levant, signifiant ainsi que le repas était terminé.

Sylvaporte se lève à son tour.

— En tant que représentant politique de cette mission, dit-il en se courbant, je souhaiterais m'entretenir au plus vite avec le Jin Schmulien.

— Bien entendu, répond Sidi en baissant les yeux. Mais je sens en vous de la colère. Sachez qu'il vient tout juste de découvrir sa vraie nature, ne soyez pas trop rude avec lui.

Puis, se tournant vers ses gardes restés en retrait, il ordonne :

— Une fois installés dans leurs appartements, vous conduirez ces hommes auprès du Grand Jin.

Les humains quittent le bâtiment central escortés par quatre militaires locaux. En route, le petit groupe examine les alentours. Ils savent que la ville dessine un triangle, mesure une lieue et contient dix à douze mille habitants. À présent, les passants s'arrêtent pour les examiner d'un air amusé, ils plongent leurs grands yeux dans ceux des humains et Eilliac détourne son regard pour se protéger quand les soldats locaux qui les escortent font signe aux curieux de s'éloigner. Mâles et femelles sont vêtus de tuniques longues, les femmes se parent de tresses dans les cheveux et superposent des colliers colorés autour du cou, des anneaux ronds aux bras et portent des boucles de nez. Les maisons n'ont qu'un rez-de-jardin et les rues sont suffisamment larges pour accueillir deux autocabs. Parfois, de rares véhicules volants sifflent

discrètement autour d'eux, mais ces hommes et ces femmes semblent préférer la marche aux engins sophistiqués. Ren, Sylva et les deux soldats traversent le marché, une place large et animée, où ils demandent à s'arrêter. Là, des Présuriens richement décorés de colliers et de bracelets aux couleurs chatoyantes vendent ce qui ressemble à des épices, quand l'un d'eux leur tend une boisson tirée d'une citerne couverte. Eilliac et Sylvaporte le remercient et en profitent pour échanger leurs impressions avec les deux soldats de Lalouar qui semblent déboussolés.

— Un conseil, recommande Ren à haute voix, ne fixez pas leurs yeux.

— Shots m'a l'air très aimable, s'enthousiasme Sylvaporte, mais Sur me semble plus méfiant.

— Shots est le pire d'entre eux, coupe Eilliac. Sur a du ressentiment. D'après le mythe, les Martiens auraient tenté d'exterminer leurs ancêtres.

— Vous croyez que c'est vrai ? demande l'un des soldats.

— En tout cas, eux le croient, et il faudra leur prouver que nos intentions sont bonnes.

— Mais ce sont eux qui nous ont fait venir ! gémit le politicien.

Ren le rassure d'une tape sur l'épaule. Ils terminent leur boisson et reprennent leur route vers la tour à étages où se trouvent leurs appartements.

Parsec 117 : +27° 57′ 34,852″/54.995″ (Neo Terra)

À la nuit tombée, Angelo et Éo surveillent les remparts de la cité avec des lunettes à vision infrarouge, espérant des nouvelles du commandant et de Sylvaporte. Ils observent les nombreux groupes indigènes qui entrent et sortent de la cité pour se promener alentour quand Angy remarque une silhouette plus petite que les autres, moins élancée et plantureuse. Il fait une mise au point :

— Là ! Un humain.

Il saisit le bras d'Éo et lui montre la direction.

— Une femme, confirme Éo, jeune… mazette !

Il siffle entre ses dents. Angy ajuste de nouveau ses lunettes et reconnaît celle qui se tient au bras d'un autochtone.

— C elle ! il murmure, sidéré.

Il a tellement bassiné son ami que celui-ci comprend immédiatement :

— Ta femme ?

Angelo ne répond pas, il poursuit la traque avec ses longues vues. Dans son viseur, il voit l'alien qui l'accompagnait retourner dans l'enceinte pour la laisser s'aventurer seule dans le bush. L'occasion est trop belle, Angelo réagit aussitôt et abandonne Éo pour rejoindre Léda. Dos baissé, il avance d'un pas pressé vers celle qui vient sans le savoir à sa rencontre, occupée à cueillir des plantes qu'elle enfouit dans un paquet. Le cœur d'Angy bat la chamade, il aimerait crier son nom mais il se ravise à la dernière minute pour ne pas alerter les gardes. Enfin, il arrive à sa hauteur et se poste devant elle. Il retire son casque, ému par les retrouvailles tant attendues. La jeune femme sursaute et recule d'un pas.

— Léda, C moi !

Elle semble terrorisée et serre la touffe d'herbes contre sa poitrine.

— C moi, Angelo ! Tu m' recognize ?

Ces douze derniers mois l'ont transformé, il s'en rend compte à présent. Il a pris un peu de ventre, ses cheveux et sa barbe ont poussé. Il voit le moment où elle se met à pleurer. Il veut la toucher, prendre son bras, lui prouver qu'il est bien là, mais elle recule en poussant un cri.

— Chut ! il fait en mettant un doigt sur sa bouche. Crie pas.

Elle veut hurler mais n'a pas le temps de dire un mot car Éo la neutralise d'une salve de mac qui la plonge dans un sommeil profond.

— Rok'oh ! T fool ! C ma meuf.

Éo s'accroupit et pose deux doigts sur la jugulaire de sa victime.

— Elle allait crier !

Alors qu'Angelo se mure dans l'incompréhension, son ami ausculte la jeune femme. Il l'éclaire et remarque une cicatrice autour du crâne.

— Regarde, il lui est arrivé quelque chose.

— C vrai, confirme Angelo, on diré scarface.

— Punaise ! On a découpé son cuir chevelu.

Angelo fait une grimace et recule de dégoût. Puis, il se ravise et s'abaisse pour observer les cicatrices en question.

— C quoi ?

Éo range son arme dans son étui.

— Rentrons ! Nous déciderons plus tard de ce qu'il faut faire.

— Aide-moi, je l'emmène, décide Angy.

Quand Angelo débarque dans l'infirmerie, Saviri est en train d'examiner le dos de Kiv et Page observe l'hologramme du charnier. Le Titanien tire Léda derrière lui, tremblante de peur, tel un petit animal effarouché. Quand il la relâche, elle file se barricader derrière un brancard contre le mur, avant de jeter sur son geôlier tout ce qui lui passe sous la main.

— Léda, arrête !

Le bruit de métal est assourdissant. Page sort de ses réflexions et regarde la scène sans comprendre, quand Saviri, qui a reposé ses instruments, s'exclame, tout heureux :

— Mademoiselle Pricard, je suis tellement content de vous revoir !

— Chams, ton nickname è Chams. Pardon my love ! bredouille Angelo.

— Est-ce que vous allez bien ? s'enquiert le médecin en avançant vers elle.

Puis, se tournant vers Angelo :

— La malheureuse a subi de mauvais traitements, elle a le visage tout suturé et le teint pâle.

— Paradoume ope ! baragouine l'invitée, sourcils froncés.

Sav interroge Page du regard avant de demander :

— C'est quoi cette langue ?

— N'approchez pas ! hurle la jeune femme dont la peur déforme les traits.

Angelo tente de l'étreindre mais il reçoit en guise de remerciements un plateau sur la tête. Il se jette sur elle et l'empoigne.

— Forgive me ! Je t'M.

Elle feule avant de le repousser de toutes ses forces contre le brancard sur lequel repose Kiv, qui roule au milieu de la pièce.

— Je ne suis pas Chams !

Elle pleure à présent, tenant dans sa main droite un outil pointu.

— Koi ?

Voyant que les esprits s'échauffent, Kiv s'assied sur le lit métallique, prêt à intervenir, quand le doc – placé devant la jeune femme – presse Angelo de reculer d'un pas.

— Vous n'êtes pas Chams, reprend Page, mais alors qui êtes-vous ?

Le commandant de L'Argus parle d'une voix apaisante qui semble rassurer la captive, restée à bonne distance de ses hôtes.

— Je suis Am, l'épouse de Shots !

Saviri fait barrage à Angelo avec ses bras, pour l'empêcher de passer. Coincé derrière le doc, le Titanien insiste :

— Tu m'as oublié ? C moi, Angelo !

— Chut, taisez-vous ! le sermonne Saviri.

Page poursuit l'interrogatoire. La main posée sous le menton, elle semble réfléchir.

— Si je comprends bien, vous n'êtes pas Chams mais quelqu'un d'autre. L'épouse de Shots. Mais, pour cet homme ici – elle désigne Angelo –, vous êtes Chams, vous comprenez ?

Les yeux de la jeune femme s'illuminent.

— Ceci est le corps de Chams – elle a fait glisser ses mains le long de son torse puis de ses cuisses, avec un sourire de satisfaction. Je suis Am, dans le corps de Chams.

— Bullshit ! lâche Angelo.

Saviri lui lance un regard torve. Imperturbable, Page insiste :

— Comment c'est possible ?

Angelo allait se jeter sur la fille quand Saviri s'interpose de nouveau.

— Éo, aidez-moi à le maîtriser ! il finit par demander.

— Angy, il faut que tu te calmes. Kiv, emmène-le dehors.

Page, Éo et Saviri restent seuls avec celle qui prétend être Am dans le corps de Chams. Elle s'accroupit derrière le brancard, prise d'un léger malaise, manifestement éprouvée.

— Am, continue Page qui n'a pas bougé, expliquez-nous pourquoi vous avez une cicatrice sur le front.

Sextant 1350 : Titan – 30° 17′ 37″ N, 5° 02′ 15″ W (Médiane)

Jénard observe son vis-à-vis avec hostilité. Mini-Robin, l'émoti d'Éli, fronce les sourcils, son chapeau vert enfoncé dans les cheveux, tandis que le drone-espion du Conjuré inspecte chaque recoin de la pièce, suspicieux. Enceinte dans sa carapace articulée, la chef d'État en impose : sa stature chétive a triplé de volume et chacun de ses gestes s'accompagne d'un grincement.

— Par Jupiter, kès kon fé ici, exactly ? articule enfin le cloudo-opposant.

Il garde les stigmates de l'attaque des flecs qui lui a coûté son bras gauche, remplacé par une prothèse articulée.

Lani l'a convoqué d'urgence, sans autre explication et il n'apprécie guère d'être contraint de faire ce qu'il n'a pas souhaité. Raffinon se décide à prendre la parole.

— Une idée m'est venue pour sauver la flotte Odin.

— Again !

Le visage de Jénard s'assombrit. L'évocation de la flotte Odin lui rappelle qu'à cause de lui ses amis capsionautes ont dû embarquer pour une expédition-suicide. Il s'en veut toujours de les avoir mêlés aux attentats.

— Well, pourkoi moi ?

— Je vais avoir besoin de votre soutien.

Piqué par la nouvelle, l'invité fait un bruit de bouche en redressant ses oreilles pointues, signe d'étonnement. Depuis des mois, Jénard manifeste dans la rue avec d'autres camarades contre le mal-logement et il est devenu l'icône des Conjurés.

— J'écoute vo dire…

La compagne du lutin, dont les ailes restent au repos, garde le silence.

— Les habitants de la photovoile, reprend la VG, m'ont assuré qu'ils seraient capables d'ouvrir un nouveau trou de ver pour rentrer chez eux.

— Ah ! Good news !

Il regrette d'avoir parlé si vite et se dit qu'il devra tourner sept fois la langue dans sa bouche avant de répondre à Raffinon, rompue à la politique.

— Le problème, poursuit l'élue, c'est que si les vaisseaux de la division Odin sont dans des mains ennemies, l'ouverture d'Alice ne changera rien. Ils sont certainement privés d'Espace-X qui seul leur permettrait de rentrer à la maison. C'est pour ça que le professeur Auber doit lui aussi traverser le trou de ver.

Cette fois, le Conjuré attend avant de répondre et un silence pesant s'installe dans la pièce. Tsuk, bras croisés devant la poitrine, le regard de biais sous sa frange asymétrique, se tourne vers son conjoint sans que Raff puisse décoder la moindre expression faciale. Sauf, peut-être, les sourcils de la jeune femme qui se sont légèrement plissés. Au bout d'un temps qu'il juge suffisamment long, le capsionaute reprend :

— Et ?

— J'ai pensé…

La chef d'État s'interrompt pour commander à Lani, d'un battement de cils, l'activation d'une holocarte de l'espace profond. La simulation se met à tourner autour des invités, les plongeant au centre d'une multitude de constellations. Éli est heureuse de constater que les jeunes gens se détendent et désignent du doigt des amas qu'ils reconnaissent. Tsuk sourit presque.

— C les images de Friendly, right ? questionne la Titanienne.

— Exact. On a dénombré dans le tunnel d'Alice des centaines de milliers de galaxies, plus ou moins jeunes ou visibles à l'œil nu, qui infirment le principe cosmologique d'homogénéité et d'isotropie.

La projection continue de défiler autour d'eux, avant de se stabiliser dans un coin précis de l'univers.

— C où ? demande Jénard, émerveillé comme un enfant.

— Saturne seule le sait ! Mais c'est là que se trouve votre amie Coz que j'ai connue sous le nom de Léda. Et, pour tout vous dire, son vrai nom est Chams…

Comme un seul homme, le couple se tourne vers leur hôte.

— C'est une brave petite. Elle n'a pas mérité de se retrouver entre les mains des enfants-croisés. Je me suis dit…

Elle hésite, marque une pause, s'éclaircit la voix avant de reprendre.

— …que nous pourrions envoyer des maisons-orbitales chercher les nôtres.

L'absence de réaction de la part des deux capsionautes l'incite à poursuivre.

— L'une d'elles transporterait le professeur Auber avec son exemplaire d'Espace-X.

— Espace-X ouvre a way back home? demande le Conjuré.

— Pas exactement. Il produira un trou noir qui nous enverra un signal et nous activerons sa sœur jumelle qui créera un trou blanc.

— What ?

À mesure que la stratège s'exprime, une animation permet de visualiser le projet. Jénard examine l'holomap puis regarde Raffinon et enfin Tsuk.

— Rok'oh ! U'R crazy ! On va tous kramer !

D’un geste, Raffinon interrompt la projection, se lève pesamment en grinçant, puis se dirige vers le couple qu’elle fixe droit dans les yeux.

— Vous ne cramerez pas. Nos visiteurs m’ont affirmé qu’ils savent générer des enveloppes protectrices pour nos vaisseaux.

— And U trust an alien?

— Si nous ne sauvons pas les Titaniens de ce naufrage, qui ira les chercher ?

— Mars ou Europe ! suggère Tsuk dans un filet de voix.

— Vous rêvez, mademoiselle ! Les élus des colonies sont bien contents de s’être débarrassés de Schmulien et ils n’ont pas l’intention de le ramener ici.

La capsionaute lui répond d’un froissement d’ailes, comme si un frisson venait de la traverser.

— Écoutez, reprend la VG, une fois arrivés sur place, il vous suffira d’activer Espace-X et de rentrer à la maison. Zip in zip out, c’est simple comme bonjour !

— C complex !

Devant la réticence du couple, Raffinon joue sa dernière carte.

— Vous savez ce qui est complexe ? Un capsionaute qui a fait un pacte avec le diable, qui a passé un marché avec Macrel et vendu Le Renard aux autorités.

Elle se rapproche de ses proies qui ont perdu de leur superbe et leur jette à la figure :

— Comprenez-moi bien, Le Renard était une raclure. Mais que diront vos followers quand ils apprendront de quelle manière vous avez obtenu votre relogement dans cette belle Montgolfière ?

— Fuck U !

Tsuk s’est redressée, menaçante, ailes déployées.

— Ne vous fatiguez pas, vos ailes ne répondront pas à vos capteurs. Ici tout est désactivé. Et puis, c’est ça la politique ! Chacun essaie de faire chanter l’autre. Mais moi, ce que je vous demande, c’est pour vos amis que je le fais. Pour eux, c’est une triple peine : la prison, l’exil et maintenant la mort.

Nouveau claquement de langue et, cette fois, Jénard garde la bouche ouverte.

— You know, on exigera quelque chose en retour !

— I know, répond Raff, amusée. Sans vos vaisseaux, ce plan tombe à l’eau. Mais je veux que mon mandat soit consacré au retour des innocents que l’on a contraints à l’exode. Je ne vous cache pas que si nous ramenons Schmulien vivant, l’indépendance de Titan sera garantie. Par contre...

Après un moment d'hésitation, Raff ne termine pas sa phrase. Elle aurait voulu ajouter que, par cette stratégie, elle se mettait à dos les deux puissantes colonies qu'étaient Mars et Europe, puisqu'elle contrariait leurs plans.

— Le jeu est terminé les enfants ! elle lâche, sur un ton condescendant qui n'est pas au goût du jeune couple. Nous parlons enfin de choses sérieuses !

Raffinon s'anime pour commander le bar mobile qui leur sert des apéritifs.

— La gouvernance de Titan est inepte, il est temps de changer les institutions, poursuit-elle. Sachez cependant qu'aucun de nos alliés du Golfe saturnien n'a accepté de nous prêter main forte dans cette aventure. Si nous n'y allons pas, nos frères et nos sœurs mourront tous.

La VG tend un verre de macis à ses invités.

— Trinquons à notre alliance historique et aux réformes qui suivront.

Ils lèvent leur verre et en boivent une gorgée.

— When and how ?

— Demain… Dans la première phase, les maisons escorteront l'astéroïde et pénétreront le trou de ver avec lui.

— C strange.

— Dans la deuxième phase, les avatars suriens lanceront une attaque. Vous, vous attendrez à l'arrière qu'on vous ouvre un chemin pour rentrer.

— Comment chatter avec les Suriens ? They are dead.

— Ils parlent.

— Et si CT 1 trap ?

L'exosquelette de la vice-gouverneur s'affaisse en position de repos.

— Seuls iront les volontaires. L'idée n'est pas de vous envoyer au combat, vous y allez pour récupérer les survivants.

— Kel son lé dire dé Suriens, exactly?

— Que les humains courent un grand danger, qu'Alice était un piège. Les enfants hybrides ont exterminé les Suriens et veulent maintenant s'en prendre à nous.

— C ki ces hybrides ? questionne Tsuk.

— Des Présuriens, mi-humains, mi-Suriens.

— Et notre counterpart ? demande Jen.

— Eh bien… Je pense qu'il est temps que tous les capsionautes vivent sur le sol ferme, dans le confort des bulles.

— Mé quand ? Build prendra du temps.

— Il y a suffisamment de cellules pour tout le monde, s'énerve Raffinon. Le tout est de bien les répartir. Le problème c'est que des familles sans enfants vivent dans des maisons à étages quand deux générations s'entassent dans un seul dirigeable.

— Right.

Jénard reste tendu, il examine les traits de Raffinon pour y déceler la marque du mensonge mais il ne voit rien de tel.

— Votre proposal, C du définitif ? la sonde-t-il enfin.

Éli rappelle Lani qui dépose un transmetteur sur la table interactive. Le garçon se connecte pour y lire un arrêté avec le sceau gouvernemental.

Parsec 117 : +27° 57′ 34,852″/54.995″(Surus)

Je n'ai pas eu le temps de les prévenir. Qui, de toute façon, aurait fait attention au pauvre chyène que j'étais devenue. J'ai pourtant essayé de dissuader Coz de goûter à la bouillie servie au petit-déjeuner, en aboyant, en faisant tomber les assiettes ou encore en grognant, mais elle a toujours détesté les animaux et a fini par me foutre à la porte. J'ai compris que le pauvre Schmulien était lui aussi habité par l'un de nos hôtes et n'était plus qu'une marionnette aux mains d'un prestidigitateur qui conduisait mes amis à l'abattoir.

J'ai alors fait le tour du bâtiment, gravi les quelques marches extérieures, pour ensuite me hisser tant bien que mal sur le balcon mais, trop tard, les hybrides avaient déjà emmené mes amis. Ant, Coz et Tyé avaient disparu. J'ai visité l'étage et trouvé six hommes inconscients dans l'une des chambres. J'en ai reconnu deux : le grand Ren Eilliac et Sylvaporte, l'assistant de ma belle-sœur.

Plusieurs voix parlaient en moi, aboyaient, grognaient, pleines de fureur. Une rage animale et primaire m'empêchait de raisonner et de projeter ce que j'allais faire l'instant d'après. Prise de panique, je me suis ruée vers cette maudite salle où ces ordures (voleurs, enfoirés !)

de Présuriens m'avaient emmenée pour procéder à ce qu'ils nommaient – doux euphémisme ! – la réincarnation. J'ai compris – mais trop tard – que c'était pas une religion ni une philosophie fantaisiste mais un acte chirurgical bien réel consistant à prendre le cerveau d'un Présurien pour le transplanter dans un corps sain, généralement plus jeune, qui lui offrait ainsi une longévité exceptionnelle.

J’ai grogné en remontant mes babines, bien décidée à le bouffer tout cru. Une pulsion animale m’imposait d’agir quand je voyais défiler devant mes paupières un texte crypté qui me calmait aussitôt.

|-ç{& »+=180}|

J’étais affligée. Décidément, ma vie n’avait été qu’une longue descente aux enfers et je ne pouvais pas tomber plus bas. J’ai vu mon histoire défiler à toute vitesse. On m’avait arrachée à mes grands-parents, à la Terre, puis on m’avait enfermée dans une maison close, envoyée dans le trou de ver et voilà que maintenant on me prenait mon corps. J’étais passée de pute à chyène.

Putachyène

Les seuls hommes que j’avais aimés s’étaient joués de moi et j’avais laissé filer le seul homme bien de ma vie, Saviri. Angelo avait loué mes services et Shots avait cédé mon enveloppe charnelle à une autre femme. Un chyène, voici ce que j’étais à présent.

Un putain de chyène !

De pénibles souvenirs ont refait surface. Alors que ses hommes m’avaient attachée sur la table d’opération, Shots m’avait expliqué que la technologie surienne était indolore. Je n’avais été qu’une proie et seule comptait son épouse qu’il voulait à tout prix sauver de la maladie. Quelle conne ! Ma dernière vision fut celle d’une ligne brisée sur l’écran de contrôle qui indiquait la progression de la transplantation.

À mon réveil, je me suis vue allongée sur un lit flottant, Shots penché vers moi. J’ai cru devenir folle et j’ai essayé de crier mais je ne suis parvenue qu’à émettre un curieux gémissement. J’ai passé ma langue sur mes dents que je n’ai pas reconnues, les canines en particulier avaient un renflement anormal et pris des proportions exagérées. Je me suis mise à sangloter bêtement, au bout du rouleau. J’ai tenté de bouger et j’ai constaté, soulagée, que je ressentais des retours proprioceptifs cohérents. Mon corps n’était plus entravé. Pendant ce temps, Shots, devant moi, était resté penché sur mon corps endormi. Lorsque j’ai regardé mes bras et mes mains, j’ai découvert avec horreur les pattes marron poilues de mon chyène. Là, le

flip total. Ça m'a saisi les poumons qui se sont glacés d'effroi, ça a durci mon ventre et bloqué ma respiration. Je suffoquais.

J'ai tout de suite senti les effets de la stimulation corticale de Chelsea, mais je ne l'entendais plus. Mon AA m'a aidée à retrouver mes esprits. Comment décrire ce que je ressentais une fois calmée ? De la déception, comme un vertige quand on se tient au bord d'un gouffre et qu'on a envie de sauter. Heureusement pour ma santé mentale, je n'avais pas le temps de m'apitoyer sur moi-même. Je devais sauver Coz et Tyé et empêcher ces sauvages de les transplanter. C'est là que je me suis précipitée au Har des Beautés, je les ai harcelées et Coz m'a chassée. J'ai longé les murs, fait profil bas et finalement j'ai atterri ici, dans le sous-sol du bâtiment principal de la cité, celui au toit pointu.

Je me trouve à présent dans la salle d'opération où six corps allongés sont prêts à subir le même sort que moi. Ceux-là, il faut que je les sauve. En me concentrant, j'ai pu rétablir la connexion complète avec mon AA.

— Chels, fais quelque chose …

— Borde ! !

— LES PARE-FEU SONT TROP NOMBREUX ! JE PEUX RIEN FAIRE.

Sa voix a changé mais c'est bien lui que j'entends.

— Tu dois y arriver !

Je circule autour des lits avec de petits pas nerveux, mes ongles longs claquent sur le sol, quand Chels me lance :

— FAUDRAIT TROUVER LA SALLE DES MACHINES !

Je jappe dans mon esprit endolori :

— On n'a pas le temps !

J’ai grogné malgré moi car je viens de tomber sur les indicateurs d’échange de cerveaux. Il devient **urgent** d’arrêter le processus. Le casque posé sur la tête des humains va bientôt entailler leur cuir chevelu. Chelsea hurle dans ma tête :

— **TROUVE LA SALLE DES MACHINES** !

Si j’avais des mains et des bras, je pourrais saisir un ustensile et casser le matériel mais, dans mon état, je ne peux rien faire. Chels devine ma frustration et m’ordonne :

— **SORS DE LA** !

Résignée, je suis ses conseils et je pars à la recherche du cœur informatisé de la cité.

— **C’EST FORCEMENT UN LIEU SURVEILLE** !

Le laboratoire que je quitte ressemble à un hôpital aux murs courbés, il est adossé au centre administratif et spirituel de la ville. Au cours de mes saccades oculaires, je vois défiler des chiffres incompréhensibles pour moi et je découvre le monde de mon AA.

— **LE SEUL BATIMENT AVEC DES PARE-FEU EST CELUI OU VIT SHOTS.**

— Je veux pas y retourner !

— **ON S’EN FOUT** !

Je chouine comme un bébé, paniquée à l’idée de croiser mon tortionnaire. Une petite voix en moi se désole :

— On n’a pas vraiment le choix !

Elle est à qui cette voix ? Y’a Chels, y’a moi et y’a qui d’autre là-dedans ? Le chyène ? Non, le chyène ne parle pas. Moi, devenue un chyène ? Bullshit ! Je tourne sans cesse la gueule du côté où j’entends Chels parler. Pour un spectateur, je donne l’impression d’avoir un tic car je hoche la tête tantôt sur la droite, tantôt vers le haut sans parler de mes clignements d’yeux quand mon AA s’active. Je cours, j’accélère, je négocie les virages puis cours de nouveau. En pénétrant dans l’entrée principale, mon cœur de chyène se serre jusqu’à faire sauter ma poitrine quand, devant nous, Shots fait son apparition, en criant dans sa langue le nom de sa femme. Instinctivement, sans même m’en apercevoir, je me suis planquée derrière un rideau pour l’éviter, tremblante de peur. En le voyant tout guilleret, je suis submergée par des sentiments opposés – clairement, la haine et le désespoir – qui me poussent à me blottir contre

un pilier tout en nourrissant des envies de meurtre. Je dois retenir un grognement sinon les gardes abattront le chyène qui menace leur patron.

— Il dit quoi?

— IL DEMANDE A SES HOMMES OU EST PASSEE SA FEMME.

— Il a déjà perdu mon corps ?

Alors que Shots et le garde sortent du bâtiment en hâte, j'en profite pour me faufiler dans les entrailles du temple présurien. C'est Chels qui a suggéré :

— LA SALLE INFO DOIT ETRE AU SOUS-SOL.

Je descends péniblement les escaliers avec un arrière-train trop lourd pour moi, peu habituée à coordonner mes nouveaux membres. Dans la cave, je repère des entrées surveillées par deux soldats armés. Énervée, je songe à les mordre à la cheville quand le sol se met à trembler. Les militaires doivent se tenir au mur pour ne pas tomber, en criant.

— C'EST UNE ALERTE !

— Un tremblement de terre ?

Un morceau de plafond s'écroule, assommant les humanoïdes devant moi.

— SORS DE LÀ !

— Faudrait savoir !

Je prends mes pattes à mon cou et je grimpe à toute allure ce que j'ai dévalé avec difficulté. Boostée par l'adrénaline, je sautille pour remonter mes fesses trapues sur chacune des marches et, après des efforts assommants, je me retrouve de nouveau dans le grand hall, haletante, où des aliens armés courent dans tous les sens. Si le corps du chyène avance lentement, je m'aperçois qu'il est endurant et je peux entamer une course régulière vers la sortie. Dehors, le sable soulevé par les militaires m'empêche d'y voir clair, des groupes de Présuriens désignent dans le ciel une ouverture scintillante qui me rappelle les reflets bleutés d'Alice.

— UN TROU DE VER ! MAIS C'EST PAS ALICE !

— Une nouvelle ouverture ?

— JE CROIS… LES MILITAIRES SAVENT PAS TROP !

Bientôt, le ciel commence à se couvrir, des nuages se forment qui font la nuit sur la cité.

— **UN ORAGE MAGNETIQUE ! JE PERÇOIS DES INTERFERENCES.**

J'entends un bruit d'insectes, comme une vibration métallique lointaine qui indispose mes oreilles. Un essaim a recouvert le ciel au-dessus de la ville, puis la nuée s'est disloquée pour se séparer en une multitude d'objets volants qui a fondu de toute part sur les habitants. Des Présuriens sortent de leur maison en criant et courent pour échapper à l'attaque des volatiles. Près de moi, le soldat qui garde le temple est victime d'un de ces machins, une boule métallique grosse comme un poing, qui déploie deux lames tranchantes pour couper la main que l'hybride place devant lui en pensant se protéger. Je me suis tassée malgré moi derrière une poubelle dans le fol espoir d'échapper à ce truc. Chelsea me crie :

— **RETOURNONS AU BLOC !**

— Punaise ! C'est pas vrai !

— **GROUILLE !**

Malgré ses encouragements, je reste repliée sur moi-même, entrant la tête dans mes épaules massives.

— **PENSE A COZ & A TYE !**

Je tente de me raisonner, de penser à ma famille que je dois sauver, et je me mets à courir de toutes mes forces, même si le centre de gravité trop bas de mon corps me fait déraper à chaque virage. Je ne sais plus où sont mes pieds et mes mains, mais je fais au mieux pour aider.

— **PLUS VITE !**

Enfin, à bout de souffle, j'arrive au bloc, au pied d'un lit, laissant Chelsea prendre le relais.

— **PARFAIT, LES PARE-FEU ONT GRILLE** !

— Tu peux entrer ?

— **T'INQUIETE** !

Je m'allonge sur le dallage frais pour récupérer des forces, pendant que Chelsea stimule mon cortex. Je connais le processus d'ablation du cerveau et je regarde, inquiète, les lignes et les courbes hyperboliques qui se forment sur les écrans. Je lance :

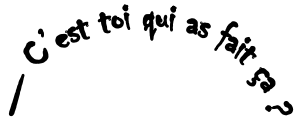
— Si on se dépêche pas, les courbes vont finir en lignes droites...

— JE FAIS CE QUE JE PEUX !

Je scrute les six hommes inconscients, puis je saute sur un banc suspendu pour me rapprocher du visage de Ren Eilliac. Il aura peut-être une chance d'échapper à l'opération et de vivre dans son corps d'origine.

— ÇA Y EST !

Chels semble satisfait. À ce moment-là, j'entends un grésillement au plafond et j'aperçois l'éclat d'une salve électrique. Sa lame blanche déchire les murs de la salle et provoque un blackout tout autour de moi.



Chelsea ne répond pas.

— Chels ?

Finalement, une petite voix susurre dans mon oreille :

— J'SAIS PAS TROP... PEUT-ETRE !

Des gémissements se font entendre dans la salle adjacente, des plaintes puis des bruits de verre cassé et enfin un grand fracas tonitruant qui me fait sursauter. Chelsea me demande :

— C'EST QUOI CE BORDEL ?

Je pointe ma truffe humide sur le pas de la porte, le corps caché dans la pénombre, terrifiée par ce que je vais y découvrir. Là, des hommes et des femmes se réveillent sur les tables de transplantation, une cinquantaine au moins, dont je n'avais pas soupçonné la présence. Plus loin, des Présuriens et des poppers gisent sur les lits, soit morts, soit plongés dans un sommeil profond. Les malheureux qui se lèvent ne retrouvent pas de gestes coordonnés, ils perdent l'équilibre en entremêlant leurs jambes ou replient les bras d'une façon qui me fait souffrir. Les pauvres choses rampent avant de se relever péniblement et tentent de sortir de la salle de réincarnation pour échapper au transfert d'organes. Je suis horrifiée à la vue de ces créatures, mi-hommes mi-animaux.

— Merde ! On a créé des monstres.

— C'EST PAS NOTRE FAUTE !

Je sens un relâchement dans mon cerveau qui signifie que l'AA a cessé de le solliciter. Absorbée par ce ballet qui progresse lentement, je décide de suivre ces hommes et ces femmes qui semblent vouloir sortir du bâtiment. Je cherche Coz mais ils sont trop nombreux et restent indifférents à mes aboiements bien que dotés d'une sorte de volonté qui les pousse à fuir l'hôpital. Pas fous quand même. Dehors, une scène de guerre s'offre à mes yeux effarés, les boules métalliques bombardent la ville avec un faisceau lumineux et survolent nos têtes avec agilité et précision. D'autres petites boules, semblables à des émotis, escortent les hologrammes de bêtes géantes bleutées que je ne connais pas. Chels s'exclame :

— DES SURIENS !

Terrorisés en les voyant, les Présuriens prennent la fuite – du moins, ils essaient –, laissant le marché sens dessus dessous, avec ses étalages renversés et en feu, d'où émane une odeur âcre de corps carbonisés qui me donne la nausée. Je retourne sur mes pas pour me mettre à l'abri, et je vois l'armée improbable des transplantés sortir du bâtiment dans une course ralentie par l'incohérence de leurs corps désarticulés. Je me fige en les voyant mais leur monstruosité effraie davantage les autochtones qui deviennent fous. Près de moi, un fuyard est pris en étau entre un transplanté et un Surien. C'est là que je reconnais Ant, suivi de ma petite Tyé que j'aurais voulu prendre dans mes bras. J'émets des gémissements aigus devant leur aspect repoussant. Je crois cependant, en plongeant mes yeux dans les leurs, qu'ils m'ont reconnue ou, du moins, qu'ils ont reconnu le chyène dans lequel je suis réincarnée. Une question existentielle me traverse l'esprit : quelle situation je préfère ? Être un chyène ou cette pitoyable créature qui inspire la peur ? Puis, cette pensée me fait honte tout comme ma peur de ces êtres inoffensifs. Enfin ma répulsion se transforme en compassion car Ant et Tyé font peine à voir. Ils ont encerclé ce Présurien qui, en reculant, cogne l'holo d'un gigantesque Surien bioluminescent. À détection de la collision, un robot scanne l'hybride, désemparé et paralysé par le sort qui l'attend. De mon côté je suis comme figé, curieuse de savoir ce qui va se passer. L'engin le foudroie d'un jet puissant qui l'enrobe puis je vois son corps s'affaisser sur ses talons jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un monticule de confettis. Ant et Tyé, témoins de la scène, ont un rictus d'approbation et hoquettent avant de se remettre en mouvement pour suivre l'invasion surienne. Cette même scène se répète partout où mon regard se pose. Je reconnais Lapérère, un homme droit au sale caractère, et le pauvre Espiau qui avait la main

sur le cœur. Tous deux ont un aspect rebutant, plus proche de l'insecte que de l'animal. Je pense soudain à Ren Eilliac et je retourne précipitamment dans la salle d'opération pour vérifier qu'il est toujours en un seul morceau. De nouveau, je dévale péniblement des escaliers trop hauts pour moi et je découvre, soulagée, son corps intact qui repose paisiblement sur le lit. Le veinard. Je monte la garde devant la porte, fatiguée, où je finis par m'endormir.

— Réveillez-vous, bon sang !

J'ouvre un œil, en me demandant où je suis. Mon crâne me fait terriblement souffrir. Puis, les détails de mon cauchemar remontent dans mon esprit. Je suis un chyène, laid et trapu. Saviri, je ne sais par quel miracle, est accroupi devant moi. Il me prend dans ses bras et m'emmène dans la salle adjacente où gisent, inconscients, des passagers de La Gorgone, certainement cryogénisés en attendant leur transplantation. L'étreinte chaude du médecin me fait oublier mes souffrances, ses mains caressent affectueusement mon dos poilu.

— Ne vous inquiétez pas, me dit-il, on va vous sortir de là.

Le chyène couine et, même si je n'ai pas de larmes, je comprends que je pleure.

Sextant 1350 : Titan – 0° 17′ 37″ S, 163° 10′ 39″ E (Huygenscity)

Ce que la vie m'a donné d'une main, elle me l'a repris de l'autre, comme si l'excès m'était interdit par une loi obscure dont je n'aurai jamais connaissance. J'en ai pris mon parti et j'ai suivi pendant cinquante ans les avancées de l'Usa qui tentait de reprendre contact avec l'expédition Odin, engloutie par Alice. Tous étaient portés disparus : Coz, Tyé, Chams et même Angelo. Ma famille. Chaque jour, je me branchais sur Lacrima pour connaître les nouvelles. Ces quinze dernières années, l'espoir est né quand l'Usa a reçu LE signal, un trou noir, auquel ils ont répondu par un trou blanc. Deux trous paradoxaux dans lesquels, on l'espérait, s'engouffrerait la vie. Si seulement elles avaient survécu, ma femme et ma fille. Je me raccrochais à cette idée qu'au moins l'une d'elles reviendrait. Ce n'était plus Alice qui scintillait dans le ciel et aucune merveille ne les avait attendues. Je me souviens d'avoir lu ce foutu comte avec missis Pricard et d'avoir screené tous les films. Il y a toujours ce moment où Alice tombe dans un trou et rétrécit. Au cours de sa chute, Alice croise des meubles qui flottent comme en apesanteur. Qu'aura croisé mon enfant pendant cette chute ? Et dire que je n'étais même pas là pour la protéger. Voilà ce qui me tourmente depuis toutes ces années : que je n'étais pas à ses côtés. J'ai même rêvé plusieurs fois d'un lapin avec une montre à gousset qui mesurait le temps qui m'était compté avant de se jeter lui-même dans la trouée scintillante près de Jupiter. Puis, Tyé réapparaissait d'un coup en glissant vers moi après avoir été éjectée de la boule artificielle pour tomber dans mes bras en riant. C'est là que je me réveille en sursaut, couvert de sueur, l'holocorps de Tyé dans les bras, baigné dans les effluves de pavot. Les femmes. Elles ont été ma chance et fait mon malheur. J'approche les quatre-vingts balais et je n'ai pas eu à me plaindre. Pas de maladie, je garde toute ma tête. Mais je n'ai pas vraiment été heureux. Pier est morte il y a trente ans, sans revoir sa fille ni sa petite-fille. Mais quand je la regardais, c'était elles que je voyais et, ensemble, on évoquait des souvenirs qui ravivaient le passé.

Cette fois, c'est différent, on touche au but. L'Usa m'a appelé, quelque chose ressort du trou ouvert quinze ans plus tôt. Sol est à cran, oscillant entre la peur d'une invasion et l'espoir de voir rentrer à la maison des noms que l'on avait presque oubliés, comme celui du Jin Schmulien ou de l'incompétent Chomey. C'est là, après quarante-huit heures interminables d'attente au spatioport de Ganymède, que j'ai appris la nouvelle. Le corps de Tyé a changé, il est tout cassé, comme après une opération ratée. Tyé n'a que neuf ans et elle devrait encore grandir. Coz en a trente. Alors je me souviens d'Alice et je me dis, comme elle : « À la fin des

fins, je pourrais bien disparaître tout à fait, comme une bougie. En ce cas, je me demande à quoi je ressemblerais. » Vivantes, elles sont vivantes ! Et c'est tout ce qui compte.

C'est pendant le trajet retour que j'ai subi la transplantation. Saviri a téléchargé l'échographie de mon corps d'origine qu'avait conservée mon AA. Je me réveille avec le bip des machines, il me faut du temps avant de pouvoir soulever une paupière. Sav se tient à mes côtés, ma main dans la sienne, anxieux, puis me tend un miroir. Je regarde avec appréhension ce nouveau moi qui doit me ressembler. Pourtant, je ne me reconnais pas dans ce reflet car ma figure n'est pas marquée par le temps. Or chacune de mes rides était l'empreinte d'une bataille : la boursoufflure de mon implant, la blessure du masque de détention, les scarifications de la soif autour des lèvres. Malgré tout, une vague incontrôlable remonte de mon estomac, un soulagement.

— Chams, tu es insoupçonnable !

— Tu peux être satisfait, je lui dis.

Ses yeux étincellent de fierté.

— Tu permets ?

Il pose un baiser sur mes lèvres.

— Ma récompense, il dit, je l'ai bien méritée.

Puis, il se lève et se dirige vers la porte.

— Tes amis veulent te voir.

Il fait entrer un couple que je reconnais aussitôt. L'un a une longue queue qui s'agite, l'autre des ailes qui tressaillent.

— Comme je suis contente !

Tsuk se jette dans mes bras, en prenant soin de ne pas abîmer mon nouveau corps.

— Comment tu vas ? elle demande.

— Je me sens un peu fatiguée. Et vous ?

Je peux lire une légère expression amusée sur le visage de Jénard.

— Titan is free ! elle m'annonce. On a obtenu l'indépendance.

C'est une nouvelle étonnante.

— Pendant notre absence, 50 years sont vanished ! Tout a changé.

Je me tourne vers Jen pour l'écouter, quand Saviri reste en retrait.

— Cinquante ans ?

C'est au tour de Tsuk de m'annoncer une grande nouvelle.

— We get married près du lac Cassini.

— Tu seras notre witness, complète Jénard.

Je vois mon bras bouger sans l'avoir commandé et se poser sur la main anxieuse de mon amie.

— Vous pouvez compter sur moi.

Jen nous l'avait promis quand nous avions fait de l'héliflex. Un jour, on irait tous au lac Cassini. Nous y voilà ! Je marche aux côtés de Saviri qui a revêtu une fine combi et un masque. Grâce à la technologie surienne, je suis devenue la première cyborg de l'histoire de l'humanité et je repense au temps où je rejetais ma doublure qui me sauve la vie aujourd'hui. La transplantation de mon cerveau a réussi et une greffe de peau donne à mon enveloppe une apparence presque normale. Mon corps d'origine s'est enfui sur Surus avec Angelo qui doit filer le parfait amour, à moins que les Présuriens en aient fait un cobaye. Peut-être que la perte de mon corps originel était le prix à payer pour retrouver ma liberté.

Un demi-siècle est passé dans notre système pendant notre aller-retour dans le trou de ver. Pour un observateur lambda, la vieillesse de Cerk est déplacée comparée à la jeunesse de Coz mais pour nous c'est la preuve tangible que tout ça a bel et bien existé. Leur amour est plus fort et plus solide que je ne l'avais imaginé. Il les a attendues, Coz et Tyé, toute une vie, persuadé qu'elles reviendraient, impuissant à regarder le ciel, en se demandant si Alice se rouvrirait. Ils marchent derrière moi, ma cousine enlaçant tendrement le vieillard que notre ami est devenu. C'est un beau vieux, il faut avouer, la dégaine élastique, le geste souple et le regard tendre. Devant nous, Jénard et Tsuk avancent lentement vers l'étendue de méthane, suivis des invités qui forment une longue procession derrière eux. Un voile blanchâtre vaporeux recouvre pudiquement les jeunes mariés qui font craquer des morceaux de glace sous leurs pas. Dans le ciel, des nuages boursouflés, aux bourgeonnements ronds et épais, semblent suivre notre direction, d'autres s'étirent depuis la plaine jusqu'aux sommets des collines qui les déchiquettent.

Je n'ai plus mis un pied dans le désert titanien depuis des lunes et je suis soudain transportée en arrière, dans la plaine aride où avait atterri notre maudite fusée en provenance de la Terre. Ce douloureux souvenir me ramène auprès de ma mère et, cette fois, je prends le temps de ramasser une pierre de glace contre laquelle mon pied vient de cogner. J'ai devant moi l'éternité.

Les amoureux ont choisi de célébrer leurs noces sur un coin de rive suffisamment large pour y étendre des serviettes. Tyé et Ant – qui ne se quittent plus – sont devenus les mascottes de

notre périple, les « corps cassés ». Je me suis habituée à leur difformité : Ant a les bras repliés derrière le dos, Tyé reste recroquevillée sur ses jambes pliées.

Jénard a organisé un pique-nique et j'ai préféré m'asseoir sur une chaise car je me sens fatiguée. C'est de là que j'ai aperçu au loin, derrière un énorme cactus, un bébé chyène qui semblait perdu. Nous n'avons pas eu besoin de nous consulter, Sav a compris que je voulais l'adopter et nous avons utilisé de multiples ruses pour le capturer. Nous l'avons appelé Chelsea.

À onze années-lumière de la Terre, dans un système circumbinaire, une étrange planète émet de nombreux signaux qui trahissent une activité intense, pour qui sait dans quelle direction regarder.

Sur le sol ferme comme dans les cavités souterraines, des bots, des holos et des AA ont repris possession de Surus.

— Salut à vous Grand Benji.

— Bonjour Harus, que la paix éternelle soit avec vous.

— Soyez-en remercié.

— Alors ? Où en sont nos recherches ?

Harus tend un bras vers l'arrière-salle, plus sombre, dans laquelle ils s'engagent d'un pas pesant, la mine réjouie pour qui sait lire les expressions suriennes. En réalité, les émanations artificielles n'ont pas besoin de parler pour se comprendre mais elles conservent dans leurs routines un ancrage culturel qui permet d'encadrer le comportement de leur super intelligence. Partout des robots-laborantins s'affairent, tandis que des machines calculent, séquencent de l'ADN et s'attèlent à faire revivre ce qui fut autrefois l'espèce surienne.

— Qu'avons-nous là ? interroge Benji.

— C'est fascinant, répond Harus, c'est un cas avéré de réincarnation présurienne dans un corps humain.

— Elle est belle, non ?

Les deux frères rient – intérieurement – de ce bon mot.

— Selon les critères humains, certainement !

Devant eux, se tient la créature avec ses cheveux blond vénitien et une cicatrice au front qui tend à s'estomper. Elle est assise sur une chaise à sa taille – celle d'un enfant surien –, les poignets entravés, la mâchoire bloquée.

— Que fait-on ? Cuir ou expérience ? demande le doyen de l'ordre politique.

— Cuir, ce serait dommage non ? répond le sage de l'ordre éthique.

— Alors soit, expérience !

D’un signe de la main, il appelle des robots qui s’empressent de détacher Am, réfugiée dans le corps de Chams. Elle crie.

— Qu’est-ce qu’elle dit ?

— Wa to liego! Elle menace de nous tuer.

— Elle est bonne celle-là !

L’émanation du Grand Benji se rapproche de la captive qu’il domine largement, tant par la taille que par le poids. La frêle créature est terrorisée quand le doyen saisit son menton, et se penche à sa hauteur.

— Mais mademoiselle, c’est déjà fait !

Sommaire

PREMIÈRE PARTIE : Bienvenue sur Titan…… 7
DEUXIÈME PARTIE : En chute libre……. 106
TROISIÈME PARTIE : Le naufrage de La Gorgone…… 185
QUATRIÈME PARTIE : La rencontre……. 273

Bibliographie

Fran Lejeune (2016), *Rimbaud le dernier homme*, Le Gaulois nomade
Fran Lejeune (2017), *La révolution des ténèbres*, Fran & Jim (Google Play)
Fran Lejeune (2017), *Les maîtres du vaisseau*, Fran & Jim
http://lesmaitresduvaisseau.free.fr/
Fran Lejeune (2018), *La cité des hybrides*, Fran & Jim
http://franetjim.free.fr/HYBRIDES/hybrides.html

Bibliographie pour le roman

Caillé (René), *Voyage à Tombouctou*, 1996
Corréard (Alexandre) et Savigny (Henri), *Naufrage de la frégate La Méduse*, 1821.
Loeb (Avi), *Le premier signe d'une vie intelligente extraterrestre*, Seuil, 2021.
Picard (Charlotte-Adélaïde), *La Chaumière africaine*, 1824.
Savigny (Henri), *Thèse médicale*, 1897.

QR CODES et contenus créés par Jean-Michel Rolland, http://franetjim.free.fr